

Pepita VILLANUEVA

**LE NATIONALISME VALENCIEN AU  
DÉBUT DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE  
CENT ANS DE PANCATALANISME 1906-2006**

Volume 1

Thèse présentée et soutenue publiquement le 3 juillet 2017  
en vue de l'obtention du doctorat de Langues, littératures et civilisations  
romanes: Espagnol  
de l'Université Paris Nanterre

sous la direction de Mme Marie-Claude CHAPUT

Jury :

Rapporteur:	Mme. Marie-Soledad RODRÍGUEZ	MCF habilitée - Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3
Rapporteur:	Mr. Julio PÉREZ SERRANO	Profesor titular - Universidad de Cádiz
Membre du jury:	Mme Marie-Claude Chaput	Professeure émérite - Université Paris Nanterre, Directrice de la thèse
Président:	Mme. Mercè Pujol Berché	Professeure Université Paris Nanterre



## Résumé :

### LE NATIONALISME VALENCIEN AU DÉBUT DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

Nous analysons dans notre thèse la véritable nature du nationalisme valencien, ses origines et ses manifestations, en considérant que celui-ci est strictement lié au nationalisme catalan et que la date de référence est l'année 1906, où a lieu le Premier Congrès international de la langue catalane à Barcelone. C'est un événement théoriquement restreint au monde culturel et philologique, qui néanmoins marque une véritable feuille de route politique et met en évidence les ambitions expansionnistes d'une région en plein essor industriel face à une Espagne majoritairement agraire. Le pancatalanisme s'implante avec beaucoup de difficultés à Valence, où il ne trouve des francs appuis que chez une petite bourgeoisie majoritairement antirépublicaine et admiratrice des succès catalanistes. Son alliance avec celui-ci est scellée par un pacte (*les Bases de Castellón*) qui est censé reconnaître la nature catalane de la langue valencienne, mais cela n'est pas retranscrit tel quel sur le document. Dès lors le pancatalanisme se construit sur l'ambiguïté, la confusion et surtout l'ignorance du peuple qui n'a jamais eu connaissance des vrais termes dans lesquels fut rédigé cet accord privé, pratiquement inconnu de la plupart. La dictature franquiste et la marginalisation officielle du valencien ont favorisé un rapprochement plus accusé du valencien au catalan, grâce à un travail pratiquement personnel assumé par M. Sanchis Guarner et C. Salvador. D'une manière parallèle, à partir de 1960, Joan Fuster a défendu la nationalité catalane des Valenciens ; et si cette thèse politique n'a pas été franchement admise par l'université, cette dernière a farouchement défendu sa version linguistique, ce qui a produit la "Bataille de Valence", pendant la Transition. La paix sociale n'est revenue que lorsque la version politique est restée écartée des négociations pour le statut d'autonomie, néanmoins la version linguistique s'est imposée au plus haut niveau académique lorsque l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua* a déclaré officiellement la catalanité de la langue valencienne en 2005, continuant de semer le doute sur la catalanité des Valenciens. Nous croyons avoir bien montré la spécificité du nationalisme valencien qui s'apparente plutôt à un régionalisme vis-à-vis du nationalisme catalan, toutefois que nous avons pu constater que le phénomène du

nationalisme se nourrit davantage de circonstances économiques particulières que de simples données culturelles ou linguistiques.

6 mots clés : nationalisme - pancatalanisme - nation - langage - culture - unification.

Abstract :

#### VALENCIAN NATIONALISM AT THE BEGINNING OF THE 21<sup>ST</sup> CENTURY

In this paper we analyse the true nature of Valencian nationalism, through its origins and manifestations, considering that it is closely linked to Catalan nationalism and that the reference date is 1906, when the First International Congress of the Catalan Language met in Barcelona. Although this event was theoretically restricted to the cultural and philological world, it shaped a real political roadmap while evidencing the expansionist ambitions of a region in full industrial development against a mainly agrarian Spain. The Pancatalan ideology was not easily implanted in Valencia, where it found the support the petty bourgeoisie, largely anti-Republican and admirer of the Catalan successes. The alliance between the Valencian petty bourgeoisie and Pancatalanism was sealed through a pact (*Bases of Castellón*), which implied recognising the Catalan nature of the Valencian language, for all that this is not explicitly recognised in the document. Since then, Pancatalanism was built on ambiguity, confusion and, mainly, ignorance on the part of the people, who never knew the true terms under which this private agreement, unknown to most, was written. The Francoist dictatorship and the official marginalisation of Valencian further encouraged the approach to Catalan rules, thanks to an almost personal work carried out by C. Salvador and M. Sanchis Guarner. In parallel, from 1960 J. Fuster defended the Catalan nationality of Valencians and, despite the fact that this thesis was not frankly sanctioned by the University of Valencia, the linguistic thesis was firmly endorsed by this institution, which led to the so-called "Battle of Valencia" during the Transition to democracy. Social peace did not return until the political version was abandoned during the negotiations for the Statute of Autonomy. However, the linguistic version has prevailed in the academia due to the official declaration, in 2005, of the Valencian Language Academy (*Acadèmia Valenciana de la Llengua*), thus

maintaining alive the doubt with regard to the Catalanness of Valencians. We believe to see shown the specificity of Valencian nationalism which is rather similar to the regionalism towards the Catalan nationalism, however which we were able to notice that the phenomenon of the nationalism feeds more particular economic circumstances than simple cultural or linguistic data.

6 keywords : nationalism - pancatalanism - nation - language - culture - unification.

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement l'Université de m'avoir donné la possibilité de finir cette thèse malgré mon éloignement de Paris et de la France. Je veux manifester toute ma reconnaissance à la compréhension de M. Marx, le directeur de l'École doctorale.

Je tiens à remercier aussi tout spécialement ma directrice de thèse Mme. Marie-Claude Chaput qui a aussi dû supporter ces conditions particulières qui ont provoqué nombre de complications. Elle a été non seulement mon contact le plus étroit avec l'université, elle a été aussi une conseillère inestimable, sans laquelle je n'aurais jamais pu mener à aboutissement ce projet.

Je dois aussi montrer ma gratitude à M. Lluís Fornés qui m'a orientée d'une manière décisive dans mes recherches, ce qui m'a permis de donner à mon étude l'approche que je crois la plus correcte.

Je tiens à remercier aussi Enric Noguès de la Bibliothèque *Nicolau Primitiu* qui m'a été d'une grande aide dans mes recherches bibliographiques, et qui a toujours été très réceptif à mes demandes.

Je dois remercier spécialement ma cousine Pépita et sa fille Marie qui m'ont beaucoup aidée dans ces formalités administratives, que je ne pouvais pas réaliser en raison de mon éloignement de l'Université.

Je veux manifester aussi ma reconnaissance à Francisco Javier Muñoz Martínez qui m'a apporté des solutions informatiques, là où j'étais absolument déroutée.

Je veux dire aussi merci à ma cousine María José de Barcelone, qui m'a apporté les informations que je lui ai demandées.

Et finalement je ne remercierai jamais assez mon mari de sa compréhension et de sa collaboration qui m'ont permis de disposer d'un maximum de temps pour ma thèse.

À mon arrière grand-père maternel, il était valencien et républicain. Il fut fusillé dès les premiers jours de la rébellion franquiste à Ceuta.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>VOLUME I - INTRODUCTION</b> .....	14
Première partie - LA LINGUISTIQUE UN CADRE SCIENTIFIQUE OU POLITIQUE ?.....	37
Introduction de la première partie.....	38
Chapitre 1. La thèse pancatalaniste.....	44
I.1 - La création d'un mythe.....	49
I.2 - Le Premier Congrès international de la langue catalane, ou le laboratoire du pancatalanisme.....	61
I.3 - Un concept faussement scientifique.....	85
Chapitre 2. La thèse occitaniste.....	102
2.1 - La diversité dans l'unité.....	106
2.2 - Une indépendance linguistique très discutable.....	142
2.3 - Le valencien pourrait-il être une langue ausbau?.....	152
Chapitre 3.- La thèse valencianiste de Fullana.....	165
3.1 - La prudence comme devise.....	168
3.2 - Le paladin de la langue valencienne.....	184
3.3 - Le discours à la <i>Real Academia Española</i> .....	215
<b>VOLUME II - Deuxième partie - LA BOURGEOISIE INDUSTRIELLE LA GRANDE FABRICANTE DE NATIONALISMES</b> .....	3
Introduction de la deuxième partie.....	4
Chapitre 4.- L'industrialisation un modèle de société divergent.....	10



4.1 - L'échec industriel espagnol.....	11
4.2 - Une solide base : la tradition commerciale.....	17
4.3 - Une dynamique sociale originale.....	22
4.4 - La base d'un cycle.....	35
Chapitre 5.- Un XIXe siècle valencien sans industrialisation.....	44
5.1 - Une agriculture en pleine expansion.....	44
5.2 - Une bourgeoisie conservatrice.....	53
5.3 - Blasco Ibáñez et le vigoureux regain républicain.....	64
Troisième partie - DE LA RESTAURATION À LA SECONDE RÉPUBLIQUE.....	82
Introduction de la troisième partie.....	83
Chapitre 6.- La Première guerre mondiale, le premier point d'inflexion valencianiste.	85
6.1 - <i>València Nova</i> la porte d'entrée du pancatalanisme.....	86
6.2 - <i>La Joventut Valencianista de Barcelona</i> ou le deuxième essai pancatalaniste.....	95
6.3 - Les conséquences de la guerre réveillent le régionalisme valencien.....	101
Chapitre 7.- La Seconde République et les projets d'autonomie.....	123
7.1 - Une économie en transformation.....	124
7.2 - Un projet politique raté.....	132
7.2 - 1.- La prééminence du critère agraire.....	134
7.2.2 - Les difficiles relations avec le pouvoir central.....	151
7.2.3 - Le discours de l'union et la stratégie de la division.....	157
Chapitre 8.- La signature des <i>Bases de Castellón</i> , cap à une fédération linguistique..	179

8.1 - La confusion idéologique valencianiste versus la stratégie nationaliste catalane.....	181
8.1 .1 - Le plan de Prat de la Riba.....	193
8.1.2 - Les contradictions du valencianisme.....	207
8.2 - La stratégie du pancatalanisme : l'ambigüité.....	236
8.2.1 - Les "Bases" de la confusion.....	243
8.2.2 - Le manifeste anti-occitaniste ou les premières conséquences de la signature des <i>Bases de Castellón</i> .....	276
<b>VOLUME III - Quatrième partie - L'ANTIFRANQUISME SCELLE LA "COMMUNION" AVEC LE PANCATALANISME.....</b>	<b>3</b>
Introduction de la quatrième partie.....	4
Chapitre 9.- Deux sociétés bien différentes.....	17
9.1 - Deux économies encore opposées.....	18
9.2 - Un autre bagage idéologique et institutionnel.....	33
Chapitre 10.- Joan Fuster le jésuite du catalanisme.....	52
10.1 - Une commande particulière.....	58
10.2 - De nouvelles graines pour la discorde.....	69
10.2.1 - Une somnolence interrompue.....	72
10.2.2 - Les <i>leitmotivs</i> fustériens.....	80
10.2.3 - L'interprétation fustérienne.....	113
Chapitre 11.- La "Bataille de Valence".....	145
11.1 - Le triomphe du modèle catalan.....	151

11.1.1 - Les origines réactionnaires.....	158
11.1.2 - Toujours à l'avant-garde de la politique espagnole.....	166
11.2 - L'offensive pancatalaniste à Valence.....	177
11.2.1 - Le directeur des opérations.....	179
11.2.2 - "L'excursion patriotique" en Catalogne ou le voyage initiatique.....	182
11.2.3 - Les premiers partis pancatalanistes.....	186
11.2.4 - Les librairies comme connexion au monde éditorial catalaniste.....	201
11.2.5 - L'université le grand bastion du pancatalanisme.....	207
11.2.6 - Des propositions d'avant-projet statutaires résolument pancatalanistes.....	210
11.2.7 - Le résultat des élections et la contre-offensive pancatalaniste.....	216
11.3 - La réaction de la société valencienne.....	231
11.3.1 - Le rejet des vieux valencianistes.....	236
11.3.2 - La réponse froide des élites du régime.....	241
11.3.3 - Les premiers incidents.....	248
11.3.4 - Le livre de Miquel Adlert.....	258
11.3.5 - Le déplacement des vieux combattants anti-franquistes.....	264
11.3.6 - La réorganisation du régionalisme valencien.....	274
11.3.7 - Le grand point d'inflexion.....	296
11.4 - Grand blocage sur la route du statut.....	323
11. 4.1 - La polémique décision du <i>Consell</i> .....	324
11.4.2 - Le retour aux négociations.....	339

Cinquième partie - UNE FAUSSE VICTOIRE.....	357
Introduction de la cinquième partie.....	358
Chapitre 12 - La reconfiguration du plan pancatalaniste ou "la troisième voie" .....	361
12.1 - La barrière des 5% et le carcan fustérien.....	361
12.2 - L'unité linguistique pour une unité nationale.....	377
CONCLUSION.....	405
ANNEXES.....	429
I.- Liste des soixante documents.....	430
II.- Liste des partis politiques.....	435
II.1.- Au début du XXe siècle.....	435
II.2.- Sous la Transition.....	436
II.3.- Après la Transition.....	438
III.- Bibliographie.....	440
III.1.- Par auteur.....	441
III.2.- Par titre.....	454
III.3.- Presse espagnole.....	460
III.4.- Presse française.....	479
III.5.- Sites divers.....	479
III.6.- Sites officiels.....	482
IV.- Un exemple de bibliographie sociolinguistique sur le valencien.....	485



## INTRODUCTION GÉNÉRALE

Si on se penche sur l'étude du nationalisme valencien au début du XXI<sup>e</sup> siècle, il peut sembler *a priori* que le sujet ne mérite pas une excessive attention, car le réflexe du lecteur sera de le comparer aussitôt avec le nationalisme catalan ou basque, qui sont des nationalismes traditionnellement forts depuis le début du siècle dernier. En contraste on constate à quel point le nationalisme valencien est faible, comme son histoire, sur plus d'un siècle le montre. Dans la première décennie de notre siècle, il n'a aucune visibilité au Parlement national, ni au Parlement régional, il ne fait son apparition dans ce dernier qu'en 2007, et encore au prix de multiples coalitions. Le principal parti *Bloc Nacionalista Valencià* était déjà lui-même le fruit d'antérieures coalitions comme UPV : *Unitat del Poble Valencià* (PNPV : *Partit Nacionalista del País Valencià* et AEPV : *Agrupació d'Esquerres del País Valencià*), restructurée celle-ci, aux côtés de son ancienne dissidence (*Partit Valencià Nacionalista*, *Nacionalistes d'Alcoi*, *Bloc Progresista de Monòver* et *Grau Unit de Castelló*). Ce nouveau parti, *Bloc Nacionalista Valencià* s'est vu non seulement obligé de transiger avec ses anciens contestataires, mais de se rapprocher d'autres plus nouveaux comme *Compromís Pel País Valencià*, *Els Verds del País Valencià* et *Els verds Esquerra Ecològica del País Valencià*, y compris pacter avec des plus vétérans comme *Esquerra Unida del País Valencià* et *Izquierda Republicana*, pour obtenir quelques sièges, seulement sept, dont deux étaient pour le *Bloc* et cinq pour *Esquerra Unida*. Ce qui montre à nouveau le caractère minoritaire de ce nationalisme, qui comme nous le verrons s'appuie très fermement sur la gauche.

Avant de continuer nous croyons nécessaire de faire une brève présentation de cette région qui se tient en bord de Méditerranée, dans la partie centre-est de la péninsule, en dessous de la Catalogne. La superficie totale de son territoire est de 23 255 km<sup>2</sup><sup>1</sup>. Elle est divisée en trois grandes provinces, Valence, Alicante et Castellón,

---

<sup>1</sup> <http://www.datosmacro.com/ccaa/valencia>

par ordre d'importance démographique. En Espagne<sup>2</sup> la population en 2016 était de 46 468 102 habitants<sup>3</sup> et le nombre total d'habitants à Valence est actuellement de 5 009 650<sup>4</sup>. Dans son ensemble le territoire est assez montagneux, avec le système ibérique au nord et le système bétique au sud, tandis qu'au centre se trouvent des montagnes et des plateaux. Deux fleuves importants ont marqué l'histoire économique de cette région : le Turia et le Segura. Le Turia passait par Valence, mais son lit a été dévié voilà plus de cinquante ans, pour éviter les inondations comme celle produite en automne 1957. Le Segura irrigue les terres alicantines, et les deux fleuves ainsi que d'autres rivières (Júcar, Sènia, Palanca, Vinalopo, Serpis) continuent d'assurer une production d'agrumes ou maraîchère qui part en très grande mesure sur les marchés extérieurs. La reconquête sur les Maures de ce territoire, menée par l'ancienne Couronne d'Aragon à partir du XIIIe siècle explique en grande partie une disparité qui s'est maintenue entre une côte fertile et bourgeoise de langue valencienne, et un territoire intérieur montagneux et sec resté longtemps sous le régime féodal, et où on a commencé assez tôt à parler le castillan. Il faut toutefois préciser que dès le XVIIe siècle la haute bourgeoisie a préféré parler le castillan plutôt que le valencien qu'elle a fini par délaisser complètement. Le castillan s'est fortement implanté à Valence ville et aussi à Alicante, alors que le valencien est parlé très couramment dans les villages, mais toujours sur les territoires côtiers, où par ailleurs la densité démographique a été toujours plus grande que dans les territoires intérieurs. Aujourd'hui même si le valencien a été implanté à l'école, son emploi quotidien dans la rue et dans les institutions reste clairement minoritaire dans les villes de Valence et Alicante. Le système éducatif (Loi d'usage et d'enseignement du valencien, 1983) l'a implanté dans les zones de langue castillane, mais il est loin d'avoir la place et l'acceptation que le catalan a toujours conservé en Catalogne, où même la haute bourgeoisie n'a jamais cessé de le parler. Le franquisme, une tardive industrialisation (début des années soixante du siècle dernier) et une intense immigration à partir des années soixante-dix ont favorisé l'avancée de la langue castillane dans la société valencienne, où la

---

<sup>2</sup> <https://data.oecd.org/fr/espagne.htm>

<sup>3</sup> Données de l'*Instituto Nacional de Estadísticas* : [http://www.ine.es/dyngs/INEbase/es/operacion.htm?c=Estadistica\\_C&cid=1254736176951&menu=ultiDatos&idp=1254735572981](http://www.ine.es/dyngs/INEbase/es/operacion.htm?c=Estadistica_C&cid=1254736176951&menu=ultiDatos&idp=1254735572981)

<sup>4</sup> [http://externo.6.gva.es/epcv\\_consulta/res\\_optimo.php](http://externo.6.gva.es/epcv_consulta/res_optimo.php)

nationalité espagnole n'a jamais été remise en question, même au début du siècle dernier lorsque le peuple dans sa majorité ne savait pas parler castillan. Signalons qu'autant l'enquête du CIS (*Centro de Investigación Sociológica*) de l'année 1995 que celle de 2003 montre que l'identité nationale espagnole est bien consolidée dans cette région, et la tendance en 2003 par rapport à 1995 va vers un renforcement, contrairement à ce qui se produit en Catalogne, au Pays Basque, ou même en Galice. En 1995<sup>5</sup> à la question posée dans une enquête du *Centro de Investigaciones Sociológicas* (CIS) : préférez-vous le terme région plutôt que nation pour votre territoire, les Valenciens répondaient à 80% région, tandis que les Catalans répondaient région à 59%, les Basques à 60% et les Galiciens à 72%. En 2003<sup>6</sup> les Valenciens préféraient le terme région à 83%, tandis que les Catalans le faisaient à 47%, les Basques à 37% et les Galiciens à 69%.

La deuxième particularité du nationalisme valencien, c'est qu'à la différence du nationalisme catalan<sup>7</sup> ou basque<sup>8</sup>, il n'occupe que la gauche de l'hémicycle, car il n'existe pas de nationalisme valencien de droite. À sa place on peut observer la persistance d'un certain régionalisme traditionnel. Le parti le plus significatif sur ce point est *Unión Valenciana*, qui en 1987 est arrivé à atteindre son résultat le plus important : six députés pour le parlement régional, ce qui lui permettait de conclure un accord ("el pacto del pollo"<sup>9</sup>) avec le PP (*Partido Popular*), pour déloger le parti socialiste, PSOE (*Partido Socialista Obrero Español*) et gouverner en coalition pendant une législature. Une situation qui ne s'est plus reproduite car en 1991, le PSOE regagna les élections régionales par majorité absolue, et en 1995, quoiqu'avec une majorité relative, le PP fut moins dépendant de l'aide d'*Unión Valenciana*. On peut dire que le régionalisme valencien a montré une force que le nationalisme a dû lui envier plus d'une fois, puisqu'en 1989 *Unión Valenciana* obtenait deux députés pour le Congrès national, baissant toutefois à un, en 1993 et 1996. De toute façon, rien de comparable

---

<sup>5</sup> [http://www.cis.es/cis/opencms/-Archivos/Boletines/01/BDO\\_1\\_estereotipos.html#nacionalismo](http://www.cis.es/cis/opencms/-Archivos/Boletines/01/BDO_1_estereotipos.html#nacionalismo)

<sup>6</sup> [http://www.cis.es/cis/opencms/-Archivos/Boletines/31/BDO\\_31\\_Autonomias.html#sentimientos](http://www.cis.es/cis/opencms/-Archivos/Boletines/31/BDO_31_Autonomias.html#sentimientos)

<sup>7</sup> Catalogne : 7 412 194 hab. et 32 113 km<sup>2</sup> <http://www.datosmacro.com/ccaa/cataluna>

<sup>8</sup> Pays Basque : 2 166 230 hab. et 7 234 km<sup>2</sup> <http://www.datosmacro.com/ccaa/pais-vasco>

<sup>9</sup> Voi les débats dans la presse notamment :

[http://elpais.com/diario/2010/07/31/opinion/1280527205\\_850215.html](http://elpais.com/diario/2010/07/31/opinion/1280527205_850215.html)

<http://www.abc.es/comunidad-valencia/20141211/abcp-pacto-pollo-llevo-20141211.html>



au nationalisme catalan<sup>10</sup> ou basque qui sont des forces quasiment majoritaires sur leur territoire respectif. Mais il reste encore une autre particularité très importante à détacher entre le nationalisme valencien et le nationalisme catalan ou basque, le fait que le nationalisme valencien ne revendique pas une identité originale, c'est-à-dire strictement valencienne ; à sa place il définit davantage l'identité valencienne comme une particularité qui ne prend son sens qu'à l'intérieur du contexte "national catalan". Autrement dit le nationalisme valencien revendique la nationalité catalane des Valenciens, et renie radicalement leur nationalité espagnole. Une pareille conception peut parfaitement, à première vue justifier des résultats électoraux aussi faibles, car depuis le retour de la démocratie en Espagne les urnes ont été sans appel, et seules les élections municipales ont donné une visibilité, mais toujours très réduite, au nationalisme valencien, sous forme de quelques conseillers locaux. La société valencienne a toujours voté majoritairement pour des partis nationaux, ce qui veut dire qu'elle ne remet absolument pas en question le cadre national espagnol. Alors dans ces conditions comment explique-t-on que ce qui a été refusé dans les urnes, soit défendu, voire avalisé au niveau académique? C'est un des points que nous avons voulu clarifier dans notre étude.

Le 10 février 2005, l'*Academia Valenciana de la Llengua* déclarait, que la langue des Valenciens est la même que celle des Catalans, et aussi la même qui se parle aux Îles Baléares ou dans la principauté d'Andorre<sup>11</sup>. Le 27 mai suivant, la directrice de la Bibliothèque nationale, Rosa Regás cataloguait aussitôt la littérature valencienne sous l'étiquette de littérature catalane, et elle faisait la même chose avec la littérature majorquine. Le résultat a été que le siècle d'or valencien est comptabilisé dans le patrimoine culturel catalan, et les écrits d'un auteur majorquin emblématique comme Ramón Llull (1232-1316), aussi<sup>12</sup>. Il faut préciser que l'*Acadèmia Valenciana de la*

---

<sup>10</sup> Parmi les nombreuses publications voir Alicia Fernández García et Mathieu Petithomme : "Structuration et trajectoires idéologiques des partis catalanistes et nationalistes catalans depuis la transition, ERC, CIU le PSC et le PSUC-ICV en perspective comparée" : <https://ccec.revues.org/5336?lang=en> et Actualité : Dossier "Constitution et "Droit de décider" en Catalogne" dernier numéro des *Cahiers de Civilisation espagnole contemporaine*, automne 2016 <https://ccec.revues.org/5902>

<sup>11</sup> Voir sa déclaration officielle, dans le bulletin de la Communauté valencienne : [http://www.docv.gva.es/datos/2005/04/12/pdf/2005\\_3416.pdf](http://www.docv.gva.es/datos/2005/04/12/pdf/2005_3416.pdf) page n° 12 117.

<sup>12</sup> Son nom est associé à la diffusion de la langue et de la culture catalanes, mais les Baléares apparaissent aussi. [http://sac.gencat.cat/sacgencat/AppJava/organisme\\_fitxa.jsp?codi=12863](http://sac.gencat.cat/sacgencat/AppJava/organisme_fitxa.jsp?codi=12863)

*Llengua* a été créée officiellement le 23 juillet 2001, et que son principal but était de régler le conflit linguistique qui s'était déclaré avec le retour de la démocratie. On peut dire que de l'année 1978 à 2002, deux types de règles pour écrire en valencien ont existé en parallèle dans la région valencienne. Un qui suivait les Normes de *El Puig*<sup>13</sup> des normes orthographiques élaborées en 1979 par la section de langue et littérature de la *Real Academia de Cultura Valenciana* (RACV), et un autre qui suivait celles de l'université de Valence (*Instituto Universitari de Filologia Valenciana*). Ces dernières ont leur origine dans les dénommées *Bases de Castellón*, signées pendant la Seconde République, le 21 décembre 1932, dans la ville valencienne de *Castellón de la Plana*, sur lesquelles nous reviendrons. Justement le 31 mai 2002, le verdict<sup>14</sup> émis par l'*Academia Valenciana de la Llengua* (AVL) reconnaissait le caractère officiel des normes défendues par les organismes compétents, ce qui signifiait avaliser celles de l'université, et discréditer celles de l'Académie Royale de culture valencienne (*Real Academia de Cultura Valenciana : RACV*) ; et plus particulièrement sa section de linguistique qui avait revendiqué des normes purement autochtones face aux critères catalanisants recommandés par l'université. C'est-à-dire que le conflit linguistique était provoqué par cette confrontation entre deux entités officielles ; une situation que l'on peut qualifier pour le moins de curieuse. Mais le monde académique reste encore divisé à Valence : il existe un secteur, qui continue de revendiquer les Normes de *El Puig*, celui qui est fidèle à l'Académie Royale de Culture Valencienne (RACV), et un autre qui les considère une aberration. Pourtant les Normes de *El Puig* ne sont pas le résultat d'une improvisation ou d'un travail personnel fait par un amateur. Le principal auteur de ces normes était un prestigieux linguiste et grammairien valencien, le religieux franciscain Luis Fullana Mira, qui en 1914, a écrit les premières normes d'orthographe du valencien en appliquant les règles de la linguistique évolutive (*Normes ortográficas*) et qui, en 1932, a rédigé aussi un autre ouvrage sur le même thème, *Ortografía Valenciana*, réédité en 1933. Rappelons que ces dates correspondent au moment où la Catalogne a déjà obtenu son statut d'autonomie

---

<http://www.llull.cat/catalan/home/index.cfm> <http://equipement.paris.fr/institut-ramon-llull-langue-et-culture-catalanes-16987>

<sup>13</sup> <http://www.somvalencians.org/el-valencia-en-normes-del-puig>

<sup>14</sup> [www.docv.gva.es/portal/ficha\\_disposicion.jsp?id=24&sig=2729/2002&L=1&url\\_lista=](http://www.docv.gva.es/portal/ficha_disposicion.jsp?id=24&sig=2729/2002&L=1&url_lista=)

(09/09/1932)<sup>15</sup>. Les Normes de *El Puig*, sont la réédition de ces règles avec quelques modifications. Disons au passage qu'en 1928 Fullana fut élu membre de l'Académie espagnole (*Real Academia Española de la Lengua* : RAE), en tant que représentant officiel de la langue valencienne. Nous parlons donc d'une personne qui a été professionnellement très respectée. Or l'université considère que les *Bases de Castellón* de 1932 sont le modèle légitime, puisqu'elles sont le résultat d'un accord signé entre diverses personnalités et entités représentantes du monde de la culture valencienne, dont l'une d'entre elles était justement Luis Fullana. Le modèle d'orthographe que reproduisent ces bases est celui défini par l'Institut d'Études Catalanes (*Institut d'Estudis Catalans* : IEC), soit le modèle adopté par la langue catalane. Il faut préciser à ce sujet que la langue catalane venait tout juste de finir sa normalisation, exactement un mois auparavant, en novembre 1932 (parution du dictionnaire lexical, le *Fabra*<sup>16</sup>), et que cette langue n'avait jamais été normalisée avant, contrairement au valencien du XVe siècle. La controverse a été inévitable car sous plusieurs aspects ces normes reconnues à Castellón contredisaient le travail réalisé par le père Fullana dans son ouvrage sur les normes orthographiques valenciennes publié la même année<sup>17</sup>. Alors pourquoi le père Fullana accepta-t-il de signer? Pourquoi deux modèles d'orthographe se sont-ils affrontés à Valence : un modèle autochtone, celui de Fullana et un modèle extérieur, celui de l'Institut d'Études Catalanes ? À vrai dire l'essentiel du problème ne se trouve pas dans l'orthographe. L'orthographe est seulement un indice important, destiné à prouver une chose fondamentale : que la langue valencienne et la langue catalane sont essentiellement la même langue, ou plus exactement que la langue valencienne est une modalité du catalan. C'est bien ainsi que le pancatalanisme justifie les différences

---

<sup>15</sup> "Le statut d'autonomie de la Catalogne" Gérard Camilleri et Claude Galiay, *Revue française de science politique*, 1980, volume 30, Numéro 5, p. 1012-1047 : [http://www.persee.fr/doc/rfsp\\_0035-2950\\_1980\\_num\\_30\\_5\\_393925?q=le%20statut%20d%CB4autonomie%20de%20Catalogne](http://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1980_num_30_5_393925?q=le%20statut%20d%CB4autonomie%20de%20Catalogne) en ligne consulté le 17/03/2017.

<sup>16</sup> [https://www.cairn.info/load\\_pdf.php?download=1&ID\\_ARTICLE=ELA\\_177\\_0067](https://www.cairn.info/load_pdf.php?download=1&ID_ARTICLE=ELA_177_0067)

<sup>17</sup> Voir Levante-EMV.com, Opinión, "La sinceridad valencianista de Fullana y Casp frente a la impostura de Fabra" Juan García Sentandre, 24/07/2012, en ligne consulté le 18/03/2017 <http://www.levante-emv.com/opinion/2012/07/24/sinceridad-valencianista-fullana-casp-frente-impostura-fabra/923236.html>

entre les deux, mais tout cela a un caractère éminemment politique<sup>18</sup>, car il n'est écrit nulle part sur le document des *Bases de Castellón*, que le valencien soit dérivé du catalan, ou que le valencien soit du catalan. Alors pourquoi doit-on en conclure officiellement, comme le fait l'*Academia Valenciana de la Llengua* en 2005, que le valencien est dérivé du catalan ? Et s'il en est ainsi était-il nécessaire que l'*Academia Valenciana de la Llengua* rédige divers dictionnaires, dont deux en 2006 : le *Diccionari Ortogràfic i de Pronunciació del Valencià*, et la *Gramàtica Normativa Valenciana* ; et deux en 2014 : la *Gramàtica Valenciana Bàsica* et le *Diccionari Normatiu Valencià* ? Le premier en particulier a été accusé par la *Real Academia de Cultura Valenciana* de donner la supériorité lexicale au catalan. A vrai dire certaines différences entre les deux langues sont trop importantes pour permettre une simple assimilation du valencien par le catalan. Des mots très courants comme le "garçon" (*xic* en valencien et *noi* en catalan) ou le verbe "sortir" (*eixir* en valencien et *sortir* en catalan) en sont des exemples révélateurs.

Si académiquement on considère qu'il est exact que le valencien est une dérivation du catalan, dans les mêmes proportions que l'andalou l'est du castillan, on devra donc accepter que la logique du nationalisme valencien n'est pas incongrue, dans le sens où si les nationalistes catalans estiment former une nationalité à part, c'est-à-dire une nationalité non espagnole car strictement catalane, les Valenciens peuvent comprendre qu'ils en font naturellement partie. En raison de cette langue commune et aussi pour avoir reçu des contingents de population catalane venus repeupler le nouveau royaume de Valence, lorsque le roi Jaime I fut vainqueur des Maures en 1238. Mais voilà la réceptivité des Valenciens à ce genre de raisonnement est pratiquement nulle. Et même si les langues effectivement se ressemblent beaucoup - et nous verrons pourquoi -, les Valenciens désapprouvent majoritairement que leur langue soit désignée comme catalane. Qui appuie alors à Valence de pareilles théories ?

---

<sup>18</sup> Vicent Flor, "Llengua valenciana, mai català" Sécessionnisme linguistique et revitalisation linguistique au Pays valencien [En ligne], 72|2012, mis en ligne le 25 octobre 2013, consulté le 18 mars 2017. URL : <http://lengas.revues.org/119> ; DOI : 10.4000/lengas.119

Si l'on jette un regard rétrospectif sur l'histoire des Valenciens, on découvre que ces idées revendiquées par les nationalistes sont relativement récentes. En regardant dans le dictionnaire de la *Real Academia Española* la définition des mots "valencien" et "catalan" à différentes époques, nous arrivons à comparer trois éditions différentes, celle de l'année 1822, la plus ancienne que nous ayons pu trouver (Bibliothèque de la *Generalitat, San Miguel de los Reyes*), celle de 1968 et celle de 1970. Cette dernière révèle un changement spectaculaire par rapport aux deux autres qui sont pratiquement identiques. En 1822<sup>19</sup> on disait du mot "valencien" : "Valenciano, na. adj. El natural de Valencia y lo perteneciente a esta ciudad y reino" (voir en annexe document n° 1). Pour le catalan les explications n'étaient pas plus longues : "Catalán, na. adj. El natural de Cataluña, o lo que pertenece a esta Provincia" (voir en annexe document n° 2). Dans l'édition de 1968 les définitions pratiquement se répétaient, pour "valencien" nous avons : "Valenciano, na adj. Natural de Valencia" (voir en annexe document n° 3), et pour "catalan" nous lisons : "Natural de Cataluña" (voir en annexe document n° 4). Par contre dans l'édition de 1970, pour "valencien" nous trouvons : "Valenciano, na. adj. Natural de Valencia". En deuxième explication : "Pertenece a esta ciudad o a este antiguo reino". Et finalement en quatrième explication, cette troublante définition : "Variedad de la lengua catalana que se habla en la mayor parte del antiguo reino de Valencia" (voir document n° 5 en annexe). La définition donnée pour "catalan" corroborait cette nouvelle hiérarchie : "Catalán, na. adj. Natural de Cataluña". En deuxième explication on trouve aussi : "Pertenece a este antiguo principado". Nous observons que ce qui avait été désigné en 1822 comme "provincia" est à présent présenté comme "antiguo principado", mais la sixième explication est la plus significative : "Lengua romance vernácula que se habla en Cataluña y en otros dominios de la antigua Corona de Aragón" (voir document n° 6 en annexe). On confirmait académiquement que les Catalans sont les porteurs de la langue et que les Valenciens en ont hérité une forme dérivée. En l'espace de 148 ans le dictionnaire de la Real Academia Española est passé de considérer que le valencien est strictement ce qui concerne Valence et les Valenciens, à spécifier que les Valenciens ont une langue, et que celle-ci est dérivée du catalan. Et cette édition de 1970 va

---

<sup>19</sup> Comme nous verrons dans la 2e partie les identités nationales vont se forger au XIXe siècle, auparavant avec les monarchies absolues la question ne se posait pas.

encore plus loin car elle apporte aussi la définition d'un mot nouveau comme "catalanisme", qui n'apparaît ni dans l'édition de 1822 - et pour cause la question ne se posait pas alors - ni dans celle de 1968. Mais en 1970 on explique ce nouveau concept comme étant un : "Partido político regional y defensor de que Cataluña tenga autonomía más o menos limitada". Ceci ne peut être que le reflet des transformations qui secouaient la société espagnole, mettant comme nous verrons en évidence, l'influence d'un secteur catalaniste bien placé dans les rouages économiques et politiques du pays, et qui était capable d'introduire des définitions aussi nouvelles que celles-ci dans un ouvrage supposé être au service direct d'une dictature encore active. Une deuxième définition précise encore : "Doctrina de dicho partido". Une troisième révèle les conséquences de cette nouvelle promotion linguistique du catalan puisque "catalanismo" prend aussi une acceptation lexicale : "Expresión, vocablo o giro propio de la lengua hablada en Cataluña". Ceci à nouveau servait à rappeler que la langue ne se parle pas seulement en Catalogne.

L'année 1970 marque donc un tournant et nous verrons exactement ses proportions dans la quatrième partie de cette thèse. Malgré tout, des changements aussi radicaux ne sont jamais le résultat d'événements ponctuels ou conjoncturels, pour cela nous pourrions apprécier à quel point les transformations dans ces définitions sont liées à un événement important qui eut lieu en 1906. Celle-ci était l'année où le catalanisme prenait son essor, et où il accumulait plusieurs triomphes autant sur le plan politique (*Solidaritat Catalana*), culturel (*noucentisme*) qu'économique (tarifs douaniers de 1906). La publication cette même année du livre d'Enric Prat de la Riba : *La nationalité catalane*, marquait un point d'inflexion très significatif dans cette ascension politique, qui montrait une première victoire en 1914 grâce à l'obtention de la *Mancomunitat*, et une deuxième plus spectaculaire en 1932, avec le statut d'autonomie pour la Catalogne. Mais en 1906 il se produisait aussi un événement d'une très grande importance, qui faisait de Barcelone le rendez-vous des grands linguistes, philologues et autres experts intéressés par la situation de la langue catalane. Il s'agit du Premier Congrès international de la langue catalane, auquel le père Fullana assista. Si la réunion paraissait *a priori* se limiter au domaine linguistique, philologique et culturel, en réalité il était investi d'une très forte charge politique. Le

discours d'invitation et les arguments qui justifiaient ce congrès étaient déjà particulièrement révélateurs des intentions expansionnistes des catalanistes. S'inspirant du modèle germanique, ceux-ci voyaient leur langue comme un moyen simple et intelligent d'agrandir d'abord leur aire culturelle pour ensuite consolider un ultérieur élargissement territorial. Dans ce sens les extraits de quelques discours, que nous citons et qui figurent (dans leur totalité) aussi dans les documents en annexes, sont irréfutables. Certains conférenciers comme Joaquim Cases Carbó et Carles Francisco y Maymó, qui n'étaient pas linguistes, grammairiens ou philologues, mais avocats, faisaient des discours au contenu politique évident, au point que l'on peut interpréter leurs déclarations comme la véritable feuille de route du pancatalanisme. Toute la stratégie de base y est parfaitement expliquée, et nous pourrions observer tout au long de notre étude, comment cette tactique est restée pratiquement la même, pendant presque cent ans, et comment elle s'enraye toujours à la même phase, définie par Miroslav Hroch<sup>20</sup>. Un autre spécialiste du nationalisme, Eric Hobsbawm<sup>21</sup> nous rappelle le schéma construit par Hroch : la phase A, est celle où la littérature et le folklore sont revalorisés. La phase B est celle où la "minorité agissante" passe à l'action et essaye de transmuter la conscience régionale en conscience nationale<sup>22</sup>. Il s'agit toujours d'intellectuels très motivés. Et la phase C, est celle où cette transmutation est à peu près réalisée, parce que les programmes nationalistes obtiennent l'appui des masses ; ce qui n'a jamais été le cas à Valence.

Nous nous proposons d'analyser la façon dont le pancatalanisme a essayé de s'implanter à Valence et les raisons de son échec, qui selon nous est le résultat de plusieurs facteurs, certains beaucoup plus déterminants que d'autres, et nous nous attarderons sur ce point. Ce qui devient le plus significatif, c'est qu'en épousant l'idéologie pancatalaniste, le valencianisme a abouti à une situation paradoxale ou franchement contradictoire, puisqu'il a revendiqué essentiellement la négation de l'originalité valencienne, et l'acceptation d'une identité supérieure catalane. Son

---

<sup>20</sup> Hroch, Miroslav : *Social preconditions of national revival in Europe*, Cambridge, 1985. Eric Hobsbawm considère qu'il combine dans ce livre les conclusions de deux œuvres antérieures, publiées à Prague en 1968 et 1971.

<sup>21</sup> Hobsbawm, Eric: *Naciones y Nacionalismo desde 1780*, Ed. Crítica, Barcelona, 1991, p. 20.

<sup>22</sup> Voir la Renaissance catalane, la *Renaiença* : <http://revistes.ub.edu/index.php/IHE/article/view/File/12081/14835> La perte de Cuba a accéléré cette évolution en Catalogne.

exigence principale ne consiste pas à vouloir se séparer de l'Espagne pour faire de Valence un territoire indépendant, bien au contraire, cette séparation aurait pour but d'opérer un ultérieur rattachement, sous forme de fédération ou d'État unitaire, avec le territoire considéré patrie. Pour cette raison la finalité de notre thèse est de prouver que le nationalisme valencien dans son sens intrinsèque n'existe pas et n'a jamais existé, qu'il est essentiellement une prolongation du nationalisme catalan. Pour faire cette démonstration il nous paraissait indispensable d'appréhender le phénomène sur une longue durée qui est la seule qui permette de faire le suivi du phénomène et d'observer comment, dans quelles conditions, et dans quels secteurs se sont réalisés les changements essentiels à l'intérieur de la société valencienne, pour que se produise la situation paradoxale que nous avons décrite avant. Si nous jetons un coup d'œil aux résultats électoraux<sup>23</sup> depuis l'année 1983, qui est l'année des premières élections régionales, nous constatons que les voix données aux partis pancatalanistes ne dépassent pas la barrière des 5%. Bien qu'il existe quelques groupuscules divers, nous prenons comme référence le parti *Unitat del Poble Valencià* (UPV), postérieurement converti en *Bloc Nacionalista*, qui malgré sa faiblesse est celui qui jusqu'à 2007 a présenté la plus grande persévérance et résistance. En 1983 il recevait 58 712 votes soit 3,9% du scrutin. En 1987 : 159 179 votes, mais en coalition avec Izquierda Unida, soit 8,3% du scrutin (coalition qui se brise aussitôt). En 1991, cette fois en solitaire le parti recueillait 73 813 votes, soit 3,7% du scrutin. En 1995, en alliance avec *Bloc Nacionalista Valencià* : 64.253 votes, 2,7% du scrutin. En 1999, avec une coalition élargie, *Unitat del Poble Valencià* s'appelle désormais *Bloc Nacionalista Valencià* et fait équipe avec les écologistes, *Els Verds*. Ensemble, leurs voix atteignent le chiffre de 102 700, soit 4,60% du scrutin. En 2003 il améliorait légèrement son résultat avec une nouvelle coalition réalisée avec *Esquerra Verda* qui lui donnait 114 122 votes soit 4,77%. La progression a été laborieuse pour arriver aux 194 928 voix, soit 8,13% du scrutin de l'année 2007, déjà mentionnée, et toujours au prix d'une coalition dont seulement 2 députés lui revenaient. Parmi les groupuscules auxquels nous avons fait allusion, citons *Unió Nacionalista Valenciana* qui en 1991 réunissait 2 248 votes, soit 0,1% du scrutin. En 2003 un autre parti nationaliste se présentait sous

---

<sup>23</sup> Ces chiffres sont consultables en ligne sur le site officiel: <http://www.cortsvalencianes.es>



les sigles de *Esquerra Republicana del País Valencià* (ERPV) récoltant 7 609 voix, soit 0.32% du scrutin, améliorant toutefois son résultat en 2007 avec 11.820 voix et 0,49% du scrutin.

Tenons compte qu'en 1906 les Valenciens étaient tout à fait opposés à ce que leur langue autochtone puisse être considérée du catalan ou recevoir le nom de langue catalane, néanmoins en 2005 l'*Academia Valenciana de la Llengua*, créée justement pour régler le problème posé au sujet de la nature de la langue autochtone, à la suite de la "Bataille de Valence" (1978-1980) - que nous étudierons - faisait une déclaration qui corrobore point par point les prétentions catalanistes exprimées en 1906. Et en 2006 elle a publié un dictionnaire qui a scandalisé la *Real Academia de Cultura Valenciana* comme nous l'avons dit auparavant. À un moment où au niveau international le catalan est parvenu à annuler complètement la langue de son voisin pour lui faire porter son nom, chose inédite par le passé, il nous a semblé particulièrement intéressant de profiter du fait que nous étions ici sur place à Valence, pour examiner les circonstances qui ont permis d'aboutir à ce résultat. Nous allons découvrir que l'étude du nationalisme valencien et du traitement de la langue valencienne en l'espace de cent ans 1906-2006, signifie retracer un chemin jonché de polémiques, d'ombres, de doubles jeux, d'ambiguïtés, où les paroles et les discours sont toujours réinterprétables, et souvent contradictoires. Occitanisme, valencianisme, pancatalanisme : les limites sont rarement claires entre ces trois concepts. Il est certain que pour les catalanistes la langue valencienne était la clé d'un possible expansionnisme politique, et nous verrons que les premiers pancatalanistes à Valence appuyaient cette idée, mais la société valencienne en général l'a toujours rejetée. S'approprier la langue pour le catalanisme était la première étape, c'est pourquoi la confusion entre langue, culture et politique a été constante, et a produit le résultat que nous avons exposé auparavant.

Des études ont déjà été faites sur le nationalisme valencien, mais nous verrons que dans leur majorité elles sont toujours menées en faveur d'un parti pris. C'est bien entendu le cas de Sanchis Guarner ou de Joan Fuster, mais c'est aussi le cas d'Alfons Cucó avec son livre *El valencianisme polític 1874-1939*, sur lequel nous nous appuyons pour donner nombre d'explications. Mais même des livres moins sectaires comme

celui d'Eduard Mira et Damià Mollà (*De impura natione*), débordent de prosélytisme. Celui-ci se présente comme un bilan plus objectif et serein des conséquences de la "Bataille de Valence", mais il n'est qu'une nouvelle invitation plus subtile à embrasser ce pancatalanisme majoritairement rejeté. D'autres livres par contre, comme celui d'Emili Miedes Bisbal (*La catalanidad de las Bases de Castellón*) sont beaucoup trop "contaminés" par un sentiment de rejet pour donner un exposé suffisamment équilibré des circonstances qui expliquent cette situation insolite de la nature de la langue valencienne, et de l'identité des Valenciens. Celui de Josep Maria Bayarri (*El perill català*) est aussi très militant mais moins hostile, sa position par contre est bien cohérente, en tant que rare valencianiste qui revendique une identité proprement valencienne. Bien qu'il existe de nombreux livres - très loin d'être aussi nombreux que ceux qui traitent le nationalisme catalan ou basque - nous croyons que le fait d'avoir eu l'initiative d'étendre l'étude sur cent ans, nous donne un avantage comparatif qui se traduit en une approche beaucoup plus complète et profonde du sujet. La documentation consultée est très vaste, et les tendances y sont toutes représentées, raison pour laquelle nous espérons collaborer à produire une des études les plus cohérentes et surtout objectives sur un sujet aussi controversé. Malgré tout, défendre la thèse que le nationalisme valencien n'existe pas à Valence, sera certainement interprété comme une hostilité par les pancatalanistes. Quant à ceux qui sont opposés au pancatalanisme, mais qui attendent un certain protagonisme de la part des Valenciens, voire un véritable nationalisme valencien, ils peuvent se sentir franchement froissés. Nous savons combien le thème identitaire est d'une très grande actualité en Espagne, les partis de gauche - les anciens et les nouveaux - lui concèdent une place de plus en plus importante, voire centrale. À un niveau plus général nous savons que le nationalisme est ascendant en Europe, y compris aux États-Unis. Des intellectuels de haut niveau ne cessent de s'y intéresser<sup>24</sup>.

Notre étude sera donc nécessairement l'occasion de citer des experts reconnus comme Hobsbawm ou Hroch, déjà cités, mais aussi Benedict Anderson, Ernest Gellner,

---

<sup>24</sup> Cf. Colloque international : "Stéréotypes et processus de stéréotypisation dans la formation et la consolidation des identités nationales au XIXe et XXIe siècles". Université Paris - Sorbonne 16 et 17 mars 2017, Géraldine Galeote et Maitane Ostalaza, Université Paris - Sorbonne, CRIMIC.

ou Anne-Marie Thiesse<sup>25</sup>. Tous sont d'accord pour souligner qu'une des fonctions principales du nationalisme est de désigner des adversaires, qui sont inmanquablement des individus ou des pays qui représentent une menace potentielle. Anne-Marie Thiesse<sup>26</sup> compare même l'identité nationale<sup>27</sup> à un "talisman précieux"<sup>28</sup> qui a besoin de désigner des ennemis pour exister<sup>29</sup>. Benedict Anderson qui a été un de ses inspirateurs, exprime aussi cette opposition à l'intérieur de son raisonnement central, qui consiste à affirmer que les nations sont des "communautés imaginées" qui doivent être étudiées comme des représentations culturelles et non comme des faits naturels : "Lo que estoy proponiendo es que el nacionalismo debe entenderse alineándolo, no con ideologías políticas conscientes, sino con los grandes sistemas culturales que lo precedieron, de donde surgió por oposición"<sup>30</sup>. Mais dans le cas valencien ce sentiment de rejet si nécessaire pour construire l'identité nationale toujours menacée par la culture castillane, se cultive essentiellement au profit de l'identité catalane. Une identité catalane qu'on essaye d'avaliser systématiquement par la langue. Ensuite répéter sans cesse comme le font la majorité des auteurs pancatalanistes que le sujet de la langue est une affaire strictement scientifique, où il n'y a rien à redire, c'est perpétuer la stratégie suivie par les catalanistes depuis 1906, qui a consisté à faire de la science un véritable dogme, mais en s'assurant d'abord que ce dogme coïncide avec les ambitions programmées. Il faut ajouter qu'il est très frappant que parmi les pancatalanistes les plus éminents, on trouve de nombreux sociologues comme Josep-Vicent Marqués González, Joan Francesc Mira, Eduard Mira, Damià Mollà ou bien le professeur Vicent Flor Moreno. Tous semblent utiliser leur capacité et leur savoir y compris leur position professionnelle pour influencer la société valencienne en faveur du pancatalanisme. Par exemple dans le cas de Vicent Flor qui depuis décembre 2015 est le directeur de l'IAM (*Institut Alfons el*

---

<sup>25</sup> <https://www.monde-diplomatique.fr/1999/06/THIESSE/3043>

<sup>26</sup> Isabelle Taboada-Leonetti : "Anne-Marie Thiesse - La création des identités nationales" cahiers de l'Urmis [En ligne], 6 | mars 2000 mise en ligne le 15 septembre 2003, consulté le 15 avril 2017 - URL : <http://urmis.revues.org/304>

<sup>27</sup> [http://www.persee.fr/doc/polix\\_0295-2319\\_1999\\_num\\_12\\_48\\_1816](http://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_1999_num_12_48_1816)

<sup>28</sup> Thiesse, Anne-Marie : *La création des identités nationales. Europe, XVIIIe - XXe siècle*. Paris, édition du Seuil, 1999. [http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/11/09/faire-les-français-quelle-identite-nationale-d-anne-marie-thiesse\\_1437636\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/11/09/faire-les-français-quelle-identite-nationale-d-anne-marie-thiesse_1437636_3260.html) consulté le 14/03/2017.

<sup>29</sup> <http://www.revue-interrogations.org/Pour-une-approche,289>

<sup>30</sup> Anderson, Benedict: *Comunidades imaginadas: Reflexiones sobre el origen y la difusión del nacionalismo*. Fondo de Cultura Económica. México, 1993. Traducción de Eduardo L. Suárez, p. 30.

*Magnànim*)<sup>31</sup>, nous avons eu la surprise de découvrir dans sa thèse doctorale intitulée *L'antipancatalanisme al País Valencià identitat i reproducció social del discurs del blaverisme*, une étrange erreur. Le titre d'un article polémique : "La paella dels Països Catalans" est transformé en "La paella y los Países Catalans" (voir en annexe document n° 7) , ce qui a pour effet de dénaturer la partie du message important que son auteur Manuel Broseta Pont prétendait lui donner. L'appropriation de la *paella* - plat typique valencien - était une façon presque graphique de mettre en évidence l'impérialisme catalan. Il faut dire que dans le livre d'un journaliste comme Jesús Sanz (*La cara secreta de la política valenciana. De la predemocràcia al Estatuto de Benicassim*), apparaît aussi une déformation similaire ; il retranscrit : "Paella y Países Catalanes" (voir en annexe document n° 8). Voilà deux intellectuels qui se targuent de parler depuis la tribune scientifique, mais qui avec ce genre de négligence ont prouvé que le sujet est avant tout hautement politique, et que ce qu'on a désigné la "Bataille de Valence" se poursuit sous forme d'une guerre sourde, où tous les moyens semblent bons.

Dans notre souci d'essayer de disséquer la racine du problème du nationalisme valencien pour bien l'identifier, nous nous sommes aperçue qu'il était nécessaire de consulter certains ouvrages qui n'ont jamais fait l'objet d'une attention spéciale de la part des auteurs qui ont traité ce sujet auparavant. Le premier de ces ouvrages est le livre qui rapporte le Premier Congrès international de la langue catalane, qui, nous l'avons dit ci-dessus, marque la feuille de route du pancatalanisme. Le deuxième est le livre d'Enric Prat de la Riba, *La nation catalane*, qui pose le premier cadre d'expansion, trop ambitieux, et qui est rectifié postérieurement par ses héritiers politiques. Il contemplait toute l'aire occitane, en empiétant sur une grande partie du territoire français. Certains témoignages comme celui du religieux, linguiste majorquin, Antoni Maria Alcover, grâce au livre de Josep Massot i Muntaner (*M. Alcover i la llengua catalana*) sont particulièrement précieux car ils prouvent pleinement que le "dogme scientifique" créé autour de la langue catalane, est une fabrication programmée et contrôlée depuis la *Generalitat* catalane. D'ailleurs d'autres témoignages qui

---

<sup>31</sup> <http://www.elmundo.es/comunidad-valenciana/2015/12/22/56799fe8268e3ef2388b45ad.html> consulté le 17/03/2017. L'*Institut Alfons el Magnànim* dépend de la *Diputació* et son aire d'activité est l'histoire, la littérature et les sciences classiques.

prétendent travailler pour le pancatalanisme comme celui d'Antoni M. Badia i Margarit confirment partiellement tous ces épisodes de l'histoire qu'on a essayé de faire oublier du côté catalaniste. Nous mesurons aussi l'importance de personnalités comme Francesc Cambó ou Joan Ventosa i Calvell, dirigeants de la *Lliga Regionalista* après la mort de Prat de la Riba, qui avec leur passage à Valence apportent la lumière nécessaire pour éclairer les premières étapes assez obscures du valencianisme. C'est à ce moment qu'apparaissent les premiers écrits ou opuscules sur le nationalisme valencien, produits par Ignasi Villalonga Villalba et Joaquim Reig Rodríguez. Sur la période 1930 à 1934 nous nous sommes aidée de divers journaux pancatalanistes comme *El Camí*, *Avant*, *Acció Valenciana*, *Poble Valencià*, *La Correspondencia de Valencia*, ainsi que d'autres qui ne l'étaient pas, comme *Diario de Valencia* ou *El Mercantil Valenciano* y compris le quotidien républicain *El Pueblo* (1891-1939) qui était ouvertement contre. Le livre d'Alfons Cucó qui traite largement toute cette période nous a obligée à apporter des précisions que nous jugeons importantes, car la version qu'il donne sur l'échec du statut d'autonomie valencien sous la Seconde République, nous a semblé ne pas répondre à la stricte vérité. Nous apportons d'ailleurs des documents en annexe pour réfuter ses affirmations. Ensuite nous tenons à signaler que notre analyse sur le document des *Bases de Castellón*, nous paraît aussi un des apports originaux et importants de notre étude. Celui-ci est un texte qui a été pratiquement sacralisé par les pancatalanistes, mais dont les termes et justifications restent très ignorés par la majorité des Valenciens. Et pour cause il est franchement embarrassant, si l'on tient compte qu'il a été pratiquement institutionnalisé alors que ce n'est qu'un document privé, absolument dépourvu de rigueur scientifique. Voilà déjà très longtemps qu'on ne parle plus de "Bases de Castellón" mais de "Normes de Castellón" pour insister sur leur dimension normative, et nous pouvons voir comment le *Consell Valencià de Cultura*, organe de la *Generalitat* chargé de la défense et de la promotion de la langue et la culture valenciennes depuis 1985, décrétait le 17 septembre 1997 - bien avant le verdict de l'*Academia Valenciana de la Llengua* - que les "Normes de Castellón" sont un fait historique qui prouvent un consensus nécessaire : "La denominadas Normas de Castellón son un hecho histórico que

constituyeron y constituyen un consenso necesario"<sup>32</sup>. Et ne pouvant pas revendiquer leur caractère scientifique ou juridique, l'institution se faisait forte de revendiquer son caractère historique : "El Consell Valencià de Cultura reivindica el espíritu de acuerdo que las hizo posibles en el año 32 y entiende que esas normas han sido el punto de partida, compartidos por los valencianos para la normativización consolidada de nuestra propia lengua"<sup>33</sup>. En réalité elle n'a fait qu'assumer une décision qui en 1932 n'était que provisoire et déjà très controversée. Or ces *Bases de Castellón* sont à mettre en corrélation avec un autre document dont personne ne parle absolument jamais du côté pancatalaniste, et dont la transcendance est énorme. Il s'agit du Manifeste anti-occitaniste rédigé par les catalanistes en mai 1934, pour éviter que les Occitans ne réclament la paternité de leur langue sur la catalane, de la même manière que les catalanistes l'ont ensuite fait avec la valencienne. Nous apportons bien sûr en annexe une photocopie de ce document, fourni par un auteur occitaniste Lluís Fornés, dont les livres ont été une source d'information très précieuse au moment de rédiger toute la partie linguistique de notre thèse. Celle-ci est justement la première partie, et nous avons cru qu'il s'imposait de se poser la grande question, à savoir si la linguistique a servi de cadre scientifique ou de cadre politique au pancatalanisme. N'oublions pas que la langue a été la principale cause de la "Bataille de Valence", conflit qui a fait de la transition valencienne une des transitions les plus violentes et les plus compliquées de toute l'Espagne. Pour cette partie nous avons aussi puisé dans les articles de l'époque correspondant aux journaux qui s'affrontaient : celui qui revendiquait l'originalité de la langue valencienne (*Las Provincias*) et celui qui plaidait pour sa catalanité (*Valencia Semanal*). Nous avons bien sûr complété notre information avec des livres qui examinent cette période comme celui déjà cité *De impura natione*, ou *La cara secreta de la política valenciana*, *La construcción política de la Comunitat Valenciana* de Benito Sanz Díaz et Josep Maria Felip i Sarda, *La transició democràtica al País Valencià* de José Santacreu Soler et Mariano García Andreu, ou encore *De país a Comunitat*, divers articles coordonnés par Vicent Flor, pour n'en citer que les principaux. Finalement certaines études plus récentes nous servent à montrer

---

<sup>32</sup> Déclaration du *Consell Valencià de Cultura* du 13/07/1998, p. 14 757 sur DOGV n° 3334 p. 14 754 a 14 764 [http://www.dogv.gva.es/datos/1998/09/21/pdf/1998\\_7973.pdf](http://www.dogv.gva.es/datos/1998/09/21/pdf/1998_7973.pdf)

<sup>33</sup> *Ibidem*.

un changement apparent dans la stratégie pancatalaniste. Depuis 1997 le nationalisme valencien a commencé à privilégier le nom "valencien" et l'espace valencien, pour bien mettre en évidence que la désignation de "catalane" reste au second plan, et le projet de fédération aussi. Un revirement de ce genre prouve une évidence que les pancatalanistes ne voulaient pas assumer au retour de la démocratie : un parti qui se prétend nationaliste ne peut pas progresser si l'identité qu'il revendique est celle de son voisin. La rectification de cette erreur stratégique a néanmoins pour conséquence de mettre en porte-à-faux une grande partie des accusations copieusement déversées par les pancatalanistes, qui ont reproché aux "blaveros", soit les anti-pancatalanistes d'avoir faussé le sens de la transition en créant un sentiment hostile envers les Catalans. Un sentiment qu'ils décrivaient comme artificiel, et source de toute la violence déchaînée. Ce genre d'accusation est très récurrent dans le livre coordonné par Vicent Flor *De país a Comunitat*, et tout particulièrement dans sa thèse doctorale, pourtant rédigée en 2009.

Pour mener à bien notre démonstration ainsi que l'évolution au fil du temps en fonction du contexte, nous suivrons un plan en cinq parties. Mais pour aller directement à la racine de notre sujet, comme nous l'avons affirmé auparavant, nous avons considéré qu'il était d'abord nécessaire de consacrer la première partie à examiner les raisonnements qui justifient la thèse pancatalaniste, soit d'une langue valencienne dérivée du catalan, ainsi que ceux qui justifient la thèse dite mozarabiste, soit d'une langue valencienne pleinement originale. Et ici nous devons prévenir qu'il ne serait pas possible de tenir notre étude pour rigoureuse et fiable, voire utile, si nous n'avions pas introduit une troisième sous-partie pour examiner la thèse occitaniste. Avoir éliminé cette thèse du débat scientifique, comme l'a fait l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua* dans son verdict d'avril 2005, et comme l'avait fait avant elle, l'université de Valence, avec son spécialiste le plus réputé, Manuel Sanchis Guarner, a été un acte prémédité, qui répondait aux consignes pancatalanistes de 1906 (voir la présentation du Premier Congrès international de la langue catalane) et 1934 (le manifeste anti-occitaniste).

Dans la seconde partie nous avons cru bon de rattacher l'étude des différences entre la société valencienne et catalane à une réflexion plus générale et ambitieuse, dont l'objet est de démontrer l'importance de certains facteurs historiques ou géographiques, qui ont contribué à donner une physionomie originale à l'Espagne, mais aussi aux différentes régions qui la composent. Ensuite l'interdépendance des conditions économiques avec notamment la première formation d'un grand marché mondial, et l'implantation irrégulière de l'industrialisation en Europe et dans le monde, sont nous le verrons, des facteurs qui ont joué un rôle important dans le développement d'un phénomène nouveau, qu'il faut appeler nationalisme. Nous pourrions mesurer alors à quel point le caractère majoritairement agraire de la région valencienne à la fin du XIXe et début du XXe siècles conditionne son évolution politique. Le républicanisme y vit un regain très fort avec un leader charismatique comme Vicente Blasco Ibáñez, pour qui revendiquer un régime fédéral n'implique aucunement remettre en cause l'unité ou la nationalité espagnole. En échange les régionalistes catalans, issus dans leur majorité d'une bourgeoisie industrielle ascendante et désireuse d'accaparer le pouvoir politique, aspirent aussi à un système fédéral, mais pour recomposer une organisation territoriale plus propre de l'Ancien Régime (regroupement des territoires de l'ancienne Couronne d'Aragon), où la langue s'érige en critère déterminant et où certaines voix parlent déjà d'émancipation nationale catalane.

Dans la troisième partie, nous avons à nouveau un découpage en trois sous-parties importantes. D'abord il convient de mesurer comment le républicanisme triomphant à Valence laisse peu de place à la réflexion nationaliste qui ne trouve son opportunité que chez cette petite bourgeoisie très minoritaire, anti-républicaine et admiratrice des résultats obtenus par les catalanistes, notamment le mouvement de *Solidaritat catalana*, et la considération sociale de la langue catalane. Ce seront les jeunes Valenciens résidant à Barcelone (*la Joventut Valencianista de Barcelona*) et ceux (*València Nova*) qui ont assisté au Premier Congrès international de la langue catalane qui sèmeront les premières graines du pancatalanisme. Celles-ci ne donneront leurs premiers fruits que lorsque la Première guerre mondiale mettra l'économie valencienne en difficulté. C'est alors que se crée le premier vrai parti valencianiste



(*Unión Regionalista Valenciana*), avec des leaders d'un certain prestige social (en particulier Ignasi Villalonga Villalba et Joaquim Reig Rodríguez), mais sous la tutelle des grands chefs catalanistes (Francesc Cambó et Joan Ventosa). Le pancatalanisme pénètre tout particulièrement les milieux académiques grâce aux premières associations catalanistes qui prétendent défendre la langue catalane. Elles encouragent et relayent des groupements ou des sociétés (*Nostra Parla* depuis 1916, et *Palestra*) pour fomenter la même chose à Valence et aux Îles Baléares. Les limites entre le valencien et le catalan et même les langues occitanes, comme le provençal ou le languedocien restent encore floues à Valence. Dans la seconde sous-partie nous mesurerons la corrélation entre la perception plus ou moins urgente d'un statut d'autonomie, et le niveau de développement économique de la région qui se lance elle-même ce défi. Mais alors la région valencienne, dépourvue de centre administratif propre, reste incapable d'articuler un projet fédératif pour son propre territoire. La dispute politique des partis de l'époque ne fait que cacher les véritables lacunes d'organisation, beaucoup plus imputables au caractère agraire de la société qu'au manque de collaboration entre partis. La troisième sous-partie montre l'écart manifeste entre la société valencienne et la catalane. Alors que la valencienne n'arrive pas à trouver une formule administrative pour faire la cohésion, les catalanistes accumulent l'expérience de la *Mancomunitat* et celle de leur nouveau statut d'autonomie. Ils travaillent déjà en pensant à une future fédération avec les régions de langue considérée par eux catalane. À un moment où les liens avec les terres occitanes jouent encore un rôle important dans l'imaginaire de beaucoup de valencianistes, les catalanistes vantent les avantages de jouir d'une langue normalisée pour l'ensemble des territoires de l'ancienne Couronne d'Aragon. Ce sont fondamentalement des intellectuels appartenant au monde de l'enseignement ou des lettres, - toujours le principal terroir des pancatalanistes - qui se montrent très réceptifs à cette proposition. Certains en toute conscience, et d'autres sous le coup de la suggestion signent un document privé ambigu qui est avant tout un projet ouvert sans limites bien définies, néanmoins les *Bases de Castellón* préfigurent pour certains une alliance culturelle et pour d'autres une fédération linguistique, prélude d'une future fédération territoriale.

Dans la quatrième partie nous avons jugé bon de faire une division en trois sous-parties. La première nous paraît nécessaire pour expliquer les conditions dans lesquelles renaît la société valencienne après la guerre civile et la longue période franquiste. Le décalage entre les deux sociétés persiste. La valencienne reste encore agraire, tandis que la catalane voit comment Barcelone se consacre sans conteste comme la capitale industrielle de l'Espagne. Cette condition lui donne la confiance nécessaire, et la force financière pour ne pas abandonner ses projets expansionnistes. Dans la deuxième sous-partie, nous voyons comment Joan Fuster se fait le chantre du pancatalanisme à Valence, bien que la dictature soit encore très bien installée. Il travaille surtout pour le futur, car la création d'un Marché commun et d'une Communauté Européenne donnent espoir de pouvoir construire un jour les "Pays Catalans". Dans son livre de référence : *Nosaltres els valencians*, nous pouvons dégager les idées principales sur lesquelles il s'appuie. Son schéma idéologique répond point par point à ce nationalisme sectaire si bien décrit par Anne-Marie Thiesse, qui trouve dans l'ennemi sa meilleure raison d'exister, et dans ce cas, le grand ennemi est le centralisme politique et la culture castillane, qui doivent provoquer le réflexe primaire de défense. Depuis sa vision pancatalaniste il se sent autorisé à refaire l'histoire des Valenciens, à leur révéler leur véritable nature catalane, et à mettre cet oubli historique sur le compte de la déchéance valencienne. Justement le XIXe siècle produit pour lui une littérature dialectisante et médiocre, puisque les Valenciens utilisent la graphie castillane. Quant aux auteurs qui écrivent en castillan ils ne font plus partie de la culture valencienne, c'est le cas de Wenceslao Ayguals de Izco et Vicente Blasco Ibáñez. La troisième sous-partie est un des points capitaux de cette thèse, elle aborde la "Bataille de Valence", une période particulièrement turbulente qui montre l'originalité du problème posé dans la société valencienne. Celle-ci sans le vouloir est devenue le terrain de bataille de deux nationalismes, le catalan et l'espagnol ; pourtant les Valenciens avaient voté majoritairement pour des partis nationaux, et ils se considéraient Espagnols. Ceci nous a obligée à faire une réflexion sur le rôle des partis qui se réclamaient de gauche. Tous revendiquent la formation d'une Espagne fédérale, ainsi que le droit à l'autodétermination, contemplant l'Espagne non pas comme une des nations les plus vieilles d'Europe, mais comme une ex-puissance impérialiste-

colonialiste qui aurait conquis tous ses territoires de la Péninsule sous le coup de la violence. Le retour de la démocratie devait signifier le retour des anciens statuts d'autonomie et la demande générale de la part des partis de gauche, et des nationalistes de tous signes, d'une Espagne fédérale. Ceci permettait aux pancatalanistes de revendiquer la construction des "Pays Catalans". La gauche a été la complice nécessaire des pancatalanistes à Valence ; elle a maintenu une position souvent très ambiguë au niveau politique, mais franchement collaboratrice au niveau culturel. Cette circonstance se devait au fait que ses cadres politiques étaient tous influencés en plus ou moins grande mesure par le fustérianisme qui avait construit sa zone d'influence dans l'université. Dans son sein sont nés les premiers partis politiques ouvertement pancatalanistes, qui, se recouvrant du manteau de la science, ont essayé de diffuser l'idée que la nationalité des Valenciens est la nationalité catalane. Mais si ce programme a été totalement refoulé dans les urnes, au niveau culturel l'université l'a validé d'une manière voilée, en considérant que la culture et la politique ne sont pas nécessairement unies. Elle a activement collaboré à la confusion, l'ambiguïté et même la contradiction, qui sont les perpétuels compagnons de voyage du valencianisme. De fait la "Bataille de Valence" prend fin lorsque les partis étatiques écartent de leur direction respective, les cadres ouvertement pancatalanistes, ce qui permet finalement de signer l'accord pour le statut d'autonomie entre le parti socialiste et le parti du centre (UCD : *Unión de Centro Democrático*).

La dernière partie nous permet de faire le point des véritables forces valencianistes après la "Bataille de Valence". Politiquement elles sont très faibles, et ce n'est qu'au moyen de multiples coalitions qu'elles arrivent à s'approcher de la barrière des 5%. Seule leur réadaptation, ou "valencianisation" permet de faire monter légèrement les pourcentages de vote. Par contre nous allons constater que l'université reste le bastion des forces valencianistes, même si celle-ci nie défendre une option politique. De fait elle perpétue le sectarisme fustérien, en omettant manifestement la thèse occitaniste, au point que la création de l'*Academia Valenciana de la Llengua* est le résultat de l'intervention directe de Jordi Pujol, dans la vie académique des Valenciens. Ensuite la publication du premier dictionnaire valencien rédigé par l'Académie en 2006 a montré plus qu'une volonté de normaliser le valencien, un souci

de l'unifier avec le catalan ; d'ailleurs l'insistance autant de l'université que de l'Académie de ne pas remettre en cause l'unité de la langue catalane prouve que cette unité renvoie implicitement à la "nation catalane". Tout ceci constitue une nouvelle preuve évidente que le nationalisme véritablement valencien n'a jamais existé, comme nous pensons le démontrer tout au long de cette thèse. Finalement nous pourrions en conclusion nous interroger sur le fait que n'ayant pas existé jusqu'à présent cela veut-il dire qu'il ne puisse pas exister un jour ? Dans l'actualité des régions comme la Cantabrie et la Rioja se fabriquent des signes identitaires, à l'instar de tous les nationalismes, elles n'hésitent pas à recourir à cette part d'invention qui est le propre du nationalisme, comme l'expliquent notamment Anne-Marie Thiesse, Benedict Anderson ou Eric Hobsbawm.

**Première partie**

**LA LINGUISTIQUE UN CADRE SCIENTIFIQUE OU POLITIQUE ?**

## Introduction de la première partie

Aujourd'hui nous nous apercevons d'une manière rétrospective que la dispute entre pancatalanisme et anti-pancatalanisme a annulé la vieille théorie, héritée de la tradition historique qui désignait par le nom de langue limousine (*llengua llimusina* ou *llemosina*) une langue commune et antérieure, qui aurait été la racine aussi bien du valencien que du catalan ou du majorquin. Cette conception de la langue commune nous éclaire dans le sens où nous comprenons que le conflit actuel se crée par rapport à la nouvelle idée apportée par le pancatalanisme, celle d'une hiérarchie entre le valencien et le catalan, idée qui n'avait jamais existé avant le XXe siècle. Il faut souligner que la découverte de la romanistique<sup>34</sup> du XIXe siècle a avalisé cette thèse de la langue commune, signalant le provençal - appelée aussi d'une manière générique langue d'oc -, comme cette origine première. Justement à partir du XIXe siècle, et sous les retombées du romantisme, on constate comment dans tout le domaine de la frange méditerranéenne, les relations entre les auteurs des deux côtés des Pyrénées prennent une intensité notable. Le Félibrige<sup>35</sup> correspond en esprit et en fait à cette aspiration de recréer un espace culturel pluriel, dominé par un sentiment de fraternité; la langue primitive étant la raison de cette convergence. Force est de constater que la culture autant que l'histoire invitaient à conserver une harmonie entre des cultures et des langues qui même séparées par des frontières politiques et par leurs différences respectives, continuaient de se considérer soeurs. C'est au long de la première moitié du XXe siècle que nous assistons au démantèlement total de cette conception et tradition de la langue commune. On arrive même à dénigrer le terme de langue limousine de la part des catalanistes, mais si on en éradique le terme, on n'en éradique pas complètement son concept ; disons qu'on le transforme d'une manière

---

<sup>34</sup> Revue germanique internationale, 19/2014: "La romanistique allemande", "Un creuset transculturel". Sous la direction de Michel Espagne et Hans-Jürgen Lüsebrink. <https://rgi.revues.org/1457> Consulté le 20 juillet 2016. Fait encore référence à la *Grammaire des langues romanes* de Friedrich Diez.

<sup>35</sup> "Le Félibrige : un incertain nationalisme linguistique", numéro sur "Langue(s) et nationalisme(s), in Mots. *Les langages du politique*, 74/2004 p. 43-57. Consulté en ligne le 20 juillet 2016: <https://mots.revues.org/4273>

particulière, voire intéressée. En effet, l'idée de langue commune est conservée, mais à la place de la désignation de langue limousine, on y met la désignation de langue catalane, en déclarant son indépendance linguistique par rapport à l'occitan, une position qui malgré toute la littérature catalaniste créée n'a jamais été confirmée par la science. Et pour cause cette initiative est partie d'un petit groupe d'intellectuels acquis à la cause catalaniste, sous forme d'un manifeste publié dans les journaux catalans. Profitant de leur travail acharné et du soutien officieux de la *Generalitat* catalane, ils ont littéralement fabriqué une théorie, en usant de leur prestige social et de leurs influences politiques. C'est pourquoi nous retrouvons dans ce petit groupe Pompeu Fabra (1868-1948) le principal artisan de la normalisation du catalan. Dans cette perspective, il n'est pas insensé de considérer ce manifeste - le manifeste anti-occitaniste de 1934 (que nous analyserons dans une autre partie, étant donné ses connotations fortement politiques) - comme le dernier chapitre de la normalisation du catalan. Mais s'il a été le dernier chapitre de la normalisation du catalan, il a été le premier chapitre du conflit linguistique valencien, car le valencien qui a toujours été jugé par les Valenciens, comme une langue, avalisée par son siècle d'or, s'est vu du jour au lendemain rabaisée à la condition de dialecte. D'une manière tout à fait inattendue, et souvent inexplicable pour la plupart, ils ont vu comment une de ces anciennes langues soeurs, sans tradition historique notable s'est arrogée le droit d'être l'aînée pour des raisons de légitimité face au passé. Malgré le prestige qu'on a voulu reconnaître à l'intellectualité catalaniste, qui d'un autre côté s'est chargée consciencieusement de construire cet ascendant de toute pièce, à Valence, les minorités pancatalanistes n'ont jamais réussi à changer le sentiment de toute une société au sujet de sa propre langue. Même si la langue autochtone n'occupe plus depuis longtemps le premier plan de la vie politique, l'histoire des Valenciens et leur amour propre les empêchent d'entrer dans ce type d'amnésie, et c'est ce qui explique que la "Bataille de Valence" ait éclaté, et aussi que ce conflit linguistique ait débouché sur une impasse. C'est pour cette raison que le regard de plusieurs intellectuels valenciens s'est tourné vers un passé plus lointain pour trouver les raisons du malaise, en espérant trouver aussi des instruments pour remédier à un conflit qui frise parfois l'absurde. C'est ainsi que l'ancienne théorie occitaniste est revenue prendre sa place

dans les forums les plus spécialisés. Elle oblige à réviser l'importance que l'ancien concept de langue limousine (*l'engua llimusina*) impliquait, celui de la diversité dans l'unité, et surtout, elle met en valeur sa vertu principale qui est celle de l'égalité dans l'unité, un fondement idéologique qui a complètement disparu par l'effet de la thèse pancatalaniste. Autant dire qu'avec l'ancienne théorie occitaniste, celle de la langue limousine, les différences entre le valencien et le catalan étaient acceptées comme normales, et cela n'impliquait aucunement que le valencien soit un dialecte du catalan ou *vice versa*. Pour tous ceux qui en appellent à l'histoire et à la science, il est sans doute l'heure de reconnaître que la désignation de langue limousine (*l'limusí* ou *l'engua llimusina*) n'a jamais été une invention, mais une réalité qu'il semble nécessaire et sage de ne pas nier. Ce nom avait d'ailleurs la particularité de faire une référence tout à fait explicite au diasystème occitano-roman, et de rendre plus visibles les liens étroits qui ont toujours existé au long de l'histoire, entre les terres valenciennes et les territoires d'oc ; et ceci depuis la Reconquête menée au XIIIe siècle, par Jaume I le conquérant (Jacques I).

Aujourd'hui les défenseurs de cette façon de concevoir la langue valencienne sont majoritairement regroupés dans l'organisation *Oc-València: Associació d'Occitanofils Valencians*, dont le président est le docteur en philologie Lluís Fornés i Pérez-Costa, professeur de langue et culture occitane (Université de Paul Valéry, Montpellier, 1998), et aussi licencié en psychologie, ainsi que directeur de la revue *Paraula d'Oc* (1996), dont la maison d'édition est Cird'Oc (*Centre Internacional de Recerca i Documentació Científica*<sup>36</sup> : Centre international de Recherche et Documentation scientifique). Sans s'opposer complètement au critère de l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua*, il insiste sur le fait que le valencien et le catalan appartiennent bien à un même diasystème, mais que ce diasystème est l'occitano-roman, et non pas un diasystème strictement catalan. Il reproche à l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua* de pratiquer le sécessionnisme linguistique dans la mesure où elle accepte indirectement comme véridique l'indépendance du catalan par rapport à la racine occitane. La définition de la grammaire catalane par Pompeu Fabra a été un facteur principal. Situés face à cette controverse, les occitanistes considèrent que le

---

<sup>36</sup> Voir : <http://www.oc-valencia.org> et <http://www.parauladoc.org>



sécessionnisme linguistique reproché aux partisans de la thèse mozarabiste de Fullana<sup>37</sup>, dont nous parlerons ci-dessous, est alors une réaction logique de défense qu'on ne peut pas blâmer ou condamner, puisque ce sont les catalanistes qui ont été les premiers à pratiquer le sécessionnisme linguistique. Pour eux la solution au problème ne peut pas être autre que revenir à la thèse traditionnelle, qui confère une égalité conceptuelle à toutes les dérivations de la langue d'oc et gomme toute prétention de prédominance d'une langue ou d'une région sur une autre. Renoncer à une unification arbitraire de la langue, porteuse de hiérarchie politique et de disputes fratricides, aurait l'avantage de ressouder beaucoup plus facilement un ensemble culturel qui serait susceptible de s'élargir jusqu'aux anciens territoires de langue d'oc. Ils sont pleinement convaincus que la culture en ressortirait gagnante et qu'à long terme, la dépolitisation du problème linguistique à Valence rendrait plus facile la réinsertion majoritaire de la langue autochtone dans la vie sociale et institutionnelle de la région. Cette ligne de raisonnement nous paraît particulièrement positive et encourageante, mais peut-être un peu naïve. En effet, peut-on croire que les catalanistes seraient disposés à céder ce qu'ils ont gagné à leur avantage ? Un siècle d'or est un patrimoine par trop prestigieux, pour espérer que ceux qui ont déployé tant d'efforts pour se l'approprier, acceptent à présent de s'en défaire. Par ailleurs, sa valeur politique est par trop importante, voire déterminante par rapport à tout ce que signifie le nationalisme catalan. Ce siècle d'or valencien, que l'on a rebaptisé catalan, a une valeur de preuve de nationalité pour les catalanistes qui revendiquent non seulement la catalanité de la langue mais aussi celle des habitants de la région valencienne, dans sa partie valencianophone. En réalité admettre l'origine de la racine occitane du catalan, s'est remettre en question l'originalité catalane, construite précisément sur la négation d'une origine pré-catalane. Il n'est donc pas étonnant que les pancatalanistes se soient arrangés à Valence pour faire triompher la thèse anti-occitaniste, avalisée nous avons dit, indirectement par la déclaration de l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua*. Raison pour laquelle nous croyons nécessaire de faire une analyse des trois thèses : la thèse pancatalaniste, la thèse occitaniste et la thèse

---

<sup>37</sup> <http://www.valencian.org/comu/unitatfalsa.pdf>

valencianiste - dite aussi mozarabiste -, pour mesurer exactement le degré d'incompatibilité de chacune d'elle.

Et avant de commencer à passer en revue ces trois théories, il nous semble de grande importance de souligner qu'il existe malgré tout un accord commun entre les trois, à savoir que la langue valencienne et la langue catalane ne sont pas des langues essentiellement différentes ; même la thèse valencianiste de Luis Fullana maintient que les ressemblances sont importantes entre les deux langues, et l'intercompréhension est à peu près garantie, à l'exception faite d'une prononciation qui parfois exacerbe les différences. Toute la bataille se joue donc sur ces différences ; ce sont les origines de ces différences qui focalisent le grand débat de fond. Dans la dynamique nationaliste, les origines conditionnent à la fois le présent et le futur, ce qui explique qu'entre le catalan et le valencien toutes les différences formelles ou conceptuelles ont été systématiquement minimisées. Mais cela ne fait que mettre davantage en évidence l'incohérence de ne pas avoir choisi le valencien comme base d'une langue unifiée, puisque c'est la seule qui peut se vanter d'avoir un siècle d'or à son actif ; rien à voir avec le parler barcelonais qui a été choisi comme base du catalan moderne et littéraire. Pour Fullana, défenseur de la thèse mozarabiste, ou de l'originalité valencienne, les différences seraient d'ordre évolutif, en raison de ses racines beaucoup plus anciennes, qui s'expliqueraient par le fait que la langue n'aurait pas été introduite par les colons catalans de la Reconquête, parce qu'elle aurait été déjà présente avant l'époque mozarabe. Ceci donnerait le droit aux Valenciens de préserver leur originalité culturelle et linguistique, et avec leur idiosyncrasie amplement différenciée. Fullana ne niait absolument pas la racine latine du valencien, au contraire, mais les règles de la linguistique évolutive prouvaient selon lui, que les différences par rapport au catalan étaient non seulement inévitables mais cohérentes, et donc nécessaires de conserver. Dans la thèse occitaniste on considère aussi recommandable de ne pas imposer une unification stricte et arbitraire, mais plutôt de garantir la plus grande intercompréhension possible entre toutes les langues, comme un moyen d'encourager, et aussi de resserrer des liens qui se sont maintenus à travers les siècles. Ceux qui bataillèrent au début du XXe siècle en faveur de cette idée furent systématiquement écartés, ignorés ou discrédités. C'est le cas paradigmatique du

religieux Antoni Maria Alcover - président du Premier Congrès international de la langue catalane -, mais c'est aussi celui du linguiste catalan Michel Ventura Balanyà, pratiquement inconnu aujourd'hui. En réalité il existe tout un historique de luttes contre les décisions prises par l'Institut d'Études Catalanes, à commencer par celles menées par les membres les plus significatifs de la *Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, mais la grande différence entre cette entité et l'Institut d'Études Catalanes, est que cette dernière était née de la volonté d'un pouvoir public, la *Diputació de Barcelone* favorable au catalanisme, qui était alors la force politique émergente et gagnante. Et elle se trouvait aussi dans une phase où il était nécessaire, pour consolider sa position dominante de créer des outils pour transformer la langue catalane, et démontrer ainsi que ce qui se racontait à travers les discours avait un reflet dans la réalité. Le Premier Congrès international de la langue catalane fut indiscutablement ce premier instrument qui permit de mettre en oeuvre toute une batterie de moyens, ainsi qu'une véritable feuille de route consacrée à créer virtuellement la nationalité catalane, imaginée par Prat de la Riba. Paradoxalement pour consolider le noyau du catalanisme il était nécessaire de le faire s'élargir au-delà de ses frontières naturelles ; de lui donner une structure historique et expansive, où la langue catalane devait s'ériger comme un véritable axe vertébrateur. Et plus la langue serait ancienne et plus son rayon d'implantation large, et plus elle agirait comme une force d'attraction et de revitalisation. On peut pour cela, à juste titre, considérer le Premier Congrès international de la langue catalane, comme un véritable laboratoire du pancatalanisme, où on commença à adopter la tactique de prendre la science à témoin, pour justifier des prétensions territoriales visant principalement la région valencienne et les îles Baléares. Grâce à cette histoire réinterprétée et aux théories scientifiques réadaptées, on mettait au point l'idéologie destinée à désarçonner les critiques des futurs opposants au pancatalanisme.

## Chapitre premier - La thèse pancatalaniste

Ce que l'on reproche aux nationalistes c'est toujours de vouloir façonner l'histoire à la mesure de leurs besoins politiques et propagandistes. L'historien Benedict Anderson<sup>38</sup> dans son livre *Comunidades imaginadas* fait une démonstration particulièrement brillante de cette mécanique qui se répète sur les cinq continents. Son concept de communautés imaginées est sans doute le plus apte pour appréhender un phénomène qui enferme indiscutablement une grande complexité. D'autres historiens comme Eric Hobsbawm<sup>39</sup> (*Naciones y nacionalismo desde 1780*), sont d'accord pour insister sur le fait que la stratégie fondamentale des nationalistes est de relire le passé en fonction des besoins du présent et surtout du futur. Ils ne récupèrent du passé que ce qui les intéresse, et laissent volontairement dans l'oubli tout ce qui les gêne. Dans cette stratégie intervient un facteur fondamental : la création de toute une littérature pour soutenir les théories nationalistes, où certains acteurs décisifs finissent par prendre une place privilégiée et se transforment, en image ou conceptuellement, en symboles charismatiques<sup>40</sup>. C'est le cas d'Enric Prat de la Riba, ou Pompeu Fabra pour la culture catalaniste et celui de Joan Fuster pour la culture pancatalaniste à Valence. L'importance de la presse et des moyens d'édition est cruciale, quoique dans le cas du pancatalanisme c'est tout particulièrement le monde académique qui a été visé, pour investir d'une valeur scientifique un concept hautement politique, et qui de ce fait a démontré que la mécanique décrite par Eric Hobsbawm est tout à fait juste : "El nacionalismo antecede a las naciones. Las naciones no construyen estados y

---

<sup>38</sup> Benedict Anderson: *Comunidades imaginadas: Reflexiones sobre el origen y la difusión del nacionalismo...*, op. cit.

<sup>39</sup> Eric Hobsbawm: *Naciones y nacionalismo desde 1780...*, op. cit.

<sup>40</sup> Au sujet du charisme politique nous renvoyons au séminaire: "Imagen y carisma político. Figuras carismáticas del mundo hispano", qui s'est tenu à Valence, les 18/02, 15/04 et 10/06/2011 au Colegio Mayor Rector Peset-Universitat de València (Université Paris Sorbonne - CRIMIC EA 2165) et Casa Velázquez de Madrid.

nacionalismos, sino que ocurre al revés"<sup>41</sup>. C'est pourquoi nous allons voir que c'est le pancatalanisme qui cherche à construire les "Pays Catalans".

Lorsque nous lisons les écrits rédigés par les principaux pancatalanistes valenciens, nous nous apercevons que la langue catalane est invariablement traitée - d'une manière rétrospective - comme si elle avait été une langue normalisée depuis plusieurs siècles, or cette approche est trompeuse. La codification complète du catalan n'est même pas centenaire. En 1913, Pompeu Fabra réalisa la codification orthographique, en 1918 la grammaticale, parachevant la codification lexicographique seulement en 1932. L'auteur Badia i Margarit, dans son article au sujet du centenaire de l'Institut d'Études Catalanes, le reconnaît pourtant explicitement lorsqu'il déclare que "le catalan entraîna donc avec un retard considérable dans le groupe des langues codifiées"<sup>42</sup>, mais conceptuellement cela n'a jamais empêché les pancatalanistes de construire leur raisonnement avec cet entêtement à traiter cette langue, à l'instar du castillan ; ce qui fausse l'analyse linguistique et surtout l'appréciation historique de sa trajectoire. La différence est pourtant très claire et si l'on revient en arrière dans le temps, on découvre inmanquablement qu'au moment où le castillan devient une langue normalisée - XVe siècle - le catalan ne l'est pas du tout, la seule langue normalisée de fait qui existe alors est le valencien, qui se désigne comme langue valencienne, et non pas langue catalane, à une époque où la romanistique n'est pas encore née ; ce qui veut dire que non seulement la racine latine de ces langues (castillan, valencien, catalan, etc.) n'est pas encore un fait reconnu, mais que la modalité théorique du valencien par rapport au catalan n'est pas tenue comme un fait établi. Et si la normalisation se produit de fait, et d'une manière locale à Valence, en Castille, elle se produit d'une manière officielle et même académique. En effet, Alfonso Fernández de Palencia (1423-1492) d'abord, et ensuite Antonio de Nebrija (1441-1522) témoignent de l'intérêt de l'intelligentsia castillane envers la langue autochtone qui d'une manière précoce acquiert un statut politique et culturel face au latin qui est omnipuissant et omniprésent, en tant que langue internationale, car c'est la langue de

---

<sup>41</sup> Eric Hobsbawm: *Naciones y nacionalismo desde 1780...*, op. cit. p. 18.

<sup>42</sup> Antoni M. Badia i Margarit: "L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes". Esquisse d'histoire. Bibliographie, p. 8. (en français). <http://publicacions.iec.cat/repository/pdf/00000037%5C00000055.pdf>

l'Église et aussi la langue du droit. Fernández de Palencia fut l'initiateur de cette démarche en tant que lexicographe, il avait confectionné préalablement un premier ouvrage de référence important : le *Vocabulario Universal en Latín y en Romance* (1490), qui était un dictionnaire bilingue (castillan/latin) ; mais il avait écrit aussi de nombreux traités de lexicographie, en particulier celui des synonymes (*Opus synonymorum*). Antonio de Nebrija fut néanmoins celui qui finit de fixer les règles de la langue castillane, grâce d'abord à sa *Gramática Castellana* (1492), mais aussi au *Diccionario latín-español* (1492), amplifié ensuite par *El Vocabulario español-latino* (1494) ; le tout complété par les *Reglas de Ortografía Española* (1517) et les *Reglas de Ortografía en la Lengua Castellana* (1523). Cet ensemble de normes consacraient le castillan comme la première langue issue du roman pleinement normalisée, à une époque où, répétons-le, la racine latine de toutes ces langues romanes qui se développaient n'était pas encore répertoriée. Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'apparaît le fondateur de la linguistique romane, Friedrich Christian Diez (1794-1876).

Répétons donc ce qui nous semble essentiel, qui est que la normalisation du catalan ne s'est pas produite avant le XX<sup>e</sup> siècle. Du côté valencien, la codification a lieu, mais elle ne prend pas une forme purement académique, et c'est bien là sa grande faiblesse. On peut se demander si ce n'est pas là un héritage direct et inconscient de la tradition des monarchies issues des territoires occitans, où la diversité des formes avait invité à se limiter à instaurer une koinè - une langue commune - pour unifier la littérature d'un territoire vaste et varié. Lluís Fornés<sup>43</sup> quant à lui souligne que le siècle d'or de la langue valencienne donne davantage l'impression d'être l'aboutissement d'une étape antérieure, celle de la poésie des troubadours. C'est pourquoi la langue en elle-même et les références esthétiques, outre les références historiques, témoignent clairement des liens privilégiés qui ont existé pendant plusieurs siècles sur toute l'aire du littoral méditerranéen autant au nord qu'au sud des Pyrénées. Mais si le XV<sup>e</sup> siècle est un siècle faste pour la culture valencienne et sa langue, les siècles, XVI, XVII et XVIII montrent une perte presque totale d'influence ; malgré tout la langue et la culture valenciennes sont identifiées

---

<sup>43</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà*. Oc- València. Cird'Oc, 2010 València, 338 pages.

comme telles, et à aucun moment elles ne sont englobées sous une dénomination plus générale comme culture catalane ; tout au plus on relève la présence du qualificatif de langue limousine (*llengua llimusina*) pour se rapporter à la langue autochtone. Une dénomination générique qui est aussi employée pour se référer au catalan. Il faut attendre le XIXe siècle pour que se produise la *Renaixença* ; mais alors on constate qu'autant du côté catalan que du côté valencien, le nom qui revient le plus en force est ce terme flou de langue limousine (*llimusi*) qui renvoie à nouveau à ce vaste domaine occitan. Quant à la désignation de langue catalane comme telle - qui n'a jamais existé au niveau de l'ensemble - elle reste encore impensable. C'est au début du XXe siècle, alors qu'à Valence on continue de donner la préférence à ce terme, pour se référer au valencien cultivé, qu'à Barcelone se produit une véritable mobilisation pour éradiquer ce nom, et le Premier Congrès international de la langue catalane (octobre 1906) en est une preuve tout à fait flagrante. La politisation de cet événement culturel devient patente à travers certains exposés que nous examinerons, et nous verrons dans une autre partie comment ce grand rendez-vous se transformera en un instrument politique : en particulier pour les premiers pancatalanistes, très minoritaires à l'intérieur de la petite bourgeoisie valencienne, appartenant majoritairement à des couches sociales les plus traditionnalistes.

Pour les créateurs de la thèse pancatalaniste le défi a été d'inventer à travers les siècles une homogénéité linguistique qui n'a jamais existé, car autant la langue valencienne, que la catalane ou l'occitane sont restées dépourvues de normes fixes et de désignation académique tout au long de leur histoire. Malgré les nombreuses oeuvres produites par le siècle d'or valencien, on constate que le triomphe de ce modèle normatif reste éphémère et ne résiste pas à la puissante introduction du castillan comme langue de culture, pendant les siècles suivants. Profitant de ce vide normatif, la thèse pancatalaniste a cherché à s'enraciner à l'époque de la reconquête du royaume valencien en 1238, en assurant que la langue valencienne n'est pas autre chose qu'une forme dérivée du parler catalan apporté par les colons, et en essayant de donner au catalan le même rôle que le castillan dans la conquête d'Amérique. Cette thèse parvient ainsi à faire fi de toute la complexité régnante à l'intérieur d'un territoire où coexistait tout un ensemble de langues outre le catalan, l'aragonais,

l'occitan et même le mozarabe, sans compter la langue arabe, la langue juive et d'autres ; avec la particularité que ces langues de racine occitane n'étaient pas alors à un stade d'évolution comparable à l'actuel. C'est-à-dire que le catalan n'était pas celui d'aujourd'hui, l'aragonais non plus et le valencien non plus. Si l'on en croit de nombreux linguistes, et nous y viendrons, ces langues auraient été alors, toutes beaucoup plus proches de leur racine occitane ou romane. Ce que nous observons d'une manière critique c'est que la thèse pancatalaniste opère une normalisation rétrospective de la langue catalane, une manoeuvre intéressée qui montre à nos yeux que les bases qui supportent la théorie pancatalaniste sont à tout point de vue discutables, et que leur principale finalité n'est pas de découvrir la vérité par rapport au passé, mais de fournir des références faussement érudites à un nationalisme qui essaye de se justifier en s'appuyant sur des théories prétendument scientifiques.

Nous pourrions résumer le problème en ces termes : la tâche des pancatalanistes dès lors a été d'essayer de transformer en une grande langue, la langue catalane, grâce au recrutement de toutes les langues populaires du Haut Moyen Âge qui avaient existé depuis les terres du Roussillon jusqu'à celles d'Alicante. Telle une grande marque commerciale, elle s'est imposée face à ses concurrents, mais elle a été obligée d'organiser d'une manière rationnelle un espace qui avait été linguistiquement parlant, dominé par l'anarchie. Et c'est bien dans ce sens qu'il faut comprendre la déclaration du philologue valencien pancatalaniste, Manuel Sanchis Guarner lorsqu'il assure que "le dilemme n'était donc pas à Valence fullanisme (pour les partisans de la thèse mozarabiste) ou fabrisme (pour les partisans des normes fabriennes). Comme à Barcelone ce n'était pas non plus fabrisme ou antifabrisme. C'était simplement fabrisme ou chaos"<sup>44</sup>. En effet comment gérer un ensemble aussi vaste et pluriel ? Donc pour mettre de l'ordre dans un domaine où il n'y avait jamais eu d'ordre, ou presque pas, il a été nécessaire de faire appel à la science, mais le seul critère scientifique ne pouvait pas suffire dans une initiative de rationalisation qui partait d'un intérêt politique bien défini : le catalanisme.

---

<sup>44</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians*. Edició Tres i Quatre, S. L. Valencia, 2006 (23ème édition), p. 60.



## 1. 1- La création d'un mythe

Rappelons que la première théorie de la linguistique défendue par Friedrich Christian Diez cataloguait le catalan dans le même groupe linguistique que l'occitan, qui était alors situé dans la famille gallo-romaine. Son successeur, Wilhelm Meyer-Lübke (1861-1936), en fit autant avec des variations que nous commenterons plus loin, c'est pourquoi nous pouvons confirmer que les nationalistes prennent de l'histoire et de la science seulement ce qui les intéresse, rejetant tout ce qui ne se plie pas à leurs stratégies de campagne. En effet, revenons à la théorique grande langue, autrement dit grande marque catalane créée au XXe siècle. Nous savons que pour être le distributeur habituel d'une grande marque on est obligé de se plier à certaines conditions, car rien n'est gratuit. Alors qu'elles sont-elles ? Assurer les bénéfices de la grande marque, ce qu'il faut traduire par : assurer les bénéfices du catalanisme, par conséquent travailler exclusivement pour la marque catalane et la mettre en vedette face aux autres. La conséquence était que la marque occitane qui était la marque antérieure, la marque historique, et la grande concurrente, devait disparaître, d'où la nécessité pour les élites catalanistes de la renier d'une manière quasi officielle à travers le manifeste anti-occitaniste de 1934, un épisode que nous avons déjà cité et que nous étudierons dans une autre partie. Cette déclaration signifiait que les catalanistes se tournaient exclusivement vers le sud, soit les anciens territoires de la Couronne d'Aragon, pour essayer de mener à terme leur projet de "Pays Catalans". Politiquement l'entreprise était beaucoup plus viable en Espagne qu'en France, et le Premier Congrès international de la langue catalane avait marqué une étape dans cette direction puisqu'à partir d'alors à Valence et à Majorque les pancatalanistes faisaient campagne à partir de ces nouvelles bases. Ils étaient épaulés par les dirigeants de la *Lliga Regionalista* qui exploitaient les succès de la politique catalaniste au Parlement de Madrid, notamment *Solidaritat Catalana* qui provoqua un premier mouvement de grande sympathie à Valence. Avec l'obtention du premier statut d'autonomie catalan (09/09/1932), et le triomphe des thèses régionalistes, la signature des *Bases de Castellón* (21/12/1932) se révéla comme un point d'inflexion politique pour le pancatalanisme. Luis Fullana les signa à contre-cœur, et en émettant

toutes sortes de réserves, pour quelques mois plus tard, rééditer ses normes orthographiques en faisant quelques concessions aux formes catalanes, sans pour autant renier l'originalité de la langue valencienne. Par contre les plus convaincus, comme Manuel Sanchis Guarner (1911-1981), et Carles Salvador i Gimeno (1897-1955) firent tout pour promouvoir ces normes. Avant même d'avoir fini sa carrière de philologue et dès 1933, Sanchis Guarner rédigea un livre : *La llengua dels valencians*<sup>45</sup>, où il prétendait déjà donner des arguments "scientifiques" qui étaient censés prouver la catalanité de la langue valencienne. Nous verrons qu'en 1959 Joan Fuster, demanda à Sanchis Guarner de rééditer son livre, sous le même format (par fascicules), mais le manque d'argent ne permit pas de finir la série. C'est finalement une troisième édition, au début des années soixante, qui rendit possible la réapparition de ce livre, où cette fois l'auteur avouait ouvertement avoir introduit de franches modifications dans le but d'adapter le texte à ses propres convictions<sup>46</sup>. Ce n'est donc pas un hasard si nous voyons comment ceux qui disent se baser sur des critères scientifiques, reconnaissent en même temps agir en fonction de leurs préférences politiques personnelles, celles-ci étant à la fois clairement marquées par le signe du catalanisme. L'exemple le plus caractéristique est l'emploi du terme "Pays catalans"<sup>47</sup> pour se référer au XVe ou XVIIe siècles, époque ou cependant le concept de "Pays catalans", n'existait absolument pas. Ce sont là les pratiques habituelles des nationalistes comme l'explique Benedict Anderson (*Comunidades imaginadas*) ou d'Eric Hobsbawm<sup>48</sup> (*Naciones y nacionalismo desde 1780*). Mais Sanchis Guarner applique ces pratiques d'une manière systématique et dans toutes ses variantes : "Pays catalans", "Catalogne stricte", etc.

Il faut rappeler qu'à la fin du franquisme et les premières années du retour à la démocratie cet auteur a formé aux côtés de Joan Fuster, le binôme ou le noyau intellectuel le plus actif dans la propagande pancatalaniste. Tous deux s'étaient chargés de relancer le message pancatalaniste dans les milieux académiques

---

<sup>45</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians*. En fascicules dans : *Quaderns d'Orientació Valencianista*, edicions *L'Estel*, Valencia, 1933.

<sup>46</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit. Voir le prologue qui est la 23e. édition (2006)

<sup>47</sup> *Ibidem*, voir p. 41, p. 153 ou 167.

<sup>48</sup> Eric Hobsbawm: *Naciones y nacionalismo desde 1780*. Crítica, Barcelona, 1991..., op. cit., en particulier la première partie: "La nación como novedad: de la revolución al liberalismo", p. 23-53.

valenciens, au moyen de plusieurs livres ou publications, et nous parlerons de leurs œuvres les plus notoires ou les plus paradigmatiques. Justement dans le cas de Sanchis Guarnier il faut signaler sa nouvelle version de *La llengua dels valencians*<sup>49</sup> sur laquelle nous allons nous appuyer. Notre auteur la récrivit pour proclamer avec plus d'efficacité et de conviction la catalanité de la langue valencienne : raison pour laquelle il reconnaît lui-même avoir introduit des modifications par rapport à la première édition de 1933. Dès les premières pages de son livre, il dit très clairement et très vite, que "La langue des Valenciens est le valencien", mais que "le valencien est un des dialectes du catalan"<sup>50</sup>. Il prône et revendique la grande marque catalane tout au long de son livre. Et pour prouver la véracité de ses affirmations il se plonge dans l'histoire de Valence, pour littéralement aller à la recherche des phrases et allusions qui démontreraient, selon lui, que le concept de langue catalane, dans son sens moderne, existait déjà au moment de la reconquête de Valence, même si les habitants n'en avaient qu'une conscience diffuse. À l'instar de J. Fuster, Sanchis Guarnier insiste à donner un rôle prééminent aux Catalans lors de la Reconquête en maintenant que la supériorité numérique des colons catalans par rapport aux autres était indiscutable. Il rapporte ensuite toute une série de textes cités par d'autres auteurs qui prouveraient, selon lui, le caractère véridique de ce qu'il défend, à savoir que la langue catalane était sinon officiellement, du moins dans les faits, la langue de la Reconquête sur le territoire valencien. Voulant lui aussi imiter la langue castillane, il assure, que la langue catalane fut la langue internationalement connue, en tant que langue de la chancellerie des rois d'Aragon : *lingua cathalaunica*, de *cathalano ydyomata*<sup>51</sup>. Il cite aussi le chroniqueur Pere Antoni Beuter<sup>52</sup> qui dans son Histoire de Valence (*Historia de Valencia*, 1538), pour justifier l'implantation de la langue catalane à Valence, aurait admis la tradition des trois cent jeunes filles de Lérida, qui auraient été amenées par ordre de Jaume I. Il cite en outre le témoignage d'un religieux, Gaspar Antist (1550), qui aurait affirmé que Saint Vincent prêchait en catalan, parce que "la langue valencienne ne se différencie presque en rien de l'autre, et en raison du fait que

---

<sup>49</sup> Manuel Sanchis Guarnier: *La llengua dels valencians...*, op. cit..

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 10 et 13.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 30.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 30-31.

Valence fut repeuplée de Catalans<sup>53</sup>. Un pareil témoignage met de toute façon en évidence que les langues n'étaient pas les mêmes, mais ressemblantes : ce que réaffirment les défenseurs de la théorie valencianiste dans leur revendication à savoir que la langue valencienne et la langue catalane n'ont jamais été identiques. Il parle aussi de l'historien Gaspar Escolano<sup>54</sup>, qui au XVIIe siècle (1610), aurait allégué les mêmes raisons que Antist pour expliquer les ressemblances. Il cite quelques autres témoignages qui ne font que prouver la ressemblance des langues mais ne peuvent en rien nier la différence qui s'est toujours maintenue conceptuellement entre les deux tout au long des siècles.

Ainsi nous pouvons affirmer que ses efforts sont vains, car il reconnaît lui-même - d'une manière bien sûr indirecte - l'impossibilité d'une telle entreprise. Il est obligé dès le départ d'admettre que le mot "catalan", n'apparaît écrit et documenté qu'au début du XIIe siècle, prenant comme référence un ouvrage de Joan Coromines<sup>55</sup>, tout en déclarant "logiquement le terme tarda quelques siècles à s'imposer ; il est notoire qu'il ne s'était pas encore généralisé dans la première moitié du XIIIe siècle lorsque se produisit la grande expansion de la langue, avec la conquête de Majorque et de Valence"<sup>56</sup>. C'est-à-dire que lorsque les conquérants chrétiens entrèrent à Valence, la langue parlée par eux n'avaient pas une codification officielle. Et pour cause, à cette époque la langue utilisée officiellement était le latin. Sanchis Guarner, le rappelle : "le latin était la langue écrite et la langue de prestige"<sup>57</sup>. Il est donc obligé d'avouer que dans *El llibre dels Feyts*, qui rapporte le grand exploit, Jaume I lui-même emploie le terme "nostre llatí", ou "romanç pla"<sup>58</sup> pour se rapporter à la langue parlée. Donc la dénomination de langue catalane, n'existait pas. Sur ce point il faut marquer la différence, car Sanchis Guarner parle de la "grande expansion de la langue", mais au XIIIe siècle concrètement en 1238, la langue populaire qui arrive à Valence n'a pas de statut officiel, contrairement au castillan, qui lui, à partir de 1492, s'implante en Amérique, avec une structure officiellement définie. Même si Sanchis Guarner s'entête

---

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 32.

<sup>54</sup> *Ibidem*.

<sup>55</sup> *Ibidem*, cite p. 22: Joan Coromines: *El que s'ha de saber de la llengua catalana*. Palma de Mallorca, 1954, p. 71.

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 22 et 23.

<sup>58</sup> *Ibidem*.

à vouloir mettre en évidence des auteurs de langue catalane, dès les premiers moments de la Reconquête, avec des figures comme Ramon Llull (1232-1315) à Majorque, ou le père Pascal (écrivit : *Flor de la Biblia*) et Arnau de Vilanova (médecin) à Valence<sup>59</sup>, il faut souligner que ces auteurs écrivaient en plusieurs langues. Arnau de Vilanova, d'extraction juive, écrivait en arabe, hébreu et grec, en plus du valencien. Même chose pour Llull, qui fut un très grand voyageur qui se consacra corps et âme à sa mission évangélicatrice : il écrivait en latin, arabe et majorquin. Faire une relecture nationaliste avec ses textes, c'est fausser le message laissé par cet auteur : un message essentiellement religieux, qui n'a absolument rien à voir avec la notion de nation ou de nationalisme comme nous l'entendons aujourd'hui, puisque c'est un concept qui naît au XIXe siècle ; à l'époque des monarchies absolues il était simplement inimaginable. Ce qui pouvait tenir lieu de nationalisme était le sentiment religieux : on opposait la nation chrétienne à la nation musulmane, les croisades avaient accentué cette opposition et le projet de *Rex Bellator* préconisé par Llull - que Sanchis -Guarner se garde bien de citer - est dominé par ce concept de chrétienté, ce qui signifie qu'on ne peut pas comprendre son message si on ne se situe pas dans cette perspective.

Par ailleurs, Sanchis Guarner reconnaît lui-même que dès les premières heures de la Reconquête les documents officiels de la chancellerie, ou de la Généralité avaient été rédigés en latin ou en "castillan-aragonais vernaculaire"<sup>60</sup>, pour ensuite préciser que ce n'est qu'à la fin du XIVe siècle (plus d'un siècle après l'arrivée de Jaume I à Valence) que les documents officiels : administratifs, judiciaires et ecclésiastiques apparaissent écrits en valencien, (et c'est le mot valencien qui est écrit, non pas catalan), et il cite des villes : Segorb/Segorbe, Xèrica/Jérica, Xelva/Chelva, Bunyol/Buñol, Aiora/Ayora, et Enguera, précisant que le valencien reste alors la langue officielle jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Sanchis Guarner a voulu alors, comme d'autres, se raccrocher à la dénomination de "catalanesc" qui apparaît dans certains textes pour prouver le critère nationaliste qu'il défend, mais justement ce terme, à nos yeux contribue à réaffirmer ce que nous considérons une évidence, à savoir qu'il n'existait aucune rigueur quant à

---

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 139.

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 144.

la définition de la langue catalane, parce que la langue populaire, autant des Catalans que des Valenciens n'avait pas la considération de langue, comme nous comprenons ce concept aujourd'hui. Il nous semble raisonnablement juste de nier une valeur scientifique à un qualificatif comme, "catalanesc", qui fait référence à la Catalogne d'une manière tout à fait approximative, et dans un sens flou. Par ailleurs le contexte auquel renvoie le mot fait davantage allusion au domaine occitan. En effet, il cite le livre de Jofre de Foixà<sup>61</sup>, qui aurait été écrit à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : *Regles de trovar*. L'auteur donne un autre exemple de l'emploi de ce qualificatif, en 1325, à Murcie, le chroniqueur Ramon Muntaner s'en serait servi pour désigner la langue apportée par les conquérants. Il aurait écrit : "bel catalanesc"<sup>62</sup>. Cette définition confirme à nos yeux la ressemblance des langues populaires, et à la fois leurs différences inévitables, dans un contexte rappelons-le sans codification et où les colons ne formaient jamais des populations homogènes. Si à tout cela nous ajoutons que, selon Sanchis Guarner, le qualificatif "catalane" pour se référer à la langue, apparaît en 1362, alors qu'il demandait de traduire en "langue catalane" le livre français de chevalerie, Lancelot, on peut en déduire qu'il existe effectivement une différence entre "catalane" et "catalanesc". Ce serait le roi Pere el Ceremonios (Pierre le cérémonieux), qui l'aurait utilisé : "c'est la première fois qu'apparaît explicitement cette dénomination"<sup>63</sup>. Il faut néanmoins se déplacer deux siècles plus tard, pour retrouver le qualificatif "catalane". Cette fois Sanchis Guarner le dénicher chez l'auteur R. Chabás dans son ouvrage *Estudios sobre los sermones valencianos de San Vicente Ferrer*<sup>64</sup>. Mais son emploi visiblement n'est pas systématique, et peut se référer à des circonstances particulières puisque nous savons que ce saint se consacrait à voyager pour prêcher le christianisme.

Mais voici le moment de mentionner le cas le plus déroutant pour la version pancatalaniste, qui est celui du frère Antoni Canals. Ce religieux spécifie très clairement en 1395 - soit plus d'un siècle et demi après la reconquête de Valence -,

---

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 28.

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 29.

<sup>63</sup> *Ibidem*.

<sup>64</sup> *Ibidem*, p. 29 et 30: il cite: R. Chabás: *Estudios sobre los sermones valencianos de San Vicente Ferrer, que se conservan en la Biblioteca Metropolitana de Valencia*. Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1902, p. 134; 1903, p. 22.

qu'il a traduit le *Valerio Maximo* du latin au valencien, et il le déclare en ces termes qui ne laissent lieu à aucune équivoque : "Je l'ai traduit du latin à notre bien-aimée langue maternelle valencienne de la façon la plus brève que j'ai pu, toutefois d'autres ont pu la traduire en langue catalane"<sup>65</sup>. Il est évident que la différence conceptuelle entre langue valencienne et langue catalane existait, sinon pourquoi les traiter comme deux langues distinctes. Et même si les différences linguistiques n'étaient pas importantes, chose probable, ce qui est certain c'est que ce concept nationaliste, comme veut le décrire d'une manière rétrospective Sanchis Guarner, n'était pas concevable à cette époque. Évidemment il prétend prouver le contraire tout au long de son livre, c'est pourquoi il minimise tant qu'il peut ce fait incontournable en le présentant avec cette explication : "Il y a cependant une exception isolée et déconcertante, et précisément, encore au XVe siècle : ce qui rend plus difficile son explication"<sup>66</sup>.

Une autre donnée que Sanchis Guarner prétend exploiter est le fait qu'on ait confondu les papes valenciens de la famille des Borgia (originaires de Gandía, au sud de Valence), Calixte III (1378-1458) et Alexandre VI (1431-1503) avec les nobles et bourgeois catalans présents à Rome. Ceci à nos yeux prouve, à nouveau la confusion constante dans laquelle a évolué autant le mot que le concept. Le concept de langue étant mal défini à cette époque, que dire du concept de nation, dans ce sens nationaliste, totalement inexistant alors. D'ailleurs, il précise lui-même que ces deux papes écrivirent une partie de leur documentation en valencien. Néanmoins, arrivé au XVe siècle Sanchis Guarner est obligé d'aborder le siècle d'or valencien, qui représente une très grande difficulté pour la thèse pancatalaniste. Dans son entêtement à vouloir désigner "catalane", la langue valencienne, il se voit contraint de proposer une interprétation nullement convaincante, pour justifier que les auteurs valenciens de l'époque n'ont pas souhaité adopter le qualificatif catalan pour désigner leur langue :

Les Valenciens qui possédaient un nom de la plus pure souche latine, conscients de leur supériorité, pendant ce XVe siècle ne niaient pas l'unité avec les Catalans, mais ils leurs déplaisait d'accepter leur nom, un mot plutôt moderne et qui supposait une subordination. C'est pour cela qu'ils préféraient désigner comme valencienne, la langue propre ; une

---

<sup>65</sup> *Ibidem*, p. 39, (traduction personnelle).

<sup>66</sup> *Ibidem*.

dénomination qui au XVe siècle alterne seulement avec celle de roman (*romanç*), bien que les livres soient imprimés à Valence, ou Barcelone<sup>67</sup>.

Les explications de Sanchis Guarner démontrent clairement le contraire de ce qu'il prétend prouver ; les seuls termes admis pour désigner la langue étaient deux : "langue valencienne" ou "romanç". Le qualificatif "catalane" reste irrémédiablement absent, même si les livres étaient imprimés à Barcelone, selon les précisions apportées par lui-même. Cela dénote parfaitement que le concept nationaliste, tel qu'il le conçoit tout au long de ce livre est un concept anachronique, et par conséquent impossible à adapter au XVe siècle. Il ajoute d'ailleurs que : "Les traducteurs du XVe et XVIe siècles dénomment clairement la langue de leur époque comme valencienne"<sup>68</sup>. Mais ce ne sont pas seulement les auteurs et les traducteurs qui spécifient clairement que la langue des Valenciens est la langue valencienne, les grammairiens, tel Joan Esteve artisan du premier dictionnaire de langue romane, emploient également ce nom de langue valencienne, c'est le cas du *Liber Elegantiarum*, imprimé à Venise en 1489. Et que dire d'un livre aussi fondamental que la Bible à l'époque de la Reconquête chrétienne de la Péninsule ibérique. La première traduction de ce livre considéré sacré, se fait à Valence, et le premier exemplaire est imprimé en 1488. Cette donnée en elle-même est suffisamment éloquente et marque un tournant, au point que Sanchis Guarner lui-même précise que l'Inquisition postérieurement, a interdit et fait détruire cette traduction valencienne de la Bible ; il informe qu'on arriva néanmoins à conserver un exemplaire. Un autre exemple est celui de Joan Rois de Corella qui fait partie de cette pléiade d'auteurs du XVe siècle. Il fut le traducteur d'un livre déjà classique pour l'époque : *La Grande Vie de Jésus Christ*, écrit en latin par Ludolphe le Chartreux, ou Ludolphe de Saxe (1300-1377). Joan Rois de Corella spécifie bien qu'il le traduit du latin au valencien. Et lorsque ce même auteur rédige son livre : *L'histoire de Joseph* (1506), il précise qu'il le fait en prose valencienne. Notre auteur refuse systématiquement de se rendre à l'évidence, au risque de tomber dans la contradiction la plus flagrante, il affirme qu'à l'époque classique :

Notre Littérature, la langue littéraire était si unifiée qu'il devenait très difficile de deviner quels textes étaient écrits par des auteurs valenciens et quels textes étaient écrits par des auteurs

---

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 35.

<sup>68</sup> *Ibidem*.



catalans ou majorquins. Seuls les spécialistes arrivent à découvrir certains indices, quoique non concluants"<sup>69</sup>.

Ceci devrait nous inviter à envisager très sérieusement que dans ce cas, la langue catalane ne devrait pas se désigner par le qualificatif "catalane", mais plutôt par le qualificatif "valencienne", cette langue avait été codifiée à Valence et largement acceptée par les auteurs catalans de l'époque. C'est-à-dire que si l'on souhaitait, comme ce fut le cas, au début du XXe siècle donner une codification commune à la langue employée par ces territoires de l'ancienne couronne d'Aragon, la solution italienne, aurait été la plus logique et la plus juste. En effet, rappelons qu'en Italie, c'est le toscan qui est devenu langue nationale, pour avoir été la langue des grands auteurs de la Renaissance italienne. Si cette solution n'a jamais été envisagée par les Valenciens, c'est parce qu'ils n'ont jamais eu l'initiative dans ce processus de normalisation de la langue. Ils n'ont fait qu'imiter les Catalans, voire les suivre, car ceux-ci ont toujours été en avance pour des raisons politiques et économiques, que nous exposerons dans la deuxième partie de cette étude.

Le fait est que, les siècles passant, nous constatons que la dénomination de langue catalane est toujours absente à Valence, il n'existe que la désignation traditionnelle de langue valencienne, et tout au plus le qualificatif de langue limousine. Le Valencien Frederic Furió Cerol, auteur d'un dialogue en latin imprimé à Bâle en 1556 nous en donne témoignage ; celui-ci aurait proposé que si la traduction de la Sainte Écriture faite pour les Valenciens n'était pas compréhensible pour les populations de Majorque, d'Ibiza ou de Barcelone, on en fasse une traduction pour chaque parler local<sup>70</sup>. Cette déclaration faite au XVIe siècle est assez claire en elle-même : non seulement les différences entre ces langues se maintenaient, mais probablement elles ne faisaient que s'approfondir. Nous avons dans le même siècle, le titre du livre d'un autre Valencien qui a fait une liste de différentes langues, et qui n'a pas senti la nécessité de citer la langue catalane. Il s'agit du chevalier Martí de Viciano qui écrit en 1574, quoique en castillan le *Libro de alabanças de las lenguas hebrea, griega, latina, castellana y valenciana*<sup>71</sup>. Si pour les plus convaincus, derrière le mot

---

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 39 et 40.

<sup>70</sup> *Ibidem*, p. 161.

<sup>71</sup> *Ibidem* : Sanchis Guarner le cite, p. 162.

"valenciana", il faut encore comprendre "catalana", c'est une raison de plus pour considérer que la désignation la plus juste - car la plus respectueuse vis-à-vis de l'histoire -, est celle de langue valencienne, pour se référer à la langue parlée non seulement par les Valenciens, mais aussi par les Catalans. Sanchis Guarner nous confirme lui-même que les Catalans du XVe siècle avaient adopté les normes valenciennes, et pour les Valenciens de l'époque il est probable qu'ils englobaient sous la désignation de langue valencienne, la langue catalane, raison pour laquelle celle-ci n'était pas citée.

Au cours des deux siècles postérieurs, de relatif désintérêt pour les langues autochtones, nous pouvons observer comment à Valence, les intellectuels mieux formés qui montrent une sensibilité sincère et profonde pour leur langue d'origine, continuent de donner au valencien la désignation de langue valencienne, sans jamais y introduire, le qualificatif "catalane". C'est le cas du notaire Carles Ros (1703-1773) qui non seulement écrit des romans et des pièces courtes de théâtre (*col.loquis*), il rédige aussi plusieurs œuvres qui témoignent de sa préoccupation et de son intérêt pour l'état de la langue autochtone. Nous trouvons en 1732 : *Práctica de Ortografía para los Idiomas Castellano y Valenciano* ; en 1733 : *Tractat de adages i refranys i práctica para escriure la llengua valenciana* ; en 1734 : *Epítome del origen y grandeza del idioma valenciano* ; en 1739 : *Diccionario valenciano-castellano*, (réédité en 1762) ; en 1751 : *Breve explicación de las cartillas valencianas* ; en 1752 : *Qualidades y blasones de la lengua valenciana* ; en 1771 : *Corrección de voces y phrases que el vulgo o común de Valencia usa, ó ha introducido, hablando, o queriendo hablar su materno idioma* ; et finalement en 1789 : *Breve diccionario valenciano-castellano*. Nous pouvons constater que la langue valencienne est constamment désignée comme telle, et que le mot catalan, ou la désignation catalane est absolument absente. Qui plus est, Sanchis Guarner spécifie qu'il n'existe pas à Barcelone une figure similaire à Carles Ros<sup>72</sup>. Les Catalans n'ont pas encore décidé de faire de leur langue un instrument politique, c'est pourquoi ils montrent pour leur propre langue encore moins d'intérêt que les Valenciens pour la leur. Mais rappelons qu'à cette époque même si le peuple ne parle

---

<sup>72</sup> *Ibidem*, p. 171.

que valencien, il est incapable de l'écrire puisque dans son immense majorité il reste illettré.

Le XIXe siècle marque le tournant avec le phénomène de la *Renaixença*, impulsé par les romantiques ; mais loin de voir apparaître la désignation de langue catalane pour le valencien, ce qu'on observe c'est une dénomination commune pour toute l'aire occitane, côté nord et côté sud des Pyrénées : langue limousine (*l'limusí*). L'auteur Sanchis Guarner en témoigne : "Les intellectuels catalans les plus notables de l'époque : Rubió i Orts, Milà i Fontanals, Piferrer, etc., donnèrent le nom de *l'limusí* à la langue"<sup>73</sup>. La *Renaixença* au XIXe siècle a deux visages à Valence, un élitiste, sous la direction des auteurs dit "gantés" (Teodor Llorente, Vicent W. Querol) qui n'écrivent que pour des cercles restreints ; et un autre populaire formé par un plus grand nombre d'auteurs, ceux dits "en espadrilles" (Constantí Llombart, Bonilla, Pascual Pérez, Bernat i Baldoví, Escalante, Liern, Palanca), qui écrivent pour le peuple une abondante littérature populaire sous forme de journaux, revues et théâtre, où le mot *l'limusí* n'est pratiquement pas employé. Ceux-ci considéraient qu'ils écrivaient en valencien. On accepte alors le fait incontournable qu'il existe un fossé presque abyssale entre la langue cultivée et la langue populaire. Sanchis Guarner fait là aussi sa propre interprétation, et loin de louer la multiplication des œuvres en valencien il reproche aux auteurs populaires leur manque de volonté à récupérer un modèle unique et littéraire : "Ils ne sentaient pas la nécessité d'une langue littéraire, et ils s'accommodaient avec leur valencien impur, familier et quotidien, sans jamais vouloir se joindre à la tâche réformatrice des auteurs cultivés et lyriques de l'époque"<sup>74</sup>. Il faut dire que cette attitude avait aussi une raison d'être politique, ce que nous développerons dans une autre partie. Malgré tout, quelques auteurs entreprirent une normalisation. C'est le cas de José Escrig y Martínez (1791-1867) qui en 1850 présenta le *Diccionario valenciano-castellano*. Constantí Llombart (1848-1895), se basa postérieurement sur cet ouvrage pour élargir et enrichir le vocabulaire répertorié, et en 1880 il publia le *Diccionario Valenciano* ; en 1887 : *Ensayo de ortografía llemosina* -

---

<sup>73</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 26, cite : A. Rubió i LLuch: Del nombre de la unidad de la lengua catalana. Discursos leídos ante la Real Academia Española en la recepción pública del Sr. D. Antonio Rubió i LLuch. Barcelona, 1930, p. 14.

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 178 et 179.

*valenciana*. De son côté Josep Nebot i Pérez (1853-1914) avait cru plus pragmatique de faire une différence entre la langue populaire et la langue classique et de les réordonner chacune de leur côté. En 1884 il publia : *Gramática valenciana vulgar* ; en 1894 : *Apuntes para una gramática valenciana popular*, et en 1910, le *Tratado de Ortografía Valenciana Clásica*, où dans son introduction, il se plaignait déjà des influences catalanes, qui essayaient de faire de la langue valencienne une langue dérivée du catalan :

Los valencianos tenemos ya de antiguo nuestra lengua escrita propia y especial, como especial y propia es la hablada, y diferente por tanto de la catalana, la aragonesa, la castellana, la murciana y la baleárica que geográficamente la circunda; y no se comprende, siendo la cosa tan clara, que vayan los escritores valencianos, desde hace ya más de un siglo, dando tumbos y resbalones; unos echándose francamente en brazos de la Academia Española y aceptando para el valenciano las reglas dictadas por ésta para el castellano; y otros haciendo algo mucho peor: adoptando en sus escritos no ya la ortografía, sino hasta la analogía y la sintaxis catalanas, jurando, no obstante, y perjurando que escriben en valenciano puro y castizo.<sup>75</sup>

Sanchis Guarner qualifie alors cet auteur de "sécessionniste"<sup>76</sup> par le fait qu'il ait considéré la langue valencienne, à l'instar de ses prédécesseurs, comme langue différente du catalan. Or nous verrons qu'à cette époque seul un nombre très restreint de Valenciens croyait et défendait que la langue autochtone était la même langue que le catalan. En fait ces quelques Valenciens qui revendiquaient cette thèse était ceux qui avaient assisté au 1er Congrès international de la langue catalane, qui s'était tenu à Barcelone en octobre de 1906, un rendez-vous présenté comme un grand événement culturel, mais qui en réalité avait une dimension éminemment politique, certains discours et exposés ne laissent aucun doute à ce sujet, c'est pourquoi il est nécessaire de s'y attarder.

---

<sup>75</sup> Ibidem, p. 48 (cite p. 23)

<sup>76</sup> Ibidem.

## 1.2 - Le Premier Congrès International de la langue catalane ou le laboratoire du pancatalanisme

Ce congrès se tint à Barcelone en octobre 1906 et il réunit toute une délégation de spécialistes ainsi que des auteurs de grand prestige, comme Marcelino Menéndez Pelayo, Teodor Llorente et Mr. Morel-Fatio de l'université de Paris, mais il faut insister sur une personnalité, le prix Nobel occitan, Frédéric Mistral, qui figurait comme président honoraire, une façon de témoigner des relations culturelles entre la Catalogne et l'Occitanie. Il est évident qu'un tel événement n'aurait jamais pu avoir lieu si la région catalane n'avait pas été en 1906 une des plus prospères d'Espagne. N'oublions pas qu'en 1888 sa capitale avait déjà été le siège d'une Exposition Universelle ; les transformations économiques et sociales avaient profilé un nouveau type de société dont nous reparlerons dans une autre partie. Il suffit de jeter un coup d'œil à la lettre d'appel à contribution au congrès, rédigée en décembre 1905, pour se rendre compte que les catalanistes avaient pleinement conscience que la renaissance culturelle catalane était étroitement liée à cette renaissance économique (voir en annexe Document n° 9 : Lettre d'appel au Congrès) :

Le renouveau du noyau catalan qui a commencé par être économique, est arrivé par être intégral, s'étendant à toutes les manifestations artistiques, littéraires, sociales et scientifiques. Des écrivains merveilleux, dotés du génie et de l'instinct de la race ont sublimé la langue du peuple et l'ont rapproché des hautes sphères de la littérature et de la réflexion.<sup>77</sup>

Tout nous invite à croire que ce congrès fut consciencieusement préparé à la mesure de l'objectif fixé : servir de laboratoire où réaliser une véritable opération d'alchimie, qui n'était autre que transformer virtuellement en langue codifiée une langue qui ne l'était pas, qui plus est, le catalan se caractérisait par la dialectisation et par la confusion historique, linguistique et même scientifique<sup>78</sup>. Ce congrès s'organisait

---

<sup>77</sup> *Primer Congrès Internacional de la Llengua Catalana*. [texto impreso]. Barcelona, octubre 1906. Editorial [Barcelona], impr. 1908. 701 pages. (Unique exemplaire consulté à la Bibliothèque *San Miguel de los Reyes* de Valence), p. 13.

<sup>78</sup> Confusion sur son origine, puisqu'on commençait à contester sa racine occitane ; diversité dans ses formes puisque le catalan de Barcelone n'était pas le catalan parlé dans les campagnes, par ailleurs les auteurs médiévistes recommandaient une orthographe qui n'était pas celle utilisée par ceux qui écrivaient dans le journal catalaniste *l'Avenç*. Nous allons donner plus loin les noms des partisans et aussi des dissidents de la normalisation du catalan réalisée par Pompeu Fabra.

justement pour compter sur "l'expérience scientifique"<sup>79</sup> des professionnels en la matière, et aider à instaurer les études philologiques du catalan, car on revendiquait que la langue avait retrouvé sa "dignité littéraire". Effectivement les Catalans avaient déjà parcouru un long chemin, et le fait de prioriser l'emploi de leur langue en mobilisant une partie de leur intelligentsia, leur avait donné un avantage que les Valenciens et les Majorquins ne leurs discutaient pas, bien au contraire ils appuyaient cet argument de la "dignité littéraire" retrouvée, qui était une manière de suggérer et d'encourager la même chose pour le valencien et le majorquin. Mais les catalanistes n'allaient pas organiser et payer un congrès de ces dimensions pour la gloire collective d'une langue commune, il est évident que leur objectif était de marquer un avantage politique de premier plan. Cet avantage politique n'était autre que donner à la langue catalane la primauté de la désignation, et détrôner une dénomination historique, celle de langue limousine (*llengua llimusina*) qui était un véritable handicap politique par rapport aux ambitions exprimées par Prat de la Riba dans son livre *La nacionalitat catalana*. Rappelons que ce livre se publiait justement cette même année 1906, mais le concept qu'il revendiquait s'était répandu depuis plusieurs années dans les milieux catalanistes. On peut dire que ce congrès a représenté le prototype de la stratégie catalaniste déployée pendant les premières années ; celles où vivait son créateur Prat de la Riba. Cette stratégie se résumait en un mot : ambigüité. Ambigüité pour se présenter comme le défenseur de la diversité des dialectes catalans et tout à la fois, travailler pour une unification arbitraire dans le but de créer une langue unitaire, destinée à identifier la "nationalité catalane". Nous croyons que la figure du président du Premier Congrès international de la langue catalane est à ce sujet particulièrement révélatrice. Pièce indispensable pour monter la première infrastructure pancatalaniste, alors qu'il n'avait pas encore le niveau de connaissances philologiques et linguistiques qu'il acquerrait par la suite, il servit néanmoins à assurer la connexion entre l'intellectualité catalane, majorquine et surtout valencienne, vu les relations épistolaires qu'il entretenait avec le père Fullana, et Pompeu Fabra. C'est Alcover qui mit d'ailleurs Fullana en contact avec ce dernier. Néanmoins lorsqu'Alcover se montra critique et finalement tout à fait contraire au choix de l'Institut d'Études Catalanes, qui

---

<sup>79</sup> *Primer Congrés Internacional de la Llengua Catalana...*, op. cit.

était d'adopter le parler barcelonais pour construire le catalan littéraire, il fut littéralement expulsé des milieux catalanistes, et déchu de son poste de président de la section de philologie, au sein de l'Institut d'Études Catalanes, au point d'arriver à être discrédité en tant que philologue et linguiste. Il finit ses jours isolé, presque sans ressources pour poursuivre ses projets éditoriaux, et il fut même ignoré par un grand nombre de ses confrères majorquins.

Nous croyons effectivement que ce n'est pas un hasard que le président et promoteur du Premier Congrès international de la langue catalane ait été un Majorquin et non pas un Catalan. D'une manière rétrospective, nous sommes tentée d'affirmer que ce ne pouvait être qu'une action calculée, car destinée à prouver la diversité de la langue catalane et surtout à réaffirmer l'idée qu'elle dépassait largement le territoire catalan. Antoni Maria Alcover i Sureda (1862-1932), vicaire général de Majorque à l'époque (depuis 1898), s'était justement distingué plusieurs années auparavant en 1901 par une initiative très ambitieuse, celle de composer un dictionnaire le plus ample possible, réunissant tous les mots appartenant à la langue limousine. À cette époque il admettait comme terme générique aussi bien celui de langue limousine que celui de langue catalane. Même si Alcover épousa la cause catalaniste, au point de défendre dans une conférence la *Solidaritat Catalana*, et de s'attirer des problèmes dans les milieux ecclésiastiques traditionnalistes où il avait toujours milité, il y a un fait important que nous devons souligner : il ne varia jamais sa position quant à son idée initiale, la langue limousine ou langue catalane se caractérise par sa diversité. Ce fait de mettre l'accent sur la diversité et à la fois de défendre la dénomination de langue catalane, fut très profitable à la cause catalaniste. D'abord on persuada Alcover que le terme de langue limousine (*l'limusí*) était préjudiciable pour tous, et on peut observer comment celui-ci commença à faire campagne contre ce nom. Ensuite on sut profiter de son esprit d'initiative, autant par rapport à la préparation du Dictionnaire catalan (*Diccionari de la Llengua Catalana*), et du Bulletin annexe (*Bolletí del Diccionari de la Llengua Catalana* - BDLIC) qu'il publiait régulièrement (ce bulletin atteignit les 14 volumes de 1901 à 1926) que par rapport à son autre ambition, celle d'éditer les œuvres de Ramón Llull. Ce fut également lui qui mit les intellectuels catalanistes en contact avec les nouveaux courants de la

linguistique, en particulier le philologue, phonétiste et dialectologue allemand, Bernhard Schädel (1878-1926), qui aurait donné des cours à Alcover et qui l'aurait encouragé à aller à l'étranger compléter sa formation. L'auteur catalan Massot assure que c'est Schädel qui aurait suggéré l'idée de créer un Institut d'Études Catalanes<sup>80</sup> pour aider à l'étude de la langue catalane. C'est lui aussi qui aurait indiqué la convenance d'envoyer trois jeunes Catalans étudier la philologie romanistique à l'étranger<sup>81</sup>. Deux choses rendues possibles grâce nous dit-il à la compréhension de Prat de la Riba qui en aurait assuré le financement. Badia i Margarit le confirme et donne même le nom de ces trois boursiers : Ramon Barnils, Antoni Griera et Manuel de Montoliu. Et nous parlerons plus loin de ces trois boursiers. Le fait est que ce fut Alcover qui grâce à ses constantes initiatives s'était lié avec ce spécialiste qu'il avait rencontré lors d'un séjour aux Baléares, où il était venu pour étudier le majorquin. C'est pourquoi nous voulons insister sur le rôle joué par Alcover, qui fut un grand allié dans la logistique pancatalaniste et tout particulièrement en tant que promoteur de ce Congrès. Le point délicat et l'origine de la postérieure controverse a été la défense qu'il faisait de la dénomination catalane, tout en insistant sur sa pluralité, car il revendiquait énergiquement qu'aucune dérivation de la langue ne devait prévaloir sur une autre. Voilà une donnée fondamentale pour comprendre les événements postérieurs, cette idée de pluralité si chère à Alcover aurait permis de rabaisser considérablement le niveau de méfiance des représentants valenciens invités au Congrès, un point sur lequel nous reviendrons dans le troisième chapitre de cette partie.

Même si le Congrès s'organisait théoriquement sur des prémisses scientifiques et culturelles, nous allons voir que l'objectif était éminemment politique. Il s'agissait d'imposer formellement le terme de langue catalane pour le côté sud des Pyrénées, en profitant que la maintenance du Félibrige donnait ce nom à la langue d'Oc du côté espagnol et, en profitant aussi, que les pères de la linguistique ne faisaient pas une différence excessive entre le catalan et le valencien, quelque chose que nous verrons de plus près dans le chapitre suivant (thèse occitaniste). N'oublions pas que Frédéric

---

<sup>80</sup> Josep Massot i Muntaner : *Antoni M. Alcover i la llengua catalana*. Editorial Abadía de Montserrat, Barcelona, 1985, p. 18.

<sup>81</sup> *Ibidem*.



Mistral faisait partie de la présidence d'honneur du Congrès, et l'on parlait alors de langues sœurs sans prononcer toutefois le terme de langue d'Oc. Il est clair que cette stratégie de l'ambiguïté s'avéra être un véritable succès, mais le problème survint au moment où l'Institut d'Études Catalanes décida de choisir une modalité particulière, et de privilégier celle-ci face aux autres. La rupture d'Alcover avec l'Institut fut alors violente, au point qu'il fut carrément destitué de son poste de président de la section philologique. La réponse d'Alcover fut immédiate, rebaptiser son dictionnaire catalan, et le désigner comme *diccionari Català-Valencià-Balear*, pour signifier que l'esprit de diversité ne devait pas disparaître, car toutes les langues devaient rester sur un même pied d'égalité.

La grande passion d'Alcover pour sa langue natale et la littérature populaire (voir ses *Contarelles*, écrites entre 1885 et 1915, et ses *Rundayes*, écrites à partir de 1896), unie à son tempérament ambitieux ont été des circonstances qui ont été vite exploitées par Prat de la Riba avec lequel il entretenait des relations suivies. Il faut d'ailleurs insister sur le fait qu'Alcover professait une véritable admiration pour cet homme, au point de le qualifier de : "hombre de gran talento político, sin duda el primer político que tuvo Cataluña en muchos siglos"<sup>82</sup>. Mais une fois que celui-ci mourut en (août 1917), Alcover ne tarda pas à se brouiller avec l'Institut d'Études Catalanes, puisque seulement deux années plus tard, en 1919 il changea le nom de son dictionnaire, consommant une rupture qui était devenue inévitable. Tout laisse supposer que le talent de Prat avait pu moduler les disputes qui s'étaient déjà déclarées, mais lorsque Prat ne fut plus là pour assurer la diplomatie et surtout user de sa stratégie de l'ambiguïté, la rupture fut inévitable. Alcover déclarait : "Muerto aquel político insigne en los primeros días de agosto de 1917, los jefes catalanistas que le sucedieron en la *Lliga Regionalista*, Presidencia de la Diputación y Presidencia de la Mancomunidad, distaban bastante de tener la altura política y la orientación católica del Sr. Prat."<sup>83</sup> À part les implications religieuses sur lesquelles nous reviendrons dans une autres partie de cette thèse, il est évident que la connexion entre politique et activités linguistiques menées à travers ce Premier Congrès international sont

---

<sup>82</sup> *Ibidem*, p. 45.

<sup>83</sup> *Ibidem*, p. 46.

indissociables, au point que lorsqu'Alcover et aussi Fullana (présent dans ce congrès) se prononcèrent contre la décision prise par l'Institut d'Études Catalanes de choisir le barcelonais pour construire le catalan moderne et littéraire, ils en souffrirent notablement les retombées. Nous devons préciser d'ailleurs que leur postérité respective en est encore aujourd'hui très largement affectée. Dans un premier temps leur adhésion et enthousiasme pour le congrès, leur donnèrent un prestige et une reconnaissance peut-être exagérée, mais une fois que les opinions furent contraires, la démesure prit le sens opposé, c'est pourquoi on ne peut en aucun moment omettre la valeur politique de ce Premier Congrès international de la langue catalane qui s'est révélé comme un véritable laboratoire du pancatalanisme où sous prétexte de recomposer la langue catalane, on prétendait bel et bien construire une langue unitaire, identificatrice de la "nationalité catalane".

Nous avons dit qu'Alcover était un occitaniste convaincu, en 1887 il avait même participé à l'expédition organisée par Jaume Collell<sup>84</sup> destinée à permettre que des poètes catalans et provençaux se rencontrent à Majorque, et nous savons qu'en 1901, moment où il rédigeait sa lettre d'appel à contribution pour mettre en œuvre la grande entreprise de son dictionnaire, il précisait : "Ce dictionnaire ne doit pas se limiter à la langue parlée actuellement à Majorque, mais englober cette langue désignée limousine ou catalane, reconnue et fameuse dans le monde littéraire depuis le XIIe siècle, et qui n'est qu'une des branches les plus importantes de la vaste et vénérée langue d'Oc"<sup>85</sup>. Il finissait sa lettre avec une précision bien édifiante puisqu'il allait jusqu'à spécifier : "M'adressant à tous ceux qui parlent ou qui aiment cette langue, l'appelant majorquin, catalan, valencien, limousin, roussillonnais, pour le nom nous de discuterons pas"<sup>86</sup>. Par ailleurs il s'était montré d'accord avec les affirmations faites par un autre occitaniste catalan, Josep Aladern, qui suggérait que le catalan était équivalent à la langue d'Oc, raison pour laquelle Alcover :

Acceptait comme bonne l'affirmation de Josep Aladern que la langue de Catalogne était parlée par plus de vingt millions de personnes, et lui reprochait seulement qu'il désigne 'languedocien'

---

<sup>84</sup> *Ibidem*, p. 70, voir explication en note n° 35.

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 118 cite : " Diccionari de la Llengua Catalana. Lletra de Convit que a tots els amichs d'aquesta llengua envia mossen Antoni M<sup>a</sup> Alcover, pre. Vicari General de Mallorca" (Palma 1901), p. 7.

<sup>86</sup> *Ibidem*.

un dialecte concret "là où tous les dialectes sont des branches de la langue d'oc, et par conséquent tous sont languedociens"<sup>87</sup>.

Et si le nom n'était pas en 1901, matière à discussion, comment doit-on comprendre qu'en 1905, cette fois dans la lettre d'appel à contribution pour le Premier Congrès international de langue catalane, la désignation de langue limousine était quasiment dénigrée, puisqu'on la qualifiait de langue "fantasque" :

Les peuples qui la [la langue catalane] parlaient virent leur conscience troublée par ceux qui considéraient un péché le fait d'employer leur propre langue. Valenciens et Majorquins commencèrent à douter de la sainte unité de notre verbe, et d'autres encore plus égarés recherchèrent à travers une langue limousine fantasque la généalogie arbitraire de notre langue<sup>88</sup>.

Ce revirement de situation ne s'explique que par rapport au caractère hautement politique avec lequel on souhaitait investir la langue. Effectivement, en 1902 Alcover commence sa campagne en faveur d'une rectification du concept. Dans son Bulletin sur la langue catalane (qui commence en 1901 et finit en 1926, année où paraissent les premiers fascicules du dictionnaire), où il retranscrit régulièrement le stade de ses recherches, et les opinions ou nouveautés qui ont à voir avec la langue, il inclut un article dont le titre est éloquent : "Pourquoi nous disons Dictionnaire catalan, et non pas limousin ni majorquin ?"<sup>89</sup> Il reconnaît alors que certains Majorquins préfèrent qu'on l'appelle langue majorquine et que certains Valenciens préfèrent l'appeler langue limousine. Il explique que ce nom de langue limousine fut adopté par tous les auteurs valenciens du XIV et XVe siècles. Voilà cependant une autre preuve que ses arguments étaient imprégnés par les consignes catalanistes dont il avait commencé à se faire porte-parole. Sanchis Guarner lui-même reconnaît bien à contrecœur - et nous l'avons indiqué plus haut - que les auteurs valenciens du XVe siècle désignaient tous leur langue en tant que langue valencienne. Un autre auteur dont nous reparlerons, Lluís Fornés, occitaniste insiste aussi sur ce point et signale : "Que tout au long de l'histoire, on peut trouver divers exemples qui montrent que les auteurs catalans désignent comme catalane la langue des Valenciens"<sup>90</sup>, mais il précise

---

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 116.

<sup>88</sup> *Primer Congrès Internacional de la Llengua Catalana...*, op. cit., p. 13.

<sup>89</sup> Massot i Muntaner, Josep : *Antoni M. Alcover i la llengua catalana*, op. cit., p. 119: cite le *Bolletí del Diccionari de la Llengua Catalana (BDLIC)*, I, 35-36.

<sup>90</sup> Fornés, Lluís : *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...* op. cit., p. 269.

que cela sort toujours "de la bouche des auteurs catalans, jamais de celle des valenciens"<sup>91</sup>.

En 1909 Alcover se montrait de plus en plus intransigeant, et il insistait sur le caractère "impropre" et même "antihistorique"<sup>92</sup> de la désignation de limousine. Par ailleurs en 1908, il avait fait siennes les paroles de Bernhard Schädel qui avait critiqué un article paru dans le *Grundriss* de Gustav Gröber. Le *Grundriss* était une revue qui offrait une analyse empirique sur la totalité des littératures romanistiques. On y avait publié qu'"il n'y a aucun Valencien, Majorquin ou Minorquin qui admette parler le catalan, au contraire, ils sont convaincus qu'ils parlent valencien, majorquin et minorquin respectivement"<sup>93</sup>. Et pour appuyer la critique de Schädel, Alcover argumentait de son côté qu'il avait sous sa direction plus de 1.500 collaborateurs dans son projet du dictionnaire catalan, sur quoi il confirmait que : "dire cela c'est donner une fausse idée du concept que ces habitants des territoires éloignés de la Catalogne ont du caractère et de l'origine de leur langue"<sup>94</sup>. Une affirmation qu'Alcover lui-même rectifiait en 1926, au moment de publier le premier numéro de son *Diccionari català-valencià-balear*, mais là il ne faisait plus, bien sûr, du prosélytisme pour la cause catalaniste, ce qui est la grande différence, et nous offrirons un extrait de ses explications un peu plus loin, car elles sont on ne peut plus édifiantes. Nous soupçonnons la sympathie de Schädel pour le catalanisme, car la vérité était que l'article publié dans le *Grundriss* prouvait être beaucoup plus fidèle à la réalité d'alors et aussi à la réalité d'aujourd'hui. Il suffit de voir le niveau de rejet populaire à une telle dénomination, encore bien évident aujourd'hui mais très significatif en 1979, avec la "Bataille de Valence", dont nous parlerons dans une autre partie. Nous savons qu'en 1908 Alcover était pleinement dévoué au catalanisme, auquel il avait adhéré depuis plusieurs années ; Massot affirme littéralement qu'il passa "avec armes et bagages au camp d'Enric Prat de la Riba et à la politique de la Lliga Regionalista"<sup>95</sup>, ce qui confirme que sa position linguistique était largement influencée par la politique catalaniste, et

---

<sup>91</sup> *Ibidem*.

<sup>92</sup> Josep Massot i Muntaner: *Antoni M. Alcover i la llengua catalana*, op. cit. p. 120.

<sup>93</sup> *Ibidem*, p. 122.

<sup>94</sup> *Ibidem*: cite BDLIC, IV, 142

<sup>95</sup> *Ibidem*, p. 161. Voir le chapitre 7 pp. 161-185 et aussi chapitre 2 pp. 23-51. Voir également du même auteur: *Per la llengua*. Monserrat 1983, et *Església i societat a la Mallorca del segle XX*, Barcelona 1977.

que son intransigeance dans la désignation de la langue avait dû être très probablement encouragée par Prat de la Riba en personne. En 1910, il saluait avec enthousiasme les premiers symptômes de politisation du régionalisme valencien, faisant l'éloge du discours du Docteur Faustí Barberá : "De regionalisme i valentinicultura", il l'avait jugé : "plein de substance, de sève et d'éclat nationaliste"<sup>96</sup> ; un discours sur lequel nous reviendrons. En réalité il nous suffit simplement de relire certains extraits des articles de cette époque, rédigés par Alcover pour apprécier une très nette intention de prosélytisme. Le message de fond étant toujours le même, il était destiné à poser les bases du pancatalanisme, dont on vantait les grands avantages. L'idée de pluralité était l'appât avec lequel on tâchait de réduire la méfiance des futurs destinataires de la "nationalité catalane". On assurait alors que chacun devait travailler pour sa propre gloire et son bénéfice, mais que lutter ensemble dans cette même direction offrait davantage de garantie de succès : "Il ne s'agit que d'être fidèle à notre tradition, chacun à la sienne ; les habitants des Baléares ont la leur, les Valenciens ont aussi la leur, les Catalans des différentes contrées ont leur respective tradition"<sup>97</sup>. Cependant on pouvait observer comment derrière cette idée de pluralité on suggérait déjà une unité sous la désignation commune et générique de la "nationalité catalane", et ceci dans le plus pur style de son créateur, Prat de la Riba. Grâce à l'ambiguïté calculée, on réalisait ainsi la grande opération d'alchimie qui était de créer l'unité à partir de la diversité ; d'où la nécessité d'insister sur la stratégie de l'union et d'en profiter pour commencer à créer des symboles unitaires, après la langue, la bannière :

Ainsi notre bannière flottant haut, autant à Valence qu'aux îles Baléares, nous ne comprenons pas comment autant les Valenciens que les habitants des Baléares qui aiment leur terre de tout cœur, puissent se sentir humiliés de lutter pour leur propre intérêt, aux côtés des Catalans. Nous sommes tous des frères, et chacun défend son intérêt pour son propre bénéfice et honneur. Et le résultat sera le profit et l'honneur de tous grâce à la victoire et à la gloire de tous. Tous unis nous pourrons triompher; séparés cela serait plus difficile.<sup>98</sup>

Au nom d'une prétendue question de stratégie on exhortait à former une union pancatalaniste, dont les chefs seraient néanmoins les catalanistes. L'ambiguïté était patente entre l'intérêt soi-disant de chacun, et l'intérêt de la bannière catalaniste qui

---

<sup>96</sup> *Ibidem*, p. 124: cite BDLIC, VI (1910-1911), 43-45.

<sup>97</sup> *Ibidem*.

<sup>98</sup> *Ibidem*.

se voyait ainsi renforcée avec ses propres couleurs. Nous constatons que la stratégie de la langue était donc parallèle à celle de la politique : reconnaître la diversité, et parler d'intérêt particulier respectif, pour finalement construire l'unité au nom de l'efficacité. En 1918, Alcover continuait sa campagne pancatalaniste en invitant les Valenciens qui venaient de créer le premier parti valencianiste (*Unió Valencianista Regional*), à revendiquer leur langue et surtout à reconnaître que même s'ils ne désiraient pas changer le nom de leur langue, ils devaient admettre que leur langue n'était autre que la catalane : "Vous ne voulez pas l'appeler catalane, ne l'appeler pas ainsi, mais ne niez pas la réalité historique qui proclame d'une manière nette et précise que la langue qui se parle dans le Principat, dans le Roussillon, le Vallespir, le Conflent et Capcir, Baléares, Alguer et Sardaigne, ainsi que dans les régions valenciennes, est la même..."<sup>99</sup>. Depuis 1906, exactement à partir du Premier Congrès international de la langue catalane, on rabâchait cette idée maîtresse qui était destinée à préparer une deuxième étape, celle de l'unification orthographique, partiellement atteinte au moment où une délégation de Valenciens acceptent de signer le document des "Bases de Castellón" en 1932, qui représente une acceptation très ambiguë mais réelle, du fait que la langue valencienne était la même que la catalane ; mais cela représente une autre étape sur laquelle nous reviendrons. Nous souhaitons insister ici sur les motivations politiques qui ont accompagné ce Congrès et comment le président de ce congrès, le religieux Antoni M<sup>e</sup> Alcover avait fait littéralement campagne pour le catalanisme depuis son Bulletin du Dictionnaire, où il avait été jusqu'à employer plusieurs fois le terme de "nationalité catalane" inventé par Prat de la Riba" : "En répertoriant le vocabulaire, tous les mots, phrases, modes et formes qui se trouvent disséminés dans toutes les régions et contrées de ce qui constituait anciennement la nationalité catalane"<sup>100</sup>. Dans un autre passage Alcover affirmait que le dictionnaire devait "être une œuvre véritablement nationale, digne de l'importance de notre langue, et de la très haute signification de la race catalane dans l'histoire de l'humanité"<sup>101</sup>. Outre le fait de répéter le terme "d'ancienne nationalité catalane", Alcover employait le terme "ennemi" pour se référer autant à la langue

---

<sup>99</sup> *Ibidem*, p. 124-125: cite "Catalana", II, 4-5.

<sup>100</sup> *Ibidem*, p. 131: cite BDLIC. I (1902-1903). "Per la llengua", 114-115.

<sup>101</sup> *Ibidem*, p. 132: cite *ibid.* ("Per la llengua", 139).

castillane qu'à la française : "En Espagne l'ennemi est le castillan, en France l'ennemi est le français"<sup>102</sup>, et ces ennemis étaient des menaces graves autant pour le lexique que pour la syntaxe catalanes.

On peut raisonnablement considérer qu'Alcover fut littéralement utilisé, non pas réellement par les catalanistes avec lesquels il se brouilla, mais plutôt par Prat de la Riba en personne, qui fut le seul à savoir exploiter dans des proportions absolument spectaculaires, le talent et l'ardeur d'Alcover. Celui-ci d'une manière bien crédule se laissa séduire par cette idée de pluralité linguistique, qu'il croyait transposable à celle de "nationalité catalane". Prat avait su s'attirer le talent et les bonnes dispositions d'Alcover en le nommant Président du Premier Congrès International de la langue catalane et en lui donnant une place de premier plan parmi les intellectuels catalanistes, particulièrement actifs à cette époque. D'une manière comparative il est sûr qu'Alcover apportait des atouts que les autres ne pouvaient pas offrir ; d'abord par le fait d'être majorquin et de sceller symboliquement une union entre les deux régions, mais aussi par le fait de ressentir des inquiétudes qui littéralement ouvraient de nouvelles attentes. En effet, à l'origine Alcover avait proposé non pas un congrès international de la langue catalane, mais un congrès de syntaxe catalane (*Congrés de Sintaxi*)<sup>103</sup>. Massot explique que ce serait une phrase dite par l'écrivain Benito Pérez Galdos : "El catalán no tiene construcción propia. La sintaxis es la castellana, sólo varían las voces"<sup>104</sup>, qui aurait déclenché chez Alcover toute une série de réactions, dont celle de chercher le soutien de spécialistes pour préserver la "dignité nationale pour compléter et consolider la renaissance des Lettres catalanes"<sup>105</sup>. Nous savons que justement l'exposé qu'il fit au Premier Congrès international de la langue catalane avait pour titre : "La langue catalane a sa propre syntaxe" ("*La llengua catalana té sintaxis pròpia*") ; et son discours de fermeture concluait que le congrès ne pouvait pas à lui seul : "résoudre les grandes questions

---

<sup>102</sup> *Ibidem*, p. 135: cite le BDLIC, VI (1910-1911), 20-21.

<sup>103</sup> *Ibidem*, p. 136 : cite BDLIC, II (1904-1905), 22-24 et 183-184.

<sup>104</sup> *Ibidem*, p. 137 : cite "La llengua catalana té sintaxis pròpia". "Primer Congrès Internacional de la Llengua Catalana". (Barcelona 1908), 350 et 398.

<sup>105</sup> *Ibidem*, p. 136-137: cite BDLIC, II (1904-1905), 221-224 et "Per la llengua", 153-154.

actuelles de grammaire catalane" par contre il pouvait fomenter : "les études indispensables à réaliser pour arriver postérieurement à résoudre ces questions"<sup>106</sup>.

Nous pensons que si l'idée initiale d'Alcover était d'ordre purement linguistique, il n'en reste pas moins que sa concrétisation reçut indéniablement le sceau du catalanisme pratien. Massot cite Alexandre Galí<sup>107</sup> qui considère que le changement de nom serait une idée due à P. Fabra, nous, de notre côté nous nous inclinons davantage à penser que cette transformation a été l'œuvre de Prat de la Riba en personne, car ce congrès était destiné à se transformer en une véritable plateforme pour fomenter le pancatalanisme et pour attirer des sympathies à la cause dans les milieux linguistiques. Le cas du dialectologue Bernhard Schädel en étant bien significatif. L'objectif prioritaire était d'introniser la désignation de langue catalane pour se référer à toute la zone d'expansion de ce que la *Renaixença* avait d'abord désigné comme langue limousine. Dans la lettre d'appel à contribution de décembre 1905, rédigée par la Commission technique (Antoni M<sup>re</sup> Alcover, le président et A. Rubió y Lluch, J. Massó y Torrents, J. Pijoan et J. Cases Carbó) on annonçait déjà la couleur, car on fabriquait littéralement de toute pièce la "nationalité catalane" en la rendant comparable à la castillane, modèle indiscutable de référence en matière linguistique. Et cette nouvelle nationalité inventée aurait pareillement engendré un empire où aurait été disséminée la langue catalane : "La langue catalane a une histoire glorieuse : pendant le Moyen Âge elle fut la langue des rois d'Aragon, et sa chancellerie bien ordonnée s'étendit triomphalement, grâce à la science, et à ses armes sur trois péninsules méditerranéennes"<sup>108</sup>. On dénigrait la langue limousine en la qualifiant de langue "fantasque", mais on insistait sur le concept d'unité qu'elle avait toujours enfermé. C'était un premier pas pour annuler la théorie occitaniste, et personne ne parut mettre des objections. La stratégie de l'ambiguïté fonctionnait, car on ne niait pas ouvertement l'origine occitane, on niait seulement le mot. En effet on employait également d'autres expressions comme "dialectes", ou "formes dialectales"

---

<sup>106</sup> *Ibidem*, p. 140: cite discours de clôture du Congrès ("Per la Llengua", 164).

<sup>107</sup> *Ibidem*, p. 129: cite Alexandre Galí : *Història de les Institucions i del moviment cultural a Catalunya, 1900 a 1936*. Llibre I, *La llengua. Entitats defensores i propagadores* (Barcelona 1979), 81.

<sup>108</sup> *Primer Congrès Internacional de la Llengua Catalana...*, op. cit, p. 13.



et "langues sœurs", en reconnaissant ouvertement, que derrière le nom générique de catalane on conservait toute la variété qu'avait enfermé le terme de *llimusi* :

C'est à vous et aux spécialistes des autres peuples péninsulaires non catalans que nous nous adressons tout d'abord pour vous demander de venir collaborer avec nous, Catalans dans l'étude de cette langue qui est sœur de la vôtre. Après vous, et autant que pour vous, ce sont aussi aux hommes de sciences du monde que nous convions à venir ici, à la terre de Milà et Bastero, pour relancer l'étude scientifique que ces hommes illustrent commencèrent.<sup>109</sup>

Même si on se mouvait dans l'ambigüité calculée en parlant de "dialecte" et à la fois de "langue sœur", en marquant des différences entre les Catalans et "les autres peuples péninsulaires non catalans", on spécifiait en même temps déjà d'une manière arbitraire, que le catalan englobait le valencien et le majorquin, et on dessinait même un périmètre linguistique :

Le verbe catalan encore parlé aujourd'hui par quatre millions d'hommes, avec des différences dialectales plus ou moins grandes, est présent dans les provinces de Barcelone, Tarragone, Gérone, Lérida, Valence, Alicante, Castellón de la Plana, les Îles Baléares, le département français des Pyrénées Orientales, la petite région d'Alguer, dans l'île de Sardaigne.<sup>110</sup>

C'est curieusement la même aire d'expansion revendiquée aujourd'hui pour les "Pays catalans", mais nous pouvons constater que cette expression n'était pas présente dans ce congrès ; pas plus que celle de "nationalité catalane" ; ce sont des concepts qui sont apparus postérieurement dans les milieux spécialisés et qui sont arrivés à se présenter dans le manifeste anti-occitaniste (1934) comme des concepts historiques et scientifiques, y compris pour se référer à ces autres territoires non catalans. Mais tout ceci correspondant bien sûr à une étape postérieure, ce qui prouve que la vision uniforme des catalanistes s'est imposée peu à peu, par étape, et par campagne, et qu'elle n'a rien de scientifique et tout de politique. En effet nous devons considérer politique la décision prise dans ce congrès d'imposer la désignation de langue catalane pour se référer à tous les "dialectes" ou "langues sœurs". Et nous pouvons citer le témoignage du biographe de Fullana, J. Benjamín Aguilló Pascual qui signale que les qualificatifs de catalan et catalane avaient été une norme : "convenue

---

<sup>109</sup> *Ibidem*, p. 13 et 14.

<sup>110</sup> *Ibidem*, p. 13.

de la part des congressistes catalans, valenciens, majorquins et roussillonnais, d'utiliser une seule désignation pour se référer aux langues parlées dans ces quatre régions".<sup>111</sup>

Mais la stratégie de l'ambiguïté exigeait que ces consignes politiques apparaissent d'une manière diffuses, enveloppées dans des appréciations prétendument scientifiques, et la position ambiguë d'Alcover en tant que président du Congrès était incontestablement un très grand avantage, puisqu'il rabaisait, nous l'avons dit, le niveau de méfiance des plus critiques, notamment des Valenciens. Avantageuse aussi était la participation d'une figure charismatique comme celle de Joan Maragall, qui défendait une thèse virtuellement contraire à ce que prétendait le congrès, mais tout ceci contribuait en dernière instance à donner l'impression que celui-ci se développait avec des principes d'objectivité et de pluralité idéologique. Le titre du discours de Maragall, - connu pour son poème-avertissement écrit en 1898, année du Désastre, *Oda a Espanya*<sup>112</sup> -, entrainé de plein fouet dans la controverse : "La littérature catalane, doit-elle concéder à un dialecte donné la prééminence absolue sur les autres? Doit-on maintenir et utiliser les différentes variétés dialectales ?" (correspondant au Thème III, p.489-493 - voir en annexe le document n° 10). Et la réponse de ce poète catalan, se présentait aussi sincère que lucide, car il avait soutenu que : "La véritable unité humaine est spirituelle"<sup>113</sup>, déconseillant fortement une unité par le langage qu'il qualifiait d'"externe", qui ne peut se révéler que comme un "artifice" porteur de "mort"<sup>114</sup> et non de vie, et ajoutant que "par où doit venir la communication, et par où on peut reconnaître le progrès c'est dans la compréhension la plus profonde entre les hommes parlant chacun sa propre langue"<sup>115</sup>. La grandeur d'âme de Maragall fut bien vite oubliée, car d'une manière rétrospective nous comprenons que cette thèse était seulement destinée à servir de vitrine élégante, où exposer le produit-vedette, qui n'était autre que la thèse unitariste apte à fabriquer "l'unité catalane", soit "l'artifice porteur de mort". Celle-ci était prônée non pas par des linguistes mais par des avocats comme Joaquim Cases Carbó (qui faisait partie de

---

<sup>111</sup> J. Benjamín Aguilló Pascual : *Biografía de Lluís Fullana Mira O. F. M.* Editorial Del Sena al Segura, S. L., Valencia, 1998, p. 62.

<sup>112</sup> <http://www.visat.cat/traduacions-literatura-catalana/esp/fragments/54/19/0/3/0/joan-maragall.html>

<sup>113</sup> *Primer Congrés Internacional de la Llengua Catalana...*, op cit., p. 493.

<sup>114</sup> *Ibidem.*

<sup>115</sup> *Ibidem.*

la Commission technique) et Carles Francisco y Maymó, qui furent les personnes chargées de lancer le message politique sous-jacent à ce congrès. Le titre de leur discours (Thème II p. 599-603, voir en annexe document n° 11), était on ne peut plus suggestif : "Manière dont doit se renforcer et consolider les liens de solidarité naturelle entre les peuples de langue catalane, pour assurer le futur de notre littérature". Après s'être félicité de l'ampleur du mouvement de la renaissance culturelle sur tous les territoires, considérés de langue catalane, le premier orateur insistait sur le fait qu'il existait tout particulièrement avec les Valenciens un éloignement, ou une distance qu'il semblait difficile de combler : "Cependant l'âme catalane ne se sentira pas satisfaite et tranquille tant qu'elle ne sentira pas battre à l'unisson, avec la sienne, l'âme valencienne"<sup>116</sup>. On faisait directement allusion à cette attitude ferme des Valenciens que nous avons déjà signalée, à savoir qu'ils refusaient de considérer leur propre langue, comme langue catalane. Le conseil de Cases Carbó fut alors le suivant :

Et bien que nous, nous sentions que celle-ci [la langue], n'est pas autre chose qu'une des modalités de la langue catalane, nous ne devons pas la désigner comme catalane, jusqu'à ce que les Valenciens eux-mêmes veuillent qu'il en soit ainsi. Ce n'est pas seulement une question scientifique; c'est une question de sentiment. Et un sentiment ne s'impose pas de manière autoritaire. Un sentiment apparaît lorsque son heure arrive. Et l'heure n'est pas encore arrivée que le Valencien sente la langue qu'il parle suffisamment identifiée avec celles des Catalans, pour qu'elle porte enfin le même nom.<sup>117</sup>

Ces exemples sont assez éloquents par eux-mêmes, et il est difficile de ne pas admettre que la linguistique et la philologie se manœuvraient comme des armes politiques. D'un côté il s'agissait d'éradiquer la désignation de langue limousine pour mettre la catalane à sa place, et d'un autre, tracer le plan de campagne pour attirer la sympathie et surtout l'adhésion des Valenciens et des Majorquins à la cause catalaniste en leur faisant croire que celle-ci était une cause plurielle et solidaire. Les consignes lancées par ces avocats sont claires : "Tout ce qui pourra augmenter et rapprocher les relations affectueuses entre Catalans, Valenciens, Baléares, Roussillonnais et Alguérois, doit se faire. Nous n'avons pas tissé assez de liens entre nous, nous ne nous connaissons guère, et nous ne nous apprécions pas assez"<sup>118</sup>. Cette affirmation équivaut néanmoins pour nous à un aveu, car c'est admettre de la part des

---

<sup>116</sup> *Ibidem*, p. 599.

<sup>117</sup> *Ibidem*, p. 600.

<sup>118</sup> *Ibidem*.

propres catalanistes que cette fraternité de race ou de sang, revendiquée postérieurement par les pancatalanistes à Valence, n'a jamais existé ; les déclarations de Sanchis Guarnier citées plus haut en sont un exemple. Et c'est démontrer aussi par la même occasion que la définition de Benedict Anderson pour définir les nationalismes : "Communautés imaginaires" s'applique à notre étude ; ainsi que celle d'Eric Hobsbawm qui affirme que ce sont les nationalistes qui fabriquent la nation. Nous pouvons constater que ce Premier Congrès international de la langue catalane, mettait littéralement en marche une véritable feuille de route pancatalaniste. Les lignes directrices étaient bel et bien fixées et J. Cases Carbó dans ses conclusions revendiquait de travailler pour renforcer ces liens qui devraient permettre la solidarité, qu'il fallait déjà comprendre "nationale". De son côté J. Francisco y Maymó martelait à son tour le besoin de coopération totale entre les différents territoires, et ceci à des fins culturelles, économiques et identitaires ; suggérant à son tour, ouvertement une finalité politique lorsqu'il précisait : ainsi tous ces peuples "auront conscience de leur personnalité (...) un jour ils vivront unis sous un régime politique qui reconnaîtra leur existence et garantira leurs droits, qui seront à nouveau reconnus et garantis"<sup>119</sup>. La philologie se manœuvrant comme un instrument politique privilégié, justifiait que dans ses recommandations il invoque la nécessité d'enseigner la littérature catalane : "à tous les enfants de toutes les terres catalanes"<sup>120</sup>, et aussi de créer des prix de reconnaissance qui pourraient se concéder périodiquement. Nous verrons que cette ligne directrice sera ponctuellement suivie ; dans une autre partie nous donnerons une liste de prix que les catalanistes mettraient en œuvre pour fomentier l'utilisation, voire la spécialisation du catalan à tous les niveaux de la société. Allant plus loin, cet avocat revendiquait sans ambages l'instauration d'une "constitution nationale"<sup>121</sup>, destinée à fomentier cet idéal de fraternité entre les différents territoires envisagés, pour constituer : "une personnalité dont une seule langue et une seule littérature seront le symbole, dans leur essence unique et dans leurs nuances variées"<sup>122</sup>. Donc l'idée même d'un État catalan unitaire y était déjà clairement suggérée. On parlait de la diversité reconnue mais en marquant un objectif à long terme qui devait être l'unité

---

<sup>119</sup> *Ibidem*, p. 602.

<sup>120</sup> *Ibidem*, p. 600.

<sup>121</sup> *Ibidem*, p. 602.

<sup>122</sup> *Ibidem*.

identitaire et même étatique, car le grand projet historique était de construire un État avec une seule langue et une seule culture avalisée par une même littérature. C'est-à-dire construire d'une manière artificielle, ce qu'un pays en conditions normales est censé être en lui-même une unité historique : un ensemble territorial et politique qui se maintient au fil des siècles. D'où l'importance de fomenter la formation en catalan ; il conseillait d'établir non seulement une "Université nationale catalane"<sup>123</sup> mais encore des chaires de catalan dans les différents territoires, et de chercher des manuscrits catalans "quoiqu'il en coûte"<sup>124</sup>. On peut considérer cette recommandation bien explicite comme la norme fondamentale des catalanistes, car refaire l'histoire est un travail de très grande envergure, surtout si l'on cherche à réaffirmer l'ancienneté d'un parler qui n'a jamais été une langue dans le sens où on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire, appuyé par un corpus philologique et académique de plusieurs siècles. Une tâche que Sanchis Guarner a pourtant essayé de mener à bon port, pour convaincre les Valenciens de leur nationalité catalane. Son livre, *La langue des Valenciens*, a indéniablement cette prétention, car il l'offre comme preuve philologique de la catalanité de la langue valencienne. Soit qu'il a travaillé dans ce sens recommandé : "quoiqu'il en coûte" pour reprendre l'expression employée par C. Francisco y Maymó, recherchant tout indice qui accrédite la thèse que le catalan peut se revendiquer en tant que langue, et non pas en tant que dialecte dès les premiers siècles de la Reconquête valencienne. Il est clair que Sanchis Guarner a été de ceux qui ont adhéré à cette vision simpliste de la politique, en voulant faire croire qu'une nationalité peut se construire à travers un congrès. Paradoxalement, ceux qui préparaient ce congrès, comme C. Francisco y Maymó, savaient parfaitement que ce rendez-vous n'aurait jamais été possible sans un développement économique privilégié, puisqu'il admettait que l'idée de la Renaissance culturelle allait de pair avec le développement économique. Rappelons que cette idée affleurerait aussi dans la lettre d'appel à contribution pour le congrès. D'une manière indirecte ces catalanistes reconnaissaient que ce n'était pas l'histoire qui les avait poussé à organiser un pareil événement mais bien des conditions économiques privilégiées par rapport au reste de l'Espagne. C'est pourquoi la conclusion venait à confirmer la relation étroite qui

---

<sup>123</sup> *Ibidem.*

<sup>124</sup> *Ibidem.*

existait entre économie et désir de revendication nationaliste, et il considérait une priorité de travailler pour cette "constitution nationale" qui devait favoriser le retour de la prospérité, et il exhortait encore et encore à une coopération entre les différents territoires.

Le fait est que l'année 1906 fut pour les catalanistes une année de grand succès, car la stratégie de l'ambiguïté fonctionna parfaitement, et l'on commença à suivre cette feuille de route préconisée par les avocats C. Francisco y Maymó et J. Cases Carbó. Le premier objectif, éradiquer la dénomination limousine était plus proche grâce à la constitution de l'Institut d'Études Catalanes (1907), et concrètement à sa section de philologie (1913) ; la formation d'une langue unitaire serait beaucoup plus compliquée. Définir une langue unitaire obligeait de choisir une des nombreuses variétés afin de bâtir le catalan moderne et littéraire. Dès 1908 les premières frictions commencèrent à se produire entre Alcover et les membres de l'Institut d'Études Catalanes, en particulier Pompeu Fabra. Alcover considérait que la langue littéraire devait se baser sur la langue ancienne ; et Massot le reconnaît, signifiant son : "intérêt pour la consolidation d'une langue littéraire basée sur la langue ancienne et sur le respect des différents dialectes"<sup>125</sup>. Il dénonçait que les arguments purement linguistiques n'étaient pas pris en considération de la manière dont il se devait, c'est-à-dire en fonction des principes établis par son maître, le grammairien Tomás Forteza i Cortés (1838-1898). Il voyait comment le catalan barcelonais choisi par Pompeu Fabra se profilait comme la langue choisie et il s'exclamait : "En voilà un tour de la part de ces grammairiens barcelonais, linguistiquement si séparatistes! Pour eux n'est catalan que ce qui se parle à Barcelone. Le parler de Valence, Baléares, Roussillon et tout ce qui n'est pas de Barcelone n'est pas du catalan. C'est un séparatisme que je n'ai jamais compris"<sup>126</sup>. Mais il n'est pas étonnant que les catalanistes aient refusé de suivre les conseils de Forteza, puisque celui-ci dans sa grammaire (*Gramática de la Lengua Catalana*, commencée en 1890 et finie d'imprimer en 1915) expliquait que la langue littéraire commune devait être : "la même que celle que nous laissèrent nos grands

---

<sup>125</sup> Josep Massot i Muntaner : *Antoni M. Alcover i la llengua catalana...*, op. cit., p. 22.

<sup>126</sup> *Ibidem*, p. 146 et 147. Muntaner cite: *Boletí del Diccionari de la Llengua Catalana* (BDLIC), IV (1908-09), p. 41.

écrivains du XIV et XVe siècles"<sup>127</sup>. Ceci aurait donné des arguments pour que la langue choisie soit la valencienne, et pour que celle-ci se désigne valencienne et non pas catalane, un risque que les catalanistes étaient bien décidés à ne pas courir. L'année 1918 est l'année de la rupture définitive, Alcover se plaignait que c'était "un cas de sectarisme"<sup>128</sup>, et accusait les linguistes barcelonais de centralistes, de pratiquer "un centralisme linguistique"<sup>129</sup>. Visiblement la dispute prit des proportions si importantes que Massot i Muntaner donne à ce passage un titre qui reprend les paroles mêmes d'Alcover : "Guerre au 'dialecte barcelonais putréfié'" (*Guerra al "putrefacte dialecte barceloní"*). Ce qui confirme l'affirmation d'Eric Hobsbawm qui assure que : "Dado que el dialecto que forma la base de una lengua nacional se habla realmente, no importa que quienes lo hablan sean una minoría, siempre y cuando sea una minoría con suficiente peso político"<sup>130</sup>. Evidemment l'influence politique de la *Lliga Regionalista* triomphait comme nous avons déjà expliqué et Alcover devait se contenter de changer le nom de son dictionnaire (*Diccionari Català-Valencià-Balear*), afin de conserver cette idée de pluralité à laquelle les catalanistes voulaient définitivement mettre fin. Alcover s'adressa alors au roi dans une lettre datée du 26 février 1919 pour lui demander une subvention, vu qu'il ne recevrait plus d'aide des catalanistes. Il donna alors ces explications :

Yo sostengo que todas las variedades que el catalán presenta en Cataluña, Baleares y Valencia son igualmente legítimas y que todas han de figurar absolutas y autónomas dentro del *Diccionari* y la *Gramática* que vamos a hacer; porque sostengo que Barcelona no es el solar de la lengua catalana ni menos debe considerarse el dialecto barcelonés como catalán normal, sacrificando a él las demás variedades de la lengua, como el balear, el valenciano, el catalán de Tarragona y de Lérida, el de Andorra, Rosselló, Vallespir, Conflent, Cerdeña y Capcir, sino que ha de reconocerse a todas las modalidades lingüísticas de esas regiones la misma categoría literaria que al catalán de Barcelona. Y esto es cabalmente lo que no quieren los que mangonean la Diputación de Barcelona y la Mancomunidad (...) Ellos quieren centralizar el catalán en Barcelona, sacrificando todas las modalidades lingüísticas de Cataluña, Baleares y Valencia al dialecto de Barcelona, que es por cierto de los más corrompidos y adulterados: y yo quiero iguales derechos e igual categoría y consideración literaria para todas aquellas modalidades, porque todas juntas, y no una sola, constituyen la lengua catalana.<sup>131</sup>

Et au moment d'éditer son dictionnaire rebaptisé *Diccionari Català-Valencià-Balear* il reconnaissait ce qu'il avait nié en 1908, alors qu'il voulait appuyer les

<sup>127</sup> *Ibidem*, p. 147. Muntaner cite: BDLC, X (1918-19), et *Per la llengua*, 64.

<sup>128</sup> *Ibidem*, p. 153. Muntaner cite: BDLC, X, p. 141.

<sup>129</sup> *Ibidem*, p. 154.

<sup>130</sup> Hobsbawm, Eric: *Naciones y nacionalismos...*, op. cit., p. 69.

<sup>131</sup> Josep Massot i Muntaner : *Antoni M. Alcover i la llengua catalana...*, op. cit., p. 156.

affirmations de Schädel : "Mais la réalité est qu'il y a beaucoup de personnes aux îles Baléares, et beaucoup plus dans le royaume de Valence, qui ne sont pas convaincues que leur langue soit une modalité du catalan, et refusent la dénomination de catalan"<sup>132</sup>. Par ailleurs il faisait une précision très importante : "C'est aussi une réalité, que les Baléares et le royaume de Valence ont apporté un contingent de lexique et d'œuvres littéraires aussi important ou plus que celui de la propre Catalogne"<sup>133</sup>. Et pour finir il insistait bien sur le fait qu'il souhaitait donner un traitement égalitaire aux trois langues, tout en reconnaissant une même racine : "Désignant le dictionnaire catalan-valencien-baléare, nous satisfaisons d'une manière égalitaire les enfants des trois régions, en respectant le droit de tous, et en exprimant d'une meilleure manière ce que doit véritablement être cette œuvre"<sup>134</sup>.

Mais une pareille déclaration allait diamétralement à l'encontre des efforts menés par l'Institut d'Études Catalanes qui travaillait pour l'unification orthographique absolue, d'où l'hostilité des catalanistes. Nous ne devons pas nous étonner si Massot nous rapporte qu'Alcover finit ses jours isolés, "abandonné de tous"<sup>135</sup>, limité à la fois par une santé précaire et par les difficultés économiques qui lui rendaient très difficile la tâche de publier son dictionnaire ; un dictionnaire, confesse Massot "que les intellectuels catalans boycottaient"<sup>136</sup>. En effet, le rayon d'action de ces derniers était particulièrement étendu aux Îles Baléares, où il faut savoir que l'*Escola Majorquina* (l'École majorquine) fut très tôt proche du catalanisme, grâce à des premiers intellectuels comme Tomás Forteza i Cortés, Miquel Costa i Llobera (1854-1922) ou plus tôt encore, Marià Aguilló i Fuster (1825-1897). Tous, dans leur formation étaient passés par Barcelone, parce qu'il n'y avait pas d'université à Palma de Majorque. À Barcelone, ils étaient entrés en contact direct et étroit avec les principaux artisans de la renaissance catalane, en particulier Joaquim Rubió i Ors (1818-1899) qui fut recteur de l'université de Barcelone, et aussi président de l'*Academia de Bones Lletres de Barcelona*. Seuls quelques auteurs majorquins comme Joan Rotger ou Jeroni Pons

---

<sup>132</sup> *Ibidem*, p. 125; cite *Diccionari Català-Valencià-Balear*, I (Palma de Mallorca, 1930), p. I-II (publié en fascicules à partir de 1926).

<sup>133</sup> *Ibidem*.

<sup>134</sup> *Ibidem*, p. 126.

<sup>135</sup> *Ibidem*, p. 211.

<sup>136</sup> *Ibidem*.



menèrent le combat de réhabiliter Alcover en tant que philologue et linguiste. Joan Rotger écrivit une biographie intitulée *Don Antonio María*<sup>137</sup>, et Jeroni Pons s'employa à fond avec plusieurs articles, dans une rubrique au nom de "Al margen de un libro"<sup>138</sup> qui faisait justement référence au livre publié. Dans l'article du 28 juillet 1928, Pons dénonçait le silence collectif qu'avait reçu le livre. Dans l'article du 4 août il racontait la rapide déchéance de son collègue après sa dispute spectaculaire avec l'Institut d'Études Catalanes et les leaders de la *Lliga Regionalista Catalana* qui dominaient la Mancomunitat<sup>139</sup>. Il affirmait qu'en 1903 on avait exagéré la valeur scientifique d'Alcover alors qu'il n'avait pas encore le niveau de maîtrise qu'il avait acquis plus tard, et que paradoxalement, arrivé au moment de sa pleine maturité et en possession d'un meilleur niveau d'expertise il se retrouvait complètement ignoré, allant jusqu'à préciser que : "les auteurs littéraires majorquins le considèrent déchu-mort pratiquement"<sup>140</sup>. Dans son article du 11 août il insistait sur ce contraste anomal entre le comportement adulateur qu'on avait eu envers lui avant sa dispute avec l'Institut d'Études Catalanes et le discrédit dont il était à présent l'objet : "Nos decían esos literatos que Don Antonio Maria era un sabio. Nos dicen ahora que es un ignorante ¿Qué hemos aprendido de tantas cosas que nos han dicho de Don Antonio? Que indudablemente nuestros literatos se han desautorizado para toda crítica"<sup>141</sup>. Massot semble reprendre les termes mêmes de Pons qui souhaitait détruire : "la légende de son incompetence scientifique"<sup>142</sup>, ce qui prouve la force du monopole de la presse, si bien expliqué par Benedict Anderson, qui est capable de pourvoir des hagiographes dont la mission est de diffuser les idées qui intéressent. Anderson précise que : "La lengua impresa es lo que inventa el nacionalismo, no una lengua particular por sí misma"<sup>143</sup>. Donc la grande différence se trouve dans les moyens mis en oeuvre. Et là les catalanistes avaient en leur faveur une administration et des maisons d'édition (Espasa y Salvat, par exemple) dont nous reparlerons, qui se chargeraient d'imprimer

---

<sup>137</sup> *Ibidem*, p. 202.

<sup>138</sup> *Ibidem*; cité dans le journal de Majorque *La voz del Sóller*, cf. les articles : "Un nuevo libro: Don Antonio María" du 14/07/1928; "Don Antonio María en el Tabor", 28/07/1928 ; "Don Antonio María Alcover en el calvario", 04/08/1928 ; "Después de la ruptura", 11/08/1928.

<sup>139</sup> <http://www.mancomunitatdecatalunya.cat/breve-historia/>

<sup>140</sup> Josep Massot i Muntaner: *Antoni M. Alcover i la llengua catalana...*, op. cit., p. 204.

<sup>141</sup> *Ibidem*, p. 205, voir la citation en note n° 29.

<sup>142</sup> *Ibidem*, p. 206.

<sup>143</sup> Anderson, Benedict : *Comunidades imaginadas...*, op. cit., p. 190.

la version triomphante. Tout cela ne pouvait être que le résultat d'un travail mené par une intelligentsia (l'Institut d'Études Catalanes) au service d'une bourgeoisie ascendante, c'est-à-dire dotée d'une capacité financière. Sur ce point les paroles d'admiration de Teodor Llorente Falcó (fils de Teodor Llorente Olivares), dont nous reparlerons, prouvent la grande différence entre la bourgeoisie valencienne et catalane. Il louait les efforts faits par les catalanistes pour fomentier la culture en général et surtout la culture catalane, grâce à des prix. Il donnait toute une liste, précisant qu'elle n'était pas exhaustive :

El "Institut d'Estudis Catalans" tiene establecidos los siguientes premios: de Francisco Vives, consistente en 5.000 pesetas, y que se adjudica cada cinco años, para un trabajo de investigación histórica de Cataluña; de Isidro Bosoms, de 10.000 (...). El Ayuntamiento (...) [Premio] de Masana, 20.000 pesetas, cada cuatro años, a la mejor obra ilustrada sobre iconografía o historia de la indumentaria catalana. Academia de Buenas Letras: Premios de Patxot y Ferrer, cuatro anuales de 2.000 pesetas cada uno, con sujeción a temas de la vida catalana. Sociedad Económica de Amigos del País: (...); [Premio] del doctor don José Blanc y Benet, de 1.000 [pesetas], sobre un tema científico catalán (...). Fundación María Patxot Rabadell: concede becas para estudiantes pobres de gran capacidad, con objeto de que puedan proseguir sus estudios (...). Fundación Bernat Metge, iniciada por Cambó, y que tiene por objeto la traducción al catalán de los clásicos griegos y latinos habiéndose publicado ya gran número de volúmenes. El premio Creixell, de 5.000 pesetas, anual, a la mejor novela catalana. Y aún pudiéramos añadir otras muchas más, entre ellas una de Cambó, para conferencias y cursos en la Universidad de Paris; otra, también de Cambó, para publicar la Biblia en catalán; una tercera, para la publicación en catalán también de la Biblia que están haciendo los monjes de Montserrat, etc., etc.<sup>144</sup>

Ce qui prouve que l'on encourageait la culture, mais dans le sens qui convenait d'où le vide, voir la guerre contre ceux qui comme Alcover travaillaient sous des principes qui n'étaient pas ceux admis par les catalanistes. De plus rien servait à Alcover d'avoir été le promoteur du congrès, l'artisan du dictionnaire catalan, et l'auteur d'un bulletin qui s'était souvent transformé en véritable instrument de propagande pancatalaniste. Malgré tout on tenta d'arracher encore de ses mains sa dernière initiative celle de l'édition des œuvres du majorquin le plus illustre, Ramón Llull<sup>145</sup>.

---

<sup>144</sup> Teodor Llorente Falcó (sous le pseudonyme de Fordí de Fenollar) : *En defensa de la personalitat Valenciana*. Editorial Valencia, [s/n], [1930?] (Valencia: Domenech). Oeuvre qui est une compilation d'articles tirés du journal valencien, *Las Provincias*. Ici l'article: "Cómo se fomenta la cultura en Cataluña" p. 91 à 94 (daté 22 mai 1930).

<sup>145</sup> [http://quisestlullus.narpan.net/esp/index\\_esp.html](http://quisestlullus.narpan.net/esp/index_esp.html)

Ou [http://astrogea.org/asteroides/ramon llull/ramon llull.htm](http://astrogea.org/asteroides/ramon_llull/ramon_llull.htm)

Sans donner davantage de détails Massot reproduit une lettre d'Alcover qui était censée être destinée à Geroni Pons. Visiblement Alcover espérait que celui-ci en fasse mention dans un de ses articles. Alcover y expliquait alors l'origine et les difficultés qui avaient jalonné l'édition des œuvres de Lull. Il précisait que la première initiative fut d'un autre de ses confrères, le religieux Geroni Rosselló qui avait commencé ce travail en 1892, mais qui l'avait finalement abandonné. Alcover avait décidé de prendre sa suite en 1896, recherchant des collaborateurs pour l'aider à constituer une commission éditoriale. En 1900 il avait même réussi à obtenir une subvention de 600 pesetas de la part de la *Diputación* (Conseil général) de Majorque. Entre 1900 et 1903, aidé de ses collègues il était parvenu à éditer les trois tomes commencés par Geroni Rosselló. Il assurait qu'en 1904, au moment de faire des tomes nouveaux, il devenait impossible de trouver de l'aide autant pour exécuter que pour payer l'édition. C'est là qu'il affirmait avoir assumé le projet totalement sous sa responsabilité, parvenant à convaincre différentes administrations pour que celles-ci collaborent financièrement. L'État avait assuré la commande de 80 exemplaires, la *Diputación* de Barcelone 50, et celle des Baléares, 35. Alcover assurait qu'on le payait directement, et que lui-même se chargeait ensuite de payer les factures correspondantes à l'imprimerie et aux éditeurs. Arrivée l'année 1917, le gouvernement central refusa de tenir son engagement d'acquiescer les 80 exemplaires. Faute de moyens, l'édition fut suspendue, et un des éditeurs (Galmés) se plaignit du préjudice causé. C'est alors qu'Alcover précisait : "Ils en [les catalanistes] font des siennes, et se proclament seigneurs de l'édition"<sup>146</sup>. Alcover en désaccord avec le fait que les catalanistes s'emparent de son projet bataillait ferme ; les catalanistes le menèrent en justice, faisant appel au Pape, et accusant Alcover d'usurpateur de la propriété intellectuelle, réclamant pour lui la prison. Le Pape aurait alors sommé l'évêque de Majorque de s'ériger en juge de la dispute. Celui-ci aurait constitué un tribunal et finalement on aurait reconnu la propriété intellectuelle du projet à Alcover. Sur quoi Alcover assurait qu'il avait repris en main l'édition des œuvres de Lull, en assurant personnellement les frais des onze tomes, et précisant que ses opposants, les catalanistes auraient continué à travailler sur les deux tomes restés en leur possession,

---

<sup>146</sup> Josep Massot i Muntaner: *Antoni M. Alcover i la llengua catalana...*, op. cit., p. 224.

avec un matériel que lui-même avait payé préalablement (spécifiant entre parenthèses qu'il conservait les reçus). Visiblement ces péripéties n'arrivèrent pas à être racontées dans un article, mais nous savons que la dispute eut lieu, et que c'est là un autre exemple qui montre que les catalanistes ont cherché à avoir le contrôle de toutes les initiatives qui pouvaient avoir un lien direct avec la langue et avec l'idée du pancatalanisme. Massot qui, tout au long de son livre, ne cache pas son parti pris catalaniste, a quand même le geste noble de reconnaître qu'il est nécessaire de faire une étude systématique de la correspondance d'Alcover pour pouvoir se former une idée plus exacte des polémiques qu'il a suscitées. Une faible manière d'essayer de rendre justice à un linguiste qui rendit des services incontestables au catalanisme et au pancatalanisme en général.

La figure de ce religieux, vicaire, chanoine, linguiste, philologue, écrivain, est une des plus importantes de la politique catalaniste du moment, car c'est une étape où le Premier Congrès international de la langue catalane se convertit littéralement en une plateforme logistique pour le pancatalanisme. Cet homme qui favorisa la stratégie de l'ambiguïté, éclaire de nombreuses situations ou comportements de l'époque qui paraissent contradictoires de nos jours, en particulier celle du linguiste valencien, Luis Fullana Mira dont nous allons parler un peu plus loin. Tous deux furent glorifiés tant qu'ils apportèrent de l'eau au moulin des catalanistes, mais ensuite, discrédités une fois qu'ils marquèrent leurs limites face aux décisions prises par l'Institut d'Études Catalanes. Leurs positions étaient loin d'être identiques, mais leurs carrières professionnelles se heurtèrent pareillement au monopole de ceux qui avaient les influences les plus fortes, dans la presse et aussi dans les institutions catalanes. Le fait que le catalanisme avait déjà sa cote de pouvoir (*Diputació Provincial de Barcelona*, *Mancomunitat Catalana* et ensuite *Generalitat Catalana* avec le statut d'autonomie) explique que des individus isolés et non coordonnés entre eux n'aient jamais pu se défendre en égalité de condition, pour prouver que la réforme menée par l'Institut d'Études Catalanes était loin d'obéir aux strictes règles de la linguistique, et que ce qui pouvait, jusqu'à un certain point, être acceptable pour les Catalans, ne l'était pas pour les Valenciens et les habitants des îles Baléares.

### 1.3 - Un concept faussement scientifique

Il est très révélateur que parmi les dissidents qui ont contesté les mesures prises par l'Institut d'Études Catalanes se trouvent des intellectuels d'un très grand prestige. C'est nous venons de le voir, le cas d'Antoni Maria Alcover i Sureda, mais c'était aussi le cas des membres les plus significatifs de la *Real Academia de las Buenas Letras de Barcelona*. Entité créée en 1729, elle avait pratiqué le bilinguisme, et en 1884, elle s'était dotée d'un dictionnaire (*La ortografía de la lengua catalana*), rédigé par un des intellectuels les plus brillants de la société catalane du moment, Josep Balari i Jovany (1844-1904). Celui-ci qui avait été en plus d'historien et philologue, helléniste ; il avait adopté une ligne médiévisite, qui avait alors déjà été contestée. Francesc Matheu i Fronells (1851-1938), Ramon Miquel i Planas (1874-1950), et Alfons Par Tusquets (1879-1936) furent ces membres les plus connus qui s'opposèrent frontalement aux normes de l'Institut d'Études Catalanes. Ceux-ci sont qualifiés par Badia i Margarit "d'*antinormistes*"<sup>147</sup> (opposés aux normes), mais il reconnaît que leur désaccord n'était pas imputable à leur ignorance, attitude habituelle à Valence aujourd'hui. C'est là le reproche systématique qui est fait à ceux qui se déclarent contraires à l'adoption des normes catalanes. Badia i Margarit dit bien qu'il s'agissait "d'un groupe d'érudits cultivés"<sup>148</sup>, ce qui prouve que ce n'est pas la science qui a triomphé dans cette bataille mais bel et bien la politique, car la controverse fut menée sur les tribunes les plus savantes ; Francesc Matheu dirigeait la revue *Catalane* d'où il lançait ses attaques contre l'Institut d'Études Catalanes, mais nous l'avons dit, cette dernière jouissait du soutien de l'administration publique régionale, le rapport de forces était donc inégal.

Nous avons aussi le cas d'un autre catalan éminent, Michel Ventura Balanyà (1878-1930), qui comme Alcover était un occitaniste convaincu. Docteur en philologie catalane (1909), par l'université américaine de Cornell (Ithaca, New York), ce linguiste proposa en 1930 un modèle normatif savant, basé sur des critères philologiques qui

---

<sup>147</sup> Antoni M. Badia i Margarit: "*L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes*"..., op. cit., p. 13

<sup>148</sup> *Ibidem*.

rapprochaient notablement la langue catalane de ses racines étymologiques. C'est dans les numéros 1 et 2 de la revue : *Revista Occitana* qu'il avait fait connaître son travail personnel, mais avec un pseudonyme, un nom de femme, Euphemia Llorente, ce qui prouve qu'il ne se sentait pas libre d'exposer son opinion ouvertement. En effet, son objectif était diamétralement opposé à celui de l'Institut d'Études Catalanes puisqu'il aspirait à replacer la langue catalane dans le cadre philologique qu'il considérait le plus approprié. Comme l'avait ambitionné Mistral avant lui, à travers Euphemia Llorente, Ventura Balanyà prétendait donner une codification globale à la langue d'Oc, mais tout en respectant ses diverses modalités. Cette solution offrait l'avantage de reconstruire une langue littéraire capable de récupérer les textes des auteurs classiques. La controverse qui n'atteignit jamais le grand public éclata cependant entre les spécialistes. L'Occitan Louis d'Alibert, dont nous reparlerons plus loin, était ami de Fabra, et ignorant l'identité véritable d'Euphemia Llorente il s'était plaint à son sujet : "Elle se montre toujours contraire à la réforme orthographique de Pompeu Fabra qu'elle accuse d'avoir rendu énormément difficile l'unification orthographique avec l'occitan"<sup>149</sup>. Mais il est clair que les voix qui s'élevaient contre le projet fabrien étaient des voix qui s'élevaient contre le catalanisme. Pour cette raison Michel Balanyà non seulement avait préféré emprunter un pseudonyme, il avait même changé sa condition d'homme catalan pour celle d'une femme valencienne : Euphemia Llorente. Une manière d'éviter de souffrir directement les critiques qui allaient inexorablement retomber sur lui. Certainement il répugnait à être considéré comme un traître à la cause catalaniste. Par ailleurs, il travaillait avec une certaine distance parce que sa revue *Revista Occitania*, était éditée à Madrid, ville où il vivait et travaillait comme enseignant d'anglais. Ventura Balanyà envoyait ses lettres à des journaux catalans, en particulier *La Publicitat* (journal catalaniste). Le moment le plus intense de la controverse entre les deux spécialistes arriva lorsque Ventura Balanyà se rendit compte que non seulement tous ses articles n'étaient pas publiés mais que certains étaient même manipulés, au moyen de corrections. Ceci le décida à réaliser lui-même la publication de son travail : "Étude étymologique des mots Catalogne et

---

<sup>149</sup> Lluís Fornés : *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit, p. 39 ; cite l'auteur Alquezar i Montanés, Manuel: *La correspondència entre Lois d'Alibert i Josep Carbonell i Gener*. Institut d'Estudis Catalans. Barcelona, 1992, p. 104.

catalan" (*Studi Etymològic dels noms Cahalunya e cathalà*)<sup>150</sup>, où Ventura Balanyà se plaignit ouvertement dans son prologue de la censure dont il avait été l'objet (voir en annexe document n° 12) :

Par contre je dois manifester publiquement mon mécontentement envers "La Publicitat" [journal], à cause de sa conduite intolérable, car elle a omis de publier plusieurs de mes lettres; et celles qui furent publiées, le furent avec des suppressions et corrections que je ne pouvais autoriser. Il est décevant que ceux qui se prétendent libéraux, démocrates, et même républicains, et qui renient et se plaignent continuellement de la *censure*, soient les mêmes qui l'imposent, et d'une manière *bien rigoureuse* dans leur propre rédaction.

Ils ont essayé de pratiquer la conspiration du silence, ou une sorte de *boycott* de mes articles (chose bien *significative*). Mais ils n'ont pas réussi, puisque les articles omis se publient ici, et tout le monde pourra juger de leur contenu, ainsi que de la manière dont se sont conduits certains *professionnels* envers le public, et envers les libres collaborateurs spontanés, à l'intérieur d'une "section libre".<sup>151</sup>

L'italique aux mots "*censure*", "*bien rigoureuse*", "*significative*" et "*section libre*" répondent bien entendu à la volonté de l'auteur ; nous nous sommes limitée à les reproduire (quelque chose de vérifiable dans le document n° 12). Fornés explique qu'à travers cette série d'articles, Ventura Balanyà avait été jusqu'à accuser Pompeu Fabra, de ne pas s'y connaître en philologie<sup>152</sup>. L'opinion de cet expert est particulièrement importante par rapport à celui qu'on a considéré comme le grand responsable de la normalisation de la langue catalane, car il faut savoir que l'érudition de Michel Ventura Balanyà avait atteint un niveau difficilement comparable. L. Fornés nous indique que ce philologue maîtrisait diverses langues<sup>153</sup> dont l'anglais, le français, l'allemand, l'italien, l'arabe, le kurde, l'hébreu, le persan, le gallicien, l'occitan, outre le latin et le grec. Ce qui démontre que la sélection du professionnel chargé de réaliser la normalisation de la langue catalane n'avait absolument pas répondu à un critère prioritaire de maximum érudition. En effet, si Prat de la Riba avait voulu choisir une personnalité éminente en linguistique pour réaliser la normalisation du catalan il aurait pu se tourner vers un professionnel de la taille de Ventura Balanyà, qui avait beaucoup voyagé et s'était formé dans des universités étrangères. Mais comme nous l'avons expliqué, cela n'était absolument pas le cas, et Ventura Balanyà fut davantage perçu

---

<sup>150</sup> Euphemia Llorente: *Studi Etymològic del noms Cathalunya e cathalà*. (Història, incidents e continuació d'una polèmica). Madrid 1930. Imprimerie: Ricardo Medina. Vallecas, 30. Puente de Vallecas.

<sup>151</sup> *Ibidem*. "Prologue", premières pages, sans numéro.

<sup>152</sup> Lluís Fornés : *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà....*, op. cit. p. 40.

<sup>153</sup> *Ibidem*, p. 42.

comme un danger pour le catalanisme. Non seulement on transforma ses paroles, mais probablement il fut volontairement écarté de Barcelone. Avec sa formation on a du mal à croire, qu'objectivement, il ait pu échouer dans son concours à l'École Normale de Barcelone, et réussi postérieurement à Madrid, cette fois pour occuper une place de professeur d'anglais<sup>154</sup>. Un doute raisonnable peut s'installer sur ce qui peut sembler une manoeuvre pour l'éloigner, et surtout ôter un quelconque prestige académique ou professionnel à celui qui aurait pu avoir le pouvoir de remettre en cause le niveau professionnel et scientifique de Pompeu Fabra, dont la formation première était fort éloignée de la linguistique (il était ingénieur). Il est clair que ce n'était pas la science mais le catalanisme qui dirigeait la politique catalane, et l'objectif était tracé, il s'agissait de créer l'originalité catalane, non pas de replacer la Catalogne et le catalan à l'intérieur d'un ensemble pluriel en condition d'égalité avec les autres langues et cultures. Il n'est donc pas étonnant qu'autant l'homme que ses écrits soient tombés dans le plus parfait oubli. Ses livres sont devenus introuvables, bien qu'il ait écrit plusieurs ouvrages. L. Fornés explique que "Ventura combattit le projet de Fabra de toutes ses forces. Probablement cela aida, ou ce fut fondamentalement la question qui le conduisit à l'ostracisme"<sup>155</sup>. Tout ceci a son intérêt par rapport à ce que la version officielle a voulu laisser entendre, quant à la fidélité à l'histoire et à la science, c'est-à-dire en définitive, les prétendus fondements scientifiques, sur lesquels on a assuré construire la langue catalane et le catalanisme avec.

Mais il nous reste un autre exemple frappant, celui des boursiers de la *Diputació* de Barcelone, envoyés en Allemagne se former en linguistique, et aussi acquérir une spécialité. Il est assez significatif que ce soit Fabra, qui n'était pas linguiste de formation, mais ingénieur, qui n'avait pas complété sa formation à l'étranger, et qui n'avait pas non plus reçu comme Alcover des cours de Meyer-Lübke, qui définitivement, et presque en solitaire, ait réalisé la normalisation du catalan. On avait pourtant jugé nécessaire d'envoyer trois Catalans apprendre les nouvelles méthodes, mais une fois revenus, ceux-ci n'occupèrent jamais des places de grande responsabilité. Pourtant au moins deux d'entre eux démontrèrent avoir tiré un grand

---

<sup>154</sup> *Ibidem*, p. 38. Lluís Fornés rapporte: Santasusagna, Joaquim: *Reus i els reusencs en el Renaixement de Catalunya fins al 1900*. Reus. Gràfiques Martorell, 1949, p. 37.

<sup>155</sup> *Ibidem*, p. 40.



profit de leur formation dans ces universités prestigieuses. On serait tentée de soupçonner une certaine dissidence discrète par rapport à l'Institut d'Études Catalanes, étant donné qu'ils n'y restèrent pas.

Nous avons le cas de Pere Barnils i Giol (1882-1933), qui alla à l'université de Halle (Saxe, Allemagne) et dont le tuteur fut Schädel en personne. Il se spécialisa à Paris, en phonétique expérimentale. À son retour, Badia i Margarit nous dit que l'Institut d'Études Catalanes approuva la création du Laboratoire de phonétique expérimentale, et Barnils participa à la rédaction du premier volume correspondant au mémoire de ce laboratoire. Il alla même jusqu'à écrire un livre avec le résultat de ses travaux (*Troubles du langage*). Badia assure que Barnils continua de participer encore à certains travaux de l'Institut d'Études Catalanes, notamment le *Butlletí de Dialectologia Catalana* (BDC) (1913-1937) mais que finalement il se détacha du projet sans préciser pourquoi. Il se limite à rapporter : "Il y connut des problèmes personnels et ne parvint pas à s'adapter"<sup>156</sup>, en ajoutant : "Avec la distance qu'apporte le temps écoulé, il semble dommage de n'avoir pas pu le maintenir à l'IEC (Institut d'Études Catalanes)"<sup>157</sup>. Barnils redirigea son travail vers le champ des sourds-muets. Peut-être avait-il un esprit trop critique pour mélanger science et politique, et nous savons par ailleurs, grâce aux lettres publiées par le religieux Joan Julià i Muné<sup>158</sup>, qu'il avait maintenu une correspondance particulièrement intense avec Alcover pour lequel il avait le plus grand respect. Il est révélateur que son éloignement coïncide avec celui d'Alcover. Nous savons aussi que la thèse doctorale de Barnils soutenue en Allemagne en 1913 avait pour titre : *Le dialecte d'Alicante : contribution à la connaissance du valencien*. Cet ouvrage n'a été traduit que cent ans plus tard, et publié par l'Institut d'Études Catalanes et l'*Institut Alicantí de Cultura de Juan Gil Albert* en 2013, néanmoins sur la page de l'Institut on précise que cette étude a été "traduite et contextualisée par Ferrán Robles i Sabater"<sup>159</sup>. Nous soupçonnons que cette

---

<sup>156</sup> Antoni M. Badia i Margarit: "L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes...", op. cit., p. 22.

<sup>157</sup> *Ibidem*.

<sup>158</sup> Joan Julià i Muné: "Cartes de Pere Barnils a Mn. Antoni M. Alcover". [www.raco.cat/index.php/Marges/article/.../157747](http://www.raco.cat/index.php/Marges/article/.../157747). Voir pdf 108276-157804-1-PB.pdf On y parle d'une figure injustement oubliée.

<sup>159</sup> "Pere Barnils i Giol : Butlletí de l'Institut d'Estudis Catalans" [www.iec.cat/activitats/butlleti/detall\\_llibres.asp?id\\_novetats=210&numero=176](http://www.iec.cat/activitats/butlleti/detall_llibres.asp?id_novetats=210&numero=176)

expression "contextualisée" peut facilement signifier "catalanisée", car Barnils avait spécifié dans son titre "contribution à la connaissance du valencien" et non pas à la connaissance du catalan. Il est étonnant qu'on en n'ait jamais tenu compte auparavant, cela ne l'est pas par contre, le fait qu'il soit passé par le filtre de l'IEC (Institut d'Études Catalanes).

Le cas de l'autre boursier Antoni Griera i Gaja (1887-1973) serait plutôt à l'opposé. Celui-ci se serait d'abord spécialisé à Zurich, et ensuite il se serait déplacé à Paris, où il aurait été fasciné par l'oeuvre de Jules Gilliéron (*Atlas linguistique de la France*), étant donné qu'il avait choisi la spécialité de dialectologie et géographie. Dès son retour à Barcelone, Badia i Margarit nous dit que son obsession avait été de composer un atlas de la langue catalane. Il explique alors qu'il se mit en contact avec Alcover qui avec son *diccionari català* travaillait déjà sur le projet, mais il précise : "qu'ils ne purent s'entendre au moment de décider de la méthodologie et de se partager la tâche"<sup>160</sup>. Il est assez étrange que Badia ne reconnaisse pas ouvertement le fait qu'Alcover était l'auteur et le précurseur de cette entreprise. Ceci prouve que les catalanistes ont toujours voulu contrôler tout ce qui se faisait au sujet de la langue, quitte à déposséder ceux qui en premier en avait eu l'initiative, le cas d'Alcover. Et ceci à tel point qu'ils ont couru des risques importants. En effet, Badia i Margarit reconnaît que le travail mené par Antoni Griera fut vite critiqué par les milieux spécialisés : "Des romanistes fiables émettaient des réserves, certaines fort graves, à l'encontre de l'oeuvre de Griera. La SF [Section Philologique] fit les consultations qui s'imposaient et l'IEC sans regarder à deux fois, retira l'atlas de ses projets académiques et budgétaires"<sup>161</sup>. Malgré tout Badia ne reconnaît pas l'erreur de Griera et de l'IEC, en admettant que probablement c'était le linguiste majorquin qui était dans le vrai lorsqu'il récusait les méthodes de travail proposées par Griera. Quant au troisième boursier Manuel de Montoliu i de Togoies (1877-1961), Badia n'en dit rien du tout et malgré le fait qu'il ait travaillé avec P. Fabra pendant plusieurs années, il est assez étrange qu'après son exil en Argentine (probablement à cause de la dictature de Primo

---

<sup>160</sup> Antoni M. Badia i Margarit: "L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes"..., op. cit..., p. 21.

<sup>161</sup> *Ibidem*.

de Rivera, 1925) il soit revenu à Barcelone pour y être professeur de littérature castillane sans reprendre sa place dans l'IEC une fois instaurée la Seconde République.

Tout ceci pour nous correspond à ce que Benedict Anderson développe dans son livre, à savoir qu'avec le nationalisme la relation entre la culture et le pouvoir est une relation sous surveillance. Nous pouvons observer comment Badia i Margarit reconnaît qu'"Il est inévitable que le bon fonctionnement des langues ne dépende pas d'elles seulement, mais soit lié à un centre de pouvoir qui leur permet d'être prises en considération"<sup>162</sup>. Autrement dit, il admet que l'institution qui bénéficia d'un appui officiel fut l'IEC (*Institut d'Estudis Catalans - IEC*, créé en 1907), d'abord grâce à la Diputació de Barcelona (1906) et ensuite grâce à la *Mancomunitat* de Catalogne (1914), et plus tard grâce à la Generalité catalane (*Generalitat catalana* ou gouvernement régional) à travers le statut d'autonomie catalan (1932). Mais c'est indéniablement à Prat de la Riba, à la tête de la *Lliga Regionalista*, que revient le mérite d'avoir réussi à mettre en marche le projet catalaniste. Il sut mesurer à temps l'utilité politique du Premier Congrès international de la langue catalane et commencer grâce à lui, à marquer des positions dans le monde de la linguistique, en profitant d'un label théoriquement scientifique. En effet le paradoxe est assez évident, car si le congrès avait comme objectif d'aider à reconstruire une langue, il devient contradictoire que le domaine linguistique concerné se soit défini dès le départ comme un préalable. En échange le sujet des origines du catalan semblait plutôt évité, sachant que la version officielle à l'époque - nous en donnerons des exemples dans le chapitre de la version occitaniste - confirmait la racine occitane du catalan. Le Romantisme avait redonné un protagonisme aux langues non officielles, Prat de la Riba sut profiter de la bienveillance des participants au congrès, à commencer par Frédéric Mistral, qui était un passionné de sa langue natale et qui se trouvait dans les dernières années de sa vie. Tous ces hommes de lettres ou de sciences pouvaient difficilement censurer le fait que les Catalans cherchent à constituer leur propre langue. C'est ainsi que les catalanistes en profitèrent pour faire passer comme chose décidée scientifiquement, ce qui avait été disposé et combiné par eux préalablement : éradiquer le terme de langue limousine, et par la même occasion se réapproprier son histoire et son bagage

---

<sup>162</sup> *Ibidem*, p. 8.

littéraire. Ceci participe aux méthodes employées pour construire et renforcer les identités nationales, dans la mesure où on a voulu donner une officialité à deux aspects de la langue qui n'ont jamais été traités dans ce congrès : ses origines, et sa dénomination historique, de *llengua llimusina*. Mais nous avons vu que la priorité n'avait pas été d'analyser le passé de la langue, mais plutôt d'organiser son futur. La valeur politique du congrès fut largement supérieure à sa valeur scientifique, puisqu'Alcover lui-même reconnaissait que le congrès ne pouvait pas résoudre les problèmes syntaxiques ou linguistiques ; il ne serait jamais qu'un outil pour aider à mettre en place une infrastructure destinée à cet effet, en l'occurrence l'Institut d'Études Catalanes. Donc il est indéniable que ce congrès se présenta comme un événement glorieux pour essayer de donner au catalan une reconnaissance internationale, quitte à consolider l'idée du catalanisme, mais surtout à instaurer celle du pancatalanisme dans tout ce qui était identifié comme domaine linguistique catalan. Ce rendez-vous renforçait la place prioritaire de la langue et de la culture catalanes, les projetant sur la scène internationale pour consolider l'idée que si le passé avait été glorieux, le futur le serait beaucoup plus. Et si au niveau scientifique le défi avait été de convaincre les spécialistes venus de toute part, que la résurrection du catalan était une entreprise réalisable, au niveau politique le message s'était surtout adressé aux participants qui étaient venus en représentation de ces territoires considérés, comme formant partie du domaine linguistique. La séduction politique fut la grande raison d'être de ce congrès autant pour consolider l'idée du catalanisme *in situ*, que pour commencer à propager l'idée du pancatalanisme sur les territoires voisins. Le postérieur mouvement de *Solidaritat catalana* produirait d'ailleurs le premier effet multiplicateur, et aiderait à marquer cette première avancée, hors de la Catalogne. Sanchis Guarner reconnaît largement la relation de cause à effet : "Cet air nouveau et constructif du valencianisme était un réflexe du mouvement politique de la Solidaritat Catalana et un écho du noucentisme<sup>163</sup>, crédo intellectuel et esthétique qui s'imposait à Barcelone"<sup>164</sup>. Mais nous verrons dans une autre partie que cette première implantation du pancatalanisme à Valence, se bâtissait sur un groupe

---

<sup>163</sup> Cf. "Noucentisme, catalanisme et arc latin" par Eduardo González Calleja. La pensée du midi 2000/1 (N° 1). Actes Sud, p. 208. <https://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2000-1-page-44.htm> consulté le 13/04/2017.

<sup>164</sup> Manuel Sanchis Guarner : *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 184.

d'individus, caractérisés par leur jeunesse. Ceux-ci revenus éblouis du congrès, fondèrent ces premières sociétés éphémères, dites *Joventuts valencianistes* (1907 : *Joventut Regionalista Valenciana*, 1908 : *Joventut Valencianista*, puis *Joventut Nacionalista*). Par contre nous croyons qu'il est significatif que Sanchis Guarner n'ait cité à aucun moment dans son livre *Alcover*, et pour cause, il critiquait Fabra. Quant aux grammairiens valenciens qui ont suivi une ligne sécessionniste comme Nebot i Pérez et plus tard Fullana, il n'a eu pour eux que des reproches :

Mais les hommes de L'Avenç (Cases Carbó, Massó i Torrens et le jeune Pompeu Fabra), très rénovateurs, très européistes et très barcelonais, en omettant le cas de l'ancienne koinè, s'efforcèrent de produire une actualisation et une systématisation du catalan littéraire moderne, prenant comme base le parler barcelonais, nettoyé des impuretés populaires.<sup>165</sup>

Le parti pris de Sanchis Guarner est assez visible, il s'érige en défenseur de la thèse pancatalaniste à Valence. Nous voyons comment il considère ces grammairiens catalans "rénovateurs" et "européistes", face à Josep Nebot i Pérez qu'il rabaisse sans ménagement à la catégorie de "pseudo-érudit"<sup>166</sup>, bien qu'il s'agisse d'un homme d'une très grande culture. Même s'il s'est consacré à l'étude de la grammaire valencienne, sa faute a été de considérer la langue valencienne comme seulement valencienne, en recherchant la différence entre les auteurs anciens et les auteurs populaires. Sanchis Guarner insiste pour affirmer que les Catalans étaient dans le vrai, alors que les Valenciens "sécessionnistes" - c'est là son expression - auraient été dans le faux, car contraires à la science. Sanchis Guarner suit docilement la stratégie marquée par les catalanistes et considère applicable le qualificatif de scientifique seulement aux intellectuels qui ont travaillé ou appuyé la réforme de l'Institut d'Études Catalanes. Il adopte cette dialectique manichéenne en glorifiant la supériorité des catalanistes et en blâmant l'ignorance de tous les dissidents. Quant à Fullana, toujours critique envers les pancatalanistes, il lui reproche d'avoir changé d'avis et d'avoir abandonné sa position scientifique, même s'il reconnaît qu'il a été à son époque, la personne la plus qualifiée pour réaliser la normalisation du valencien. Voilà un jugement assez contradictoire, mais c'est là le résultat d'une politisation excessive, étant donné qu'on ne peut pas contester à Fullana sa valeur de linguiste. Sanchis Guarner opte pour surenchérir les qualités des catalanistes et répète que la

---

<sup>165</sup> *Ibidem*, p. 182. Sur L'Avenç voir: [http://elpais.com/tag/l\\_avenc/a](http://elpais.com/tag/l_avenc/a)

<sup>166</sup> *Ibidem*.

codification du catalan et donc du valencien fut réalisée : "scientifiquement par les philologues barcelonais de l'école de Pompeu Fabra"<sup>167</sup>. Ce mot "scientifique" est le *leitmotiv*, qui suggère que Fullana n'a pas agi de manière scientifique, mais en accord avec d'autres considérations plus troubles. Quoiqu'il en soit cette façon d'interpréter la position linguistique du valencien révèle que la stratégie pancatalaniste exposée par J. Cases Carbó, a donné des résultats bien visibles à Valence. Elle a effectivement trouvé ses partisans, et ils ont été d'autant plus zélés qu'ils ont su profiter des périodes de dictature comme celle de Primo de Rivera (1923-1931) ou de Francisco Franco (1939-1975) pour se présenter comme les défenseurs de la liberté, du progressisme et de la modernité, même si, nous le verrons plus tard, leurs thèses étaient inspirées par un secteur très conservateur de la société catalane. Nous développerons ces aspects dans la quatrième partie. Pour l'instant nous nous limitons à préciser que dès 1930, les propres arguments défendus par Cases Carbó et ses collègues, avaient une ample couverture dans la presse valencianiste. Ensuite la dictature de Primo de Rivera, suivie de l'obtention du statut d'autonomie catalan en 1932 (9 septembre)<sup>168</sup> était ressentie par les pancatalanistes valenciens, comme une preuve que le projet catalaniste avait du futur et représentait l'arme la plus efficace contre le gouvernement de Madrid. Lorsque cette même année 1932 (30 novembre : publication du *Dictionnaire général de la langue catalane*, conçu par Fabra), la complète normalisation de la langue catalane fut accomplie (la grammaticale en 1918, l'orthographique en 1913), les pancatalanistes valenciens étaient en disposition de convaincre une élite restreinte mais significative de la société valencienne de signer des normes pour rapprocher l'orthographe valencienne de la catalane. Ce sont les *Bases de Castellón* que nous examinerons plus en détail dans la troisième partie de notre étude. À l'exception du père Fullana, dont nous reparlerons d'une manière plus approfondie, il faut signaler que les signataires n'étaient pas des spécialistes en linguistique, même si parmi eux figuraient Sanchis Guarner ou Carles Salvador i Gimeno (1893-1955). Sanchis Guarner n'était pas encore licencié, à cette époque, quant à Carles Salvador, il était maître d'école et poète. Néanmoins ce furent eux qui se distinguèrent d'une manière notoire dans la divulgation de ces normes, y compris

---

<sup>167</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>168</sup> Consultable en ligne : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/europe/espagnecatalognestatut-1932.htm>

dans leur postérieure "catalanisation", à une époque où le catalanisme se revendiquait comme symbole de liberté face au totalitarisme franquiste.

Nous verrons la grande confusion apportée par les *Bases de Castellon*, qui ne spécifiaient pas que la langue valencienne était catalane, ce qui représente une différence fondamentale par rapport à la déclaration de 2005 faite par l'*Acadèmia de la Llengua Valenciana*. Les normes représentaient incontestablement une convergence, ce qui a fait dire à Sanchis Guarner que : "Les concessions faites aux formes régionalistes valenciennes ne signifiaient aucune perturbation"<sup>169</sup>. Il loue d'ailleurs largement les travaux et l'activité de son confrère Carles Salvador à partir du moment où les normes furent signées. En effet, celui-ci se lança dans la publication de nombreux ouvrages pour adapter, le plus rapidement possible les "Bases", vite transformées en "normes" : *Vocabulari Ortogràfic valencià* (1933), *Ortografia valenciana amb exercicis pràctics* (1934), *Lliçons de Morfologia valenciana* (1935), *Qüestions de llenguatge* (1936). En outre il écrivit toute une série d'articles dans la presse valencianiste, qui furent rassemblés postérieurement dans un livre intitulé : *Parleu bé* (Parlez bien - 1957), un titre qui pourtant se prêtait à la polémique, puisqu'il laissait supposer que les constructions et formes purement valenciennes n'étaient pas les correctes. Sanchis Guarner n'a que des éloges pour celui qui à ses yeux se consacrait corps et âme à approfondir la direction marquée par les *Bases de Castellón*, définissant Salvador comme "le grammairien le plus influent de cette période"<sup>170</sup>, et le qualifiant comme un "divulgateur intelligent parmi les Valenciens de la doctrine grammaticale de Fabra"<sup>171</sup> ; ou bien qu'il fut un "patriote impossible de suborner et un excellent poète"<sup>172</sup> ; et encore qu'il fut "un pédagogue efficace et un grammairien toujours bien orienté"<sup>173</sup>. Nous comprenons que Carles Salvador a été non seulement instituteur, mais fervent militant pancatalaniste. Ainsi, quoique dépourvu d'une formation de linguiste, il fut la personnalité marquante du moment au détriment de Fullana. Pourtant ce dernier était devenu académicien de la *Real Academia de la Lengua Española*, en 1928. Malgré tout Sanchis Guarner s'est permis le luxe de jeter le

---

<sup>169</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 192.

<sup>170</sup> *Ibidem*, p. 191.

<sup>171</sup> *Ibidem*.

<sup>172</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>173</sup> *Ibidem*.

doute sur sa qualité d'expert. Il s'est limité à informer qu'après la signature des *Bases de Castellón*, Fullana réédita ses normes de 1914 (*Normes Ortografiques de la Llengua Valenciana*), en y introduisant quelques modifications qui les rapprochaient des "Bases" signées à Castellón, mais en gardant intact son raisonnement de fond, à savoir que la langue valencienne avait sa propre origine et n'était pas un dialecte du catalan. J. Benjamín Agulló Pascual, son biographe précise qu'en 1933, il rééditait *Ortografia valenciana* ainsi que sa grammaire, *Gramática fonamental de la llengua valenciana*<sup>174</sup>. Dès lors Sanchis Guarner se montre légèrement dédaigneux en traitant son ouvrage de simple "opuscule" et en ajoutant que celui-ci passa "complètement inaperçu"<sup>175</sup>. Une circonstance qui se doit au fait que les journaux et revues valencianistes avaient appuyé d'une manière énergique les *Bases de Castellón*. Et il faut le dire à nouveau, à l'exception du père Fullana, le niveau d'expertise du côté des Valenciens n'était pas très élevé. Nous verrons que cette situation paradoxale s'explique par le fait qu'à Valence, les républicains (les blasquistes) étaient politiquement hégémoniques mais ne donnaient pas à la langue autochtone une importance essentielle. Les valencianistes en ont profité pour s'ériger en défenseurs de la langue, et ils ont recruté la majeure partie de leurs effectifs parmi les opposants aux blasquistes<sup>176</sup>. Dans ce scénario, les catalanistes ont vite pris le contrôle de la situation, en associant le catalanisme au valencianisme. La feuille de route des valencianistes était d'imiter tout ce que faisaient les catalanistes, ils tentèrent même de créer une *solidaritat*, sans succès.

Le travail de Sanchis Guarner a été d'adapter le valencien au catalan, sans laisser la plus petite marge à la critique, pour cette raison il passait sous silence les débats qui avaient confronté Fabra à tous ceux qui s'étaient opposés à sa réforme. Il déclare s'être chargé lui-même de polir et de réduire davantage les différences que les *Bases de Castellón* n'avaient pas pu éviter. Il rapporte qu'en 1949 la maison d'édition Torre (1945) publia une grammaire valencienne (*Gramática Valenciana*) à laquelle il participa et où il reconnaît avoir suivi les conseils de son maître, Pompeu Fabra. Il

---

<sup>174</sup> D'après son biographe J. Benjamín Agulló Pascual: *Biografía de Lluís Fullana Mira O.F.M...*, op. cit., p. 177.

<sup>175</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 191.

<sup>176</sup> Cf. article, Josefa Villanueva : "Vicente Blasco Ibáñez : ce qui reste du journaliste et de l'homme politique". Dans *Crisol*, Nouvelle Série, N° 16 - 2011. Publication du C.R.I.I.A. Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-Américaines de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense, p. 39-60.



apparaît clairement que les catalanistes l'encourageaient d'une manière très subtile, reproduisant la stratégie exposée par Cases Carbó, qui fonctionnait :

Le sentiment de personnalité régionale, que nous avons toujours eu les Valenciens, empêchait l'acceptation globale de la doctrine grammaticale unifiée et modernisée par Fabra. Les Valenciens aurait refusé, comme une intolérable imposition autant le système grammatical fabriste que n'importe quel autre qui se désigne catalan, s'il ne faisait pas des concessions franches aux particularités régionales valenciennes. Le processus unificateur, pour être viable, devait être promu depuis l'intérieur ; il devait être une initiative des Valenciens eux-mêmes.<sup>177</sup>

Nous soulignons car nous voyons comment Sanchis Guarner avait bien intériorisé les consignes proposées lors du Premier Congrès international de la langue catalane. Mais Fabra avait aussi intériorisé les consignes de Cases Carbó puisqu'il agissait selon le *modus operandi* conseillé. Il disait bien "votre langue", pour ne pas paraître présomptueux :

Nous autres les Catalans nous ne désirons pas autre chose que vous entrepreniez une œuvre de forte épuration de votre langue, et que vous ne vous préoccupiez point de vous rapprocher de notre catalan; que vous essayez de dé-castillaniser le valencien et de l'enrichir en tâchant de le rapprocher de la langue de vos grands écrivains médiévaux<sup>178</sup>.

Sanchis Guarner acceptait d'être un des Valenciens promoteurs du changement, depuis l'intérieur. Suivant les conseils de son maître, il explique lui-même comment il a repris les textes anciens et comment il s'est déplacé dans les contrées les moins "contaminées" par le castillan, pour trouver le moyen de renforcer cette première convergence effectuée avec les *Bases de Castellón*. Un travail que nous signalons tout particulièrement, parce que nous verrons plus loin que c'est le même processus que recommandait le père Fullana, mais avec une différence essentielle. Fullana préconisait cet exercice non pas pour se rapprocher expressément du catalan, mais pour retrouver le véritable valencien, en fonction des règles de la linguistique de l'école évolutive dont nous parlerons dans le troisième chapitre de cette partie. Par contre Sanchis Guarner le fit pour trouver des arguments linguistiques aptes à justifier son rapprochement des normes fabriennes, et nous avons ici les propres explications de Sanchis Guarner :

Moi aussi, j'ai considéré qu'il était nécessaire de prendre comme base le fait vivant valencien, et de l'unifier idiomatiquement avec la Catalogne et Majorque, de manière coordonnée, et non

---

<sup>177</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 190. C'est nous qui soulignons.

<sup>178</sup> *Ibidem*, p. 61: cite: Pompeu Fabra: *Converses filològiques*. Barcelona 1956, I, 363.

pas subordonnée. Le fabrisme était le point d'arrivée au lieu d'être le point de départ. C'était la même route, mais avec une méthode inductive.<sup>179</sup>

Il est clair que malgré cette précision mise en valeur par Sanchis Guarner : "travailler d'une manière coordonnée et non pas subordonnée", il ressort que son objectif n'était absolument pas de conserver l'originalité de la langue valencienne, comme le revendiquait Fullana, mais de reconstruire consciencieusement l'histoire de la linguistique valencienne selon un modèle proposé par l'Institut d'Études Catalanes, c'est-à-dire en partant de la prémisse que la langue valencienne était une forme dérivée du catalan. Et nous devons ajouter que même si on accepte cette idée comme juste, il devient très compliqué d'arriver à la conclusion qu'il est logique que ce soit la forme dérivée responsable du siècle d'or, qui doit se plier à une gymnastique phonétique, syntaxique y compris grammaticale, pour prouver la supériorité linguistique et philologique de la branche originaire, soit celle qui n'aurait servi que de socle primaire où développer le postérieur siècle d'or. Il est douteux de qualifier ce processus de scientifique lorsqu'on sait que le catalan parlé au XIIIe siècle dans les comtés catalans, n'était qu'une variante d'une branche commune, sans codification. Rappelons que l'on désignait tous ces parlers avec le mot de dialecte roman (*romance*), et aucune de ses modalités n'était une langue de culture puisque les Catalans eux-mêmes employaient le provençal lorsqu'ils voulaient faire des compositions littéraires, ou des œuvres de qualité pour s'adresser à un public choisi. Nous l'avons déjà souligné, la codification du catalan ne se produit pas avant le XXe siècle. Seul le valencien - soit la théorique forme dérivée - fut la modalité qui arriva à marquer une codification de fait ou une normalisation de fait, grâce à une vaste production, appuyée par toute une série d'auteurs locaux y compris catalans. Nous pensons que le problème pour le valencien a surgi parce que la codification proprement académique n'a pas eu lieu, à l'instar du castillan du XVe siècle. Si celle-ci avait eu lieu, la langue écrite par ces Valenciens illustres du siècle d'or aurait difficilement pu être désignée, cinq siècles plus tard, comme langue catalane.

Cette préférence pour la désignation de langue catalane et non valencienne de la part de Sanchis Guarner et d'autres pancatalanistes, est fatalement porteuse de

---

<sup>179</sup> *Ibidem*, p. 61.

conflit, car elle va à l'encontre d'une logique historique, à savoir qu'au XVe siècle, Valence était un royaume puissant, et les comtés catalans ne pouvaient absolument pas lui faire de l'ombre. Sanchis Guarner aurait été alors un ferme défenseur de la dénomination de langue valencienne. On peut l'imaginer fier de la position politique et surtout littéraire de sa langue; il n'aurait certainement jamais consenti, qu'une langue voisine, sous prétexte de liens étroits puisse supplanter la dénomination officielle dont elle jouissait à cette époque. Or, au XXe siècle les circonstances sont totalement inverses, à l'instar des autres pancatalanistes Sanchis Guarner identifie les dirigeants catalanistes comme les opposants les mieux organisés pour faire front au théorique ennemi castillan, et surtout à sa culture dominante. Il déploie tous ses efforts et ses ressources de linguiste pour essayer de convaincre les Valenciens d'adhérer à ce mouvement. C'est avec cette perspective qu'on comprend pourquoi il ajoute avec fierté que : "J'ai eu la satisfaction que de nombreux écrivains valenciens aient suivi mes conseils"<sup>180</sup>. Il précise d'ailleurs que son collègue Carles Salvador rédigea et publia après lui, en 1951, sur ces mêmes bases, un ouvrage pour aider à l'assimilation des nouvelles formes grammaticales qu'entraînait ce nouveau rapprochement des normes catalanes : *Lliçons de Gramàtica Valenciana amb exercicis pràctics*. Il informe que ce livre fut réédité en 1952, 1959 et 1966. Nous voyons donc que les *Bases de Castellón* - ensuite rebaptisées Normes de Castellón -, ont servi ouvertement à construire une unification orthographique, et que celle-ci s'est réalisé au moyen d'un travail solitaire et presque personnel qui a bénéficié de la censure du régime franquiste envers les langues minoritaires. On a fait donc peu de cas de ce travail silencieux, pourtant politiquement engagé.

Si derrière toute cette activité linguistique menée par Sanchis Guarner et Carles Salvador il n'y avait eu qu'une intentionnalité culturelle de fraternisation entre la culture valencienne et la catalane, il est sûr que les *Bases de Castellón* auraient été largement suffisantes pour assurer l'intercompréhension entre les deux langues ; mais l'intentionnalité politique a toujours été présente et déterminante, c'est pourquoi le théorique nationalisme valencien, mieux identifié comme pancatalanisme a toujours travaillé pour l'assimilation la plus complète par rapport aux normes catalanes. C'est

---

<sup>180</sup> *Ibidem*, p. 194.

cette philosophie qui a inspiré l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua* (l'Académie Valencienne de la Langue), au début du XXI<sup>e</sup> siècle, mais nous y viendrons dans la dernière partie de cette thèse. Comme preuve que les pancatalanistes n'ont rêvé qu'à l'unification la plus complète par rapport au catalan, recueillons les lamentations de Sanchis Guarner, qui sont aussi celles invoquées par les catalanistes qui désapprouvent les concessions, faites à la morphologie régionale, soit aux formes dialectales. Il reprochait à ces formes de provoquer une certaine duplicité dans le vocabulaire, et il donnait même des exemples : *nàixer* (valencien) = *nèixer* (catalan), *arrancar* = *arrencar*, *llançar* = *llençar*, *ser* = *esser*, *seu* = *llur*, *desset* = *disset* (le chiffre 17), *denou* = *dinou* (le chiffre 19), etc. Il se consolait en assurant que son maître P. Fabra acceptait l'existence de ces dualités, ajoutant que d'autres linguistes, comme J. Coromines<sup>181</sup> (enseignant à l'époque à l'université de Chicago, et devenu membre de l'actuelle *Acadèmia Valenciana de la Llengua*) voyaient ces doublets comme un enrichissement de la langue. Visiblement l'obsession unificatrice des pancatalanistes a été telle que certains étaient disposés à adopter des mesures draconiennes, quitte à éviter toute remise en cause ou divergence des normes. Une remise en cause qui visiblement provoquait des contestations et des débats intenses. Ces "puristes" sont largement disposés à renoncer aux formes propres ou dialectales si cela peut renforcer l'unification la plus absolue. Or si, comme cela s'est passé finalement, au niveau linguistique et culturel le valencien s'est vu effacé à cause de son passage générique à la désignation de catalan, il est sûr que c'est la désignation catalane qui y a gagné en importance et qui a accru de ce fait son poids politique face à Madrid, au détriment de Valence. Pourtant les langues autochtones devenues un symbole anti-centraliste par excellence font que la "logique politique espagnole" - que nous expliquerons plus loin - pousse les partis de gauche à s'ériger systématiquement en défenseurs de celles-ci. Mais à Valence il s'est produit un grand paradoxe, car ce sont ces mêmes partis de gauche qui appuient aujourd'hui la dénomination de langue catalane, et partagent le critère pancatalaniste, qui accuse d'ignorance profonde, quiconque s'attache à revendiquer exclusivement la désignation de langue valencienne.

---

<sup>181</sup> [http://elpais.com/diario/1997/01/03/cultura/852246001\\_850215.html](http://elpais.com/diario/1997/01/03/cultura/852246001_850215.html)

Il est clair qu'un des objectifs de cette thèse est au moins d'essayer d'expliquer en détails pourquoi a triomphé finalement la thèse pancatalaniste bien que les bases scientifiques de celle-ci soient discutables. La linguistique est théoriquement un cadre scientifique, mais nous avons vu qu'il suffit de changer une base de ce cadre scientifique pour changer son interprétation. À partir du moment où les pancatalanistes ont nié l'origine occitane de la langue catalane, ils ont modifié le cadre scientifique, ou plus exactement ils en ont inventé un autre. Donc les vérités scientifiques peuvent rester intactes, tant qu'on ne change pas les données du problème, car si nous revenons en arrière avec les éléments que fournissent l'histoire et les premières découvertes de la linguistique, nous nous apercevons que la thèse occitaniste a tout son sens.

## Chapitre 2 - La thèse occitaniste

Il est sûr que pour la grande majorité des Valenciens cette thèse est tout à fait inconnue, car depuis le début des années soixante du siècle dernier, la polarisation de la dispute linguistique entre pancatalanistes et antipancatalanistes a étouffé les témoignages historiques et aussi les anciennes voix qui avaient défendu une conception héritée de la tradition. Celle-ci situait le valencien à l'égal du catalan et du majorquin comme des langues formant partie d'une même racine désignée par le nom générique de langue occitane. Cette langue occitane correspondrait à l'ancienne langue populaire parlée par les Romains et distincte du latin, qui était la langue de culture. L'historien et philologue romaniste français, François Raynouard (1761-1836) expliquait que : "L'histoire nous fournit plusieurs faits qui permettent d'assurer que, sous le règne de Charlemagne, l'idiome roman avait prévalu comme idiome vulgaire sur la langue latine"<sup>182</sup>. L'absence tout au long des siècles postérieurs d'un cadre normatif, et surtout politique commun à toute l'extension des terres concernées, explique la complexité à laquelle se sont confrontés les spécialistes au moment de définir les limites linguistiques entre la branche principale et ses dérivées. Tout ceci a contribué à favoriser la confusion dans laquelle se débat encore le nom de la langue valencienne. Rappelons que la reconquête de l'est de la Péninsule fut amorcée par des vassaux au service de la dynastie carolingienne, et que c'est un roi de lignage carolingien qui postérieurement a élargi cette reconquête, d'abord dans les comtés catalans puis ensuite sur les îles Baléares et finalement dans la région valencienne et murcienne. Nous avons déjà dit précédemment que dès la création du royaume de Valence, la langue n'a jamais eu un nom académique attitré ; on a commencé par l'appeler langue romane (*romance*), puis ensuite langue limousine (*llengua llemosina* ou *llengua llimusina*), un terme fluctuant en lui-même qui s'est présenté sous diverses

---

<sup>182</sup> Lluís Fornés dans: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 245, cite : Raynouard, François-Just-Marie (1982) *Choix des Poésies Originales des Troubadours*. VI Volumes. Editions Facsimil de Slatkine, Genève-Paris. 1er édition imprimerie de Firmin Didot, Paris, 1816-21. VI volumes.

formes et orthographes (*llemosí* ou *lлимusí* et *lemosí* ou *limusí*), quoique le XV<sup>e</sup> siècle a mis en évidence une désignation littéraire tout à fait nette et revendicative, celle de langue valencienne (*llengua valenciana*). Nous avons vu que des auteurs catalans et valenciens comme Sanchis Guarner soutiennent que la dénomination de langue catalane serait apparue relativement tôt, acceptant d'ailleurs comme valide la forme floue de "catalanesc". Il faut rappeler que c'est cette idée d'une langue commune entre Catalans, Majorquins et Valenciens qui avait rendu possible la tenue du Premier Congrès international de la langue catalane, où Frédéric Mistral (1830 - 1914) occupait une place d'honneur. La racine occitane du catalan n'était alors pas contestée et on acceptait l'idée de sous-familles à l'intérieur de la famille principale : c'est-à-dire d'une variété à l'intérieur de l'unité. Pendant les premières années du XX<sup>e</sup> siècle l'empreinte laissée par ce prix Nobel de langue occitane dans le panorama culturel valencien a été notable, et on a même reconnu son influence dans la renaissance de la langue valencienne. L'anniversaire de sa naissance fut le prétexte pour organiser toute une série de rencontres (année 1930) qui n'étaient qu'un hommage solennel à sa mémoire et à son œuvre. Bien que les premiers grands leaders valencianistes comme Ignasi Villalonga Villalba et Joaquin Reig Rodríguez aient arboré la bannière de l'occitanisme, et partagé le projet de Prat de la Riba d'une Catalogne à nouveau unie aux anciens territoires occitans, ils furent incapables de réclamer une égalité pour toutes les langues concernées, d'où ce tournant important que représente la signature des *Bases de Castellón* en 1932. Ensuite la guerre civile et le rejet du franquisme ont contribué à donner une "légitimité" inattendue à la thèse pancatalaniste qu'on a voulu présenter comme une position logique et de résistance face à l'imposition du castillan, déclarée langue exclusive de la représentation identitaire du pays. Ceci explique pourquoi la thèse occitaniste est restée écartée du débat linguistique et philologique à l'intérieur de la société valencienne, pendant de si nombreuses années. Il a fallu qu'éclate la "Bataille de Valence"<sup>183</sup> (1978-1982), soit le conflit social entre défenseurs de la thèse pancatalaniste et défenseurs de la thèse valencianiste, que nous expliquerons dans la

---

<sup>183</sup> Nous l'étudierons dans la quatrième partie, c'est un conflit qui n'est pas complètement réglé pour la société valencienne, d'où les références assez fréquentes dans les moments de plus grandes tensions politiques entre la droite et la gauche.  
[http://elpais.com/diario/2007/02/19/cvalenciana/1171916296\\_850215.html](http://elpais.com/diario/2007/02/19/cvalenciana/1171916296_850215.html) et  
<http://www.europapress.es/comunitatvalenciana/noticia-campillo-acusa-moragues-abrir-batalla-lengua-manera-electoralista-20160531191816.html>

quatrième partie de cette thèse, pour que la thèse occitaniste refasse surface, comme un point de réflexion indispensable entre les deux positions antagoniques. Or entre-temps de nouvelles conceptions comme celle de "langue ausbau", inventée par le sociolinguiste Heinz Kloss (1978), servent à mettre à l'abri les acquis des pancatalanistes, qui regardent avec méfiance le retour de la thèse occitaniste dans le débat public. Le concept de langue ausbau a été inventé par des sociolinguistes, en particulier Heinz Kloss, qui ont tenté de donner une réponse à ces communautés linguistiques minoritaires qui veulent réaffirmer leurs différences face à des langues majoritaires appuyées par les administrations étatiques ou qui ont une tradition beaucoup plus consolidée. C'est le cas des Corses face aux Italiens, et c'est le cas des Catalans face au provençal qui n'est pas une langue majoritaire ou franchement appuyée par une administration publique, mais qui a une longue réputation et un grand patrimoine littéraire, y compris un prix Nobel (Mistral). Cette théorie nouvelle se caractérise par son adaptabilité aux circonstances, face aux règles traditionnelles qui n'ont jamais résolu le problème de la différence entre langue et dialecte. Il est certain qu'elle apporte de nouveaux arguments pour faire face aux théories des premiers grands romanistes comme Friederich Diez et Meyer-Lübke, néanmoins nous croyons que ce terme de langue ausbau n'est qu'une nouvelle tentative ratée de résoudre ce vieux débat puisqu'en dernière instance il confirme surtout que le facteur politique est de loin le plus déterminant par rapport à tous les autres. Autrement dit c'est la linguistique qui s'adaptera à la politique et non pas à l'inverse. Il n'est qu'à voir comment les langues qui sont censées entrer dans cette catégorie de langue ausbau, ne s'y reconnaissent pas. Par exemple le catalan ne se reconnaît pas comme langue ausbau ; nous avons vu comment les catalanistes, traitent leur langue comme si elle avait été normalisée depuis le XIIIe siècle, au moment de la reconquête des Îles Baléares et de Valence, à l'instar du castillan au Nouveau Monde. Ce n'est qu'en 1988 que l'université de Valence - dominée par les secteurs pancatalanistes - a commencé à retisser des relations avec le monde occitaniste. Parallèlement est née une association occitane qui cherche la réconciliation entre pancatalanistes et antipancatalanistes, mais il semble peut probable que les catalanistes acceptent de restituer aux Valenciens



leur siècle d'or, et surtout de renoncer à une prétendue supériorité hiérarchique par rapport au valencien et au majorquin.

Lluís Fornés est à Valence, le principal linguiste qui soutient à l'heure actuelle la théorie occitaniste de la langue valencienne<sup>184</sup>. Sa thèse doctorale intitulée : *El pensament panoccitanista, 1904-2004*, fut présentée en 2004, et elle reçut la meilleure mention "excellent *cum laude*", mais elle n'a pas influencé pour autant le verdict de l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua* sur la nature de la langue valencienne. Cet intellectuel est le président et l'*alma mater* de l'association Òc València ; outre de nombreux articles, il a publié deux livres importants, celui déjà cité *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà*, qui est un résumé de sa thèse doctorale et *La València Occitana*<sup>185</sup>. Il apporte des arguments et des documents très significatifs, avec une vision bien différente de celle de Sanchis Guarner. Par ailleurs son analyse menée depuis une perspective beaucoup plus ample, nous aide à comprendre mieux quels sont les enjeux qui se cachent derrière les théories linguistiques, et à quel point la science et l'histoire sont étrangères aux nouvelles conceptions de la vie sociale et institutionnelle, apportées par la modernité. Il se présente comme le continuateur de la théorie du linguiste français Louis Alibert (1884-1959), qui parle de famille occitano-romane pour expliquer l'existence de différentes modalités ou langues occitanes, où figurent la valencienne et la catalane, entre autres, au côté de la provençale. Toutes ensemble formeraient un diasystème qui aurait son originalité face aux deux autres familles voisines ou diasystèmes ; d'un côté l'ibéro-roman (où domine l'espagnol et le portugais) et de l'autre plus au nord, le gallo-roman (où domine le français). Face à cette thèse nous avons pu constater que l'approche de Sanchis Guarner se résume à un souci exclusif de rapprocher le valencien du catalan, quitte à assumer que le valencien est du catalan dégradé, qu'il faut réhabiliter, et que cette réhabilitation ne peut s'effectuer que par le ré-ancrage de la langue autochtone dans son modèle original, dont il n'aurait jamais dû se séparer. L'originalité valencienne est vécue comme une dégénération, voire un défaut. C'est là le résultat de l'obsession

---

<sup>184</sup> <http://www.diariodegirona.cat/ultima-dia/2010/02/04/llengua-valenciana-aquest-nom-valencia-des-del-segle-dor/385626.html>

<sup>185</sup> Lluís Fornés: *La valència occitana*. Colección "Escritores valencianos". Ajuntament de València. Impresión: 9 d'Octubre, Coop. V., (I.S.B.N. 84-88639-57-0), 152 pages.

pancatalaniste que nous avons signalée dès le début de cette partie. Celle-ci pousse des linguistes comme Sanchis Guarner et aussi Carles Salvador à traiter le catalan comme s'il s'agissait d'une langue similaire au castillan ou au français, c'est-à-dire une langue normalisée depuis plusieurs siècles, et à considérer le valencien comme une déformation malheureuse de la langue mère. Or le catalan ne peut pas être comparé au castillan ou au français, ni avant le XXe siècle, ni même après, puisque l'histoire de chaque langue montre un développement beaucoup trop différent. Le catalan finit sa normalisation en 1932, lorsque la codification lexicale est finalement effectuée, et l'on est en droit de le considérer à tous les effets comme une langue ausbau, autrement dit une langue par élaboration, ou une langue préfabriquée si l'on veut, dans le sens où ce n'est pas l'histoire qui l'a déterminée mais un groupe réduit d'individus. Il faut donc signaler l'importance du travail intensif et pratiquement exhaustif mené pendant un quart de siècle, depuis le Premier Congrès international de la langue catalane (1906), pour comprendre toute la trajectoire historique qui en résulte. En particulier certaines pratiques douteuses qui ont été appliquées et qui ont permis la réinterprétation d'importants témoignages scientifiques, comme ceux des linguistes Wilhelm Meyer-Lübke et Louis Alibert. Mais les traductions intéressées de textes écrits en langues étrangères ne sont pas suffisantes pour invalider des réalités historiques, et des lois scientifiques qui s'appuient sur des témoignages multiples et récurrents, tout au long des siècles, et nous allons en donner de nombreux exemples.

## **2.1 - La diversité dans l'unité.**

Fornés prévient qu'en linguistique il existe des règles qui permettent de définir à quel ensemble ou à quel système appartient une langue, mais qu'il est rare qu'une langue soit à la fois un système linguistique par elle-même. Cela arrive lorsque la langue est parfaitement normalisée et a atteint un degré de développement notable, comme l'espagnol ou le français. Il faut dire qu'il explique avec une grande rigueur, mais dans un langage accessible aux profanes qu'il est important de définir les termes dans lesquels on prétend parler d'une langue. Il faut spécifier si l'on veut parler en

termes scientifiques - ce qui oblige à décrire un système linguistique de référence -, ou si au contraire on veut se limiter à se rapporter à un "modèle littéraire d'usage". Car il précise que du point de vue strictement linguistique ou "intralinguistique", le système employé par les Valenciens, les habitants des Baléares et les Catalans, est bien le même ; mais c'est aussi le même que celui employé par les Gascons, les Languedociens, les Provençaux, les Auvergnats, les Limousins.... C'est-à-dire, qu'il est commun à ces habitants français qui vivent de l'autre côté des Pyrénées dans les terres de langue d'Oc<sup>186</sup>. Ce qui revient à dire que cet ensemble linguistique ou diasystème s'étend du Nord de Guéret, département français de la Creuse (région Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes, dans le Massif central) à Guardamar del Segura, au sud de la région d'Alicante (canton Vega Baja del Segura), ou bien d'une manière transversale de Bordeaux à Nice et même jusqu'à l'Alguer (île de Sardaigne) ; ce qui représente une extension géographique assez considérable. Cependant on ne peut pas dire la même chose du modèle littéraire, car parler d'un "modèle littéraire d'usage", c'est signaler des conventions généralement encouragées par des intérêts politiques, et ceci n'est plus du domaine exclusif de la linguistique et des spécialistes, d'où la présence dans les académies, d'écrivains et autres intellectuels qui aident à définir et préserver la langue. Fornés reproche que depuis plusieurs décennies on ait abusé de cette confusion entre modèle littéraire d'usage et unité linguistique, car il considère que la discussion scientifique doit être réservée aux hommes de science et que, c'est là une matière qu'on ne doit pas banaliser et encore moins, manipuler, car c'est aller à l'encontre même des préceptes scientifiques. Fornés considère que les pancatalanistes ont abusé du concept d'ensemble linguistique pour, en réalité, aider à faire triompher l'implantation d'un modèle littéraire d'usage catalaniste. Quelque chose de partiellement réussi à travers le dictionnaire d'orthographe et de prononciation (*Diccionari Orogràfic i de Pronunciació del Valencià - DOPV*) émis par l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua* le 11 juillet 2006, dont nous reparlerons dans la dernière partie.

Pour ceux qui comme Fornés défendent la thèse occitane, on doit d'abord accepter que la tradition littéraire qui s'implante à Valence au XIIIe siècle est celle des

---

<sup>186</sup> *Ibidem*, p. 20.

troubadours, grâce à un roi qui est lui-même occitan, et qui dans sa cour s'entoure de nobles qui parlent la même langue, où en tout cas de nobles qui apprécient la tradition des troubadours. Il assure que le siècle d'or valencien doit être vu comme l'héritier de cette tradition, et qu'il aurait réadapté à la fois la langue et les formes aux besoins d'une société en plein épanouissement culturel, économique et politique. En effet à Valence s'était instauré un nouveau modèle de société, sur la base d'une organisation différente où les institutions forales mettaient en place un système pré-démocratique grâce à l'élection de certains représentants ou jurés (*jurats*)<sup>187</sup>. C'était là la conséquence de la décision d'un roi qui cherchait à réduire le pouvoir des nobles sur ces terres fraîchement conquises. Ce nouveau type de société aurait conditionné la langue employée par les couches supérieures sociales, et la langue valencienne aurait été en mesure de créer un nouveau modèle littéraire - largement imité par les Catalans et les Majorquins -, en même temps qu'elle aurait contribué à stabiliser l'orthographe grâce à l'imprimerie, qui arrive un peu en retard en Espagne (1472 à Ségovie d'abord), mais qui s'implante relativement tôt à Valence. En 1474 l'imprimeur allemand Lambert Palmart présentait le premier texte littéraire, l'ouvrage poétique *Obres o Trobes en Lahors de la verge María*, écrit en valencien. Ceci est une autre preuve que dans cette ville apparaissaient des comportements sociaux nouveaux, et nous avons déjà mentionné la première traduction de la Bible en dialecte roman. Si l'invention de la koinè littéraire, ou langue commune avait mis en évidence les ressemblances de toutes ces langues issues d'un même tronc commun, en revanche elle confirmait leurs différences. Les premiers pères de la linguistique ont postérieurement réaffirmé la thèse de cette racine commune, Friedrich Christian Diez (1794-1876) d'abord, à travers ses deux œuvres paradigmatiques : *Grammaire des langues romanes* (1836-1842), et *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (1854), ensuite Wilhelm Meyer-Lübke (1861-1936) avec sa *Grammaire des langues romanes* (1890-1902), son *Dictionnaire étymologique des langues romaines* (1911-1920). Quant à son oeuvre *Le catalan. Sa situation face à l'espagnol et au provençal* (son titre en allemand : *Das Katalanische. Seine Stellung zum spanischen und provenzalischen*, édition : Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag, 1925), elle est devenue polémique, à cause de la traduction qu'on a

---

<sup>187</sup> Les jurés (*jurats*) était un organe exécutif suprême du gouvernement, formé par quatre notables ou citoyens (*ciudadans*) et deux chevaliers (*cavalliers*).

voulu en faire. Celle faite par Guillem Calaforra Castellano, aujourd'hui professeur à l'université de Valence, confirme que Meyer-Lübke rangeait le catalan dans la traditionnelle grande famille occitane. Visiblement tout au long du XXe siècle, il a existé une intentionnalité calculée pour aider à soutenir la thèse contraire, soit que le catalan est une langue indépendante de l'occitan, génératrice de ses propres dialectes, en l'occurrence le valencien et le majorquin. Il est évident que la finalité principale de la thèse pancatalaniste est de donner un support à cette conception de la langue catalane, mais autant les témoignages historiques que les opinions de nombreux linguistes actuels prouvent que la prétendue indépendance de la langue catalane est davantage le résultat d'un travail politique, que d'une constatation scientifique.

Lluís Fornés nous donne une grande liste d'auteurs qui, avant lui, ont classé le catalan et le valencien comme langues dérivées de l'occitan. Outre Raynouard, on peut remonter à l'érudit valencien Gregorio Mayans y Ciscar <sup>188</sup>(1699-1781), mais aussi à Gaspar Escolano (1610, Valencien), Andreu Bosc (1628) ou Pere Antoni Beuter (1546)<sup>189</sup>. Du côté des auteurs catalans il faut citer en particulier Antoni de Bastero i Lledó (1724), et ajouter que c'est un auteur contemporain Francesc Feliu i Torrent<sup>190</sup> qui s'est chargé d'expliquer l'idée unitaire de Bastero, soulignant que : "il faut savoir que notre langue catalane ou limousine est la même que l'ancienne langue provençale qui se parlait dans le comté de Provence et les autres avoisinants"<sup>191</sup>. Cet auteur précise d'ailleurs que : "Tous les auteurs catalans depuis le Moyen Âge assument dans un certain degré la communauté linguistique avec les Occitans"<sup>192</sup>. Fornés informe aussi que le linguiste et romaniste allemand Georg Kremintz, (1945), rapporte qu'Antoine Fabre d'Olivet (1767-1825), érudit et humaniste français (languedocien) aurait été : "un des premiers à se rendre compte de la proximité linguistique de l'occitan et du catalan".<sup>193</sup> Il est important de signaler qu'un auteur valencien, cité par

---

<sup>188</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 235.

<sup>189</sup> *Ibidem*, voir ces trois auteurs cités à la page 276.

<sup>190</sup> *Ibidem*; cite: *L'obra filològica d'Antoni Bastero i Lledó*. Thèse 24 janvier 1997. Département de Philologie et Philosophie de la Faculté de Lettres de l'université de Gérone.

<sup>191</sup> *Ibidem*, p. 240.

<sup>192</sup> *Ibidem*, p. 241; cite Francesc Feliu i Torrent (1999): "Coneixement i percepció de la llengua catalana en l'obra d'Antoni Bastero". En *Estudis de Filologia Catalana*, a Cura d'August Rafanell i Pep Balsalobre. Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

<sup>193</sup> *Ibidem*, p. 242.

Sanchis Guarner, Jordi Colomina, actuellement membre de l'*Acadèmia Valenciana de la Llengua* défend aussi la filiation occitane : "El valencià dins l'espai occitano-romànic: paral·lismes lèxics i fraseològics"<sup>194</sup>. Des auteurs plus jeunes comme Eduard Mira ou Julià Corbí reconnaissent aussi expressément la racine occitane du catalan<sup>195</sup>, ainsi que Joaquín Calomarde<sup>196</sup>. Mais parmi ces plus jeunes auteurs c'est sans doute Abelard Saragossà<sup>197</sup> qui avec sa grammaire valencienne a franchi un pas plus décisif vers la thèse occitaniste. Un autre auteur, occitan, Jacme Cabanas a aussi écrit un dictionnaire où il montre l'importance de conserver cette idée d'une conscience d'unité globale. Il faut dire que du côté occitan les auteurs sont nombreux à situer le catalan dans le même diasystème : nous avons aussi Robert Lafont, Pierre Bec ou Domergue Sumien ; et nous reparlerons de ces deux auteurs un peu plus loin. Visiblement pendant ces dernières années la thèse occitaniste a pu renaître de ses cendres, parce qu'il existait de multiples témoignages qui l'avalisaient, or Sanchis Guarner, conscient du danger politique que représente la thèse occitaniste pour le pancatalanisme, les passa systématiquement sous silence, arrivant même à nier cette filiation.

Sanchis Guarner, en tant que philologue n'a pas hésité à qualifier le provençal, ou langue d'Oc, de "langue étrangère"<sup>198</sup>, en même temps qu'il s'est vu obligé de reconnaître que le catalan et le provençal se ressemblent beaucoup<sup>199</sup>. Une attitude qui peut sembler contradictoire si l'on pense que justement toute la force de la thèse pancatalaniste se base sur le fait que les différences entre le catalan et le valencien ne sont pas importantes. Mais comme nous l'avons signalé auparavant, ce débat est contaminé par la politique, c'est pourquoi le degré d'importance de ces différences est proportionnel à ce que ces différences sont censées signifier. Sanchis Guarner affirme que le substrat préromain du provençal est celte, alors que celui du catalan serait ibérique. Il ne mentionne pas le superstrat qui en réalité est la partie qui nous intéresse le plus : celle qui touche la période du VIe au XIIe siècles, moment où les

---

<sup>194</sup> *Ibidem*, p. 289, cite: "El valencià dins l'espai occitano-romànic: paral·lismes lèxics i fraseològics". A Paraula d'Oc, València, pp.7-26.

<sup>195</sup> *Ibidem*, p. 290.

<sup>196</sup> *Ibidem*, p. 292, cite: J. Calomarde (1996): *La vertebración valenciana*. Carena editors. València, p. 146.

<sup>197</sup> *Ibidem*, p. 290, cite: Abelard Saragossà (2003): *Gramàtica valenciana raonada i popular*. - *Els fonaments*-. CEIC Alfons el Vell, Gandia, p. 253.

<sup>198</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 23.

<sup>199</sup> *Ibidem*, p. 101.

dialectes romans évoluent de par eux-mêmes sans la référence de Rome. Sanchis Guarnier ne donne aucune explication : une attitude étonnante si l'on pense qu'il se donne la peine d'écrire tout un livre pour prouver la catalanité du valencien, en évitant néanmoins de donner des arguments précis pour justifier la différence entre le catalan et l'occitan. Il se sert tout simplement de la différence des substrats pour maintenir le mur de contention face à la langue d'Oc, et donner ainsi la raison au manifeste anti-occitaniste de 1934. Nous croyons que de la part d'un spécialiste en linguistique, il aurait été beaucoup plus professionnel d'apporter des explications comme celles de l'académicien Josep Alemany y Bolufer (1866-1934). Celui-ci pour contredire les affirmations de Meyer-Lübke sur ce point affirme que : "El catalan por sus orígenes es ibérico, es español, y no provenzal, ni nacido fuera de España, aunque se haya creído por algunos"<sup>200</sup>. Il ajoute que le catalan partage avec les autres langues ibériques la diphtongue "yod", combinaison du "e" et "o" , et que le son "ll" qui est censé différencier le catalan du provençal pour Meyer-Lübke, est en réalité un trait "fondamentalement hispanique"<sup>201</sup>, qui se retrouve dans une partie de l'Aragon oriental, dans une partie du territoire léonais, et aussi en Galice. Il remarquait aussi que la conservation du "f" et du "g" en début de mot, ne sont pas non plus des caractéristiques qui séparent le catalan de l'espagnol. Il mentionnait comme ouvrage de référence le livre du directeur de la *Real Academia Española*, Ramón Menéndez Pidal, *Orígenes del español* (p. 521, 522 et 523), précisant que les pages citées apportaient des explications tout à fait suffisantes pour réfuter d'une manière convaincante la thèse de Meyer-Lübke. Mais Sanchis Guarnier avait plusieurs raisons pour ne pas citer les explications de l'académicien de la *Real Academia Española*, si opportunes pour nier la racine occitane du catalan. D'abord parce qu'il évitait de reconnaître le poids important de la thèse occitaniste, défendue par un linguiste réputé comme Meyer-Lübke, ensuite parce qu'il souhaitait ne pas faire connaître la thèse hispanique soutenue par Alemany Bolufer, mais aussi par Menéndez Pidal, car ce sont des noms aussi qui causent un grand respect. Pourtant cette thèse défend l'originalité du catalan, mais elle défend aussi l'originalité du valencien. Dans ce cas,

---

<sup>200</sup> Josep Alemany y Bolufer dans son discours de réponse à Luis Fullana y Mira : "Origen del valenciano y demás lenguas románicas", le 11/11/1928 à la RAE. Consulté en ligne le 17/09/2016. [http://www.rae.es/sites/default/files/Discurso\\_de\\_ingreso\\_Luis\\_Fullana\\_y\\_Mira.pdf](http://www.rae.es/sites/default/files/Discurso_de_ingreso_Luis_Fullana_y_Mira.pdf), p. 53.

<sup>201</sup> *Ibidem*, p. 52.

les deux langues ont un tronc commun, c'est-à-dire la langue romane, mais avec une évolution propre. Entre le VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, les respectifs substrats font diverger les deux langues. Les Occitans marquent aussi leurs différences respectives mais les langues vont continuer de former un univers culturel commun qui va s'étendre même sur les comtés catalans et sur le royaume valencien. Ce qui donne toute la force à la thèse occitaniste, qui se base sur un corps bibliographique de plusieurs siècles où les langues ont un modèle littéraire commun, quoiqu'au niveau purement linguistique il existe des particularités du côté sud des Pyrénées qui trahissent la pure orthodoxie, mais nous y reviendrons.

L'attitude de Sanchis Guarner est grave dans le sens où son raisonnement n'a pas comme finalité la recherche de la vérité. Sa motivation est d'ordre politique, il crée un raisonnement adapté à ses prétentions, raison pour laquelle il évite sciemment de donner des explications qui peuvent compromettre très sérieusement la thèse pancatalaniste. Il se sert du matériel qui lui convient pour reconstruire un passé littéralement à la mesure des besoins du présent et du futur. Ainsi Sanchis Guarner se garde bien de ne pas citer la thèse hispanique, afin d'annuler tout possible débat, et nous verrons comment Fuster le clot définitivement en décrétant que les Valenciens mozarabes avaient complètement disparu au moment de la reconquête. Conséquence la langue apportée par les colons était forcément le catalan. Tenant compte que la langue mozarabe était alors la langue d'un peuple soumis aux Maures, que l'analphabétisme était presque total - ceux qui n'étaient pas analphabètes écrivaient en latin, ou même en arabe -, on comprend que les possibilités de trouver des vestiges de cette langue, antérieurs à la reconquête, sont très réduites<sup>202</sup>. La thèse pancatalaniste profite ainsi d'un vide de l'histoire pour se bâtir une légitimité qui reste très douteuse. Et Sanchis Guarner se garde bien de rapporter les explications d'Alemany Bolufer, parce qu'il serait obligé alors d'exposer toutes ses raisons, et de mettre en évidence qu'avec l'opposition à la thèse occitaniste se formule une thèse hispanique qui non seulement donne tout son crédit à la thèse catalaniste, elle donne aussi toute sa force à la thèse mozarabe de Fullana. Et comme il était très difficile de

---

<sup>202</sup> Néanmoins on peut consulter les travaux de Leopoldo Penyarroja Torrejón, nous en donnons une liste un peu plus loin, en note n° 245.



mettre en doute les connaissances et le niveau d'expertise d'Alemany Bolufer, Sanchis Guarner a préféré se limiter à le critiquer<sup>203</sup>, en lui reprochant de ne pas avoir employé ses talents de linguiste à étudier sa propre langue. Précisons que Josep Alemany Bolufer était aussi valencien. Ceci prouve le sectarisme qui caractérise le pancatalanisme, et renvoie aux nouveaux liens de fidélité que retisse le nationalisme. Nous reviendrons plus loin sur ce discours, ce qui nous importe de mesurer c'est ce critère politique avec lequel Sanchis Guarner a rédigé son livre, s'efforçant de rapporter des témoignages les plus anciens possibles pour avaliser la thèse officielle catalaniste, mais en évitant toute citation - même les plus autorisées comme celle d'Alemany - qui défendent exactement le contraire de ce qu'il affirme. Le grand problème avec Alemany était le même qu'avec les érudits de l'*Academia de Buenas Letras de Barcelona*, on ne pouvait pas traiter ces adversaires d'ignorants, il fallait faire le vide autour d'eux. La doctrine pancatalaniste, expression du nationalisme catalan, s'est révélée comme une conception totalitaire, à partir du moment où les catalanistes ont cherché à exercer leur contrôle sur les travaux scientifiques "sensibles" en la matière, et où ils ont tâché d'annuler tout esprit critique. La complicité des maisons d'édition est parfaitement dépisable puisque Josep Alemany Bolufer en fait la démonstration dans son discours de réponse à Luis Fullana, le 11 novembre 1928. Il critique ouvertement le rôle joué par la maison d'édition Espasa-Calpe qui se rendait complice de divulguer la théorie que le valencien est une modalité du catalan. Et il donnait plusieurs exemples que nous citerons dans le chapitre suivant. Il faut dire qu'*Espasa Calpe* est le résultat d'une fusion (1925) entre une maison d'édition catalane *Espasa* (créée en 1860) et une autre madrilène *Calpe* de tradition moins ancienne (créée en 1918). Sur ce point la force du secteur éditorial catalan en Espagne est manifeste, voire entre autres depuis des maisons d'édition comme *Salvat* (créée en 1869) jusqu'à l'actuelle *Planeta* (créée en 1949) qui est aujourd'hui la maison d'édition la plus puissante d'Espagne, et une des plus importantes au niveau mondial. Elle possède des journaux (quotidien *La Razón*), des chaînes de télévision (*Antena 3*, *la Sexta* et d'autres) et de radio (*Onda Céro*). Elle édite sous toutes les formes en Espagne, Portugal, France et Amérique Latine. En 2014 elle était considérée la

---

<sup>203</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 59.

huitième du ranking mondial composé de 56 sociétés<sup>204</sup> ; la deuxième maison espagnole était le groupe Santillana, et elle occupait une position beaucoup plus bas du classement, le numéro 24. Le rapport de la fédération des éditeurs<sup>205</sup> de 2014 montre que les associations d'éditeurs catalans dépassent en importance ceux de Madrid (43,4% du chiffre d'affaires pour Madrid contre 49,5% pour la Catalogne). Benedict Anderson met les communautés imaginaires en relation directe avec le capitalisme d'imprimerie (1492), et nous pouvons mesurer alors à quel point les catalanistes ont été particulièrement bien placés. Ainsi l'affirmation de Benedict Anderson prend tout son sens : "La lengua impresa es lo que inventa el nacionalismo, no una lengua particular por sí misma"<sup>206</sup>. Raison pour laquelle il a été possible de construire en Espagne une version officielle complètement neuve, sans tradition historique, pour définir la langue valencienne dans les termes dans lesquels le fait la RAE actuellement : "Variedad del catalán que se habla en gran parte del antiguo reino de Valencia y se siente allí comúnemente como lengua propia"<sup>207</sup>. Il est clair que les Valenciens n'ont pas eu, ni au début ni à la fin du XXe siècle une force financière comparable. Ils n'ont pas un poids spécifique dans le monde de l'édition, et surtout, ils n'ont pas cette influence sociale et politique nécessaire pour contrer ce genre d'opération. Depuis la formation du premier capitalisme mondial catalan, le pouvoir catalan n'a jamais disparu, le franquisme a pu l'annuler politiquement mais pas économiquement. Les catalanistes ont pu conserver une certaine infrastructure clandestine qui leur a permis de maintenir vivant leur acquis politique, comme le statut d'autonomie décrété sous la Seconde République. Nous savons qu'il a existé un gouvernement catalan en exil, qui s'appuyait sur l'infrastructure de l'IEC. Badia i Margarit précise que :

Dans la clandestinité, il nomma de nouveaux membres, tint des réunions, rétablit les relations internationales, publia même des travaux de recherche (en défiant la censure, sous prétexte que la recherche en était dispensée). L'autorité gouvernementale, qui avait pris toutes les mesures possibles contre l'Institut, décida finalement de l'ignorer. Et celui-ci, peu à peu,

---

<sup>204</sup> Observatorio de la lectura y el libro du 18/07/2014: <http://www.mecd.gob.es/dms/mecd/cultura-mecd/areas-cultura/libto/mc/observatoriolect/redirige/presentacion/ranking/ranking.pdf> consulté le 26/03/2017.

<sup>205</sup> [http://federacioneditores.org/img/documentos/Comercio\\_Interior\\_15.pdf](http://federacioneditores.org/img/documentos/Comercio_Interior_15.pdf) consulté le 26/03/2017.

<sup>206</sup> Benedict Anderson: *Comunidades imaginadas...*, op. cit., p. 190.

<sup>207</sup> <http://dle.rae.es/?id=bHykki2>

augmenta ses activités, jusqu'à en arriver à un moment où la presse elle-même en rendait compte.<sup>208</sup>

Le résultat à Valence s'est traduit en un réflexe qui devient à présent presque séculaire : tourner les yeux vers Barcelone. Sanchis Guarner a donc continué de rapprocher le valencien du catalan tout en rêvant à un retour à une démocratie, où les catalanistes revendiqueraient aussitôt leur ancien statut d'autonomie. Sa manière de nier radicalement la thèse occitaniste, sans daigner en aucun moment faire la moindre référence aux auteurs classiques qui la soutenaient, est une preuve de son parti pris :

L'influence du substrat indigène était plus fort dans les pays de romanisation tardive et peu intense. Ceci explique pourquoi au Nord hispanique, comme au Nord de la Gaule ont perduré avec beaucoup plus d'activité les substrats linguistiques préromains. Ceci provoqua que le castillan et le français se soient révélés plus innovateurs et éloignés de leur racine mère et aussi de leurs différentes branches. Par contre cela explique pourquoi le catalan et le provençal se ressemblent autant, bien que leurs substrats soient différents ; en effet alors que celui du catalan est ibérique, celui du provençal est celte.<sup>209</sup>

L. Fornés a été lui aussi très surpris de voir Sanchis Guarner, employer les qualificatifs "artificielle" et "étrangère" pour désigner la langue limousine, ou provençale, et il a repris textuellement la citation pour en faire son analyse : "Jusqu'au XVe siècle, les poètes cultivés de Catalogne, Valence et Majorque n'écrivaient pas dans leur propre langue, mais en provençal, dans la langue artificielle des troubadours, c'est-à-dire dans une langue étrangère en fin de compte"<sup>210</sup>. Il a qualifié cette affirmation de "dure"<sup>211</sup>, et il a fait une réflexion qui nous semble bien à propos. Il a rappelé que l'allemand est une langue standard, qui a été conçue pour unifier de multiples dialectes, et cependant aucun auteur n'a jamais eu l'idée saugrenue de qualifier l'allemand actuel de langue "artificielle". Il est donc bien manifeste que derrière ces considérations soi-disant linguistiques se cachent des priorités politiques, et nous pouvons voir comment les paroles de Sanchis Guarner sont répétées comme on répète une norme, par tous ceux qui professent la foi pancatalaniste. Ceux-ci respectent la forme et le fond du message, car ils s'assurent de le reproduire sur les tribunes littéraires pour garantir autant que possible ce caractère non questionnable

---

<sup>208</sup> Antoni M. Badia i Margarit: "L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes. Esquisse d'histoire...", op. cit., p. 9.

<sup>209</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 101.

<sup>210</sup> *Ibidem*, p. 136.

<sup>211</sup> Lluís Fornés: *La València Occitana...*, op. cit., p. 92.

que les pancatalanistes s'efforcent toujours d'imprimer à leurs déclarations. Fornés nous donne un exemple de cette stratégie :

Antoni Ferrando, et de nombreux autres auteurs ont également utilisé la même expression : "Jusqu'aux années 1425-1430, moment où meurt Jordi de San Jordi, et où Ausiàs March commence son activité poétique, nos auteurs et surtout ceux qui participaient aux concours littéraires, continuèrent d'écrire dans la langue occitane artificielle"<sup>212</sup>.

Comment ne pas s'étonner que ce même auteur, Antoni Ferrando Francés se soit donné la peine de faire pratiquement une réplique du travail effectué par Sanchis Guarner, dans un ouvrage intitulé : *Consciència idiomàtica i nacional dels valencians*<sup>213</sup>. Fornés assure qu'il s'efforce tout au long de son livre d'apporter des exemples où l'on donne le nom de langue catalane à la langue valencienne. Pour cela il se serait basé fondamentalement sur le travail d'un auteur catalan : Rubió i Lluch. Fornés rappelle que donner le nom de langue catalane à la langue valencienne est une pratique propre de nombreux écrivains catalans, mais que les exemples cités par eux font toujours référence à des textes non littéraires. Ce qu'a fait Sanchis Guarner avec son livre *La llengua des valencians*, et ce qu'a fait Ferrando Francés qui l'a imité, n'avait jamais été réalisé antérieurement par aucun auteur valencien. Cette inquiétude de chercher à imposer la légitimité du nom de langue catalane pour la langue valencienne est une exigence du pancatalanisme ; une exigence du XXe siècle. C'est pourquoi Sanchis Guarner s'efforce comme il peut de réinterpréter l'histoire à la convenance d'une idée politique qui est néanmoins contredite par les témoignages historiques. En effet, artificielle ou pas, par le passé la langue limousine (*llengua llimusina*) était considérée la langue cultivée par rapport au dialecte roman populaire qui était totalement aboli du monde littéraire. Il rapporte lui-même comment justement un catalan, Ramón Vidal de Besalú (1160-1210) codifia *la parladura de lemosí*, donnant à son travail le titre de : *Los trazos de trobar*" et précisant que celui-ci représentait : "la grammaire la plus ancienne qui se soit conservée d'une langue moderne"<sup>214</sup>. À noter qu'il ajoute que c'est un autre catalan de Barcelone, Lluís d'Averçó, qui au XIVe siècle aurait écrit le

---

<sup>212</sup> *Ibidem*, L. Fornés cite: Antoni Ferrando Francés. *Els certàmens poètics valencians*. Institució Alfons el Magnànim, València, 1983, p. 53.

<sup>213</sup> Fornés, Lluís: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit. p. 267, Fornés cite : Antoni Ferrando Francés (1980) : *Consciència idiomàtica i nacional dels valencians*. Edició de l'autor. Imprenta Ferma, València.

<sup>214</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit. , p. 24.

*Torcimany*, qui se consacrait à prouver que le limousin était la langue par excellence de la poésie, en opposition au catalan<sup>215</sup>. Mais Fornés nous montre que par dessus tout c'est un sentiment d'unité de la langue<sup>216</sup> (voir en annexe document n° 13, le paragraphe : "De 'Las razos de trobar' a Euphemia Llorente") qui s'est manifesté au long des siècles et qui a poussé à un réflexe réitératif : celui d'essayer de marquer des normes littéraires unitaires pour un ensemble de territoires qui n'avaient pas un cadre politique unitaire. Mais à ce moment, langue et territoire ne formaient pas un binôme systématique dans les mentalités, les vraies différences étaient toujours d'ordre social, d'où cette nébuleuse persistante au long des siècles. Justement cette conscience d'unité ressort lorsqu'on fait le point des oeuvres qui ont renvoyé à cette notion de collectivité plurielle autour d'un même modèle littéraire. Le premier fut effectivement Raimon Vidal de Besalú, au début du XIIIe siècle avec *Las Razos de Trovar*. Le deuxième fut Jofré de Foixà qui écrivit à la fin de ce même siècle et depuis la Sicile les *Regles de Trovar*, un manuel de composition et grammaire abrégés d'occitan. Au début du XIVe siècle, c'est-à-dire le siècle suivant, à Inca (Îles Baléares), Berenguer d'Anoia rédigea *Miralh de Trobar*, qui perpétuait les propositions faites par les auteurs antérieurs. Encore au milieu de ce même siècle, Fornés nous parle de Joan de Castellnou qui composa à Toulouse le *Compendi de la conexença dels vicis que.s poden esdevenir en los dictats del Gay Saber*. L'essai suivant se déroulait naturellement à Valence, car le XVe siècle était le siècle valencien, et Fornés nous signale qu'en 1471 exactement, Jaume March, l'oncle du grand poète Ausiàs March (1397-1459), écrivit son livre *Llibre de concordances o diccionari de rims*. C'est à la fin de ce même siècle qu'apparut le grand dictionnaire élaboré en Catalogne par Lluís Averçó, *Lo Torcimany*, que nous avons cité avant. Après deux siècles d'apparente inactivité, c'est encore à Barcelone, en 1724, que Josep Bastero, cité avant publia une œuvre d'occitan classique : *Crusca provenzale* qui suivait la même philosophie. Et lorsqu'au XXe siècle l'occitaniste catalan, Joseph Aladern, s'interroge sur la nature du catalan, avec ce titre éloquent : *Lo catala ¿es Idioma o dialecte ?* il met encore toutes les modalités de la langue d'oc, sur un même niveau d'égalité. Ceci prouve à nos yeux que la classification opérée par les

---

<sup>215</sup> *Ibidem*.

<sup>216</sup> Livre - Revue: *Paraula d'Oc : Euphemia Llorente de Domingo*. N° 2, mai 1998. Centre Internacional de Recerca i Documentació Científica d'Oc. Ap. 2370. 46080 Valencia. p. 17-18. (voir doc. 14).

catalanistes à partir de 1934 est contraire à la tradition, contraire à l'histoire, et prouve surtout que le concept de langue comme on commence à le comprendre au début du XXe siècle est un concept qui n'est pas transposable au passé. De tout ceci il ressort que les différences se manifestaient non pas au niveau de la langue, mais au niveau social. Le domaine littéraire était résservé aux classes élevées, et celles-ci situaient leur cadre de référence à l'intérieur d'un ensemble de territoires qui n'ont jamais formé un pays et où, les règles de la linguistique ont été ignorées, pour la bonne raison que cette science n'existait pas. L'influence des troubadours a été telle que même Fullana reconnaît que l'évolution linguistique de la langue valencienne et catalane a été très similaire. Malgré tout le catalan n'a jamais été pendant le Moyen Âge, et même longtemps après, une langue de culture ; c'était une langue populaire, donc officiellement ignorée. Seul le valencien est parvenu à franchir la barrière sociale, et on doit supposer qu'il l'a fait avec les conditions de son époque, soit l'influence de l'occitan et plus particulièrement du provençal qui avait été la langue des troubadours. Disons que les critères de l'époque ne peuvent pas être homologables à ceux qu'ils seraient dans l'actualité, où les normalisations se complètent avec des gros dictionnaires qui marquent des formes définitives, et difficilement transformables. Le siècle d'or valencien est une création originale qui s'inscrit dans un contexte précis, qui n'est justement pas l'habituel, puisque c'est une société qui se construit sur des bases nouvelles sur le plan culturel. C'est-à-dire qu'il faudrait mettre en parallèle cette maturité sociale qui produit ce changement dans le traitement de la langue pour assumer que ce qui se passait à Valence, n'était pas le produit d'un hasard. Sur ce point, il nous semble que les critères définis par l'auteur Coseriu sont plus plausibles et crédibles : "Hasta la formación - si no definitiva, por lo menos muy avanzada - de las lenguas comunes y literarias (siglo XII-XIV), deberíamos hablar, no de *lenguas románicas*, sino de sistemas dialectales románicos"<sup>217</sup>. En effet tant que la langue n'avait pas son statut de langue, elle n'était qu'un dialecte de plus, ou un parler populaire de plus. Les explications de Casanova vont à notre avis dans cette même direction lorsqu'il situe en ligne de considération le fait que les langues aient pu être également comme les individus, sujettes à une certaine ascension sociale, en fonction

---

<sup>217</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà*. .., op. cit. p. 229: cite Eugenio Coseriu: *Introducción a la lingüística*. Editorial Gredos, S. A., Madrid, 1986, p. 46.

des circonstances historiques. Ce serait bien là le cas du valencien au XIV et XVe siècles : "Le centre du changement linguistique, la zone où mûrissait la langue était Valence ; c'est là que naissait une nouvelle mentalité, avec des attitudes plus modernes, et pratiques, plus urbaines"<sup>218</sup>. Paradoxalement ces arguments apportés par Emili Casanova, n'étaient pas destinés à investir la langue valencienne d'une originalité, mais à justifier que les différences entre les deux langues étaient faibles, et que Canals - le premier valencien qui marquait la différence entre la langue valencienne et la catalane -, le faisait pour montrer son allégeance au souverain, et non pas pour témoigner de différences transcendantes. Malgré tout à notre avis, il met le doigt sur le critère déterminant, à savoir que la langue valencienne recevait un traitement différent par rapport à ses semblables, et qu'elle prenait une visibilité politique et culturelle qu'aucune des modalités soeurs n'avaient alors. Raison de plus pour insister sur le fait que la langue valencienne ne peut pas être assimilable à la catalane, puisqu'il se produisait des circonstances nouvelles qui donnaient à la langue une autre dimension, la dimension littéraire. Et si justement les auteurs du XVe siècle ont spécifié qu'ils écrivaient en valencien et non pas en catalan, c'est parce que malgré les ressemblances, ils étaient conscients d'une différence importante entre les deux langues.

L. Fornés explique justement que c'est lorsque arrive le premier chancelier du roi à Valence, Mateu Adrià (1354-1364), que commence à se former dans cette ville une langue à la mesure des nouveaux besoins. Et cette langue ne pouvait pas se bâtir sur un parler populaire rustre, car il spécifie qu'il s'agissait de définir une langue soignée, digne d'être à la hauteur des documents officiels qu'elle devait retranscrire. C'est cette nouvelle langue élaborée par des personnes particulièrement cultivées qui permit la création d'un nouveau modèle de prose, uniforme, qui aurait imité la koinè occitane, "mais en prenant comme base cette fois la langue au sud des Pyrénées"<sup>219</sup>, précise Fornés. Son passage au monde littéraire se produit lorsque les auteurs valenciens - en particulier Ausiàs March - l'adoptent, et cela arrive précisément au moment où la lyrique des troubadours entrait en décadence, à cause de la

---

<sup>218</sup> *Ibidem*, p. 272; cite Emili Casanova : *El lèxic d'Antoni Canals*. Institut de Filologia Valenciana/Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1988.

<sup>219</sup> Lluís Fornés: *La València Occitana...*, op. cit. p. 90.

prépondérance que commençait à acquérir le français dans les territoires occitans. D'un autre côté, c'était aussi la force politique et économique du nouveau royaume valencien qui contribuaient à donner une influence et aussi une diffusion à ce modèle littéraire novateur. Et nous notons comment le support institutionnel devient le véritable promoteur de la langue, soit du changement. Disons que l'élan vient toujours d'en haut, et prétendre comme l'affirment les nationalistes que l'élan vient d'en bas est une supercherie. La langue du peuple n'a en réalité jamais intéressé personne ; on choisissait une langue parlée par des élites et plus près des élites se trouvait une langue et plus, elle avait de probabilités de devenir une langue de culture. Les catalanistes ont choisi le parler barcelonais parce que c'était le parler de la bourgeoisie catalane. Nous avons ici le témoignage d'un noble valencien du XVI<sup>e</sup> siècle, Martí de Viciano, qui nous aide à nous resituer dans la perspective de l'époque :

Comme le roi [D. Jaume], les siens et sa cour et nombre de ses vassaux parlaient la langue de Provence et de Limoux, celle qui généralement a prévalu, non sans grands mélanges avec d'autres langues [de la part des aventuriers et autres conquérants], toute entière et dans son ensemble, elle fut désignée langue limousine. Avec elle a été écrit le livre des Lois forales du Royaume, les œuvres de Ausiàs March, et de nombreux livres excellents qui témoignent de cette première langue.<sup>220</sup>

Celui-ci reconnaît ouvertement la présence de langues occitanes à la cour du roi, un roi, rappelons-le qui était lui-même occitan. Jaume I ou Jacques I (1208-1276), qui avait reconquis Valence, était né à Montpellier, de mère occitane. Il avait passé les premières années de sa vie sur ces terres du sud de la France, et il n'est pas incongru de supposer que même si les Occitans étaient minoritaires à sa cour, leur présence ait pu être habituelle. Par ailleurs il faut tenir compte du fait que le repeuplement de Valence se fit avec des gens de provenances diverses, sur une base linguistique, majoritairement occitane, si on admet la présence plus significative d'Aragonais, de Catalans et aussi d'Occitans. Nombreux sont les auteurs qui situent l'aragonais comme une langue d'origine occitane ; Fornés cite Kremnitz qui rapporte les paroles de Fabre d'Olivet (1767-1825) : "On parlait cette langue [langue d'Oc] dans tout l'Aragon"<sup>221</sup>, mais il rappelle aussi que Gregorio Mayans le revendiquait : "Comme nous pouvons

---

<sup>220</sup> Manuel Sanchis Guarner : *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 25 cite : Martín de Viciano: *Libro de las alabanzas de las lenguas hebrea, griega, latina, castellana y valenciana*. Valencia, 1574, p. 26.

<sup>221</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà*. .., op. cit. p. 243; cite: Kremnitz, Georg (1988). Fabre d'Olivet, *La langue d'oc rétablie. Grammaire*. Édition avec introduction et notes de Georg Kremnitz. Ed. Braumüller, Universitäts-Verlagsbuchhandlung, Vienne, p. 25.



constater, nous revenons à la même idée que Mayans<sup>222</sup>, car il situait l'aragonais comme une dérivation du limousin (*lemosí*), le voyant à la fois comme un parler de transition entre le castillan et le limousin (*lemosí*)<sup>223</sup>. Lluís Fornés dans son autre livre, intitulé: *La València occitana*, explique aussi pourquoi il y a de bonnes raisons pour supposer que l'intercompréhension entre l'aragonais et le valencien de l'époque était plus que probable<sup>224</sup>. Il suggère d'ailleurs des recherches dans ce sens et il cite les écrits de personnalités historiques (Tomàs Périz de Foces, Juan Fernández de Heredia) qui justement offrent des pistes possibles pour étayer cette thèse. Nous avons aussi le témoignage de Domergue Sumien<sup>225</sup> qui classe ouvertement l'aragonais dans le diasystème occitano-roman, et nous reparlerons de lui un peu plus loin. Mais à cette époque aucune de ces langues n'était codifiée, sauf le provençal. Sachant que la norme était fixée par le roi et sa Cour, il n'est pas insensé de supposer que le provençal était le modèle dominant, mais que la présence d'autres parlers ait pu produire des influences, au point d'introduire de nouveaux mots, expressions ou tournures. Si on fait un parallélisme avec l'Amérique hispanique, on peut imaginer des situations similaires qui justifient des différences dans le vocabulaire et aussi dans la prononciation. Et si cela est déjà observable sur la base d'une langue académiquement codifiée, comme l'était le castillan, quel effet doit-il se produire sur une langue non codifiée où le dépistage est beaucoup plus compliqué à faire. De là, cette conception d'une langue métissée qui nous paraît tout à fait vraisemblable, et qui se dégage de certains témoignages, comme celui que relève Sanchis Guarner lui-même, de la plume d'un religieux, Francesc Eiximenis (1330-1409) établi à Valence, mais d'origine catalane (de Gérone) : "L'hypothèse de l'heureuse conjonction de diverses langues dans la composition du valencien, avait déjà été formulée par le gironnais Eiximenis en 1383"<sup>226</sup>, il rapportait ses propres paroles : "Cette terre a un langage composé de diverses langues qui lui sont voisines, et de chacune, il a retenu ce qui lui a semblé

---

<sup>222</sup> *Ibidem*, p. 243.

<sup>223</sup> *Ibidem*, p. 238: cite: Martínez Alcalde, María J. (1993): *Las ideas lingüísticas de Mayans*. Publ. del Ayuntamiento de Oliva, p. 234.

<sup>224</sup> Lluís Fornés: *La Valencia Occitana...*, op. cit., p.113-118.

<sup>225</sup> Sumien, Domergue : "Les langues romanes centrales vers une nouvelle convergence : catalan, occitan, aragonais, aguiainais (pointevin-saintongeais)". Hápax. Revista de la Sociedad de Estudios de Lengua y Literatura, ISSN-e 1988-9127, Nº 6, 2013, p.-135-163. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=4613602> Consulté le 18/05/2014.

<sup>226</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 25

meilleur."<sup>227</sup>. Ceci renforce l'idée que le valencien est une langue originale, même si elle s'est formée à partir de langues similaires, et même si au niveau purement linguistique les différences ne sont pas importantes, parce que le substrat dominant est toujours occitan. À une époque où la linguistique n'existait pas, et où les langues n'avaient pas le même traitement, parce que seule comptait la langue parlée par le roi et son entourage - sans compter le latin -, il est certain que le fait d'élever une prose à la catégorie littéraire devait distinguer cette langue des autres, indépendamment de toutes les ressemblances que cette langue pouvait avoir avec ses voisines. Nous comprendrions mieux dans ces conditions que les auteurs valenciens du siècle d'or aient toujours revendiqué la désignation de langue valencienne, et que nulle part est apparue une mention explicite qui ait pu situer le valencien comme une modalité du catalan. Une chose qui aurait été absolument impensable pour les gens de cette époque, puisque le catalan n'était pas une langue littéraire. Par contre si nous nous situons au-dessus des langues populaires, à l'intérieur de la catégorie supérieure, en pensant bien sûr à une classe sociale élevée, on voit comment les comparaisons se sont effectivement produites. On a pu alors comparer ou identifier le valencien au limousin, en tant que langue de culture, mais avec un avantage significatif, celui d'avoir été capable de dépasser le modèle d'origine. Ce qui justifierait l'orgueil et la constance avec lesquels les auteurs valenciens du siècle d'or précisaient toujours qu'ils écrivaient ou qu'ils traduisaient au valencien. Notons que de la même manière qu'ils ne disaient pas qu'ils traduisaient en catalan, ils ne disaient pas non plus qu'ils traduisaient en provençal ou en limousin. Et tout ceci malgré le fait que le concept nationaliste qui existe aujourd'hui par rapport à la langue est une chose qui ne peut pas être transposable à cette époque. Mais ce qui est certain, c'est que ces auteurs du siècle d'or ont tous revendiqué leur condition de Valencien - même si leurs origines étaient catalanes (ce qui semblait être le cas de Joanot Martorell) -. À nouveau faisons une transposition avec le continent américain, en particulier les États-Unis qui est le pays le plus riche. Indépendamment de leurs origines les Nord-Américains se sont vite sentis fiers d'appartenir à une nouvelle nation qui s'est formée sur des structures nouvelles, beaucoup plus démocratiques, malgré un passé violent. Ceci peut nous

---

<sup>227</sup> *Ibidem*, p. 25 et 26.

aider à comprendre que l'atmosphère de Valence devait être exceptionnelle pour l'époque, en tant que nouvelle terre irradiant un grand dynamisme commercial, politique et aussi culturel. Répétons qu'on arriva même à traduire la Bible - le grand livre sacré - celui qui enferme la liturgie chrétienne, l'idéal même qui légitimait politiquement la Reconquête. Nous nous hasardons à supposer que cette traduction a pu être une initiative de ces réfugiés cathares dont Lluís Fornés nous parle dans son livre. En tout cas ceci fut considéré comme un acte révolutionnaire, d'où la postérieure interdiction.

L'opinion de Carles Ros, recueillie par Sanchis Guarner confirmerait en tout cas l'hypothèse d'une langue épurée et améliorée par rapport à son modèle de base. Rappelons qu'il était notaire et qu'il avait rédigé des dictionnaires et diverses œuvres consacrées à la conservation et l'amélioration du valencien: "Au XVIIIe siècle, le notaire valencien Carles Ros aurait considéré que Valence était pour la langue limousine ce que Tolède était pour le castillan"<sup>228</sup>. Cette perception que la langue avait franchi un échelon supérieur, patenté par le siècle d'or, nous invite à croire que c'est là une raison importante qui a fait que la désignation de langue limousine à Valence, n'ait pas eu la même implantation qu'en Catalogne et aux Baléares. Sanchis Guarner reconnaît que cette dénomination de langue limousine au XVIIe et XVIIIe siècle était aussi bien implantée en Catalogne qu'à Majorque, précisant qu'à Valence, elle l'était moins. C'est au fil des siècles qu'on a fini par employer cette expression pour désigner la langue littéraire en opposition à la langue vulgaire qui était envahie de dialectismes et de castillanisms<sup>229</sup>. Mais ceci montre comment la démarcation entre la langue cultivée et la langue populaire a été indestructible tout au long des siècles, depuis les Romains avec le latin. Un processus qu'on devrait considérer parallèle au fossé social qui s'est toujours perpétré entre les classes élevées et les classes basses. Nous verons dans un sous-chapitre de la quatrième partie, comment ce clivage se poursuit à travers les siècles. Et au XXe la littérature populaire valencienne, qui est celle qui a maintenu une continuité, est justement ignorée par les pancatalanistes. Fuster la juge non significative, dialectisante et franchement anti-valencienne. Pourtant elle prend son

---

<sup>228</sup> *Ibidem*, p. 26: Sanchis Guarner cite: Carles Ros: *Epítome del origen y grandeza del idioma valenciano*. Valencia, 1734.

<sup>229</sup> *Ibidem*.

origine dès le XVe siècle avec les *Precol.loquis* et *Col.loquis*, soit des auteurs comme Jaume Gaçull, Bernat Fenollar et Joan Moreno qui écrivent *Lo procés de les olives é Disputa des jovens i des vells* (juillet 1490) ou *La brama dels llauradors de l'horta de València* (octobre 1490). Justement il s'est déroulé dans l'ancien monastère *Sant Miquel dels Reis* (aujourd'hui abrite la bibliothèque de la *Generalitat Valenciana*) une exposition<sup>230</sup> pour remémorer ces premiers auteurs de littérature populaire.

Les efforts de Sanchis Guarner pour réadapter les témoignages historiques à ses besoins militants sont notoires, particulièrement au moment d'admettre que la renaissance catalane emprunta le mot de langue limousine à ses débuts, pour marquer également la différence entre la langue populaire : la catalane et la langue cultivée la limousine. C'est pourquoi les premiers intellectuels catalans du XIXe siècle, qui ont établi les bases de la Renaissance de la langue catalane, en renouant avec la tradition des Jeux floraux<sup>231</sup>, comme élément identitaire, ne pouvaient pas appeler cette langue de culture, langue catalane. Et nous parlons de personnalités significatives, comme Rubió i Orts, Milà i Fontanals, Piferrer<sup>232</sup>, sans compter le poète catalan Carles Aribau qui employait aussi l'expression de langue limousine, au moment de composer sa fameuse ode (1833). De là que Sanchis Guarner tente une énième fois sa curieuse quadrature du cercle, en déclarant que les Valenciens ont toujours manifesté leur résistance à désigner leur langue comme langue catalane, parce qu'ils ont préféré l'appeler limousine. Nouvelle contradiction de sa part, car il a déjà dit que les Valenciens sont ceux qui ont mis le plus de résistance à employer l'expression de langue limousine, en même temps qu'il reconnaît, qu'une fois arrivée la Renaixença, ce sont les Catalans les premiers qui adoptent ce qualificatif pour désigner leur langue en termes cultivés. Il ne peut pas nier que par le passé les Catalans avaient préféré se

---

<sup>230</sup> Exposition qui a eu lieu du 06/10/2016 au 09/01/2017 "Premsa satírica : Cultura popular valenciana" : <http://premsatiricaiculturapv.com/taula-col%C2%B7loquis-i-col%C2%B7loquiers/> et <http://premsatiricaiculturapv.com/taulaii/>

<sup>231</sup> Créée à Toulouse en 1323, reprise en Espagne au XIXe siècle. [http://www.gencat.cat/culturcat/portal/site/culturacatalana/menuitem.be2bc4cc4c5aec88f94a9710b0c0e1a0/fr\\_FR/indexc253.html?vgnextoid=23885c43da896210VgnVCM1000000b0c1e0aRCRD&vgnnextchannel=2385c43da896210VgnVCM1000000b0c1e0aRCRD&vgnnextfmt=detall2&contentid=e385edfc49ed7210VgnVCM1000008d0c1e0aRCRD&newLang=fr\\_FR](http://www.gencat.cat/culturcat/portal/site/culturacatalana/menuitem.be2bc4cc4c5aec88f94a9710b0c0e1a0/fr_FR/indexc253.html?vgnextoid=23885c43da896210VgnVCM1000000b0c1e0aRCRD&vgnnextchannel=2385c43da896210VgnVCM1000000b0c1e0aRCRD&vgnnextfmt=detall2&contentid=e385edfc49ed7210VgnVCM1000008d0c1e0aRCRD&newLang=fr_FR)

<sup>232</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 14, cite: A. Rubió i Lluch, représentant de la langue catalane à la *Real Academia Española* en 1930. Son discours de réception avait pour titre: *Del nombre y la unidad de la lengua catalana*.

servir de la langue provençale plutôt que du catalan populaire, alias roman catalan, pour écrire de la poésie, soit l'expression supérieure de la composition littéraire. Cette relecture de l'histoire, selon la vision pancatalaniste est donc biaisée, mais n'empêche pas de mettre en évidence que la thèse occitane a des fondements beaucoup plus solides que Sanchis Guarner ne veut le reconnaître. En tout cas, elle adhère mieux à cette conception plurielle de la langue, où les frontières n'existaient pas telles qu'elles existent aujourd'hui, et où la porosité devait être la norme. Elle soutient mieux aussi une réalité qui se maintient d'une manière constante au long des siècles, à savoir la différence de niveau entre le parler populaire et le parler des classes dominantes, car la réalité s'impose clairement : les membres de l'aristocratie n'ont jamais considéré la langue d'origine comme un signe suprême d'identification ; l'identification qui prévalait était l'identification sociale, soit la proximité au roi ou à sa cour, et avec, les formes et modes de comportement propres de ces cercles élitistes. La perspective suggérée par Sanchis Guarner est anachronique, et prouve à nos yeux que le modèle catalaniste ne trouve pas sa place dans le récit historique, d'où sa conclusion pour se référer à la langue : "notre langue". qu'il faut comprendre comme langue catalane : "La désignation de notre langue qui a eu la plus large acceptation a été précisément la plus inexacte et la plus inadéquate, celle de langue limousine (*llengua llemosina*). Celle-ci a survécu jusqu'à nos jours. Ceci a naturellement une explication historique"<sup>233</sup>. Mais nous continuons de voir que ses explications sont peu convaincantes, car on peut difficilement concéder le caractère de scientifique à une opinion qui se limite à décréter que les anciens auteurs étaient dans le faux, et que leur erreur a duré plusieurs siècles, jusqu'au XIXe exactement. C'est là que nous réalisons que les explications apportées par Lluís Fornés ont beaucoup plus de logique et beaucoup plus de crédit, car elles s'adaptent mieux aux modes et conceptions de l'Ancien Régime. Il faut ajouter qu'il renforce une donnée qui est systématiquement dévaluée dans la théorie pancatalaniste : la présence des Occitans dans la reconquête de Valence, et les postérieurs flux de population qui ont continué de nourrir ces anciennes origines.

---

<sup>233</sup> *Ibidem*, p. 23.

Il rappelle que les relations institutionnelles entre Valence et les terres d'Occitanie sont effectives jusqu'au moment où Jacques III, (roi de Majorque) vend Montpellier au roi français Philippe VI de Valois (13 avril 1349) ce qui a pour conséquence de rompre les relations commerciales avec les marchands languedociens qui venaient à Valence vendre leurs produits. Il assure que du XIIe au XIIIe siècle les relations entre la Couronne d'Aragon et l'Occitanie sont excellentes, et il cite un auteur français qui décrit le tableau suivant :

La langue ne constituait pas un obstacle. Le catalan étant très apparenté à la langue d'oc, au "provençal" comme on disait alors. La poésie des troubadours, comprise, protégée et estimée dans toutes les cours seigneuriales au sud et au nord des Pyrénées, constituait un lien réel entre les différents centres des terres occitano catalanes.<sup>234</sup>

Sur le chapitre des livres de partitions, argument qui devient récurrent pour les historiens mais aussi pour les linguistes, Fornés signale que les auteurs ne sont pas tous d'accord. Il cite d'abord Antoni Ferrando, qui aurait fait ses propres calculs en se basant sur les données de Teodor Llorente, mais qu'un autre auteur (Desamparado Cabanes) aurait contredit ces quantités. Et Fornés lui-même, avec un raisonnement tout à fait logique, prend part dans ce débat de chiffres, pour rappeler que les partitions se faisaient par maison et non pas par famille. C'est-à-dire qu'on ignore le nombre de personnes qui réellement arriva à Valence, précisant par ailleurs, qu'on ne donnait pas des maisons à tout le monde. Même si on cite textuellement la donation de maisons à des Occitans de Montpellier (130 maisons)<sup>235</sup>, Fornés considère que dans la pratique ce chiffre d'Occitans a dû être supérieur, par le fait que les cathares furent obligés de fuir le sud de la France pour éviter la persécution dont ils étaient l'objet, après la prise de la forteresse de Montségur en 1244. Il donne le témoignage d'un autre historien, Robert I. Burns qui confirmerait l'arrivée de ces Occitans en terres valenciennes. Il rapporte que "Les condamnés de la guerre civile albigeoise du Languedoc furent envoyés pour guerroyer à la frontière valencienne."<sup>236</sup> Après la conquête du royaume de Valence, Fornés suggère que l'issue la plus probable pour les

---

<sup>234</sup> Lluís Fornés: *La València Occitana...*, op. cit. p. 42. Cite: André Dupuy : *Historique de l'Occitanie*. I.D.C.L. Montpellier, 1976, p. 51.

<sup>235</sup> *Ibidem*, p. 46.

<sup>236</sup> *Ibidem*, p. 48. Cite: Robert I. Burns: *The Crusader Kingdom of Valencia*. Cambridge, Mass, 1967. Traduction espagnole: *El reino de Valencia en el siglo XIII*. Del Cenia al Segura, Valencia, 1982, p. 18, tom. I.

survivants était de rester vivre à Valence. D'où sa réflexion : "Combien de gens, déshérités, sans titre et non censés, de provenance occitane, sont restés disséminés sur les terres valenciennes?"<sup>237</sup>. D'ailleurs le roi se plaignait qu'il n'y ait pas eu davantage de chrétiens venus s'établir à Valence. Il est évident que le critère pancatalaniste du XXe siècle ne peut pas avoir sa correspondance au XIIIe siècle, au moment où le nouveau royaume est créé, et où les fondations se construisent non pas en fonction d'une langue ou d'une région de référence des nouveaux habitants, mais bien en fonction d'une religion, la catholique, au point que les cathares - considérés hérétiques par l'Église - sont quasiment réhabilités en tant que catholiques à part entière, face aux musulmans. Fornés apporte à nouveau le témoignage de Burn qui précise : "Les sujets de Jacques I de Montpellier étaient venus à la croisade valencienne ; ils étaient restés pour le repeuplement dans une proportion trois fois supérieure à celle des Léridans, et presque égale aux Barcelonais. Dans la capitale on leur assigna un secteur spécial"<sup>238</sup>. Ce témoignage accrédite parfaitement la présence de ces Occitans, et nous devons supposer que la communication entre les différentes contingents de population ne devait pas être un handicap, vue la racine commune, occitane ou romane des langues.

Fornés poursuit en expliquant que la présence de ces Occitans aurait justifié la très précoce relation commerciale de Valence avec le versant nord des Pyrénées, en particulier le Languedoc, et il cite un autre auteur, Guy Romestan qui affirme que : "Les premières relations entre les villes languedociennes et le royaume de Valence remontent, sans doute, à l'époque même de la Reconquête du pays, dans le deuxième tiers du XIIIe siècle"<sup>239</sup>. Fornés précise que ces marchands de Narbonne commerçaient presque exclusivement avec Valence, et très peu avec la Catalogne, et que la raison pour laquelle il en était ainsi, c'était parce qu'ils avaient acquis un droit de passage sur les territoires catalans, de la part du comte de Barcelone Raimond Bérenger, en récompense à leur participation à la Reconquête. Il parle de privilèges qui furent

---

<sup>237</sup> *Ibidem*, p. 49.

<sup>238</sup> *Ibidem*. Fornés cite: Robert I. Burns..., op. cit., tom. II, p. 419.

<sup>239</sup> *Ibidem*. Fornés cite: Guy Romestan: *Els mercaders llengüedocians en el regne de València durant la primera meitat del segle XIV*. A València, un mercat medieval. Antoni Furió. Ed. Diputació de València, 1985.

renouvelés (1241, 1271, 1296)<sup>240</sup>. Toujours en se basant sur les travaux de Guy Romestan, Fornés assure que ces échanges auraient été le germe de la première industrie textile valencienne : "Après 1315, nous assistons à une véritable invasion des tissus languedociens et roussillonnais, apportés et distribués dans le pays, non pas par d'importants spécialistes, mais par les habitants des lieux de production, marchands et artisans de Narbonne et Perpignan principalement"<sup>241</sup>. Il signale que les Valenciens ne se seraient pas limités à acheter ces produits, mais qu'ils auraient commencé à les copier, en travaillant "à la manière française", au point de se croire capables d'atteindre un produit de qualité similaire. Ceci les aurait incité à se réserver le marché local grâce à une déclaration faite le 9 novembre 1341, par les jurés (*jurats*)<sup>242</sup> valenciens, qui demandèrent l'interdiction d'entrée des tissus occitans. Une décision qui fut officiellement ratifiée par le roi, le 5 novembre 1343<sup>243</sup>. Par ailleurs la vente de Montpellier en 1349, que nous avons signalée plus haut, prouve que le roi perdait son intérêt politique pour les territoires du nord, projetant ses ambitions résolument vers le sud et même au-delà de la Méditerranée. Fornés situe ici une première fracture dans les relations des Valenciens avec les Occitans, mais ne pense pas que ceci doive être extrapolée à tous les autres domaines, où il est convaincu que la présence occitane n'a pas disparu d'une manière aussi radicale. D'ailleurs il est persuadé que la participation des Occitans à la reconquête valencienne a été systématiquement sous-évaluée, car il souligne que des travaux comme ceux que nous avons cités plus haut de Romestan, prouvent que des seigneurs occitans non seulement prirent part à la Reconquête mais qu'ils restèrent présents à Valence, et également à la cour du roi. Et nous pouvons imaginer que ces seigneurs venaient avec leurs hommes d'arme et leurs valets, un contingent de population, insiste Fornés, qui n'était pas recensé.

Fornés avec ce livre a encouragé ouvertement à entreprendre des recherches sur l'empreinte laissée par les Occitans à Valence, tout en blâmant le silence ou la négligence dont ce sujet d'étude a été l'objet. Nous citons textuellement une de ces phrases qui est assez éloquente : "Ici nous voulons simplement signaler au passage

---

<sup>240</sup> *Ibidem*, p. 50. Fornés cite Guy Romestan, p. 182.

<sup>241</sup> *Ibidem*. Fornés cite Guy Romestan, p. 204.

<sup>242</sup> Nous avons déjà dit que c'est l'organe exécutif suprême du gouvernement valencien, formé de quatre notables ou citoyens (*ciutadans*) et de deux chevaliers (*cavalliers*).

<sup>243</sup> Lluís Fornés: *La València Occitana...*, op. cit. p.50 Fornés cite Guy Romestan, p. 257.



comment par rapport à l'Occitanie, Peñarroja est tombé dans ce même vide qui devient traditionnel parmi les chercheurs"<sup>244</sup>. C'est-à-dire qu'il reproche autant à ceux qui privilégient la thèse pancatalaniste qu'à ceux qui privilégient la thèse mozarabiste, et donc valencianiste - le cas de Leopoldo Peñarroja Torrejón<sup>245</sup> (1954) -, de négliger les données historiques concernant les Occitans. Fornés est tout à fait d'accord sur le fait qu'il ne faut pas minimiser la ligne d'investigation mozarabiste, et il formule lui-même des questions par rapport à la langue mozarabe et les similitudes qu'elle aurait pu avoir avec l'occitan. Tout ceci nous démontre que l'histoire retenue par les pancatalanistes n'est pas une matière scientifique et aseptique, comme on a trop tendance à vouloir le faire croire. Certains se penchent seulement sur cette discipline pour trouver des justifications et des légitimations, et se faisant, se limitent à extraire des archives, seulement les documents qui leur conviennent.

Fornés dans son livre *La Valence occitane*, donne des exemples, et apporte le cas du port de Denia<sup>246</sup> où, en 1610 figure la venue de Français du sud avec d'autres voyageurs en provenance majoritaire d'Ibiza, de Majorque, Manacor et aussi de Calatayud. Il ajoute celle d'un autre village Carcagente (Carcaixent), celui-ci non portuaire quoique non loin de la mer, où on y chiffre la venue de 30 000 Français<sup>247</sup>, en 1595. Parmi ceux-ci les Languedociens et Provençaux auraient été majoritaires, mais l'auteur précise que la plupart de ces immigrants auraient été temporaires. Cependant ce même auteur informe qu'en 1600 il y avait dans la région valencienne de 14 000 à 15 000 Français, et qu'en 1635, lorsque l'Espagne déclara la guerre à Richelieu on recensa 10 000 nouveaux immigrants français à Valence. Fornés précise qu'on ne sait pas lesquels étaient Occitans et lesquels ne l'étaient pas, mais qu'il est fort probable que la majorité ait été d'extraction occitane. Pour le XVIIIe siècle il cite les travaux d'un

---

<sup>244</sup> *Ibidem*, p. 50.

<sup>245</sup> Voir chez Leopoldo Peñarroja Torrejón: *El mozárabe de Valencia*. Ed. Gredos, Biblioteca Románica Hispánica, Madrid, 1990 ; *Moriscos y repobladores en el Reino de Valencia: la Vall d'Uxó (1525-1625)*. Del Cenia Al Segura, Valencia, 1984 ; *Cristianos bajo el Islam: los mozárabes hasta la reconquista de Valencia*. Editorial Gredos, 1993 ; *Cristianismo valenciano. De los orígenes al siglo XIII*. Ajuntament de Valencia. Valencia, 2007.

<sup>246</sup> Lluís Fornés: *La València Occitana...*, op. cit. p. 52. Cite: José Costa Más: *El marquesat de Dénia, estudio geográfico*. Ed. Departamentos de Geografía de Valencia y Alicante. Universidad de Valencia, 1977.

<sup>247</sup> *Ibidem*, p. 53. Cite : Víctor Oroval i Tomàs: "Immigrats francesos del segle XVII a Carcaixent". Un article tiré du livre des Fêtes du village de Carcaixent, l'année 1986.

autre auteur María Fullana i Mengual<sup>248</sup>, qui apporte toute une liste de noms de famille de soldats présents dans la ville de Denia. Fornés précise que la plupart semblait faire partie de ces familles qui arrivèrent au moment des grandes récoltes (la vendange), et il cite le cas précis de la famille d'un historien valencien important Roque Chabás, dont la famille était originaire de Briançon. Nous avons aussi à notre disposition les travaux d'un autre membre de l'association Òc València, Joan Carles Martinis i Mafé, qui révèle dans son livre: *València, Terra d'Òc: Les migracions occitanes al Regne de València*<sup>249</sup> que la présence des Occitans depuis la Reconquête a été un fait continu qu'il documente entre le XVIe et le XIXe. Il parle d'une venue constante et importante d'Occitans en terres valenciennes, ce qui prouve que leur présence dans le repeuplement valencien est particulièrement significative, et que la langue était justement un facteur en soi qui, encore au XIXe siècle contribuait activement à leur intégration. L'immigration des Français aurait commencé dès l'implantation du nouveau royaume, selon des sources françaises: "Cependant dans le royaume de Valence, sont établis, tout au long de la Méditerranée plus de 30 000 Français... la majorité Auvergnats, Gascons, Béarnais, et Limousins"<sup>250</sup>. Ces vagues d'immigrations se seraient particulièrement accélérées après l'expulsion des Morisques. Nous pouvons méditer alors sur le fait qu'une grande partie de ces populations devaient considérer qu'effectivement, elles appartenaient à une grande aire linguistique commune, soit l'ère "limousine". Quoiqu'il en soit il montre que la langue a été en grande partie un instrument qui a contribué à leur intégration, au point que ces contingents d'immigrés n'ont visiblement jamais été catalogués comme des étrangers.

Mais si la venue significative d'Occitans à Valence ne doit pas être mise en doute, il reste cependant le problème de la langue qui ne s'en trouve pas pleinement éclairé pour autant. Ici Fornés émet une hypothèse qui semble assez plausible et qui pourrait avoir la vertu de donner un sens aux apparentes contradictions qu'implique la dénomination de *llengua llemosina* ou *limusina*. En effet, les linguistes opposent une

---

<sup>248</sup> *Ibidem*, p. 53. Cite: Maria Fullana i Mengual: "Exenciones y alistamientos de tropas en la ciudad de Denia". Primer Congreso de Estudios de la Marina Alta. Denia, 1985.

<sup>249</sup> Joan Carles Martinis i Mafé : *València, Terra d'Òc: les migracions occitanes al Regne de València*. Oc-València. Cird'oc. 2010. Oc València: Centre Internacional de Recerca i Documentació Científica.

<sup>250</sup> *Ibidem*, p. 15. J. Martinis cite A. Montchrestien (1615).

objection tout à fait logique à cette dénomination, qui à l'intérieur de l'ensemble occitan se réfère précisément au dialecte le plus éloigné du parler catalan ou valencien. Alors pourquoi devrait-on appeler la langue valencienne ou catalane *lemosí* ou *limosí* si justement le dialecte limousin est le plus éloigné tant au niveau géographique qu'au niveau linguistique. Et la différence est aussi notable entre le limousin et le languedocien. Fornés propose de prendre au pied de la lettre l'affirmation de Martí de Viciana, que nous avons citée plus haut, indiquant que les Valenciens de la cour du roi "parlaient la langue de Provence et celle de Limoux". Toute la confusion pourrait s'être formée autour des adjectifs limouxin pour la ville de Limoux, et limousin de la région limousine: d'où langue limousine. Car Fornés rappelle que les relations avec Limoux ont été importantes et constantes non pas seulement pour des raisons commerciales. Limoux est beaucoup plus proche géographiquement et le parler de Limoux est un dialecte languedocien qui est la modalité la plus proche du valencien. Raison pour laquelle il conclut que derrière la dénomination de langue *llemosina* ou *llicosina*, il ne faut pas comprendre la langue de Limoges mais la langue de Limoux. Par ailleurs il souligne que la langue occitane ne s'est jamais désignée comme langue limousine, on a plutôt employé les termes de langue d'oc, langue provençale ou "romance" dialecte roman. Puis en approfondissant davantage dans son hypothèse il rappelle qu'au début les langues populaires prenaient le nom de l'endroit où elles étaient parlées, mais que la culture ou l'activité littéraire était le patrimoine des élites lettrées, en particulier des religieux ; c'est pourquoi il lui semble plausible que ce soit à Limoux qu'ait pu naître le nom de la langue à la fois parce que c'était le lieu, où pour la première fois, on a chanté la chanson de sainte Foy d'Agen<sup>251</sup>. Cette chanson est le texte littéraire le plus ancien écrit en occitan. C'est un poème qui raconte la vie et la mort de la sainte, ainsi que le châtement de ceux qui la martyrisèrent (l'an 303). L'auteur est inconnu, mais on situe la datation du texte aux alentours des années 1060 et 1100. Fornés signale au passage l'imbroglie que représente ce texte pour les linguistes, car on ignore le lieu exact de sa création et si l'on vient à découvrir qu'il a été créé dans une zone de langue catalane (du Nord), les Catalans le revendiqueraient comme le texte catalan ou précatalan le plus ancien ;

---

<sup>251</sup> Consultable: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k819b/f6.image>

alors que pour l'instant il est bel et bien considéré occitan. Cela met en évidence que les positions politiques ne font pas bon ménage avec la linguistique, et que poussée à l'extrême, une situation peut devenir absurde. Fornés nous informe sur cette ville de Limoux et nous dit qu'elle se situe à 25 km. au sud de Carcassonne, et qu'elle est fameuse pour ses églises ainsi que ses couvents. Il remarque que la désignation de langue limousine a toujours admis deux orthographes *lemosí* et *limosí*. Citant à nouveau Ramon Vidal de Besalú, il observe que celui-ci emploie, en 1212 et 1252, le terme *lemosí* dans un fragment retranscrit par Martí de Riquer<sup>252</sup>, mais que Luys d'Averçó, en 1400, emploie l'autre orthographe dans son ouvrage *Lo Torcimany*. Cette fois il extrait son texte d'un livre de Germà Colon<sup>253</sup>, un linguiste valencien que nous avons déjà cité. Puis il donne d'autres exemples où apparaît à nouveau l'orthographe en -i-. Nous en trouvons en 1410 dans l'inventaire du roi Martín d'Aragon, à travers ses lettres, et dans un livre ayant appartenu à un noble roussillonnais ; ce dernier l'aurait reçu d'un résident de Valence. Le document est daté de 1485, et ce livre aurait été écrit en *limosi*<sup>254</sup>. Fornés en déduit que ce n'est qu'après la décadence de la langue valencienne qu'on change le mot *limosina* par *llemosina*. Il rappelle aussi que la particule oc était utilisée par le roi Jacques I (Jaume), car celle-ci figure dans le livre de la Reconquête (*Llibre dels Feyts*), et aussi dans de nombreux textes d'écrivains valenciens du siècle d'or, quoique Joanot Martorell ne l'ait pas utilisé dans *Tirant lo Blanch*. Et finalement il fait une remarque assez troublante retranscrivant les derniers vers de la chanson de sainte Foy d'Agen, il montre comment surgit le mot "falla" (au vers numéro 589) dans le sens qu'on lui donne à Valence, c'est-à-dire faire un grand feu. Et il lance sa réflexion, en précisant que c'est la première fois que le mot apparaît dans la langue vulgaire. Tout au long de son livre, Fornés compile des faits qui convergent tous vers une conclusion : les relations de la région valencienne avec les terres occitanes ont été durables, ou du moins ont laissé des traces significatives, dont la langue peut représenter le témoignage le plus important. La forte dévotion pour le saint occitan Auziàs (Alzias) à Valence au XVe et XVIe siècle en serait un autre exemple, ce qui aurait été la raison du nom de baptême Auziàs pour le poète valencien le plus

---

<sup>252</sup> Lluís Fornés: *La València Occitana...*, op. cit. p. 68. Cite: Martí de Riquer. H. I. C., Tom. I, 123.

<sup>253</sup> *Ibidem*. Fornés cite: Germà Colon: *La llengua catalana en els seus textos*. Ed. Curial, Barcelona, 1978, p. 46.

<sup>254</sup> *Ibidem*, p. 68.

illustre Auziàs March ; quoique Fornés reconnaît que ce nom n'arriva pas à s'implanter pleinement dans la société valencienne car il finit par disparaître.

Si au fil des siècles les relations de Valence avec les terres occitanes ont pu sembler à peine perceptibles, et si au XIXe siècle la koinê littéraire n'existait plus, force est de reconnaître que la conscience d'appartenir à une communauté culturelle commune était encore vivante. Il n'est qu'à voir les répercussions de la renaissance de la langue provençale, à Valence, et de l'influence de Frédéric Mistral (1830-1914) avec son œuvre *Mirèio* (1859), ainsi que son dictionnaire bilingue français/provençal *Lou Tresor dou Felibrige* (1879). Une entité comme le Félibrige (1854) prouve les relations entre auteurs des deux côtés des Pyrénées. Disons aussi que Mistral influença la renaissance de la langue catalane (Jeux Floraux: 1859) et aussi celle de Valence (Jeux Floraux: 1879). À Valence, Constanti Llobart reconnaissait explicitement l'origine occitane du valencien, dans son discours d'inauguration de l'association *Lo Rat-Penat*, dont il était le fondateur:

Noble langue limousine, appelée alors langue du pays, langue valencienne, que nos aïeux utilisèrent depuis la glorieuse conquête de notre royaume (...) C'est avec elle qu'on parle à Aix, à Marseille, à Tarascon, à Orange dans toutes les principales villes de Provence, dans la Gaule gothique, soit celle du Languedoc et de ses villes pleines de culture comme Montpellier ou Toulouse, ou bien encore dans la proche province de Guyenne et sa capitale Bordeaux, et tout particulièrement de Limoges, d'où elle tire son nom.<sup>255</sup>

Rappelons que le Félibrige<sup>256</sup> était cette institution culturelle qui mettait le plus en évidence cette conception plurielle de la langue, et elle était considérée comme la grande académie de la langue d'oc. Elle était formée de cinquante majoraux<sup>257</sup> où figuraient des représentants de chaque côté des Pyrénées. Parmi les Espagnols avaient été élus: Víctor Balaguer, Alberto Quintana, Dámaso Calvet, Manuel Milá y Fontanals, Antonio Bofarull, Mariano Aguiló, Adolfo Blanch, Isidre Colell, Gerónimo Roselló, Federico Soler, Vicente W. Querol (valencien), Luis Cutchet, Pons y Gallarza, Pedro

---

<sup>255</sup> Lluís Fornés : *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit. p. 73. Cite Constantí Llobart: "Excel·lències de llengua Llemosina". Discurs Panegírich llegit en la solemne sessió inaugural de Lo Rat-Penat, el 31 de juliol de 1878. Còpia facsímil. Repr. París-València.

<sup>256</sup> École littéraire constituée en Provence en 1854 pour le maintien et l'épuration de la langue provençale et des autres dialectes occitans, et pour la renaissance de la littérature du Midi de la France. Un félibre était un prosateur ou un poète en langue d'oc.

<sup>257</sup> Lors de l'organisation du Félibrige, c'était le titre donné aux cinquante félibres faisant partie du consistoire, ou comité directeur. L'association était divisée en sections ou maintenances avec ses mainteneurs.

Antonio Torres, Teodoro Llorente (valencien), José María Torres, Camps y Febrer, Forteza, José María Cuadrado, Jacinto Verdager y Montserrat<sup>258</sup>. Ensuite le Catalan Víctor Balaguer avait été élu conseiller pour faire équipe avec José Roumanille (Avignon) et Gabriel Azais (Béziers). D'autres élus furent Alberto Quintana en représentation de la Catalogne, Valence, Majorque et le Roussillon, Teodor Aubanel pour la Provence, et le baron Tourtoulon pour le Languedoc. On choisissait aussi un chancelier, Louis Roumieux (Beaucaire), à part le président ou capoulié<sup>259</sup> qui était Frédéric Mistral. Tout ceci prouve que la présence des Valenciens, Catalans ou Majorquins n'était absolument pas symbolique. On avait décidé d'organiser cette académie en trois groupes (maintenances) qui représentaient les trois grands domaines linguistiques de l'occitan : la Provence, le Languedoc et la Catalogne; la Catalogne étant à son tour sous-divisée en trois zones : Valence, Majorque et le Roussillon. Mais cette sous-division était problématique, et nous allons voir pourquoi. Problématique aussi était la sous-division qu'avait faite le père de la linguistique Friedrich Christian Diez, si l'on en croit les extraits rapportés par Fornés. D'un côté le catalan reste franchement englobé dans le provençal comme conséquence de la classification des six langues néolatines : roumain, italien, français, castillan, portugais et provençal<sup>260</sup>, mais d'un autre côté le domaine géographique reste flou, et surtout il n'introduit pas de nuances à l'intérieur de l'aire espagnole où l'on est censé parler une variante du provençal. Par contre il introduit des nuances importantes entre le catalan et le provençal : "La langue catalane (car on peut désigner ainsi, d'après la province la plus proche, la langue qui s'étend à l'est de l'Espagne, les îles et le Roussillon) n'est pas exactement avec le provençal un dialecte ; c'est plutôt un idiome original allié de près à celui-ci"<sup>261</sup>. Nous pensons que ces imprécisions ont pu aider les catalanistes à éloigner linguistiquement parlant, le catalan du provençal, et ensuite imposer la classification hiérarchique qui place le valencien non pas comme une langue soeur mais comme une langue dérivée du catalan. Nous observons dans les citations

---

<sup>258</sup> Lluís Fornés : *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit. p. 80 (Tous cités par Lluís Fornés).

<sup>259</sup> Le capoulié était le grand maître du Félibrige.

<sup>260</sup> Lluís Fornés : *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 249. Cite Frédéric Diez: *Grammaire des langues romanes*. Slatkine Reprints, 1973, Genève/Laffitte Reprints. Marseille. Réimpression de l'édition de Paris, 1874.

<sup>261</sup> *Ibidem*, p. 251; cite Frédéric Diez, p. 102

recueillies par Fornés, que Diez ne concède pas au valencien une nomenclature spéciale. Se basant sur les textes d'autres auteurs, notamment du Valencien Gregorio Mayans y Siscar (1699-1781), il considère que le valencien ne présente que de faibles différences par rapport au catalan; mais c'est vrai qu'il parle en tant que linguiste, et ne semble pas faire référence au modèle littéraire d'usage: "Pour exposer le système phonique on peut se restreindre à la forme catalane, le valencien étant presque identique, et ne se distinguant, d'après Mayans (II, 58), que par un peu plus de douceur"<sup>262</sup>. Ces témoignages ont cependant tendance à situer le valencien comme une prolongation du catalan ce qui a rendu beaucoup plus simple l'assimilation du valencien par le catalan, même si d'un autre côté il semblait clair qu'au moins jusqu'au XIXe siècle toutes les langues d'oc restaient sur un même pied d'égalité, par rapport à la langue mère.

Il faut savoir que lorsque Mistral communiqua aux hommes de lettres valenciens son désir d'harmoniser l'ensemble des règles orthographiques du domaine occitan, il trouva tout de suite l'appui de Teodoro Llorente, mais il avait prononcé une phrase qui avait déjà alarmé les catalanistes : "Qui a la langue a la clé"<sup>263</sup>. C'était l'époque où il aspirait à réunir tous les dialectes occitans sous des normes communes, une tentative qui resta sans succès même du côté nord des Pyrénées. De toute manière il est évident que le Félibrige avait été une manière de recréer virtuellement cette unité ; des Occitans comme Antonin Perbosc (1861-1944) et Prosper Estieu (1869-1939), appartenant aussi au Félibrige, avaient créé l'école *Mondina* (*Escola Mondina*, 1892-1896) qui se basait aussi sur cette idée de globalité<sup>264</sup>. Le projet de Mistral resta cependant sans lendemain, vu les grandes difficultés matérielles et institutionnelles qu'impliquait une pareille entreprise, outre les disputes que soulevait le nom de la langue, car Mistral voulait mettre le provençal comme langue centrale. Il créa d'ailleurs la graphie mistralienne plus proche du français, et trouva l'opposition de ceux qui préféraient la graphie classique. Celle-ci est aujourd'hui majoritaire excepté en Provence. D'un autre côté Louis Alibert (1884-1959) linguiste, secrétaire général de la Société d'études occitanes de Toulouse et directeur de la revue *Oc*, est

---

<sup>262</sup> *Ibidem*. Fornés cite Frédéric Diez, p. 103-104.

<sup>263</sup> *Ibidem*, p. 70.

<sup>264</sup> *Ibidem*, p. 32.

celui qui fixa la norme classique de l'occitan. Il se lança dans la composition d'une grammaire occitane avec une idée de globalité, mais il dû se limiter à une grammaire seulement valable pour le côté nord des Pyrénées, nous dit Fornés, qui précise que sa grammaire occitane (*Gramatica occitana segon los parlars lengadocians*, 2 volumes, 1935 et 1937) et son postérieur dictionnaire (Dictionnaire occitan-français selon les parlars languedociens, 1968) sont néanmoins à la base de l'actuelle normativisation de l'occitan, et nous verrons un peu plus loin dans quels termes il plaçait le catalan par rapport au provençal.

Rappelons qu'en 1874, sous les effets de la Renaixença, on donna le nom de *Calendari Llemosí* (*Lo Rat-Penat: Calendari Llemosí*), à la revue annuelle de la société de *Lo Rat-Penat* ; puis les majoraux espagnols assistèrent aux Premiers Jeux floraux du Félibrige qui eurent lieu à Avignon et ensuite à Montpellier (1878). En 1883, le Valencien Josep Maria Puig i Torralba<sup>265</sup> gagna un prix aux Jeux Floraux organisés par *Lo Rat-Penat*, et son ouvrage portait un titre tout à fait édifiant : *Historia gramatical de la Llengua Llemosina-Valenciana*. Il fut même publié par articles successifs dans le journal bi-hebdomadaire de la société. Les majoraux français assistèrent également aux Jeux floraux de Barcelone et aux Fêtes centenaires de Valence. Fornés nous dit qu'en Catalogne, paradoxalement l'activité avait été plus notoire qu'à Valence, des intellectuels aussi s'étaient mis à travailler sur cette idée de globalité, en particulier à Reus, où en 1905, Joseph Aladern (1869-1918) qui entretenait des relations avec les auteurs occitans français, avait pris l'initiative de publier la revue *Occitània*. La reconnaissance internationale de Mistral l'avait poussé à inculquer cette idée de globalité occitane dans la société catalane. Un autre Catalan, dont nous avons déjà parlé, Michel Ventura Balanyà animé par le même enthousiasme et originaire de la même ville, avait lancé une collection *Foc nou* qui cherchait à faire connaître au grand public la littérature et les contes de ces autres langues voisines. Le premier livre publié était une adaptation d'un conte populaire gascon recueilli par Antonin Perbosc. Lluís Fornés cite les revues qui s'étaient au début du XXe siècle, soucieuses de renouer des liens culturels avec le domaine occitan, et l'intérêt était partagé des deux côtés des Pyrénées. Fornés cite : *Occitània* (janvier 1905 à septembre 1905), éditée à Barcelone

---

<sup>265</sup> *Ibidem*, p. 248.



par Joseph Aladern (catalan) ; *OC* (1924 à 1934), éditée à Toulouse ; *Occitania* dirigée par Euphemia Llorente (pseudonyme de Michel Ventura Balanyà, catalan) depuis Madrid en 1930 où il résidait ; *L'Amic de Les Arts*, éditée à Sabadell (édition AUSA) ; *Taula de les Lletres Valencianes*, éditée à Valence (octobre 1927 à novembre 1930)<sup>266</sup>. Ces revues ne dépassèrent pas le seuil de l'année 1934, année où fut publié le manifeste anti-occitaniste, et moment où la thèse catalaniste défendue politiquement grâce à une structure politique à son avantage (le statut d'autonomie) met tout en œuvre pour effacer et discréditer la thèse occitaniste. Postérieurement la dictature franquiste sera un élément agglutinant autour de la thèse catalaniste, comme réaction de rejet au totalitarisme régnant et à l'interdiction du catalan.

Rappelons que le président et promoteur du Premier Congrès international de la langue catalane, Antoni Maria Alcover, cité dans le chapitre antérieur était un occitaniste convaincu, et il citait ses sources qui étaient variées et où figuraient des auteurs catalans comme le professeur Milà i Fontanals, majoral du Félibrige, à côté de Raynouard, mentionné également, ainsi que Villemain, Alart (*Histoire Générale du Languedoc*), Mr. Fouriel et Mr. Paul Meyer. L'auteur Massot i Muntaner s'en incommoda d'ailleurs et arriva à prendre un ton franchement récriminateur en déclarant : "D'une manière têtue, Alcover se maintint fidèle à ces théories fantaisistes qu'il déclamait au long de tous les Pays Catalans, à l'occasion de ses conférences de propagande en faveur de l'œuvre du dictionnaire"<sup>267</sup>. Mais ce que ne dit pas Massot i Muntaner, c'est que le fait de définir le catalan exclusivement comme langue catalane aurait très probablement réduit le nombre de ses collaborateurs au dictionnaire, et nous verrons dans le chapitre suivant (la thèse valencianiste) l'exemple du père Fullana, qui fut justement un de ses collaborateurs.

Vouloir faire apparaître la désignation limousine (*llengua llemosina*) comme une erreur du passé a été l'obsession des pancatalanistes ; nous venons de citer l'exemple de Massot i Muntaner, mais des témoignages nombreux et significatifs prouvent qu'au XIXe et au début du XXe ce mot était en pleine vigueur sociale et académique, et même si les catalanistes essayaient déjà de le discréditer, nous

---

<sup>266</sup> *Ibidem*, p. 25.

<sup>267</sup> Josep Massot i Muntaner: *Antoni M. Alcover i la llengua catalana...*, op. cit., p. 116.

pouvons constater qu'il était généralisé, de la même manière qu'était généralisée la croyance que le catalan et le valencien étaient des langues dérivées de la langue d'oc. Nous disposons à cet effet des définitions rapportées par un journaliste valencien qui en 1918 maintenait une discussion dialectique avec le père Fullana. À travers le journal *Diario de Valencia*, il exposait toute une série de définitions qu'il avait compilées, témoignant de la filiation du catalan vis-à-vis de l'occitan (voir en annexe document n° 14). J. L. Martín Mengod, qui était journaliste précisait qu'il s'était donné la peine d'aller chercher plusieurs sources, pour donner crédit à ses affirmations. Parmi les philologues qui soutenaient que le catalan est une langue dérivée de l'occitan il citait des auteurs, dont certains noms déjà mentionnés par nous : Raynouard, Bastero, Ballort, Milà i Fontanals (*Estudio sobre Historia, Lengua y Literatura catalana*). Il ajoutait que Milà avait été le premier provençaliste, l'unique après le chanoine Bastero, authentique précurseur, selon lui de l'auteur français Raynouard. Martín Mengod assurait d'ailleurs que son professeur de littérature à l'université, José Gil Rubio défendait également l'origine occitane du catalan. Il offrait une citation de ce professeur, extraite du livre *Historia de la Literatura Española* (Valencia, 1847, p. 47) :

El catalán: la proximidad entre Cataluña y la Provenza, el haber sido aquella habitada desde tiempos remotos por la misma raza que poblaron las regiones del Ródano, y su comunidad de historia con el Mediodía de Francia, especialmente desde que los Condes de Barcelona extendieran su soberanía a la otra parte de los Pirineos, fueron causa de que en esta región de la Península se desarrollase un ROMANCE distinto al de la España central, que ha servido de expresión a una de nuestras más ricas literaturas regionales.<sup>268</sup>

Il faut dire que Martín Mengod écrivait à Fullana en terme de riposte, c'est pourquoi il avouait s'être consciencieusement documenté, pour se mettre à la hauteur de son adversaire, le père Fullana, qui n'était ni plus ni moins que le créateur du dictionnaire valencien, ainsi que celui de la grammaire valencienne. Il était aussi le professeur de valencien de l'université de Valence, et il considérait que ni le valencien, ni le catalan n'étaient à proprement parler des langues occitanes, quoique très proches d'elles, mais nous verrons la thèse de Fullana dans le chapitre suivant. Martín Mengod poursuivait sa longue liste, embrassant plusieurs siècles d'histoire, il mentionnait la définition d'un chroniqueur valencien du XVIIIe siècle, Dr. Agustín Sales qui avait écrit :

---

<sup>268</sup> J. L. Martín Mengod: "Fundamentos de la humilde opinión de un simple periodista acerca del valenciano. Al Rvdo. P. L. Fullana O.F.M". *Diario de Valencia*, 23/08/1918.

El propio idioma que usaron nuestros mayores desde la gloriosa conquista de Valencia y es la presente la vulgar lengua del país. Esta lengua nuestra que llamamos lemosina fue una de las maestras que tenía España, y la más general después de la castellana, como demostró el libro que en el año 1574 imprimió en este asunto Martín de Viciano, y tengo en mi librería. Con ella se habló en Provenza (sic) y en sus principales ciudades, Marsella, Aix, Tarascón y Orange, en toda la Galia Gótica, Languedoc y sus más cultas ciudades; Montpellier y Tolosa; asimismo en laprovincia confinante de Guyena, y en su capital Burdeos; y especialmente en Limoges de la Narbonense.<sup>269</sup>

Il apportait encore d'autres définitions de professeurs prestigieux : Cejador qui dans le livre *Lengua y Literatura Castellana* (Tomo I, p. 27, Madrid 1915), déclarait : "Dialectos lemosinos son el catalán, el mallorquín y el valenciano"<sup>270</sup>. Et pour finir il apportait la définition de Pedro Felipe Monlau extraite de son dictionnaire *Diccionario Etimológico de la Lengua Castellana* (Madrid 1856, p. 63) : "El catalán (hoy lengua provincial de Cataluña) que no es más que un dialecto del provenzal, como dialecto del mismo son el valenciano y el mallorquín"<sup>271</sup>. Des définitions qui avaient toutes un avantage important à ce moment celui de mettre le valencien et le catalan sur un pied d'égalité en tant que modalités différentes de la langue occitane.

Il faut remarquer qu'en 1930, seulement quatre ans avant la parution du manifeste anti-occitaniste, on célébrait à Valence, d'une manière solennelle, le centenaire de la naissance de Mistral, et l'on projetait de lui rendre tous les honneurs en annonçant l'exposition d'un buste en sa mémoire. Non seulement l'association de *Lo Rat-Penat*, mais encore des personnalités importantes comme le comte de Trigona montraient leur intérêt à prendre part à toutes ces cérémonies. Et justement dans une lettre adressée à *Lo Rat-Penat*, ce dernier prenait soin de rappeler l'influence que ce poète occitan avait eu sur la renaissance valencienne :

... pienso que Valencia no puede estar ausente a un acontecimiento que tan caluroso eco ha de despertar en el corazón de cuantos sincera y hondamente sentimos el amor a nuestra región en las múltiples manifestaciones de genuina personalidad, y especialmente su literatura, en cuyo glorioso renacimiento ejerció el eminente poeta provenzal bienhechora influencia.<sup>272</sup>

Par rapport à un certain hermétisme qui par la suite se produirait autour de la préparation du document sur les *Bases de Castellón*, il est significatif de mettre en évidence comment pour cette occasion toutes les personnalités importantes de la ville

---

<sup>269</sup> *Ibidem.*

<sup>270</sup> *Ibidem.*

<sup>271</sup> *Ibidem.*

<sup>272</sup> Lluís Fornés : *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit, p. 46, cite : "Homenaje a Mistral". *Las Provincias*, 19/01/1930.

s'étaient senties concernées, et avaient eu à cœur d'être présentes à la conférence prononcée dans les locaux de *Lo Rat-Penat* ; un journal local comme *Las Provincias*<sup>273</sup> en témoignait copieusement. Au cours de cette cérémonie on avait rappelé les liens personnels d'amitié qui avaient uni Mistral et le poète valencien Teodor Llorente ; et l'on insistait sur le fait que l'œuvre de Mistral avait eu un effet sur toute l'aire occitane, faisant rejaillir un sentiment de fraternité et un désir de collaboration entre les intellectuels des deux côtés des Pyrénées.

Trazó a continuación una sintética silueta del eminente poeta Mistral; después habló del 'Felibrige', de sus dos únicos 'mayorales' valencianos, Querol y Llorente; de la poesía de Mistral, "Als trovaires catalans", que fue el primer grito de confraternidad entre los poetas de los dos lados del Pirineo; de los Juegos Florales celebrados en Barcelona en 1868, primeros en que se abrazaron escritores catalanes y provenzales; de las fiestas del centenario del Rey don Jaime, en Valencia; de las de Aviñón y Montpellier...<sup>274</sup>

L'importance donnée à toutes ces célébrations fut telle qu'en 1933, lorsque le buste de Mistral fut fini, on inaugura le monument en grande cérémonie. Teodor Llorente Falcó (le fils de l'autre Teodor Llorente Olivares) s'était même donné la peine de publier un livre<sup>275</sup> (*Mistral y Llorente*, voir l'extrait en annexe document n° 15) qui parlait des relations de Mistral avec son père, et dans l'introduction on peut lire ce passage significatif :

Puisque ce présent recueil de données et impressions n'a pas d'autre finalité que d'accumuler du matériel pour que d'autres personnes plus savantes et autorisées puissent un jour écrire l'œuvre définitive des relations des écrivains valenciens avec ceux du Midi de la France. Les relations avec le poète le plus grand du siècle passé, Frédéric Mistral, avec le nôtre, mon bien aimé père, ils représentent ensemble les figures centrales de ce livre.<sup>276</sup>

Llorente fils, espérait visiblement que ce livre produise un écho social suffisamment important, vu l'importance des deux figures qu'il revendiquait. Ce que nous voulons souligner c'est comment Llorente spécifiait que la langue d'oc était la langue mère du provençal, du catalan, du valencien, ainsi que du majorquin :

D'une langue qui fut unique dans son origine, mais qui par l'action du temps a eu diverses modalités qui aujourd'hui se parlent dans le Midi de la France, en Catalogne, à Valence et aux Îles Baléares. Et c'est naturel que tous ces peuples veuillent solenniser une date si mémorable

---

<sup>273</sup> *Ibidem*, cite , p. 47: *Las Provincias*, 28/03/1930.

<sup>274</sup> *Ibidem*, p. 48 et 49. Fornés cite le même journal.

<sup>275</sup> Teodoro Llorente y Falcó : *Mistral y Llorente*. Colección L'Estel. Annoncé dans le journal *El Mercantil Valenciano* le 17/12/1932.

<sup>276</sup> Teodor Llorente y Falcó : *Mistral y Llorente*. [Recull de notícies i impresions]. Editorial Valencia, L'Estel [1932]. Gandía: Renovación Tripográfica), p. 5.

comme celle qui marque la naissance de qui on peut considérer le principal promoteur de la renaissance littéraire de cette langue.<sup>277</sup>

Et nous pourrions donner d'autres exemples comme les premiers Jeux Floraux catalans qui sont mentionnés dans ce livre et où on parle à nouveau du Midi de la France, de Valence et des Baléares, ainsi que de la Catalogne, siège de ces Jeux, comme "différentes régions de la langue d'Oc"<sup>278</sup>. Le discours d'inauguration du monument à la mémoire de Mistral reprenait donc ce thème de la fraternité :

La Provence et Valence sont unies par des liens plus forts et éternels que les intérêts matériels, les accords diplomatiques, ou les contrats de commerce qui unissent les nations. La Provence et Valence sont unies par l'amour à la poésie et à la langue, qui est amour éternel ; et par l'amitié fraternelle de deux des plus grands poètes du XXe siècle, Mistral et Llorente.<sup>279</sup>

Il est intéressant alors de signaler en quels termes de comparaison on se rapportait à la langue valencienne et à la provençale. On les considérait identiques, néanmoins depuis une publication comme *El Camí*, pancatalaniste déclarée, on prenait soin de ne pas mettre la langue catalane et la valencienne sur un même pied d'égalité, et pour cela on assurait que la langue valencienne était la même que celle du Roussillon, donc de filiation catalane : "Parce que la langue de la Provence et la langue de Valence sont des langues sœurs ; parce que c'est la même langue, celle qui se parle dans le Roussillon aux couleurs dorées, terre de France, que celle qui se parle dans le lumineux pays valencien, terre d'Espagne"<sup>280</sup>. Malgré tout ce qui était très important, par rapport à la déclaration anti-occitanistes de 1934, c'est qu'on reconnaissait alors ouvertement que la langue du Roussillon, donc la langue catalane, était proche de la langue provençale. On rapportait même des paroles qu'aurait prononcées Mistral au sujet de la langue valencienne : "La langue valencienne est une des plus douces et une des plus amies de l'Empire du Soleil, et dans ma langue de Provence, sa sœur naturelle, je transmets à cette occasion une accolade de tendresse"<sup>281</sup>. Dans un autre article de *El Camí*, on avait publié quelques mois avant un article : "Comentari Mireia, filla del sol"<sup>282</sup> qui faisait référence à cette conscience d'un espace non seulement linguistique mais aussi géographique commun depuis les terres valenciennes jusqu'à la

---

<sup>277</sup> *Ibidem*, p. 11.

<sup>278</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>279</sup> "El monument a Mistral". *El Camí*, 11/11/1933, p. 1.

<sup>280</sup> *Ibidem*.

<sup>281</sup> *Ibidem*.

<sup>282</sup> Jordi Valor: "Comentari: Mireia, filla del sol". *El Camí*, 15/07/1933, p. 4.

Provence. L'auteur avait été jusqu'à affirmer : "qui dira que Mireia n'est pas de notre famille?"<sup>283</sup>. Mais on peut sentir comment à l'intérieur de ce journal pancatalaniste, l'intention politique était présente, puisqu'on en profitait pour faire du prosélytisme : "Faisons que la politique soit aussi de la poésie"<sup>284</sup>. C'était l'année 1933, le manifeste anti-occitaniste fut publié en mai 1934, nous verrons dans une autre partie le contenu de ce manifeste, ce que nous allons voir ici, ce sont les réactions qu'il suscita dans l'entourage linguistique des occitanistes.

## 2.2 - Une indépendance linguistique très discutable

Dans le numéro du journal *Oc* de 1932, publiée à Toulouse (Languedoc) on rapporte comment Louis Alibert fut reçu chaleureusement à l'université de Barcelone où il fit une conférence, et comment P. Fabra lui avait répondu en termes fraternels, en employant l'expression : "nos frères du Midi de la France"<sup>285</sup>. Il faut savoir que Louis Alibert défendait une thèse qui est devenue aujourd'hui la thèse majoritaire parmi les romanistes occitans (Robert Lafont, Pierre Bec, Domergue Sumien), à savoir que la langue d'oc constitue un ensemble propre, soit une unité linguistique occitano-romane, occupant son espace entre l'unité linguistique ibéro-romane et l'unité gallo-romane. Il faut préciser que les linguistes antérieurs n'avaient pas fait cette distinction sur trois plans, et pour cela ils s'étaient confrontés à une difficulté importante. Cette différence en trois catégories est celle qui se fait à présent par rapport à la "Romania septentrionale"<sup>286</sup> où se trouve le français, la "Romania extrême-occidentale", où se trouvent l'espagnol et le portugais, et la "Romania centrale" où se situe le diasystème occitano-roman. Dans la perspective antérieure le provençal ne constituait pas une famille autonome et on le situait dans la famille gallo-romane, soit la "Romania centrale", une catégorie où le catalan posait problème, car il présente trop de

---

<sup>283</sup> *Ibidem.*

<sup>284</sup> *Ibidem.*

<sup>285</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 82. Fornés cite: *Oc* n° 5 (136): "Conferència occitana a la universitat de Barcelona", 1932, pp. 137-140.

<sup>286</sup> Selon la classification faite par Domergue Sumien dans: "Les langues romanes centrales vers une nouvelle convergence: catalan, occitan, aragonais, aguinçais (pointevin-saintongeais)"..., op. cit, p. 137.

dissimilitudes importantes par rapport à ce grand diasystème, d'où les particularités que Diez reconnaissait et la relation spéciale, qu'il voyait entre le catalan et le provençal. La grande idée d'Alibert a été de concevoir une famille intermédiaire entre l'ibéro-roman (Romania extrême occidentale) et le gallo-roman (Romania septentrionale), en comprenant que la langue d'oc avec toutes ses dérivations forme une famille en elle-même, soit la Romania centrale. Donc situé à l'intérieur de cette famille ou unité occitano romane, le catalan était censé retrouver sa place naturelle, car dans ces conditions, l'unité linguistique se justifiait pleinement. En 1933, Louis Alibert retourna à l'université de Barcelone, pour célébrer la commémoration de la Renaissance catalane, et il insista sur le sujet de l'unité linguistique entre le catalan et l'occitan. Il argumentait qu'il n'y avait qu'à prendre un texte catalan ancien comme ceux qu'offre le chroniqueur Muntaner et le comparer à du languedocien de la même époque pour constater que "l'identité du vocabulaire, de la morphologie, de la syntaxe et de la phonétique est quasiment complète"<sup>287</sup>. Il allait jusqu'à défendre une certaine unité raciale entre les peuples et il revendiquait l'existence d'une "longue vie historique commune"<sup>288</sup>, assurant que les relations économiques auraient été constantes entre les deux côtés des Pyrénées. Alibert en profitait pour proposer de conserver à tout prix l'unité linguistique, car il reconnaissait l'impossibilité de reconstituer une langue commune, vu que les différents dialectes ne se trouvaient pas à un même niveau en termes de récupération. Par contre conserver l'unité linguistique pouvait garantir l'intercompréhension entre toutes les dérivations, et préserver "les relations entre toutes les fractions de la race, d'Alicante à Orhac (l'hortographe auvergnate d'Aurillac), et de Bordeaux à Nice"<sup>289</sup>. Louis Alibert travaillait à sa grammaire occitane avec cette intention unitaire, arriver à définir la grammaire susceptible d'être apte pour tous les dialectes occitans, raison pour laquelle il intégrait virtuellement celle définie par P. Fabra, pour conserver la cohérence globale. Dans le journal *Oc* de 1931, Louis Alibert expliquait à quel point il en était de ses réflexions, et comment il avait consulté le spécialiste allemand W. Meyer-Lübke sur ces intentions. Celui-ci aurait approuvé son idée de réorganiser la nomenclature des diasystèmes

---

<sup>287</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 83. Fornés cite: *Oc* n° 10-11 (141-142): "Renaissance catalane et renaissance occitane", 1933.

<sup>288</sup> *Ibidem*.

<sup>289</sup> *Ibidem*.

romans pour en créer un autre, soit une nouvelle famille linguistique: "Nous nous inclinons davantage à en créer une troisième, l'occitano-romane, que nous considérons intermédiaire entre les deux autres"<sup>290</sup>. Puis il énumérait les trois dialectes qui en découlaient : le catalan, le gascon et le provençal. Précisant qu'à l'intérieur du provençal il fallait situer le provençal mais aussi : l'auvergnat le limousin, le dauphinois et le languedocien. Ainsi formulé ce nouveau diasystème, il rédigeait sa grammaire occitane avec la conviction que l'intercompréhension serait finalement garantie entre tous les dialectes malgré les différences inévitables. Et il en informait aussitôt ses lecteurs :

La lenga d'Oc moderna presenta tres sistemas de grafia: aquel de Mistral, codificat dins "Lou Tresor dóu Felibrige", aquel qu'an emplegat Perbosc i Estieu dins lors obras e, aquel de l'Institut d'Estudis Catalans de Barcelona, expausat dins lo diccionari Ortogràfic de Pompeu Fabra. Dins aquesta gramatica, nos permetem de preconizar un ensag de conciliación. Prenen per basi lo Diccionari Ortogràfic de P. Fabre en los contenant de ne rebufar las grafias especificamente catalanas, ça es assaber: ll, ny, ix, tx, ig, que remplaçant per lh, nh, is, ch, g, e tenent naturalament compte de las diferéncias foneticas dels dos dialectes.

(La langue d'Oc moderne présente trois systèmes de graphie: celui de Mistral, codifié dans "Lou Tresor dóu Felibrige", celui employé par Perbosc et Estieu dans leurs œuvres, et celui de l'Institut d'Études Catalanes, exposé dans le dictionnaire orthographique de Pompeu Fabra. Dans cette grammaire, nous nous permettons de préconiser un essai de conciliation. Prenant pour base le Dictionnaire orthographique de P. Fabre en nous contentant de ne rejeter que les graphies spécifiquement catalanes, à savoir : ll, ny, ix, tx, ig, qui remplacées par lh, nh, is, ch, g, et tenant naturellement compte des différences phonétiques des deux dialectes.)<sup>291</sup>

Mais en 1931, Alibert écrivait librement et en pleine cohérence avec ses raisonnements de linguiste, c'est pourquoi il parlait de dialectes : de "différence phonétique des deux dialectes" par rapport à la langue mère, soit la langue d'oc, et il citait la grammaire de Fabra, dans des termes qui permettaient cette idée d'unité, cherchant à démontrer que cette grammaire ne serait pas un inconvénient. Néanmoins en 1935, la grammaire occitane d'Alibert fut publiée, et le texte s'en trouva modifié au mot clé qui est le mot dialecte. Fornés s'est donné la peine de retranscrire le même passage; là où était écrit "deux dialectes" on peut lire "deux langues", le reste se maintenant identique : "en tenant naturellement compte de las diferéncias foneticas de las doas lengas"<sup>292</sup>. Fornés fait alors ces réflexions: il ne comprend pas pourquoi ce qui était appelé deux dialectes est devenu deux langues

<sup>290</sup> *Ibidem*, p. 85-86. Fornés cite: *Oc*, n° 1 (132), juillet-août 1931, p. 45-55.

<sup>291</sup> *Ibidem*, p. 86-87. Fornés cite : *ibidem*, p. 49.

<sup>292</sup> *Ibidem*, p. 87; Fornés cite : Alibert, L: *Gramatica occitana, según los parlars lengadocians*. Societat d'Estudis Occitans. Toulouse, 1935-37.



différentes. Et si ce sont deux langues différentes pourquoi parler de la grammaire catalane dans une grammaire occitane? Il dénonce que ce sont là les conséquences du manifeste anti-occitaniste de 1934 qui empiètent directement sur les travaux du linguiste, et donc sur des préceptes scientifiques. C'est visible dans le cas d'Alibert, mais c'est aussi appréciable dans le cas de Meyer-Lübke, que nous allons examiner aussi. Et l'évidence s'impose, car la politique a, à sa disposition les moyens pour annuler ce que l'histoire a démontré pendant des siècles.

C'est avec un état d'esprit, plein d'indignation qu'Alibert avait d'abord réagi à la publication du manifeste anti-occitaniste en 1934. Il avait rappelé que "l'immense majorité des savants depuis Raynouard jusqu'à Meyer-Lübke, en passant par Milà i Fontanals, Diez, Ronjat [Jules Ronjat (1864-1925)] et beaucoup d'autres ont reconnu l'étroite parenté du catalan avec l'occitan"<sup>293</sup>. Fornés d'ailleurs soulignait certains passages où Alibert avait employé un ton franchement péremptoire : "Il faut fermer les yeux de toute évidence pour ignorer l'identité phonétique, morphologique, syntaxique et lexicographique avec nos naturels parlars populaires"<sup>294</sup>. Avec une réaction aussi notoire, il semblerait que Fabra s'était senti obligé d'adresser une lettre à Alibert, pour justifier sa signature du manifeste anti-occitaniste et ses paroles prouvent les implications politiques évidentes qui ont été à la base de cette déclaration, tout à fait contraire aux préceptes linguistiques majoritaires du moment. Si dans son article "L'obra de redreçament del català literari" (Le travail de redressement du catalan littéraire), Fabra avait reconnu textuellement la filiation occitane du catalan: "Le catalan pourra être alors comme une variante de plus de la grande langue occitane retrouvée, une soeur jumelle si vous voulez (el català vindrà a ésser llavors com una variant més de la gran llengua occitana retrobada, una germana bessona si voleu)"<sup>295</sup>; dans sa lettre il confessait ses intentions nationalistes : "és perquè no te altre objecte que desfer lamentables confusions que constitueixen un perill pel nostre moviment nacionalista..." (il n'a pas d'autre objet que défaire les lamentables confusions qui

---

<sup>293</sup> *Ibidem*, p. 126 ; Fornés cite "le commentaire d'Alibert".

<sup>294</sup> *Ibidem*, p. 127 ; Fornés cite *ibidem*.

<sup>295</sup> *Ibidem*, p. 103 ; Fornés cite Pompeu Fabra: "L'obra de redreçament del català literari". Oc, nº 112, p. 3, 7 avril 1929.

constituent un danger pour notre mouvement nationaliste)<sup>296</sup>. Alibert entre autres aurait répondu : "nous continuerons de le [catalan] considérer comme un idiome occitano-roman, sûrs d'être en accord avec la majorité des savants qui ont étudié la question"<sup>297</sup>. Curieusement pour rassurer Fabra et les catalanistes méfiants vis-à-vis du mouvement occitaniste, Alibert avait été jusqu'à préciser que l'occitanisme n'avait eu que des intentions culturelles et économiques, et que les ambitions politiques étaient non seulement impensables, mais aussi impossibles : "L'occitanisme deu demorar dins lo plan cultural e economic en se gardant dels somis unitaristas" (L'occitanisme doit se maintenir sur un plan culturel et économique, en se gardant de rêves unitaristes)<sup>298</sup>. Déjà dans son article en réponse au manifeste, Alibert avait insisté sur les limites de l'occitanisme, rappelant son discours au sujet du centenaire de la Renaissance catalane. Tout ceci pour fermer sans équivoque la porte "à certaines idées d'unification politique et linguistique occitane"<sup>299</sup> qui sembleraient avoir plané dans certains cerveaux. Il faut noter au passage que les catalanistes avaient craint l'occitanisme. Il est clair aussi qu'Alibert était bien conscient de tous les enjeux qui tournaient autour des théories linguistiques, mais il n'avait pas encore publié sa grammaire, et visiblement il manquait de moyens économiques pour le faire.

On doit supposer qu'en France les cercles occitanistes, y compris la Société d'Études occitanes n'avaient pas de ressources financières suffisantes pour entreprendre de grandes activités, pas même pour éditer la grammaire d'Alibert, qui fut imprimée à Barcelone, à la *Casa de la Caritat*, nous dit Fornés. Voilà une circonstance qui ne cesse de surprendre, car il semble insolite qu'un pays voisin finance le coût d'imprimer une grammaire qu'il considère étrangère. Mais ce qui est le plus singulier c'est qu'une fois éditée cette grammaire, Alibert n'a plus contredit les positions défendues dans le manifeste anti-occitaniste, et il n'a plus fait de déclaration comparable à celle publiée dans la revue *Oc* de 1931, ou à celle exprimée dans sa lettre à Fabra. Une circonstance qui questionne directement le caractère scientifique de son oeuvre, car les références à la langue catalane qui sont faites dans cette grammaire

---

<sup>296</sup> *Ibidem*, p. 130 : Fornés cite la lettre de P. Fabra à Alibert, le 7 mai 1934; publiée dans le journal *Oc*, numéro 16-17, p. 83.

<sup>297</sup> *Ibidem*, p. 131 : Fornés cite la lettre d'Alibert à P. Fabra; publiée dans le journal *Oc*, op. cit.

<sup>298</sup> *Ibidem*, p. 131 : Fornés cite *ibidem*.

<sup>299</sup> *Ibidem*, p. 126 : Fornés cite le commentaire d'Alibert.

n'ont plus leur raison d'être en tant que langue supposée indépendante du diasystème occitano-roman. Comment Alibert pouvait-il du jour au lendemain respecter la frontière linguistique imposée par les catalanistes, et tout à la fois laisser dans son manuscrit des raisonnements qui contestent cette frontière. Contrairement à ce qui a été répété dans les milieux catalanistes, le concept d'une langue catalane indépendante inventée par les catalanistes n'a jamais mis les spécialistes d'accord, et la situation si peu confortable dans laquelle se débat l'œuvre d'Alibert a son reflet dans le commentaire du professeur Kremnitz qui résume la situation en ces termes : "une question qui ne semble pas être complètement réglée"<sup>300</sup>. On est en droit de supposer qu'à l'époque une espèce de pacte à dû être passé entre Alibert et les catalanistes : l'aide financière pour sa grammaire occitane, en échange d'une neutralité, voire un silence complet au sujet des modifications nécessaires de cette grammaire pour assurer l'indépendance du dialecte catalan, qui devient langue indépendante. Et cela parce que les catalanistes avaient des projets politiques - et aussi de l'argent - et Alibert, qui n'avait pas d'argent, pouvait jusqu'à un certain point être solidaire de ces projets, dans la mesure où lui aussi se sentait victime du français, de la même manière que les Catalans se déclaraient victimes du castillan. C'était aider à combattre des cultures considérées porteuses d'impérialisme, quitte à poser les bases aptes à en créer un autre : l'impérialisme catalan, rêvé par Prat de la Riba, quelque chose que nous examinerons le moment venu<sup>301</sup>.

Mais de cette nouvelle position scientifique d'Alibert, Fornés a voulu en avoir le cœur net, et il s'est déplacé en personne aux archives historiques de Sitges (Arxiu Històric de Sitges) pour consulter ce manuscrit rédigé par Alibert. Au passage nous relevons cette autre anomalie, car ce manuscrit aurait dû être en possession d'une société occitane ; ne s'agit-il pas d'une grammaire occitane? Fornés en fait la description physique, et va finalement aux points importants qui le préoccupent. Il explique que dans la partie "apèndix", p. 1 : là où apparaît deux fois le mot "languedocien", on a tiré un trait noir, et on a corrigé avec le mot "occitan". Fornés

---

<sup>300</sup> *Ibidem*, 90 : Fornés cite : Kremnitz, Georg (2003): "Fabra e Alibert: doas lengas, dos camins". En *Catars e trobadors. Occitània e Catalonha. Renaissença e futur*. Ed. Cirdoc. Llibre-catàleg de l'exposició del Museu d'Història de Catalunya 5 d'abril - 27 de julhet de 2003. p. 212-217.

<sup>301</sup> Ucelay-Da Cal, Enric : *El imperialismo catalán. Prat de la Riba, Cambó, D'Ors y la conquista moral de España*, Barcelona, Edhasa, 2003, 1.097 p.

nous dit que ce changement laisse comprendre que le languedocien serait la langue occitane et le catalan serait une autre langue, soit une langue indépendante. Néanmoins Fornés assure que la réflexion d'Alibert est beaucoup trop rigoureuse pour proposer un changement si radical sans autre explication. Il précise que ces ratures qui essayent de changer le fond de la question, ne parviennent en réalité qu'à changer une forme, celle écrite sur le papier, car tout le reste de sa grammaire continue de dire la même chose qu'il affirmait avant. Il note par exemple qu'à la page 62 de l'introduction, Alibert dit textuellement "les autres dialectes occitans, catalan y compris"<sup>302</sup>. Puis il fait part d'une autre rature; là où était écrit "grands dialectes", on a réécrit par dessus "grandes branches" (*grandas branca*s)<sup>303</sup>. En outre il relève une expression qui prouve également la manipulation des idées d'Alibert, dans un passage qui énonce textuellement : "occitans dels dos penjals dels Pireneus" (Occitans des deux côtés des Pyrénées)<sup>304</sup>. Fornés s'exclame : "Une incohérence aussi énorme qu'inacceptable pour la rigueur scientifique"<sup>305</sup>, c'est pourquoi il cite à nouveau Kremnitz qui confirme l'interférence de la politique, soit du catalanisme dans ces documents : "se veia obligat, jos l'influència dels enveniments politics, de revisar sas posicions" (Il se voyait obligé, vue l'influence des événements politiques, de réviser ses positions)<sup>306</sup>. Kremnitz d'ailleurs ratifie de son côté que le catalan appartient à la même famille linguistique que l'occitan : "se se comparan las varietats localas de las doas lengas, sèm en presència de parlars d'una mateissa familha lingüistica" (si on compare les variétés des deux langues, on est en présence de parlars d'une même famille linguistique)<sup>307</sup>. Tout indique que les catalanistes n'ont pas eu de scrupules à provoquer des interférences directes dans les travaux d'Alibert pour protéger leurs ambitions politiques. Nous savons qu'une fois la normalisation accomplie, les élites catalanistes ont voulu se lancer dans une activité frénétique de traduction des oeuvres universelles les plus importantes pour donner à la langue catalane un corpus littéraire

---

<sup>302</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 91 ; Fornés cite le manuscrit de la grammaire occitane d'Alibert, p. 62.

<sup>303</sup> *Ibidem*, p. 92; Fornés cite *ibidem*, p. 56-57.

<sup>304</sup> *Ibidem*.

<sup>305</sup> *Ibidem*.

<sup>306</sup> *Ibidem* ; Fornés cite : Kremnitz, Georg (2003) : "Fabra e Alibert : doas lengas, dos camins"..., op. cit., p. 217.

<sup>307</sup> *Ibidem*, p. 93 ; Fornés cite Kremnitz, Georg (2003), *ibidem*.

comparable aux autres grandes langues. Antoni M. Badia i Margarit parlait littéralement d'une activité effrénée, et d'une attention toute spéciale des Catalans à se faire reconnaître dans le monde.

Dès le début la SF [Section Philologique de l'Institut d'Études Catalanes - IEC] ressentit l'impérieuse nécessité de créer une sorte de "Bibliothèque de traductions" (ce nom est déjà attesté en 1911). Les membres de l'IEC se rendaient compte qu'ils devaient établir des contacts avec les cultures étrangères et que celles-ci devaient être aussi connues dans notre pays. Une première mesure allait être la promotion et la diffusion d'œuvres significatives de la littérature universelle au moyen de traductions appropriées (en un parallélisme évident avec les traductions de textes de l'Antiquité classique).<sup>308</sup>

On est en droit de se demander s'il n'a pas existé une intentionnalité de la part des catalanistes pour que le livre *Das Katalanische* (Le catalan) écrit par le linguiste allemand W. Meyer-Lübke ne soit pas traduit en catalan, et pour que soit ignorée la véritable opinion de ce spécialiste réputé en romanistique. Lorsqu'on tient compte de tout ce que les catalanistes se donnèrent la peine de traduire dans un temps record, il devient assez significatif que ce livre n'ait jamais été traduit par un Catalan, et que la première fois que quelqu'un l'ait fait, ceci ait été réalisé par un Valencien, Guillem Calaforra i Castellanos.

Nous disposons à nouveau des explications de Fornés qui nous éclaire sur l'importance de ce livre *Das Katalanische* (le catalan). Celui-ci aurait été pendant longtemps considéré le livre qui aurait donné l'indépendance à la langue catalane, mais il précise : "rien de plus loin de la réalité"<sup>309</sup>, et il assure que cette thèse s'est bâtie sur une interprétation erronée du livre de Meyer-Lübke, qui n'avait jamais été traduit en catalan. C'est l'étudiant de l'université de Valence, Guillem Calaforra i Castellano (aujourd'hui professeur à l'université de Valence) qui a traduit ce livre en 1998, c'est-à-dire plus d'un demi siècle après que Meyer-Lübke l'ait écrit (1925), et il l'avait fait pour en réaliser une étude. Fornés nous rapporte les principales considérations qu'il en aurait dégagées :

Un jour, voilà longtemps on a commencé à diffuser une idée curieuse: le catalan considéré comme un dialecte occitan par la romanistique traditionnelle du XIXe siècle a vu reconnue son indépendance à partir de la publication de *Das Katalanische*. On a l'habitude de dire qu'avec la parution de ce livre les romanistes ont reconnu l'autonomie de la langue catalane, et peu

---

<sup>308</sup> Antoni M. Badia i Margarit : "L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes. Esquisse d'histoire"..., op. cit. p. 34.

<sup>309</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 213.

d'entre eux se maintinrent fidèles à la théorie de sa subordination au voisin du nord. Nous ne pouvons pas à présent signaler à partir de quand, ni à partir de quoi commence à se divulguer cette conception, très enracinée chez un grand nombre de nos experts. Mais nous devons commencer avec une affirmation qui démonte ces deux raisonnements. Ni le catalan est reconnu comme langue indépendante pour la première fois dans *Das Katalanische*, ni la romanistique postérieure a été aussi unanime sur ce point, comme on a souvent dit.<sup>310</sup>

Il note comment tout au long de son travail, Calaforra répète constamment que Meyer-Lübke considère le catalan comme une langue occitane, qui plus est "un occitan transporté à l'Espagne du VIII<sup>e</sup> siècle"<sup>311</sup>. Il assure que cette traduction du livre montre que le raisonnement du savant allemand est tout à fait conforme à la traditionnelle théorie occitane, quoique celui-ci n'employait pas l'expression "famille occitane", qui serait inventée postérieurement par Alibert. Il rattachait incontestablement le catalan à la famille gallo-romane ou "gallo-méridionale" comme la désignait Milà i Fontanals, parce qu'il considérait que celui-ci ne pouvait pas avoir sa place dans le système ibéro-roman ou "hispanique", selon la désignation d'un autre linguiste Morel-Fatio. Fornés souligne que les problèmes de dénomination ont pu contribuer à compliquer la compréhension de la théorie de Meyer-Lübke, à cause de l'absence de la nomenclature : diasystème occitan et il résume l'opinion de cet expert avec ces paroles : "le catalan est un idiome "autonome" à l'intérieur du diasystème occitano-roman, que lui-même désignait théoriquement gallo-roman, mais qui dans la pratique, se limitait à l'espace occitano-roman ou gallo-méridional"<sup>312</sup>. Néanmoins il rapportait les propres paroles de Meyer-Lübke, traduites par Calaforra : "La langue catalane - parce qu'ainsi on pourrait la désigner selon la province voisine, celle qui s'étend sur l'est de l'Espagne, les îles et la province française du Roussillon - a une relation vis-à-vis du provençal non pas de dialecte, c'est davantage un idiome autonome apparenté à celui-ci"<sup>313</sup>. Le catalan n'est donc pas considéré par Meyer-Lübke comme une langue indépendante de l'occitan, et cela devrait régler le problème de la filiation, mais n'éclaire pas pour autant la situation du valencien par rapport au catalan. Fornés a beau mettre une note en bas de page pour signifier que Meyer-Lübke n'a pas inclus la région valencienne dans sa description géographique "celle qui s'étend sur l'est de

---

<sup>310</sup> *Ibidem*, p. 214; Fornés cite : Calaforra i Castellano, Guillem (1998): Wilhelm Meyer-Lübke i Das Katalanische. Introducció i traducció. Memoria de licenciatura Universidad de Valencia. E. G, p. 15.

<sup>311</sup> *Ibidem*, p. 215 ; Fornés cite Calaforra i Castellano, op. cit..., p. 56.

<sup>312</sup> *Ibidem*, p. 216.

<sup>313</sup> *Ibidem*, p. 218 ; Fornés cite Calaforra i Castellano, op. cit..., p. 76.

l'Espagne". Nous, nous montrons notre réserve sur cette observation, car il ne nous semble pas que cette déduction soit aussi évidente. "L'est de l'Espagne", est une description trop floue et ne garantit pas que la région valencienne n'y soit pas incluse. Justement ce que nous pourrions reprocher à la nouvelle thèse occitaniste c'est qu'elle s'est trop centrée sur le catalan et que le valencien n'en ait pas été revalorisé pour autant. Même remis en théorique situation d'égalité il continue de faire figure pratiquement d'appendice sans importance, ou de dialecte marginal. Quelque chose d'assez surprenant, car aucun de ces spécialistes, ni Diez, ni Meyer-Lübke, ni même Alibert ne confèrent beaucoup d'importance à cette langue, qui plus est, il ne font pas la moindre référence au siècle d'or valencien. Cela nous paraît absolument insolite. Un siècle d'or littéraire au XVe siècle est un fait qui ne devrait jamais être ignoré ou négligé. On serait tenté de considérer ce procédé d'anti-scientifique. En vérité il nous paraît aussi surprenant et aussi anti-scientifique que l'on traite le catalan comme une langue normalisée de longue date, comparable au castillan. Qui plus est, si c'est ainsi qu'on souhaite le considérer, il ne faudrait pas s'étonner que des Valenciens considèrent comme logique que le catalan prenne le nom de langue valencienne. Ne l'a-t-on pas situé à plusieurs reprises de la part des pancatalanistes comme une langue dérivée du catalan, et bien dans ces conditions il faudrait admettre en toute justice que c'est à Valence qu'il se transforme en langue de culture. Nous continuons donc d'affirmer que la linguistique reste encore trop dépendante de la politique et des pressions sociales qui indéniablement, comme nous venons de le démontrer, se sont exercées d'une manière ouverte. Ce qui nous incline à penser que la thèse occitaniste en elle-même ne fera jamais justice à la langue valencienne, même si de nouvelles variantes naissent à l'intérieur de la linguistique pour donner des réponses plus affinées aux problèmes posés, comme celui du catalan : une question qui n'est pas complètement réglée, pour reprendre l'expression citée plus haut par Kremnitz. Mais nous avons d'autres témoignages dans le même style, celui de J. Solà : "La question du catalan est une question qui dure encore aujourd'hui"<sup>314</sup>, ou celui des auteurs Duarte

---

<sup>314</sup> *Ibidem*, p. 306 ; cite Joan Solà: *Episodis d'història de la llengua catalana*. Editorial Empúries, Barcelona, 1991. (V.- L'estat científic de la llengua).

et Alsina : "La précision du sous-groupe auquel il [le catalan] appartient constitue un problème compliqué"<sup>315</sup>. Mais aucun commentaire sur le valencien.

### 2.3 - Le valencien pourrait-il être une langue ausbau ?

En 1978 un sociolinguiste allemand, Heinz Kloss aurait trouvé une solution de compromis pour que la linguistique ne porte pas préjudice aux sociétés désireuses de se singulariser par rapport à une langue d'origine. Selon les explications du sociolinguiste occitan Domergue Sumien<sup>316</sup>, le concept de langue ausbau<sup>317</sup> (*ausbausprache*) se rapporte à "la fraction d'un diasystème qui s'élabore de manière séparée du diasystème"<sup>318</sup>. Celui-ci fidèle à la classification faite par Alibert, situe le catalan dans la famille occitano-romane, qu'il arrive même à désigner comme occitano-catalane, et il déclare : "l'occitan et le catalan forment un diasystème compact et bénéficient d'un grand prestige littéraire"<sup>319</sup>. Ceci signifie que même si le catalan est inséré dans la famille occitane, tel qu'il le fait dans la classification qu'il propose<sup>320</sup>, le catalan n'en est pas pour autant remis en cause dans sa dynamique nationaliste ; la preuve : le valencien fait figure de simple dialecte pour Domergue Sumien<sup>321</sup>. Pourtant nous ne pourrions pas lui reprocher de ne pas donner des explications assez complètes. Il remonte dans l'histoire pour marquer les étapes d'éloignement des différents dialectes par rapport à la racine occitane, mais pour se limiter à manifester que : "Au XIIIe siècle, la *Reconquista* étend l'usage du catalan vers

---

<sup>315</sup> *Ibidem*, cite : Carles Duarte i Montserrat et Àlex Alsina i Keith. Curial Edicions Catalanes, Barcelona, 1984. (V.- L'estat científic de la llengua).

<sup>316</sup> Domergue Sumien est sociolinguiste et docteur en Études occitanes (Université de Montpellier 3). Il est professeur et participe à plusieurs organismes de recherche ou de promotion de l'occitan (revue *Lingüística Occitana*, AIEO, CLO, GLO, CPLO). Ses recherches portent sur la planification linguistique, la lexicographie, la dialectologie et la romanistique.

<sup>317</sup> Voir [http://cursus.univ-rennes2.fr/pluginfile.php/322226/mod\\_resource/content/0/Kloss\\_1967\\_Abstand-Ausbau.pdf](http://cursus.univ-rennes2.fr/pluginfile.php/322226/mod_resource/content/0/Kloss_1967_Abstand-Ausbau.pdf) et <http://www.jstor.org/stable/30029461>

<sup>318</sup> Domergue Sumien: "Les langues romanes centrales vers une nouvelle convergence : catalan, occitan, aragonais, aguiainais (pointevin-saintongeais)"..., op. cit., p. 136.

<sup>319</sup> *Ibidem*, p. 135.

<sup>320</sup> *Ibidem*, p. 137.

<sup>321</sup> *Ibidem*, p. 142.



les îles Baléares et le Pays Valencien"<sup>322</sup>. C'est-à-dire que lui aussi répète le même schéma que Sanchis Guarnier et traite le catalan comme si cette langue avait été à un niveau de développement comparable au castillan, au moment où celui-ci s'est implanté en Amérique avec la colonisation. Nous observons comment le siècle d'or valencien est absolument ignoré, ou pire, on admet sans le dire ouvertement qu'il est passé au patrimoine culturel catalan, quelque chose qui ne correspond pourtant pas avec la logique historique, car la conquête de Valence ne fut pas réalisée par la couronne catalane, qui n'existait pas, mais par la Couronne d'Aragon, et par un roi qui était occitan, et qui repeuplait ses terres avec des populations qui n'étaient pas homogènes. Le seul critère déterminant était la religion catholique des nouveaux venus, et le seul caractère qui était le plus près de définir une certaine homogénéité linguistique était la plus que probable racine ou similitude à l'occitan des différents parlars qui convergeaient sur ces nouveaux territoires ; ceci incluant l'aragonais que Domergue Sumien rattache incontestablement au diasystème occitano-roman : "L'histoire indique qu'il y avait au Moyen Âge des liens plus solides entre les domaines aragonais, catalan, occitan et aguiainais, et il semble pertinent d'y voir un groupe roman central"<sup>323</sup>. Nous l'avons déjà dit, la conquête du royaume de Valence ne peut pas être comparée à la Conquête espagnole en terres américaines, puisque là-bas le castillan y arriva en tant que langue codifiée qui identifiait sans équivoque une langue et une couronne, celle de Castille.

Nous considérons que cette classification menée par Domergue Sumien est un reflet de l'avancée des idées pancatalanistes dans les milieux occitans qui mettent systématiquement en vedette leur voisin catalan, au point d'avoir intégré pleinement le vocabulaire pancatalaniste dans leurs explications. L'exemple qu'offre Domergue Sumien en est bien évident : il affirme que "le nom du territoire linguistique est Pays Catalans ou parfois Catalogne au sens large"<sup>324</sup>, une terminologie qui est chargée de références politiques. Et ses autres commentaires nous semblent imprégnés aussi du même esprit politique : "un sécessionnisme linguistique sévit dans le Pays Valenciens", ajoutant que "le glottonyme valencien (*valencià*) est souvent ressenti comme

---

<sup>322</sup> *Ibidem*, p. 140.

<sup>323</sup> *Ibidem*, p. 135.

<sup>324</sup> *Ibidem*, p. 141.

obligatoire dans le Pays Valencien : il est assumé par les partisans de l'unité et par les sécessionnistes"<sup>325</sup>. Tout ceci prouvant que la dénomination de valencien est systématiquement dévaluée et rabaissée en tant que sous-catégorie du catalan.

Si nous insistons autant c'est parce qu'on peut observer qu'il existe une volonté à mettre le catalan à un niveau supérieur, aux dépens des Valenciens qui peuvent à juste titre se voir culturellement lésés. La finalité étant de faire apparaître l'histoire des comtés catalans, alias Couronne d'Aragon, aussi brillante et transcendante que celle de la couronne de Castille. Domergue Sumien suit à la lettre cette directive car il fait une analyse qui nous paraît à nouveau totalement illogique. En effet après avoir cité le catalan comme langue ausbau à l'intérieur du diasystème occitano-roman, il fait la même chose avec le castillan qu'il situe comme langue ausbau à l'intérieur du diasystème asturo-espagnol. Il s'en remet aux explications du linguiste suisse Michaël Metzeltin (2004:89), qui précise que l'espagnol s'est détaché de l'asturien-léonais par un processus d'élaboration précoce : "El castellano en su origen no es sino una variedad marginal del diasistema románico asturiano"<sup>326</sup>. Notre prétention n'est certes pas de contredire Metzeltin, mais de préciser les concepts et la perspective, en rappelant que la notion de langue ausbau est liée à la sociologie, mais surtout à la politique, parce que la langue ausbau vise toujours invariablement à revendiquer un concept de nationalité différenciée, comme le cas des Corses vis-à-vis des Italiens. Ce qui signifie que la généalogie n'est pas l'intérêt dominant du concept, mais plutôt sa transcendance politique et sociale. C'est pourquoi nous reprochons à Sumien de chercher à appliquer ce concept de langue ausbau à des réalités totalement différentes et de produire volontairement un flagrant anachronisme. En effet essayer de mettre virtuellement le castillan au même niveau que le catalan c'est perpétrer ce réflexe obsessionnel des catalanistes de chercher à niveler linguistiquement les deux langues et donc, à nouveau, nier l'évidence historique. Le terme de langue ausbau est assez clair, soit langue par élaboration, en opposition aux langues qui ont une trajectoire historique reconnue. Le catalan est une langue élaborée, elle s'est codifiée pratiquement dans un laboratoire, et son créateur a été Pompeu Fabra de la section

---

<sup>325</sup> *Ibidem*, p. 142.

<sup>326</sup> *Ibidem*, p. 137.

de philologie à l'intérieur de l'Institut d'Études Catalanes. Ce ne sont pas les Catalans qui ont choisi le parler barcelonais pour codifier la langue autochtone, c'est lui et les autres catalanistes de la même section qui l'ont décidé, malgré une opposition érudite que nous avons déjà signalée. Et nous savons que le processus a requis plus d'une vingtaine d'années. Fornés l'explique parfaitement : "le modèle littéraire catalan est basé sur le sécessionnisme linguistique - un processus antinaturel -"<sup>327</sup>. Face à lui le castillan, à l'égal du valencien du XVe siècle, a produit son propre modèle littéraire, et ceci d'une manière naturelle par l'activité des auteurs qui y ont coopéré volontairement à une époque où ils ont d'ailleurs bénéficié d'une invention récente, l'imprimerie. Nous l'avons déjà signalé, elle arrive en Espagne en 1472, d'abord à Ségovie, ensuite à Valence et Barcelone en 1473. C'est cette normalisation de fait qui a incité à une normativisation pleine et précoce à la fin du XVe siècle, une circonstance qui a sans doute, favorisé le fleurissement du postérieur siècle d'or. L'élaboration artificielle de l'une (catalan) et la trajectoire naturelle et historique de l'autre (castillan), démontrent qu'elles ne peuvent absolument pas être rangées dans une même catégorie. Nous répétons que la langue ausbau renvoie à deux idées fondamentales : d'une part que la codification se fait d'une manière artificielle, pratiquement arbitraire, et de l'autre, qu'elle se fait dans un réflexe défensif, pour littéralement mettre des limites ou réaffirmer politiquement un territoire. La déclaration anti-occitaniste de 1934, qui fait office de dernière phase de codification du catalan, soit la phase hautement politique, se fait pour fixer les limites du territoire catalan par rapport à l'Occitanie, et à la fois, le réaffirmer par rapport à l'Espagne. Les Corses ont fait la même chose vis-à-vis de l'Italie, car ils se revendiquent Corses et ne veulent pas être tenus pour Italiens. Or à l'époque où le castillan se codifie, à la fin du XVe siècle, ceci ne se fait pas dans l'intention de le protéger de l'astur-léonais, qui ne représente absolument aucun danger pour lui, mais pour le réaffirmer par rapport au latin qui est la langue de culture, dans une société qui est très majoritairement illettrée. Et cela ne se faisait pas, non plus, en vue d'inculquer un sentiment identitaire au peuple qui habitait la Castille, il s'agissait davantage de promouvoir la monarchie castillane. Et même si la monarchie castillane se rapprochait apparemment de ses

---

<sup>327</sup> Lluís Fornés : *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 21.

sujets en employant le castillan et en renonçant partiellement au latin, le concept d'État-nation était complètement inexistant à cette époque. Il ne pouvait se poser pour des sujets de monarques absolus, le concept de citoyen n'apparaissant qu'avec la Révolution française. Il en résulte donc une manipulation des concepts, qui sert à faire une interprétation tout à fait intéressée de la linguistique, qui est bel et bien contaminée par la politique comme le démontre ici d'une manière manifeste Domergue Sumien. Et si non : pourquoi ne trouve-t-on aucun linguiste occitan qui reconnaisse au valencien une originalité linguistique et culturelle ?

Nous devons à nouveau nous déplacer beaucoup plus loin, jusqu'en Allemagne pour trouver des romanistes qui se donnent la peine de prendre en considération le valencien. Fornés cite deux auteurs qui se sont intéressés à notre sujet d'étude : Hans-Josef Niederehe et Antje Voss. Il nous explique que Niederehe est directeur de la revue *Romanistik in Geschichte und Gegenwart*, et Voss quant à elle est une jeune docteure en philologie de l'université de Treveris. Tous deux auraient répondu à une entrevue faite par la revue valencienne *Lletraferit* (Cultivé), et auraient donné des réponses assez "surprenantes"; c'est bien là le mot employé par Fornés. Ce qualificatif nous conforte alors dans notre analyse, surtout si on se donne la peine de bien mesurer l'implication du raisonnement apporté par Niederehe :

Même si le valencien était un dialecte, il a toutes les caractéristiques pour se convertir en une langue, à part entière. Mais cela dépend de la volonté des Valenciens eux-mêmes de conserver leur propre langue (...) Que le valencien soit une langue ne représente guère une approche révolutionnaire pour la romanistique internationale, absolument pas.<sup>328</sup>

C'est à dire que pour lui la classification de Sumien serait tout à fait révisable, et en ce sens il se comporte davantage comme un sociolinguiste par rapport à Sumien, qui pourtant se réclame comme tel. Mais nous avons vu que Sumien condamne littéralement les Valenciens à un rôle secondaire, ou carrément à la médiocrité en tant que simple toile de fond de la culture catalane. Les considérations d'Antje Voss sont elles aussi beaucoup plus ouvertes et favorables, et même encourageantes pour la reconnaissance de l'originalité valencienne :

---

<sup>328</sup> *Ibidem*, p. 280. Fornés cite : Niederehe, Hans-Josef (2002). Entrevue dans *Lletraferit*, n° 55-56, p. 42-47.

J'ai essayé d'exposer les opinions avec des "guillemets" à catalanistes et valencianistes. Pour moi le valencien est une langue parlée par beaucoup de gens et je ne la considère pas comme un dialecte. Ici cependant nous entrons dans le débat de ce qui est une langue et ce qui est un dialecte et d'un tas de détails plus compliqués. Il est très important que la société continue de l'utiliser. Moi je me réfère toujours à elle en tant que langue valencienne.<sup>329</sup>

Ce qui est le plus significatif pour nous, c'est l'importance que ces deux auteurs confèrent à la volonté politique, et les paroles d'Antje Voss rapportées dans un autre fragment sont capitales à nos yeux dans la manière d'aborder le problème du valencien :

De fait les causes sont davantage d'origine sociopolitiques que linguistiques. Le futur de la langue se trouve surtout entre les mains des politiciens et des secteurs économiques et non pas entre les mains des linguistes. La question de savoir si c'est une langue ou un dialecte doit toujours se considérer depuis un point de vue politique.<sup>330</sup>

Nous de notre côté nous estimons que la voie marquée par ces auteurs est tout à fait nette, qui plus est, peut-être la plus recommandable pour les Valenciens désignés "blaveros" qui désirent que leur langue soit reconnue comme telle et non comme un dialecte du catalan. Nous verrons dans la troisième partie comment s'est créée dans le monde de la culture valencienne une frontière très embarrassante entre le secteur universitaire ouvertement pancatalaniste et défenseur de la thèse de Sanchis Guarner, et le secteur de la *Real Academia de Cultura Valenciana* qui défend l'originalité du valencien. Or de la part de celui-ci, on ne parle jamais de langue ausbau, puisque la langue valencienne n'a jamais été une langue artificielle. Le terme de langue ausbau est difficilement applicable au valencien. La situation de la langue valencienne devient donc particulièrement compliquée, et montre d'une manière évidente les limitations de la sociolinguistique, voire ses contradictions. Il serait effectivement paradoxale que le valencien pour survivre en tant que langue doive se revendiquer comme une langue ausbau. Rappelons que le premier livre littéraire imprimé sur la péninsule fut une oeuvre écrite, à Valence et en valencien: *Obres o trobes en Lahors de la Verge Maria*, en 1474. L'imprimeur allemand Lambert Palmart resta à Valence jusqu'en 1493, avant de vendre son atelier et c'est lui qui imprima aussi la Bible traduite au valencien par Bonifacio Ferrer (1478), plus au moins une

---

<sup>329</sup> *Ibidem*. Fornés cite : Voss, Antje (2002b). Entrevue dans *Lletraferit*, n° 55-56, pp. 42-47.

<sup>330</sup> *Ibidem*, p. 253: Fornés cite Voss, Antje (2002 a) : *Das Valencianische zwischen autonomie und Assimilation Europäische Hochschulschriften*. Reihe XXIV. Ibero-romanische Sprachen und Literaturen, Bd./ Vol. 70, Ed. Peter Lang. Frankfurt-Main. p. 178.

douzaine de livres. Dans tous ces livres nulle part n'a été écrit le mot catalan, pourtant en 2005, tout ce patrimoine est devenu propriété catalane. Et nous répétons que ce processus ne peut pas être admis comme rigoureux et conforme à la science car le valencien n'était pas répertorié comme langue catalane, au moment où le siècle d'or valencien se produisait. Nous avons déjà répété que le catalan est arrivé à Valence dans des conditions de langue vulgaire non officielle, non normalisée, il est donc anachronique qu'on la traite comme telle sept siècles plus tard. Dans ces conditions, par rapport aux *blaveros* (anti-pancatalanistes) qui insistent sur l'indépendance de la langue valencienne, nous devons admettre que le concept de langue ausbau est totalement inapproprié pour le valencien, et que ceux-ci ont le droit d'exiger la réintégration de leur patrimoine culturel. La thèse occitaniste pourrait sans doute être un premier pas pour remettre chaque langue à sa place, mais elle ne sera pas suffisante pour redonner à César ce qui est à César, puisque nombreux sont les auteurs, en particulier les catalanistes et les occitanistes avec eux, qui continueront de situer le valencien comme un dialecte du catalan. C'est, nous l'avons vu, le cas de Domergue Sumien, mais c'est aussi le cas de Pierre Bec<sup>331</sup>, un autre linguiste occitan qui dans son ouvrage *La langue occitane*, classe le catalan dans la catégorie de langue occitane, et la considère aussi comme une langue ausbau, sans arriver à employer ce terme. Mais il ne daigne même pas mentionner le valencien dans son tableau (voir en annexe document n° 16), qui visiblement n'est pour lui qu'un dialecte marginal du catalan. Il suffit de voir comment il insère dans la catégorie "Quelques repères chronologiques" (p. 125) la date de naissance d'Auzias March (1393) qui est nous le savons, un auteur valencien du siècle d'or. Ce sont là toutes ses références au valencien, mais il n'écrit nulle part le mot valencien, ou langue valencienne, comme si cela n'en valait même pas la peine.

Nous le répétons, le fait qu'on reconnaisse au catalan sa racine occitane ne donne pas systématiquement une place d'égalité au valencien. Si nous avons fait une première différence entre les auteurs qui admettent la racine occitane du catalan et ceux qui ne l'admettent pas, il reste encore une autre différence aussi importante à

---

<sup>331</sup> Pierre Bec: *La langue occitane*. Presses Universitaires de France. Collection : Que sais-je? 1er édition 2ème trimestre 1963. Ici 3ème édition 1973.

signaler. À l'intérieur de cet ensemble des auteurs qui revendiquent l'origine occitane du catalan, il faut différencier entre ceux qui ne concèdent que peu de différence entre le catalan et le valencien et qui somme toute, maintiennent l'idée de dialecte du valencien, par rapport au catalan ; et ceux qui parlent ouvertement de langue différente à partir de ses origines historiques. Tenons compte que Meyer-Lübke ne donne aucune spécificité au valencien, car dans la catégorie du provençal il range : le provençal, mais aussi le catalan, le gascon, le languedocien, l'auvergnat, le limousin. Nous constatons là aussi que le valencien n'apparaît nulle part. Par contre nous savons que François Raynouard parlait sans équivoque de langues différentes, tout en admettant les ressemblances. Précisant que "la langue valencienne se rapproche de la langue romane plus encore que l'espagnole"<sup>332</sup>, et donnant comme vraisemblable le témoignage qu'il rapportait au sujet de l'an 728, où auraient existé en Espagne 10 langues : (1) l'ancienne langue espagnole, (2) la langue cantabre, (3) la langue grecque, (4) la langue latine, (5) la langue arabe, (6) la langue chaldaïque, (7) la langue hébraïque, (8) la langue celtibérienne, (9) la langue valencienne, (10) la langue catalane. Et nous pouvons imaginer que ces langues n'étaient pas réparties d'une façon strictement géographique sur le territoire, mais en partie mélangées. Ce qui prouvent au passage que ce concept nationaliste que certains ont voulu conférer aux langues à partir du XIXe siècle est une construction moderne qui n'a rien à voir avec l'histoire. En recherchant toujours parmi les classiques, nous disposons aussi du témoignage d'un prestigieux juriste valencien du XVIIe siècle, Lorenzo Mateu y Sanz (1618-1680), qui selon Fornés, confirmait que la langue valencienne est différente de la catalane parce que "la langue valencienne s'est formée à partir de la latine, de la française, de l'espagnole, depuis la ville de Limoges, d'où lui vient le nom de limousine. Et que les Valenciens la perfectionnèrent au point de se distinguer de la catalane et d'en faire une espèce différente".<sup>333</sup> L'observation de Fornés est révélatrice, il signale que "l'originalité de Mayans se trouve dans le fait d'avoir considéré que la langue valencienne est fille directe de la langue d'oc et non de la catalane"<sup>334</sup>. Visiblement

---

<sup>332</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 247. Cite François Raynouard (1982) : *Choix des poésies originales des troubadours*. VI tomes. Edition facsimil de Slatkine. Ginebra-Paris. 1er ed. Imprimerie de Firmin Didot, Paris, 1816-21. VI tomes.

<sup>333</sup> *Ibidem*, p. 277.

<sup>334</sup> *Ibidem*, p. 275.

une opinion qui n'a pas été majoritaire. Quoique d'autres classiques soutiennent aussi cette ligne de raisonnement, comme Carles Ros. Et parmi les moins classiques il cite le cas de Vincenzo Crescini<sup>335</sup> qui dans son *Manualetto Provenzale* de 1905 et dans son *Manuale provenzale per l'avviamento agli Studi Provenzali* de 1926, aurait reproduit la même idée que Mayans, soit une langue valencienne dérivée directement du provençal ou langue d'oc. Cependant il objecte que la traduction de ses livres aurait dénaturé ces affirmations. Raison pour laquelle il aurait consulté les originaux, et il reproduit d'ailleurs un extrait qui situe effectivement le valencien et le catalan au même niveau de dérivation par rapport à la langue d'oc. Visiblement le rôle joué par les traducteurs a toujours viré à la défaveur du valencien, et il est curieux d'observer comment l'auteur valencien Guillem Calaforra Castellano, qui se montrait formel quant à l'origine occitane du catalan, fait une traduction très discutable du texte de Crescini, situant le valencien comme une modalité dérivée du catalan. Selon les explications de Fornés, il traduit mal les paroles de Crescini. Ce qui prouve que la thèse occitaniste ne garantit en rien que le valencien puisse retrouver son originalité et sa place à égalité aux côtés du catalan, puisque les Valenciens pancatalanistes sont visiblement les premiers à maintenir la hiérarchie.

L'activité menée par l'association *Oc-València : Associació d'Occitanofils Valencians* dirigée par Lluís Fornés est à tout point de vue noble et louable, parce qu'elle aspire à redonner une égalité à tous les dialectes de langues d'oc sans exception, mais depuis cette étude que nous menons, nous nous permettons de mettre en doute que cette égalité puisse être acceptée, en réadmettant officiellement la racine occitane du catalan et du valencien. Il est difficile que ceux qui ont déjà tiré profit de la hiérarchie créée entre ces deux langues, renoncent aux avantages obtenus ; qui plus est, cela mettrait en danger le projet impérialiste, soit expansionniste poursuivi depuis plus d'un siècle et auquel les catalanistes ne renoncent pas<sup>336</sup>. En effet, les catalanistes ont doré leur blason grâce aux gloires de leurs voisins, soit la

---

<sup>335</sup> *Ibidem*, p. 254, Fornés cite : Vincenzo Crescini : (1905) *Manualetto provenzale per uso degli alunni delle facoltà di lettere. Introduzione grammaticale, crestomazia e glossario*. Segunda edizione ementada ed accresciuta. Fratelli Drucker Verona/Padova; et (1926) *Manuale per l'avviamento agli Studi Provenzali*. Terza edizione migliorata. Ulrico Hoepli, editore libraio drlla Real Casa Milano.

<sup>336</sup> Voir à ce sujet la dernière déclaration du parlement catalan : "El Parlamento de Catalunya proclama el derecho a la autodeterminación de los Países catalanes", le 07/10/16, consulté dans Incat le 23/03/2017 : <http://www.agenciaincat.la/?p=25251>



figure de Ramón Llull à Majorque, et le siècle d'or valencien, et ils auront toujours à leur faveur ses auteurs qui tout en reconnaissant la racine occitane de ces langues, continueront de donner une suprématie linguistique au catalan. Ceci sera réalisable grâce à toute cette littérature déjà créée, et à toute une infrastructure institutionnelle pour la perpétuer, puisque la version actuelle jouit nous l'avons déjà dit d'un pouvoir public, qui n'est ni plus ni moins que le Parlement catalan. Cette administration a créé ses propres figures charismatiques (Enric Prat de la Riba, Pompeu Fabra, Rafael Casanova<sup>337</sup>, Tarradellas etc.), nous pouvons constater qu'aujourd'hui une université prestigieuse de Barcelone porte le nom du linguiste qui a réalisé la normalisation du catalan. Également à leur faveur s'amoncellent toutes ces confusions qui n'ont pas été dûment éclairées. Par exemple celle du Félibrige qui situait le valencien dans la mouvance catalane, ou les considérations faites par Diez qui ne voyait pas de différence importante entre le valencien et le catalan. Le tableau des langues dressé par Meyer-Lübke ne mentionne pas le valencien, lui non plus. Quant à ses explications au sujet du domaine géographique, elles n'éclairent absolument rien par rapport au valencien. Seul le concept de langue ausbau soit l'action politique plus que la linguistique, suivant le conseil de Antje Voss et de Hans-Josef Niederehe, pourrait permettre au valencien de récupérer son originalité, mais ce serait encore au prix d'une incohérence. En effet comment admettre un caractère artificiel à une langue, qui n'a jamais été artificielle. La situation du valencien devient donc très compliquée. Les "blaveros", quant à eux qui s'appuient sur les positions linguistiques de la *Real Academia de Cultura Valenciana*, sont conscients que le problème ne peut pas se régler sans une intervention plus ou moins directe de la politique, puisque c'est aussi la politique qui l'a créé. Et les effets sont bien visibles car dans un domaine - la science - qui devrait restée théoriquement à l'abri des influences politiques, on constate qu'autant hier comme aujourd'hui les mots "Valenciens" et "langue valencienne", sont pratiquement gommés des livres spécialisés qui traitent la classification des langues romanes. Il n'est qu'à voir la classification faite par Domergue Sumien, qui considère

---

<sup>337</sup> Rafael Casanova i Comes (1660-1743), héros du nationalisme catalan à cause de son comportement pendant la guerre de Succession voir dans ABC, article de César Cervera : "'La decisión suicida' de Rafael Casanova, el héroe del nacionalismo catalán", le 11/09/2014 : <http://www.abc.es/espana/20140911/abci-decision-suicida-rafael-casanova-201409101649.html> consulté le 17/04/2017.

qu'au niveau linguistique Valence et le valencien sont des termes inexistants ; il utilise seulement celui de "Pays Catalans". Pierre Bec n'emploie pas cette dénomination mais n'écrit nulle part dans ses travaux qu'il existe une langue valencienne. Outre la classification de Meyer-Lübke, la définition de Frédéric Mistral, pour catalan, dans son dictionnaire (*Lou Tresor dóu Felibrige*) est aussi très suspecte : "L'idiome catalan, branche de l'ancienne langue d'Oc, vivant aujourd'hui de sa vie propre, et s'étendant sur l'est de l'Espagne, les Îles Baléares et le Roussillon"<sup>338</sup>. Elle montre bien que pour lui la langue parlée dans les terres valenciennes et aux Îles Baléares est une modalité du catalan, alors qu'il avait parlé de langue "soeur" dans sa lettre aux Valenciens, rapportée dans un journal valencianiste, à l'occasion de la célébration du centenaire de sa naissance : "La langue valencienne est une des plus douces et une des plus amies de l'Empire du Soleil, et dans ma langue de Provence, sa sœur naturelle, je transmets à cette occasion une accolade de tendresse"<sup>339</sup>. Il est clair que le terme de langue limousine a favorisé la confusion et a rendu possible des réinterprétations intéressées. Ce qui prouve aussi que l'importance concédée à une langue est proportionnelle à l'importance que la langue se donne à elle-même. Par le fait que les Catalans n'ont pas arrêté de promouvoir leur langue au point d'organiser et financer un congrès international et de traduire tout un corpus bibliographique, celle-ci a acquis une visibilité que le valencien n'a plus. Et nous allons voir que la langue est le reflet de la vie des hommes, et plus cette vie est prospère et plus la langue prend de l'importance. Un aspect qui ressort aussi dans la lettre d'appel au Congrès International de la langue catalane. Disons que les Catalans ont dépensé beaucoup d'argent et beaucoup d'efforts pour réhabiliter leur langue, chose que n'ont pas faite les Valenciens, qui pire encore, ont cru qu'il suffirait de profiter de l'activité effreignée de leur voisin pour se situer quasiment au même niveau. Ce qui s'est révélé un mauvais calcul, car le valencien n'est pas situé au même niveau, il est situé à un niveau plus bas, et pratiquement réduit à une ombre du catalan. Donc si la tradition historique de la langue limousine mettait en principe tous les dialectes de la langue d'oc sur un pied d'égalité, il n'empêche que l'activité des sociétés concernées en faveur de leur propre

---

<sup>338</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit., p. 259. Fornés cite : Frédéric Mistral: *Lou Tresor dóu Felibrige*. Edisud La Calade, Aix en Provence. 2 vols. Préface de Jean-Claude Bouvier. (1979:495, Vol. I)

<sup>339</sup> "El monument a Mistral". *El Camí*, 11/11/1933, p. 1.

langue a déterminé des changements spectaculaires par rapport au classement primitif. Les deux dialectes les plus importants, le provençal et le valencien, qui tous deux ont apporté le patrimoine littéraire le plus significatif à l'ensemble dit "limousin" (pendant plusieurs siècles) se retrouvent dans une situation de dévalorisation manifeste, à cause des projets politiques qui ont causé des interférences notoires. En France l'idée d'unification orthographique a vite sombré, car l'école mistralienne (graphie française) qui s'oppose à l'école albertine (graphie classique), est dans l'ensemble majoritaire ; disons que là-bas aussi il y a une bataille souterraine qui n'a heureusement pas pris les proportions de la "Bataille de Valence". En Espagne les catalanistes ont proposé un projet d'unification qui a été rejeté, mais qui finalement s'est imposé grâce à une collaboration intéressée, qui a toujours évité de travailler d'une manière ouverte et franche vis-à-vis de la société valencienne. Nous verrons à quel point le sujet de la langue valencienne a été traité par des élites qui tout en copiant les règles de leur voisin pour soi-disant l'adapter, ont fait un choix politique, non avoué, sans consulter le peuple, qui était pourtant le véritable porteur de la langue. Le résultat est que la vieille langue valencienne créatrice du siècle d'or se retrouve effacée des livres d'histoire, où on lui a donné le nom de langue catalane - nom qu'elle n'avait jamais eu à cette époque -. Ce qui prouve que seule une action politique peut tranfigurer des données historiques et objectives au point de réaliser une homogénéisation partielle qui aurait été impensable voilà encore un siècle. Le résultat est qu'il s'est produit un contresens qui est qu'une langue ausbau comme le catalan se réclame langue historique et accrédite même un siècle d'or (sous un autre nom) alors que la langue porteuse de ce siècle d'or - si elle veut se singulariser - est contrainte de recourir à une dénomination artificielle (langue ausbau) qui ne lui correspond sous aucun aspect. En dernière instance le concept de langue ausbau bénéficie davantage aux Catalans qu'aux Valenciens, car même en admettant la filiation de la langue catalane à la langue occitane, en termes théoriques, les catalanistes pourront se sentir autorisés à n'en tirer aucune conséquences pratiques, puisque la vraie finalité de l'invention du terme de langue ausbau est justement de permettre de faire fi des règles de la linguistique. Autrement dit ce n'est qu'un subterfuge pour ne pas les respecter en termes scientifiques. Nous croyons ne pas

nous tromper si nous affirmons que même une association comme Oc-València restera impuissante à rétablir l'ancienne harmonie du passé, car elle travaille pour l'ensemble occitan, beaucoup plus que pour la langue valencienne en elle-même. De fait elle travaille sous surveillance des catalanistes, car dans son organigramme se trouve le trésorier Roger Mira (voir en annexe document n° 18) qui n'est autre que le fils de Joan Francesc Mira, qui est un fustérien irréductible, qui a pris pratiquement la suite de la stratégie pancatalaniste à Valence. Et nous reparlerons de lui dans la dernière partie de cette thèse. Ensuite nous avons vu que le fait que Lluís Fornés ait défendu sa thèse en 2004 à l'université de Valence avec une note, on ne peut plus brillante, n'a pas empêché l'*Academia Valenciana de la Llengua* d'émettre son avis en 2005<sup>340</sup>, qui a fait fi de la théorie occitaniste et a donné tout le crédit à la thèse pancatalaniste, en l'appuyant d'une manière manifeste. Nous y reviendrons dans le dernier chapitre de cette thèse.

Dans ces conditions on comprend que les "blaveros" se sentent les héritiers de la revendication du père Fullana, défenseur de la thèse valencianiste ou mozarabiste. Et nous devons préciser que Fullana n'était pas un ennemi des Catalans, loin de là. Il avait fréquenté de très près le monde catalaniste, et il conservait ses sympathies pour lui, néanmoins en 1918 il avait pressenti le danger pour la langue et la culture valenciennes, et il s'en fit le défenseur, avant même que les catalanistes publient leur manifeste anti-occitaniste, et plus d'un demi siècle avant que Heinz Kloss invente le concept de langue ausbau. La différence avec les catalanistes est que son réflexe de défense ne fut pas relayé par un effort collectif de la société valencienne, et il se heurta, pratiquement seul, à l'organisation efficace et puissante des catalanistes.

---

<sup>340</sup> Voir sa déclaration officielle, dans le bulletin de la Communauté valencienne: [http://www.docv.gva.es/datos/2005/04/12/pdf/2005\\_3416.pdf](http://www.docv.gva.es/datos/2005/04/12/pdf/2005_3416.pdf) page n° 12 117.

### Chapitre 3 - La thèse valencianiste de Fullana

Les défenseurs de la thèse pancatalaniste rappellent toujours que le religieux Luis Fullana Mira (1871-1948) avait été un ferme défenseur de l'unité linguistique du valencien et du catalan, et que sa participation au Premier Congrès international de la langue catalane avait été digne de mention. On peut dire que son vaste rapport intitulé *Ullada General sobre la Morfologia Catalana*, prouve ses connaissances, ses efforts et même sa conviction que les deux langues avaient un substrat commun, mais ceci ne représente pas la preuve contraire de la thèse à laquelle il s'est ensuite accroché, une fois que ses études et ses connaissances furent beaucoup plus approfondies. À savoir que le catalan et le valencien, tout en étant des langues sœurs, devaient se considérer deux langues différentes, en raison des règles de la linguistique évolutive qui, selon lui, auraient mis en évidence cette réalité historique. C'est-à-dire que la racine commune n'était pas précisément le catalan apporté par les Catalans au moment de la Reconquête, mais un substrat très antérieur. À partir de cette base, et au fil des siècles, même si les processus évolutifs avaient été très semblables entre les deux langues, la correspondance systématique au catalan n'était plus possible en raison des particularités propres accumulées par les deux langues. C'est vrai que Fullana s'était montré pleinement coopératif avant le Congrès, et à l'occasion de celui-ci il avait accepté d'employer dans l'introduction de son exposé le terme "notre langue" pour complaire à son auditoire. Mais il faut dire aussi que cette désignation, nous l'avons rappelé plus haut, avait préalablement fait l'objet d'un pacte, et en même temps on avait disqualifié l'expression de langue limousine (*llengua llemosina*). Nous avons expliqué dans le chapitre premier la position d'Antoni M<sup>a</sup> Alcover, président et promoteur du Congrès, et même si celui-ci avait accepté les conditions des catalanistes d'éradiquer le terme de langue limousine, et d'insister sur la terminologie générique de langue catalane, nous savons qu'il revendiquait - et qu'il n'a cessé de revendiquer toute sa vie - le droit à l'égalité entre toutes les dérivations. Ceci, nous l'avons dit avait pu servir à faire baisser le niveau de méfiance des Valenciens, et ceci explique aussi

cette flexibilité apparente que Fullana a pu maintenir pendant toutes les années où il a entretenu sa relation épistolaire avec Alcover. Néanmoins lorsque Alcover rompit ses liens avec l'Institut d'études catalanes (IEC), en particulier avec Fabra, Fullana aussi prit ses distances, sachant que pour ceux qui désiraient l'égalité entre toutes les dérivations de l'ancienne langue commune ou langue d'oc, la guerre était perdue. À partir de ce moment Fullana se montra ferme quant à la désignation de la langue valencienne, et n'admit plus, sous aucun prétexte, la désignation générique de langue catalane, sachant que les linguistes de l'IEC proposaient des normes pro-unificatrices qui répondaient à la seule logique du catalan barcelonais, en ne prenant guère en considération le valencien qui avait été pourtant la modalité porteuse du siècle d'or. Comme nous pouvons l'imaginer Fullana se rendit parfaitement compte que le Congrès international de la langue catalane, n'aspirait pas seulement à donner à la langue catalane une dimension culturelle ; son but ne se limitait pas à des objectifs purement linguistiques et philologiques. Les discours des avocats Cases Carbó ou Francisco y Maymó montraient parfaitement l'ampleur des ambitions qu'il abritait à long terme, et même à moyen terme. Or nous savons par ses propres paroles (que nous citerons plus loin), que ce linguiste valencien avait très sérieusement douté que des positions aussi politisées puissent arriver à triompher un jour. Si Alcover, de son côté, avait appuyé ouvertement l'activité politique du catalanisme (en particulier *Solidaritat catalana*), nous savons que Fullana se montra en échange très prudent et même distant ; néanmoins une fois la rupture consommée, il condamna sans faille que la région valencienne puisse se voir imbriquée dans les plans politiques des pancatalanistes. Le fait est que si les jeunes valencianistes qui allèrent à Barcelone se laissèrent littéralement subjugués par les projets catalanistes, annoncés dans ce Congrès, comme nous aurons l'occasion de le montrer dans une autre partie, il est certain qu'un intellectuel de la taille de Fullana pouvait difficilement se laisser éblouir par de telles spéculations. Après la célébration du Congrès, et pendant une dizaine d'années encore, Fullana continua à entretenir des relations épistolaires avec Alcover, mais se maintint à l'écart de toutes les batailles politiques menées par celui-ci. Il remplit d'ailleurs la mission qui lui fut confiée de définir l'orthographe du valencien, y compris la grammaire, en même temps qu'il transigeait sur la désignation générique

de langue catalane, lorsqu'il s'adressait à Alcover à travers ses lettres. Et pour cause il ne connaissait que trop le tempérament batailleur et fortement politisé de son confrère, qui malgré tout défendait seulement une dénomination, car pour le reste, il s'accrochait à l'idée d'une langue commune de filiation occitane, alors que pour Fullana, cette antique langue commune était de filiation hispanique. Et c'est bien là que repose toute la question ; les pancatalanistes l'ont ramené à une affaire de désignation, mais le véritable combat, était un combat de fond, et non pas un combat de nom. Tant que l'originalité de la langue valencienne n'a pas été en danger, Fullana s'est montré flexible et a collaboré, mais à partir du moment où l'essence même de la langue valencienne a été mise en danger, il s'est mis sur le pied de guerre et a mené une activité ouvertement orientée à préserver l'originalité de la langue valencienne, dans tous ses aspects : son nom historique et la propre langue en fonction des règles de la linguistique évolutive, qui ne pointaient pas précisément vers les normes fabriennes. Sa conférence faite à la *Real Academia Española* le 11 novembre 1928, à l'occasion de sa réception officielle, est suffisamment explicite sur ce point, et le discours de réponse fait par l'académicien Josep Alemany Bolufer (1866-1934) dont nous avons déjà parlé, est sans équivoque. Ces deux manifestations d'experts faites à la tribune nationale la plus autorisée n'admettaient pas de doute quant à la revendication de l'originalité de la langue valencienne, c'est pourquoi d'une manière très simpliste les pancatalanistes ont voulu voir dans la figure de Fullana - la plus autorisée académiquement à l'époque - une adhésion inconditionnelle à l'unité linguistique, par le fait d'avoir employé l'expression "notre langue", et d'autres expressions similaires que nous allons voir plus loin. Or nous affirmons pour notre part, qu'il est tout à fait impossible de comprendre la démarche suivie par Fullana, si l'on ne se replonge pas dans les circonstances propres de l'époque, où la position pancatalaniste était loin d'être évidente et majoritaire, comme elle peut le sembler aujourd'hui, et telle que certains cercles académiques veulent la présenter. Visiblement Fullana arriva à pressentir l'importance de ce débat, et c'est justement cela qui le décida à marquer sa position, manifestant son refus énergique que la langue valencienne puisse se voir assimilée systématiquement au catalan, en vertu d'un plan

éminemment politique, qui aurait comme conséquence ultime non seulement de dénaturer la langue valencienne, mais sa culture et son histoire avec.

### **3.1 - La prudence comme devise**

Il faut d'abord comprendre qu'à une époque où à Valence la langue valencienne ne réussissait pas à susciter l'intérêt majoritaire de la moyenne et de la haute bourgeoisies, le contraste vis-à-vis de l'activité menée par les Catalans envers leur propre langue était particulièrement grand. Malgré tout il existait des hommes comme le religieux franciscain Fullana, ou comme le poète et journaliste Teodor Llorente Olivares (1836-1911) qui désiraient promouvoir une réhabilitation sociale, et surtout culturelle de la langue autochtone. Et nous citons Llorente Olivares, parce que lui aussi alla au Premier Congrès international de la langue catalane, et nous verrons que pareillement à Fullana il ne partagea pas entièrement les postulats de base du congrès et n'approuva pas non plus ses implications politiques. La conscience d'une tradition commune entre la langue valencienne et la langue catalane, était bien vivante à Valence, et pour les plus nombreux, comme Teodor Llorente, la vieille dénomination *lлимusí* avait encore tout son sens et toute son actualité. Face à eux se trouvait cette nouvelle génération de Valenciens dont nous parlerons, qui poussés par les consignes lancées au congrès, acceptaient enchantés de répudier la dénomination *lлимusí* pour, revêtir exclusivement, la langue catalane de tout ce large patrimoine culturel commun. Pour Fullana, très tôt attiré par les études linguistiques et comparatives, la priorité alors n'était pas du tout le nom de la langue, mais sa vraie nature, structure, origine et évolution. C'est pourquoi ce qui s'imposait par dessus tout, c'était une étude approfondie et particulièrement rigoureuse. Néanmoins il est sûr qu'il partait des prémisses qu'il existait une langue commune, non pas seulement à cause de cette langue limousine, qui renvoyait à des références récurrentes, mais aussi parce que les deux langues sont particulièrement proches. Fullana avait commencé ses travaux de linguiste pleinement disposé à consolider ce qui semblait être un travail



pluriel. Comme le signale son biographe le frère Josep-Benjamín Agulló Pascual<sup>341</sup>, il est important de savoir que Fullana participait au grand projet d'Antoni M. Alcover qui avait entrepris la tâche géante de réunir tout le vocabulaire dérivé de cette langue commune, pour lui catalane, sous le nom de *Diccionari Català* et ensuite sous le nom de *Diccionari català-valencià-balear* (dictionnaire de catalan-valencien-majorquin). Et il nous semble opportun de rapporter une phrase d'Agulló Pascual qui précise que "Alcover, Pompeu Fabra et Fullana forment le triangle et le bloc majorquin-catalan-valencien pour la renaissance de la langue"<sup>342</sup>. Ils ont formé ensemble ce triangle, mais nous savons qu'il s'est brisé en 1918, lorsque Fabra a choisi le barcelonais comme langue littéraire au détriment du valencien et du majorquin. Nous savons que Fullana fut mis en relation avec Fabra, par l'intermédiaire d'Alcover. Fullana très respectueux avec ses confrères acceptait la dénomination de catalan pour désigner une variété de branches, dont la racine n'était pas formellement définie. À ce sujet il convient de rappeler que nous avons vu dans la partie précédente que les dictionnaires de l'époque cataloguaient le catalan comme un dialecte de la langue occitane, d'où l'intérêt de souligner que ce qui apparaît aujourd'hui, au XXIe siècle, comme le résultat de la science, n'était en rien à l'époque, une question définie, et encore moins partagée. Ce qui existait de la part de Fullana et très probablement de la part d'Alcover c'était cette solidarité par rapport à l'initiative des Catalans de redonner à la langue une place centrale dans la vie culturelle, et même institutionnelle de la région ; et Fullana pour sa part, aspirait à voir les Valenciens faire la même chose. Teodor Llorente, ancien député conservateur, n'aspirait sans doute pas à tant, mais dans sa condition de Valencien doté d'une très vaste culture, il aspirait au moins à la revalorisation du valencien, et surtout à sa dignification. Donc une chose était le désir de réhabiliter la langue autochtone, et une autre, de partager les projets politiques qu'impliquaient les propositions de Cases Carbó et Francisco y Maymó. Mais ni T. Llorente, ni L. Fullana n'étaient des hommes à se laisser séduire aussi facilement par de nouveaux projets politiques. Justement le problème se trouve dans le fait qu'ils ont su garder un équilibre qui n'a pas été compris par les générations postérieures. Ne voulant pas être des adversaires ou des ennemis des Catalans, et appréciant tout ce

---

<sup>341</sup> J-Benjamín Agulló Pascual: *Biografía de Lluís Fullana Mira O.F.M. ...*, op. cit.

<sup>342</sup> *Ibidem*, p. 122.

qui leur paraissait raisonnable dans leurs projets - fondamentalement le versant culturel - ils n'ont jamais voulu prendre parti ouvertement contre eux, et ils ont gardé des distances que les pancatalanistes n'ont pas su, et souvent n'ont pas voulu respecter. Tenons compte que face à ces jeunes pancatalanistes qui s'étaient laissés éblouir par ces nouvelles idées, se tenaient ces deux hommes d'un autre âge et surtout avec une autre formation. Le premier Teodor Llorente Olivares (1836-1911) se trouvait en 1905 dans sa soixante-dixième année. C'était un intellectuel reconnu, journaliste professionnel, ayant beaucoup voyagé ; il avait produit ses propres œuvres, et il avait aussi traduit celles d'autres auteurs étrangers, en particulier des Français<sup>343</sup>, outre des Anglais et des Allemands, préalablement traduits au castillan. Le second, Fullana (1871-1948) était un religieux franciscain, qui lui se trouvait dans sa trente-cinquième année. Très studieux, il n'avait fait que commencer à se spécialiser en linguistique ; par la suite, il serait reconnu, et distingué par de nombreux prix ou nominations comme celle d'académicien de la Royale Académie Espagnole (*Real Academia de la lengua española*), en tant que représentant de la langue valencienne (11/11/1928). Les pancatalanistes ont reproché plus tard que la représentation officielle des Valenciens dans ce Congrès n'ait pas été particulièrement importante ; il est vrai que la personnalité la plus brillante alors était T. Llorente, car le bagage de Fullana en 1906 se composait seulement de trois travaux publiés, où il traitait des premiers aspects linguistiques. Malgré tout, vu le poids décisif qu'acquies postérieurement la figure de Fullana, et vu que ses thèses devenaient défavorables aux pancatalanistes, justement quand celui-ci avait atteint l'apogée de sa carrière, on a toujours essayé d'interpréter la trajectoire de ce spécialiste comme un revirement d'opinion qui aurait obéi davantage à un critère personnel plutôt qu'à des évidences scientifiques. Or ceci est difficilement défendable lorsqu'on observe la méthodologie, la rigueur et surtout l'humilité avec laquelle a travaillé Fullana toute sa vie. De la même manière que l'on a trop vite considéré Fullana comme un pancatalaniste avant le Congrès de la langue catalane, on l'a trop vite considéré antipancatalaniste, après. Il

---

<sup>343</sup> Voir entre autres: T. Llorente: *Poesías selectas de Víctor Hugo*. Traducidas por T. Llorente. Editorial Madrid, imprenta de Juan Antonio, 1860; *Fábulas de La Fontaine*. Ilustradas por Gustave Doré. Editorial Madrid. Atlas 2007; *Leyendas de oro: Poesías de los principales autores modernos vertidas en rima castellana*. Editorial Valencia, Querol y Domenech [1975] (Valencia: J. Domenech). Tous disponibles dans la Bibliothèque de San Miquel de los Reyes, Valence.

n'a jamais été ni l'un ni l'autre, et la seule chose à laquelle il s'est opposé, est le fait que le valencien soit dénaturé ou dévalorisé, pour la bonne raison qu'au long de toute sa carrière il avait répertorié toute une liste d'arguments linguistiques, c'est-à-dire proprement scientifiques, pour pouvoir soutenir fermement l'originalité du valencien. En exemple cet avertissement que faisait Fullana en 1912, alors qu'il préparait son étude sur la philologie valencienne (*Estudi sobre la filologia valenciana*). Il mettait en évidence des différences qui pouvaient difficilement être omises, comme celles de la terminaison des substantifs et des adjectifs, et surtout celles de la deuxième personne du singulier des verbes, où le catalan met -as, là où le valencien met -es. Il précisait que c'était là une différence qui était apparue dès le XIV<sup>e</sup> siècle, et qui continuait d'être la plus caractéristique entre les deux langues<sup>344</sup>. Un fait qui oblige Badia i Margarit à reconnaître que "la grammaire catalane est de nature 'compositionnelle' ou 'participative'"<sup>345</sup>, ce qui par la même occasion démontre l'écart inexorable qui s'est produit entre les différentes évolutions, tout au long des siècles. Un écart que les *Bases de Castellón* ne pouvaient pas encore amoindrir suffisamment, raison pour laquelle Carles Salvador et Sanchis Guarner durent encore faire beaucoup d'efforts.

Étant donné l'envergure intellectuelle et académique de Fullana il était inévitable que les pancatalanistes plongent dans sa vie et dans sa correspondance personnelle pour aller chercher des indices susceptibles d'avaliser leur théorie, et si possible réduire sa dimension de spécialiste. Nous avons l'exemple d'un article<sup>346</sup> (voir document en annexe n° 17), publié en 1978, en pleine "Bataille de Valence", qui soi-disant démontrerait que Fullana aurait travaillé pour l'unification du valencien au catalan pratiquement toute sa vie, or les extraits reproduits sont loin d'être concluants pour les raisons que nous allons exposer. Dans cet article qui, curieusement n'est pas signé par son auteur, on assure que Alfons Llorens, philologue et spécialiste en histoire de la langue, aurait eu accès à la correspondance personnelle de Fullana. Et il offre plusieurs citations dont la première qui nous paraît particulièrement précieuse par rapport à ce que nous avons déjà dit et par rapport à ce que nous défendons. Nous

---

<sup>344</sup> J-Benjamín Agulló Pascual: *Biografía de Lluís Fullana Mira O.F.M....*, op. cit. p.

<sup>345</sup> Antoni M. Badia i Margarit: "L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes. Esquisse d'histoire...", op. cit., p. 14.

<sup>346</sup> "Cal donar passets cap a la unitat del català". Hebdomadaire *Valencia Semanal*, n° 35 (06/08 a 13/08 de 1978), p. 46-48.

reproduisons un extrait ci-dessous. Cette citation est tirée d'une lettre écrite par Fullana le 17 décembre 1902, et adressée à Alcover. Nous savons, grâce à J. B. Agulló Pascual, qui reproduit la lettre en entier, qu'en réalité il s'agit de la première lettre que Fullana écrivait à Alcover, et le journaliste ne dit pas que Fullana incluait avec cette lettre, les résultats de ses premiers travaux destinés à collaborer au dictionnaire trilingue d'Alcover. Il envoyait l'étymologie de 400 mots valenciens, à laquelle il avait ajouté la traduction en français et en italien. Et c'est ensuite qu'il expliquait ses intentions quant à la langue valencienne :

Je pense étudier notre langue sous trois aspects: étymologique, orthographique et orthophonique. D'abord dans un futur, pour montrer l'honorable parenté de notre langue à la langue commune de la race latine; et ceci en particulier vis-à-vis des nombreux imbéciles qui se prennent pour des philologues et qui la nient. Ils disent tout à la fois que c'est un dialecte de la langue castillane... Je l'étudierai sous un second aspect, parce que je vois et je perçois dans mon âme l'horrible confusion qui règne aujourd'hui parmi tous ceux qui se consacrent à l'étude de notre langue, voulant en faire le jouet de leurs extravagances... Je l'étudierais ainsi sous le troisième aspect pour prouver philologiquement que la véritable prononciation limousine n'a pas encore complètement disparu, qu'elle est très présente dans différentes parties du royaume de Valence; aussi bien dans la capitale et dans ses alentours, il n'en reste à peine aucun vestige.<sup>347</sup>

Nous voulons souligner que cette lettre fut rédigée avant que n'ait lieu le Premier Congrès international de la langue catalane. Si l'auteur s'accroche à l'expression employée par Fullana : "notre langue", pour aussitôt préciser : "Creo que no es necesario aclarar a qué lengua se refiere aquello de "nostra ""<sup>348</sup>, nous, de notre côté nous considérons que cette déduction est non seulement hâtive, mais probablement fautive, parce que Fullana fait une référence très directe à la langue limousine, parlant de sa prononciation. Ce qui nous amène à faire plusieurs considérations. La première: souligner qu'en 1902, Fullana profite de cette lettre pour faire part à son ami de son projet personnel qui est celui d'étudier d'une manière très approfondie la langue valencienne ; c'est pourquoi il précise qu'il va le faire sous trois aspects (étymologique, orthographique, orthophonique). Ceci nous confirme qu'il n'avait pas encore commencé à le faire. La deuxième : que n'étant pas encore le grand philologue, linguiste, grammairien et lexicographe, qu'il deviendrait par la suite, il n'était pas encore en mesure de formuler la théorie qu'il formulerait en 1919. La troisième : que visiblement le sujet de la langue était encore très confus à l'époque,

---

<sup>347</sup> *Ibidem*, p. 46.

<sup>348</sup> *Ibidem*.

car Fullana se plaignait du fait que certains alléguaient une parenté entre le valencien et le castillan, dans les mêmes proportions qu'avec d'autres langues comme le français ou l'italien. En effet, le journaliste a mis des points de suspension, mais grâce à Agulló Pascual nous disposons du texte complet, car Fullana spécifie : "comme celle-ci [le valencien] le serait [sœur] du français et de l'italien"<sup>349</sup>. Soit dit au passage, une position peut-être fautive au niveau linguistique, mais qui avait la vertu de mettre le valencien sur un pied d'égalité avec les autres langues et qui prouve qu'inconsciemment la barrière hiérarchique entre le catalan et le valencien n'était pas encore installée. Mais de toute façon ce qui intéressait Fullana par dessus-tout c'était la vérité scientifique, et non pas une question de dénomination. La quatrième: à savoir comment le terme de langue limousine (*llemusina*) apparaît dans ses explications et prouve que Fullana travaille avec la thèse de la langue commune, qui présentait d'ailleurs l'avantage d'éviter la polémique. Mais répétons-le ce nom était présent dans la conscience de tous les Valenciens cultivés de l'époque, nous l'avons vu dans la partie antérieure. C'est bien grâce à ce concept de langue commune que les Valenciens avaient accepté de transmuter, le qualificatif de limousine par celui de catalane à l'occasion du Premier Congrès international de la langue catalane. Et ceci parce qu'on avait pratiquement interdit l'emploi du qualificatif "limousine". Donc nous insistons car ceci représente un point fondamental: l'expression "langue commune" pour les Valenciens de l'époque ne renvoyait pas systématiquement à un passé unicolore où brillait le nom d'une seule région, en l'occurrence, la catalane, bien au contraire. Or nous verrons comment en 1978, en pleine "Bataille de Valence" ces connotations qui ne sont plus présentes dans la conscience collective valencienne - et pour cause, les pancatalanistes ont banni cette dénomination - vont permettre aux pancatalanistes de faire passer le message simplifié, autrement dit réaliser un court-circuit historique: à savoir que la langue commune a toujours été la langue catalane. Mais nous avons ici une preuve que lorsque Fullana parle de langue commune, avant 1906, il le fait par rapport à tout ce que représente la langue limousine (*llengua llemosina*) pour les Valenciens. Et il est sûr que Fullana dirigeait alors ses travaux dans l'optique de trouver les fondements linguistiques qui justifiaient

---

<sup>349</sup> J-Benjamín Agulló Pascual: *Biografía de Lluís Fullana Mira O.F.M...*, op. cit., p. 135.

cette langue commune. J. B. Agulló Pascual, son biographe, rappelle que le travail exposé au Congrès International, au titre de *Ullada general sobre la morfologia catalana*, avait été publié à Barcelone en 1908 (imprenta de Joaquín Orts), et qu'il avait été aussi édité à Valence (imprenta Tipografía Moderna), cette même année, avec le titre de *Ullada general sobre la morfologia valenciana*, et que dans un coin de la couverture du livre avait été mise en note la mention suivante, vu qu'on ne s'était pas donné la peine de recorriger tout le texte :

Dans ce travail, ont été utilisés les qualificatifs de catalan et catalane, après l'accord des congressistes catalans, valenciens, majorquins et roussillonnais, d'utiliser une seule désignation pour se référer aux langues parlées dans ces quatre régions. Sur quoi le lecteur doit les substituer à présent par valencien et valencienne.<sup>350</sup>

Comme preuve que Fullana allait tenir la promesse faite à Alcover dans sa lettre de 1902, nous pouvons observer comment l'année suivante il publiait le résultat de ses premiers travaux : *Observacions sobre l'anàlisi etimològica i fònica de la nostra llengua* (1903). Ceux-ci visiblement l'encouragèrent à continuer sur une ligne de convergence, puisqu'en 1905, il publiait : *La morfologia valenciana es la mateixa que la catalana*, qui attention, n'affirme pas que le valencien soit une langue dérivée du catalan mais qui garde la cohérence qu'il a toujours manifesté, à savoir que le valencien et le catalan ont effectivement des origines communes. Nous verrons plus loin comment Fullana finit par identifier cette origine commune, pour la situer dans la chronologie de l'histoire. Son troisième travail s'intitulait : *Morfologia del verbo en la llengua valenciana* (1907). Celui-ci reçut le prix des Jeux floraux de cette même année à Valence, ce qui prouve que ses réflexions et son désir de convergence n'excédaient pas les limites tolérées de l'époque. Disons qu'elles entraient dans les paramètres que les traditionnels cercles valencianistes comme *Lo Rat-Penat* avaient toujours approuvés, celui de la fraternité des deux langues, et non pas de la prédominance de l'une par rapport à l'autre. N'oublions pas que *Lo Rat-Penat*, en tant que société doyenne du valencianisme avait été aussi représentée au Premier Congrès international de la langue catalane, et contrairement à cette image que les pancatalanistes veulent toujours projeter de cette association, la bonne syntonie a toujours existé tant que les Valenciens n'ont pas senti envers eux une relation de

---

<sup>350</sup> *Ibidem*, p. 62.

hiérarchie ou de subordination par rapport aux entités culturelles catalanes. Comme nous verrons, ce n'est qu'au moment où les catalanistes décrètent cette hiérarchie linguistique et culturelle à leur avantage, que la rupture devient inévitable. Depuis lors les pancatalanistes se montrent toujours intraitables vis-à-vis de cette association et aussi du *Centro de Cultura Valenciana* ; il suffit de renvoyer au même article cité plus haut pour voir les qualificatifs qui les inspirent : "... el Centro de Cultura Valenciana y por *Lo Rat-Penat*, instituciones donde el anticatalanismo radical y racista tiene su refugio"<sup>351</sup>.

Arrivé le moment d'assister au Premier Congrès international de la langue catalane, Fullana y fit un exposé particulièrement long, qui occupa trente-trois pages, et dont le titre était *Ullada general sobre la morfología catalana*<sup>352</sup>. Dans sa conclusion il lançait une phrase qui à nos yeux renforce notre conviction sur le fait qu'il travaillait bel et bien sur l'idée de la langue commune, non pas par rapport à la seule langue catalane, mais par rapport à cet ensemble culturel plus vaste, et aussi plus vague qu'enfermait le concept de langue limousine : "Grand et large est le champ de l'histoire des évolutions morphologiques de notre belle et riche langue"<sup>353</sup>. Il est sûr que pour les pancatalanistes cette tournure "belle et riche langue" ne pouvait correspondre qu'à la dénomination exclusive de la langue catalane. Mais pour quiconque a lu plusieurs écrits de Fullana, et connaît l'excessive prudence, et la politesse, qui ont caractérisé ses formes, il est difficile d'imaginer que Fullana ait pu avoir l'audace d'employer une dénomination comme celle de *llemosina* dans un forum qui d'emblée avait condamné ce nom. Rappelons que dans le texte d'appel à participation au Congrès, rédigé en décembre 1905 (voir document n° 9 en annexe), et signé par la Commission technique (Antoni M<sup>a</sup> Alcover, A. Rubió u Lluch, J. Massó y Torrents, J. Pijoan, J. Cases Carbó) on qualifiait la langue limousine de "langue fantasque"<sup>354</sup> et on intronisait la dénomination catalane. Il ne faut pas s'étonner que ce soit avec ce même esprit de courtoisie prudente que Vicens Mancho, au nom de l'association de *Lo Rat-Penat*, ait fait une allocution particulièrement courte devant le

---

<sup>351</sup> "Cal donar passets cap a la unitat del català"..., op. cit., p. 48.

<sup>352</sup> Luis Fullana Mira : "*Ullada general sobre la morfología catalana*"; p. 249-282. *Primer Congreso Internacional de la Lengua Catalana...*, op. cit.

<sup>353</sup> *Primer Congreso Internacional de la Lengua Catalana...*, op. cit., p. 282.

<sup>354</sup> *Ibidem*, p. 13.

Congrès (voir en annexe document n° 19). On dirait que le contraste vis-à-vis des autres discours a dû être presque choquant, face à toute cette pléiade d'orateurs qui se seraient succédés sur l'estrade. Mais il faut comprendre que les prémisses sur lesquelles avaient été organisé le congrès ne faisaient pas vraiment l'unanimité des assistants valenciens. En fait Vicens Mancho prend la parole alors que c'était Teodor Llorente, membre de la présidence honoraire (voir en annexe document n° 20 ), qui en principe devait parler. Les termes cordiaux qu'emploie Mancho sont sans doute destinés à excuser ce changement de programme, mais on peut observer comment il ne manque pas de souligner l'existence d'une "langue commune" qu'il ne désigne absolument pas par le nom de langue catalane :

Cette société [Lo Rat-Penat] se consacre à la culture et au progrès de la langue commune, celle qui ne peut être autre chose qu'une des branches généreuses et glorieuses. Notre société suivant cette maxime a désigné une commission, et à la tête de celle-ci a été placée une personnalité littéraire de vous tous bien connue, car elle est appréciée en Espagne et à l'étranger; c'est M. Téodore Llorente. Les années qui ne passent pas en vain peuvent amoindrir les forces physiques mais non pas les capacités intellectuelles. Pour cela cet homme qui a vu cette salle si grandiose, et voyant tant de personnes ici réunies, a craint que sa voix ne puisse pas être bien entendue, et c'est pour cela que le rôle m'en a été échu...<sup>355</sup>

Nous pensons que si Teodor Llorente en tant que doyen du valencianisme avait décliné de prendre la parole en ayant recours à cette excuse de l'insuffisance de sa voix, c'était parce qu'en réalité il n'était pas d'accord avec la position de subordination dans laquelle se voyait virtuellement rabaissée la langue valencienne. Il ne faut pas s'étonner que non seulement le message transmis ait été court, mais que Mancho en ait profité par la même occasion pour insister sur l'idée de diversité, tout en faisant un partage plus égal de cette gloire réclamée, et en investissant à la fois toutes les langues, que *Lo Rat-Penat* désignait alors comme un ensemble de "branches". Ceci dans le but d'empêcher que la désignation "catalane" monopolisa tout cet héritage culturel pluriel.

Nous voulons donc mettre en évidence que si le désir de collaborer à un projet commun, théoriquement pluriel, fut réel avant 1906, non seulement de la part de Fullana, mais très probablement aussi de la part de Llorente, (nous verrons comment son fils Teodor Llorente Falcó aura un rôle important dans les *Bases de Castellón*), ce désir finirait par se refroidir forcément, puisque les réticences valenciennes se

---

<sup>355</sup> *Ibidem*, p. 87.



laissaient déjà deviner. Nonobstant pendant presque une dizaine d'années, la trajectoire de Fullana a été assez équidistante entre cet intérêt pour donner une impulsion à la culture commune, dans des proportions acceptables, et donc accompagner jusqu'à un certain point les catalanistes dans leur parcours, et d'un autre côté préserver pour le valencien, et surtout pour la culture valencienne, une originalité à laquelle il n'était pas disposé à renoncer. Ses travaux successifs sont assez représentatifs de cette philosophie : *Característiques catalanes usades en lo reino de Valencia*, en 1907 ; *Estudio sobre filología valenciana*, en 1909, qui reçut un autre prix aux Jeux floraux de 1912 ; et surtout *Normes Ortogràfiques*, en 1914, et *Gramàtica Elemental de la Llengua Valenciana*, en 1915, qui mettent en évidence que cette convergence intégrale recherchée par les philologues de l'IEC ne se réalisait pas, et cela fondamentalement parce que Fullana n'avait pas accepté d'annuler l'originalité valencienne. Et nous pouvons voir comment dans les titres de ses oeuvres la présence du mot catalan décline. De fait nous disposons des propres explications de Fullana, qui dans un article<sup>356</sup> écrit en 1919 dans le quotidien, *Las Provincias*, (propriété de Teodor Llorente Falcó, fils de celui qui assista au congrès), nous dit que l'objectif du Premier Congrès international de la langue catalane avait été l'unification orthographique, mais prenant toujours comme base les réformes déjà introduites par les écrivains catalans. Il ajoute - et c'est très important par rapport à tout ce que nous prétendons démontrer - qu'il n'existait pas d'unité de critères entre les écrivains catalans eux-mêmes. Il souligne que les différences s'accrochèrent entre les deux tendances. D'un côté se trouvaient ceux qui souhaitaient conserver l'orthographe traditionnelle (les médiévistes), et d'un autre s'alliaient ceux qui approuvaient les réformes mises en route par le groupe d'écrivains de l'*Avenç* (1890-1891). Celui-ci était le groupe où figuraient Massó i Torrents, Cases i Carbó et Pompeu Fabra, soit les membres les plus proéminents de l'IEC, et ceux (J. Massó i Torrents, ainsi que J. Cases i Carbó) qui avaient fait partie de la Commission technique du Premier Congrès international de la langue catalane. Pompeu Fabra avait été le vice-président de la section de philologie et d'histoire (voir en annexe le document n° 19). Fullana reconnaît lui-même qu'une des conséquences du Congrès fut la création de l'Institut d'Études Catalanes, sous l'égide

---

<sup>356</sup> Lluís Fullana: "*Gramatología Valenciana: Les Normes Ortogràfiques*". *Las Provincias*, 17/02/1919, p.

de la *Diputació de Barcelona*. Ainsi composé, l'organisme chargé de définir les normes, il spécifie que c'est à la section de philologie qu'échut cette mission, et que c'est là que se retrouvèrent les écrivains à tendance réformatrice. Ceux-ci ne tardèrent pas à formuler des normes qu'ils offrirent non seulement aux écrivains catalans, mais aussi aux majorquins, valenciens et roussillonnais. Il signale que lui-même fut la personne choisie pour représenter les Valenciens à l'intérieur de l'IEC (l'Institut d'Études Catalanes). Il déclare d'ailleurs que la raison d'avoir accepté cette invitation, n'était pas :

précisément de catalaniser l'orthographe valencienne, comme certains ont cru sans fondement, mais de la défendre, la conserver dans toute son intégralité, en admettant seulement les "normes" où coïncide l'orthographe des deux langues, et en refusant noblement celles qui constituent les différences dialectales, déjà très accentuées entre les deux régions.<sup>357</sup>

Précisant donc son refus à accepter des normes contraires à l'évolution de la langue valencienne, il informait que, d'un autre côté, les écrivains catalans défenseurs de l'orthographe traditionnelle, fondèrent l'*Academia de la Llengua Catalana*, dont il devint un des membres. Là aussi il fut à nouveau convoqué en tant que représentant des Valenciens. Les règles ("Regles ortografiques") proposées par cette entité, furent également l'objet de délibérations, et avec les mêmes arguments que devant l'IEC (Institut d'Estudis Catalans), il rapporte qu'il n'hésita pas à mettre en évidence les différences objectives entre le valencien et le catalan. Sa fermeté quant à montrer le décalage qu'impliquait pour chaque langue l'application de ces normes, eut pour effet de faire échouer cet autre projet d'unification. Néanmoins il reconnaît que ces rendez-vous auraient encouragé les traditionnels milieux valencianistes qui auraient décidé par l'intervention singulière de Jacint Mustieles, secrétaire de l'association *Lo Rat-Penat*, d'imiter le projet catalan, dans le sens de définir des normes bien établies pour le valencien. Le président de *Lo Rat-Penat*, M. Acahali (qui portait le titre de baron) fit appel à tous les écrivains valenciens pour mettre en marche le projet. Sur ce point, il est intéressant de rapporter ici, l'opinion de Sanchis Guarnier qui montre comment le fossé entre les traditionnels valencianistes, dont *Lo Rat-Penat* était le sanctuaire, et les nouveaux valencianistes, ceux qui se déclaraient ouvertement pancatalanistes, était installé et pratiquement insurmontable :

---

<sup>357</sup> *Ibidem*.

Avec une apparence de démocratie formelle *Lo Rat-Penat* convoqua les écrivains valenciens à un débat public sur les règles d'orthographe, où les conclusions s'adoptaient par majorité de votes des assistants. De fait, seulement assistèrent ceux qui étaient disposés à accepter les propositions fullanistes, outre les partisans des dilettantismes, qui avaient des idées très personnelles sur la langue. Ces assemblées ingénues de rat-penistes ne firent rien d'autre que fomenter la confusion et l'indiscipline.<sup>358</sup>

Et il est significatif que Sanchis Guarner se permette de mettre en doute les bases scientifiques développées par Fullana, arguant que celles-ci auraient été le produit d'un travail personnel "basé sur les conclusions plus ou moins préfabriquées des dites assemblées rat-penistes"<sup>359</sup>. Rappelons que face à ces normes Sanchis Guarner revendique le caractère pleinement scientifique du travail mené par P. Fabra qu'il élève aux nues :

Pompeu Fabra fut le maître génial de la réforme de la grammaire catalane. La langue littéraire fut fixée systématiquement, avec toute la rigueur scientifique, prenant comme base nos classiques, mais tenant en compte également les nécessités intellectuelles et matérielles de notre époque et laissant de l'espace à certaines innovations locales, principalement propres de la zone de Barcelone.<sup>360</sup>

Les "innovations locales" introduites par Fabra, sont pleinement justifiées pour Sanchis Guarner, par contre nous constatons que les critères et considérations de Fullana n'ont pas le droit d'être traités avec la même générosité. Mais ce qui mérite toute notre attention est le fait que Sanchis Guarner, dans son livre, fait référence deux fois à cette époque où Fullana prépare, d'abord les Normes orthographiques (1914), et ensuite la grammaire élémentaire (1915) ; et curieusement si pour les Normes il adopte une attitude extrêmement critique, pour se référer à la grammaire, il change radicalement de ton, et il fait l'éloge de Fullana, affirmant qu'"il était indiscutablement le meilleur grammairien local"<sup>361</sup>. Cependant nous savons par le témoignage même de Fullana, que cette grammaire n'était pas vraiment celle qu'il aurait voulu faire. De plus, Sanchis Guarner fait une affirmation que nous devons considérer fautive au sujet de Fullana, puisque nous disposons ici aussi du propre témoignage de Fullana (voir en annexe document n° 21). Sanchis Guarner assure qu'à cette époque Fullana "était un fervent partisan de l'unité de la langue"<sup>362</sup>. Or nous venons de voir comment à travers cet article Fullana déclarait très clairement défendre

---

<sup>358</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 185.

<sup>359</sup> *Ibidem*.

<sup>360</sup> *Ibidem*, p. 54.

<sup>361</sup> *Ibidem*, p. 55.

<sup>362</sup> *Ibidem*.

l'originalité valencienne, et n'acceptait pas l'unification à n'importe quel prix. Il est donc clair que ce sujet de la langue est extrêmement épineux, et que les sources doivent être très strictement vérifiées, car les intentions de manipulations sont non seulement constantes mais évidentes. Nous l'avons déjà dit, en réalité, Fullana ne varie pas dans sa position principale ; il ne nie pas les ressemblances des deux langues qu'il va jusqu'à qualifier de "jumelles" (voir la citation suivante), néanmoins la dynamique de chacune, pousse à des formes distinctes, en vertu des règles mises au point par l'école de linguistique évolutive, comme il indique :

Notre langue disposant des éléments phonétiques et graphiques qui sont requis pour une orthographe valencienne indépendante, il n'était pas nécessaire de demander des emprunts à une autre langue qui malgré le fait d'être jumelle de la nôtre, se distingue notablement de celle-ci dans sa phonétique et sa morphologie, et elle doit aussi se différencier dans son orthographe.<sup>363</sup>

Nous ne pouvons pas omettre le fait que Fullana ait voulu souligner que ces normes furent l'objet d'un débat dans *Lo Rat-Penat*, et qu'elles furent approuvées d'une manière démocratique ; en l'espace de huit séances, précise-t-il. Un procédé qui n'a rien à voir avec celui qui s'applique alors à Barcelone, ou finalement les normes novatrices de l'IEC s'imposent aux normes traditionnelles de l'*Academia de la Llengua Catalana*, non pas sur la base d'une décision prise démocratiquement, mais parce que c'était l'entité qui jouissait du support institutionnel (la *Diputació* et ensuite la *Mancomunitat*), et qui pour cela triomphait. Rappelons qu'au long de ces années, il n'a pas existé à Valence de support strictement institutionnel pour la langue valencienne, d'où l'ambiguïté dans laquelle se signèrent les *Bases de Castellón* (21/12/1932). Un acte qui se déroulera dans un milieu privé et élitiste, mais où les intentions politiques seront pleinement sous-jacentes. Vouloir faire apparaître la trajectoire de l'IEC comme une trajectoire nette et scientifique, comme prétend Sanchis Guarner ou Badia i Margarit fait bien sûr partie du discours catalaniste. Si Sanchis Guarner qualifiait Fabra de "maître génial" qui appliquait "une rigueur scientifique", Badia i Margarit revendiquait une "orthographe impeccable, et même exemplaire" ou "d'une logique irréfutable qui se défend toute seule"<sup>364</sup>. Or nous savons que les catalanistes faisaient pression pour l'unification, parce que la concurrence politique qu'ils menaient au

---

<sup>363</sup> Lluís Fullana: "*Gramatología Valenciana: Les Normes Ortogràfiques*", op. cit.

<sup>364</sup> Antoni M. Badia i Margarit: "*L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes. Esquisse d'histoire*"..., op. cit., p. 13.

parlement national, les obligeait à façonner leur langue selon ce même modèle castillan unitariste, où les normes de la langue étaient bien implantées depuis plusieurs siècles. Et de la même manière qu'ils critiquaient cette langue, pour avoir envahi la leur, ils souhaitaient malgré tout faire du catalan, une reproduction du castillan : en tant que langue forte, sans concurrence possible. C'était donc le critère nationaliste qui régissait l'IEC, et le poussait à donner au catalan une norme unifiée, et le situer au centre d'une hiérarchie qui devait avoir un visage politique, linguistique et culturel d'abord sur toute la Catalogne, et ensuite sur tous les territoires proches. Une chose qu'Alcover n'accepta pas et Fullana non plus, c'est pourquoi chacun finit par travailler dans son coin et d'une manière tout à fait indépendante.

Fullana rapporte également dans un autre article<sup>365</sup>, les circonstances qui marquèrent la création de la Grammaire élémentaire valencienne (*Gramática Elemental de la Llengua Valenciana*). Justement c'est le fils de Teodor Llorente Olivares, soit Teodor Llorente Falcó, qui dans sa condition de directeur du Centre de Culture valencienne (*Centre de Cultura Valenciana*), fraîchement créé (17 février 1915), demanda à Fullana de définir une grammaire valencienne. Ayant expliqué dans un article antérieur<sup>366</sup>, les difficultés rencontrées par les auteurs valenciens du XIXe siècle qui avaient tenté de normaliser la langue autochtone, et ayant informé de l'existence de trois écoles linguistiques (l'école étymologique, l'école phonétique et l'école évolutive), il avait montré sa préférence pour l'école évolutive. Il assurait que celle-ci ne perd pas de vue l'étymologie ni la phonétique, tout en tenant compte du développement naturel et progressif de la langue. Il soulignait que cette école obligeait à connaître les règles de la linguistique et de la philologie, mais que justement pour cette raison, c'était la voie la plus scientifique pour connaître et définir une langue. Ayant reçu la mission de rédiger cette nouvelle grammaire valencienne, il avouait avoir su par avance quels seraient les obstacles qu'il rencontrerait. Il avait prévu que deux groupes viendraient à s'affronter : celui des plus nombreux, qui suivraient la tendance vulgaire de la langue, à travers l'école phonétique ; et celui des moins nombreux qui appelleraient à s'en remettre aux règles de l'école traditionnelle. Ceci signifiait

---

<sup>365</sup> Lluís Fullana: "*Gramatología valenciana: La gramática del P. Lluís Fullana*". *Las Provincias*, 20/02/1919, p.

<sup>366</sup> Lluís Fullana: "*Gramatología valenciana*". *Las Provincias*, 15/02/1919, p. 1.

recourir immanquablement aux archaïsmes, suivant la logique de l'école étymologique. Malgré tout, il reconnaissait avoir sacrifié en partie ses convictions pour répondre au désir majoritaire de ses collaborateurs, et pour cela il se serait limité à chercher un juste milieu, alors que le travail le plus correct, aurait consisté à suivre strictement les règles de l'école évolutive. Nous constatons comment Fullana, même, vis-à-vis de ses propres concitoyens n'avait pas pu se sentir libre d'agir comme il pensait qu'il aurait dû le faire en tant qu'expert. Et Fullana reconnaît avoir sacrifié des principes scientifiques pour complaire à ces concitoyens, mais il l'avait fait pour le bonheur des Valenciens, une chose qu'il ne serait pas disposé à faire pour le bonheur exclusif des Catalans :

Teniendo pues en cuenta las exigencias de unos y otros, redactamos la Gramática, siguiendo en todo lo posible, la Escuela evolucionista, por ser la más racional. Y hemos dicho que tuvimos que sacrificar, en parte, nuestras propias convicciones o renunciar a parte de ellas, por entonces, y fue precisamente en lo que tuvimos que transigir, a pesar nuestro, como medio de unión entre una y otra tendencia; pero con el firme propósito de rectificar las concesiones hechas a una y a otra tendencia, a medida que unos y otros se convencieran de sus errores. De manera que hemos de confesar ingenuamente que nuestra Gramática adolece de varios defectos en su redacción.<sup>367</sup>

Rappelons qu'à cette époque la normalisation du catalan n'était pas encore complète, et il apparaît clairement qu'on avait renoncé à faire une unification en partant des trois dialectes romans : le catalan, le valencien et le majorquin, puisque personne ne s'était mis d'accord ; chaque branche réalisait la sienne, quoique à Majorque, les auteurs de *l'Escola Mallorquina* s'alignaient sur les normes fabriennes. Fullana fut alors invité à Barcelone pour prendre possession de son poste d'académicien de la langue catalane (02/08/1915), ce qui était, malgré tout, une manière de reconnaître ses mérites et son travail, et qui prouve par ailleurs que les relations étaient encore bonnes. Il fit un discours sur un sujet qui lui tenait à cœur : "La palatisation valencienne" ("*La palatizació valenciana*"), un titre que nous mentionnons car nous reviendrons sur le sujet de la palatisation. Par la même occasion Fullana fut invité à l'IEC (10, 11, 12 et 13/08/1915), dont il était considéré "collaborateur"<sup>368</sup>. Là-bas, il prononça une série de conférences, qui auraient été fort appréciées par cette audience spécialisée, puisque J. B. Agulló Pascual affirme que : "Ces conférences furent

---

<sup>367</sup> Lluís Fullana: "*Gramatologia valenciana : La gramática del P. Lluís Fullana*". *Las Provincias*, 20/02/1919, op. cit.

<sup>368</sup> J-Benjamín Agulló Pascual : *Biografía de Lluís Fullana Mira O.F.M...*, op. cit., p. 142.

très applaudies et aussi commentées par la presse catalane de l'époque qui en aurait fait l'éloge.<sup>369</sup> Or l'axe sur lequel prenaient appui ses explications était à tout point de vue édifiant puisque les titres sont les suivants: "*Diferències fonètiques entre el valencià i el català*" ; "*Diferències gràfiques i ortogràfiques*" ; "*Diferències lèxiques i morfològiques*" ; "*Diferències sintàxiques*". Ceci prouve que non seulement ces différences existaient, mais encore que Fullana s'était donné la peine de les traiter d'une manière rigoureuse devant cet auditoire d'experts. Sur quoi le fait que Fullana ait été académicien de l'Académie catalane ne prouvait pas que le valencien et le catalan étaient des langues identiques, mais qu'elles avaient beaucoup en commun, une chose que Fullana n'a jamais niée. Cette visite à Barcelone mit en évidence que Fullana n'était pas disposé à renoncer à l'orthodoxie linguistique, cette même orthodoxie qui justifiait des différences importantes entre le valencien et le catalan, et qui bien entendu nuisait fortement au projet d'unification linguistique prévu par les catalanistes. Ceux-ci avaient décidé d'agir à leur guise, mais ils ne renonçaient pas à relancer postérieurement le projet (en 1932, avec les *Bases de Castellón*). L'année 1916 est sans aucun doute, l'année clé, car la rupture entre Alcover et Fabra devient irréversible, même si Badia affirme que postérieurement Fabra et Alcover se réconcilièrent<sup>370</sup>. Massot aussi veut le laisser croire, mais il reconnaît lui-même qu'Alcover vécut "les dernières années de sa vie abandonné de tous avec une santé de plus en plus précaire et sans ressources économiques pour pouvoir publier avec régularité son dictionnaire"<sup>371</sup>. On peut donc raisonnablement douter de l'ampleur de cette réconciliation, de toute façon la rupture fut finalement une rupture à trois, soit la rupture du triangle de la renaissance de la langue, comme l'avait appelé Agulló Pascual. Si pour Alcover le problème se limitait à être linguistique, pour Fullana il devenait carrément politique, sachant que les ambitions catalanistes allaient devenir de plus en plus envahissantes, et que la culture ne serait plus jamais le domaine fraternel de rencontre et de partage, mais un instrument de domination.

---

<sup>369</sup> *Ibidem*, p. 64.

<sup>370</sup> Antoni M. Badia i Margarit: "*L'Institut d'Estudis Catalans et les travaux de la langue et civilisation catalanes. Esquisse d'histoire*"..., op. cit., p. 13.

<sup>371</sup> Josep Massot i Muntaner: *Antoni M. Alcover i la llengua catalana...*, op. cit., p. 211.

### 3.2 - Le paladin de la langue valencienne

Nous disposons des explications de Josep Massot i Muntaner, qui informe que dès 1916 les disputes entre Alcover et Fabra deviennent notoires, et passent même par le *Bolletí del Diccionari*<sup>372</sup>, ou la revue *Catalana*<sup>373</sup>, dirigée par Francesc Matheu, mentionné (membre de la *Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*) plus haut, et connue pour être contraire aux thèses de l'IEC. Alcover écrivit même un manifeste *An els Srs. Diputats del Principat i a tots els amadors de la llengua catalana* (7 juin 1918), pour exprimer son opposition à la ligne suivie par l'IEC et revendiquer la sienne. En réalité la controverse était déjà bien installée à l'intérieur et dehors de l'institution ; elle n'avait fait que s'aggraver, puisque Alcover reprochait que depuis la fin de l'année 1912 et début 1913, il avait été impossible de proposer un critère pluriel. Il reprochait que d'une manière unilatérale le catalan de Barcelone ait été choisi pour former la base du catalan littéraire, et ceci au détriment de ce que lui-même considérait les autres branches de la langue :

Une chose contre laquelle j'ai toujours protesté et protesterai toute ma vie. Quel droit et quelle catégorie littéraire a le catalan barcelonais sur le catalan baléar, occidental et valencien? Absolument aucun. Donner au catalan barcelonais tel droit et telle catégorie, n'est-ce pas, certainement créer un centralisme linguistique aussi pervers que le centralisme politique et administratif exercé depuis Madrid? <sup>374</sup>

Il s'exclamait : "comme si telles régions linguistiques n'existaient pas dans le domaine catalan"<sup>375</sup>. Nous comprenons que tant qu'Alcover batailla pour l'égalité des langues, Fullana resta à ses côtés, mais en gardant toujours une position prudente et même silencieuse. Contrairement à Alcover qui avait épousé politiquement la cause catalaniste, Fullana se maintint toujours à l'écart de ces activités, et ne déclara jamais se considérer catalan, chose qu'Alcover faisait, y compris après sa rupture avec l'IEC. En 1915, Fullana était allé à Barcelone faire ses conférences, et il s'était limité à exposer sa position poliment et cordialement : il n'existait pas de motif scientifique pour transiger sur les différences entre le valencien et le catalan. À partir de là, de la

---

<sup>372</sup> *Ibidem*, p. 151.

<sup>373</sup> *Ibidem*, p. 152.

<sup>374</sup> *Ibidem*: citation n° 59, p. 152.

<sup>375</sup> *Ibidem*: citation n° 60, p. 153.



même façon que Fullana n'avait pas fait campagne pour le catalanisme, il ne fit pas non plus campagne contre le catalanisme. Il s'en tint simplement à défendre Valence et le valencien. Nous savons par Agulló Pascual que l'année 1916 fut l'année de la rupture du "triangle de la renaissance de la langue". Début avril, Fullana envoyait ce qui serait sa dernière lettre à Alcover. Et son biographe, confirme qu'à partir de là, les relations autant avec Alcover qu'avec Fabra prirent fin. Il précise : "nous observons un silence sépulcral entre ces deux amis intimes"<sup>376</sup>. Massot i Muntaner assure que la relation entre Alcover et Fabra avait passé le Rubicon. Sur quoi le triangle Alcover/Fabra/Fullana ne se transforma pas pour autant en binôme Alcover/Fullana, vu que Fullana et Alcover étaient bien d'accord quand à l'idée d'une langue commune, mais totalement divergents quant aux sentiments identitaires. Si Alcover pensait toujours en fonction d'un ensemble plus grand que celui des Îles Baléares, au point de se réclamer catalan, Fullana de son côté se définissait exclusivement comme valencien, et ne s'occupait que du domaine linguistique valencien, sans émettre d'opinion politique, ni en accepter de la part des catalanistes. Par exemple cette orthodoxie linguistique, l'amena à déclarer dans une conférence devant le "Centro Escolar y Mercantil" de Valence (avril 1916), que le valencien parlé dans la capitale était une modalité de la région de Valence, par le fait que le valencien parlé dans la province de Castellón ou d'Alicante était plus pur. Et il ne mentionnait aucunement le catalan. Le titre de la conférence était suffisamment explicite : "*Diferències dialectals en la llengua valenciana*"<sup>377</sup>. Et cette idée, il la réaffirmerait dans son ouvrage *Compendi de Gramática Valenciana* (1922), comme signale J. B. Agulló Pascual<sup>378</sup>. Fullana expliquait que pour retrouver la vraie langue il fallait se déplacer dans les zones qui avaient été le moins exposées aux influences extérieures, comme ces contrées d'Alicante proches de son village natal (Benimarfull). Il était convaincu que c'était dans ces petits villages éloignés que l'on pourrait retrouver les sons originaux de la langue valencienne. C'était donc l'opération complètement inverse de celle que menaient ses collègues de l'IEC de Barcelone qui voulaient construire le catalan littéraire sur un dialecte, le barcelonais qui avait été particulièrement envahi par le castillan. Ce qui signifie que bien que

---

<sup>376</sup> *Ibidem*, p. 123.

<sup>377</sup> J-Benjamín Agulló Pascual: *Biografía de Lluís Fullana Mira O.F.M...*, op. cit., p. 64.

<sup>378</sup> *Ibidem*, p. 93.

divergents par rapport à la position adoptée par l'IEC, la position entre Fullana et Alcover était aussi éloignée, et si la rupture d'Alcover fut bruyante et combative, celle de Fullana fut silencieuse et discrète, sans brusqueries. À partir de 1918, le langage de Fullana devient beaucoup plus clair et ne prête plus à l'ambiguïté habituelle qu'il avait consentie tant qu'il avait été lié à ses anciens collègues. C'est l'article écrit par Juan Luis Martín Mengod, directeur du journal *Diario de Valencia*, qui nous donne l'occasion de percevoir exactement quels étaient les désirs et les craintes de Fullana vis-à-vis de la langue valencienne.

J. L. Martín Mengod avait écrit le 11 août de 1918 dans son journal, *Diario de Valencia*, en première page, un article qui avait causé une très grande contrariété au père Fullana, au point que celui-ci avait pris sa plume pour répondre dans le même journal à ce qu'il avait considéré des déclarations aberrantes. En effet, Martín Mengod s'était permis de déclarer que le valencien était un dialecte du catalan et que pour cela, la littérature valencienne devait être incluse dans la catalane. Visiblement les théories lancées par le Congrès international de la langue catalane commençaient à s'imposer dans les cercles académiques au-delà de Barcelone et de la Catalogne, vu la propagande, l'impulsion sociale, et surtout institutionnelle, que l'avancée politique des catalanistes avait acquise. Tenons compte qu'en 1917, la *Lliga Regionalista* dirigée par Francesc Cambó Battle (1876-1947) arrivait à placer deux ministres dans le gouvernement espagnol : un au Ministère des Finances (Joan Ventosa y Calvell) et un autre au Ministère de l'éducation (Felipe Rodés Baldrich). Ceci a été un renfort notable aux thèses catalanistes qui en ont profité pour s'imposer dans les cercles académiques où justement Martín Mengod déclarait avoir été chercher ses sources d'information. Fullana ne se surprenait guère, car il avait été un des rapporteurs du congrès, où toutes ces théories avaient commencé à prendre un appui ferme. C'est pourquoi il se lança tout de suite dans la défense de la langue valencienne, pour laquelle il n'acceptait pas de dévaluation de la part des catalanistes, et encore moins, de la part des mêmes Valenciens, comme Martín Mengod. Cependant l'introduction de l'article de riposte est particulièrement précieux, car il fait mention de ce que Martín Mengod avait affirmé avant de s'en prendre à la langue valencienne. Nous pouvons constater, d'une manière tout à fait paradoxale, comment d'un côté Martín Mengod montrait sa

préoccupation par rapport à la pénétration du catalanisme dans la vie politique valencienne, et comment d'un autre côté il avait assimilé les nouvelles théories précisément revendiquées par ces mêmes catalanistes au sujet de la langue catalane :

Para nadie es un secreto que desde algunos meses ha entrado a formar parte de la política valenciana un factor aportado por los catalanistas, que han traído su actividad sus iniciativas y su dinero con el objeto de construir un núcleo de opinión que responda a las palpitaciones políticas de Barcelona.<sup>379</sup>

Il est clair qu'il faisait allusion au nouveau parti valencianiste qui venait de se créer quelques mois auparavant, *Unión Regional Valencianista* (janvier 1918), et qui avait reçu un soutien économique des catalanistes (*Lliga Regionalista Catalana*), notamment à travers l'acquisition d'un nouveau journal (*La Correspondencia de Valencia*) dont nous reparlerons dans une autre partie (partie n° 3). Martín Mengod avouait alors être attentif aux résultats qu'un pareil événement pouvait produire dans la politique locale. Il se définissait comme étant régionaliste, autonomiste et fédéraliste, mais absolument pas nationaliste : "no soy ni puedo ser nacionalista"<sup>380</sup>. Il précisait d'ailleurs dans son article qu'il défendait le programme régionaliste de Mellá, qui revendiquait la grande communion catholique et monarchique. Et il ajoutait : "Me parece ver en el título de nacionalista un espíritu más o menos encubierto de odiosidad a la madre España, y nunca he visto claro qué es lo que pretenden, en qué fundan su ideal cuando de las relaciones entre la región y la Patria española se trata"<sup>381</sup>. Il précisait que le mot "nationaliste" était d'origine étrangère et d'une très grande modernité, qui choquait car en Espagne affirmait-il : "desde la Edad Media se ha hablado siempre de regiones y no de naciones"<sup>382</sup>. Il dénonçait les exagérations qu'il avait écoutées et qu'il condamnait, comme celle de : "Valencia, región de la nación catalana"<sup>383</sup>. Et il concluait son écrit en avertissant qu'il pensait rester attentif aux faits et gestes de ces nouveaux nationalistes valenciens : "He de mirar con prevención y cuidado lo que los neo-nacionalistas valencianos se proponen hacer"<sup>384</sup>.

---

<sup>379</sup> J. L. Martín Mengod. "Debe imponerse el estudio del valenciano". *Diario de Valencia*, 11/08/1918.

<sup>380</sup> *Ibidem*.

<sup>381</sup> *Ibidem*.

<sup>382</sup> *Ibidem*.

<sup>383</sup> *Ibidem*.

<sup>384</sup> *Ibidem*.

C'est le moment où Fullana qui s'était montré toujours très prudent, adopte une position publique extrêmement claire quant à la question linguistique du valencien. La création du parti valencianiste loin de provoquer en lui une tentation de convergence vers les thèses catalanistes l'avait mis davantage sur la défensive, confirmant pour nous la tendance que Fullana avait commencé à marquer à partir du Congrès international de la langue catalane, celle d'une distance prudente vis-à-vis des catalanistes. C'est pourquoi Fullana refuse de faire des concessions linguistiques aux catalanistes, des concessions qu'il a pourtant déjà faites aux Valenciens, au moment de rédiger sa grammaire. Mais il était sûr que les Valenciens aimaient leur langue et voulaient la conserver ; les catalanistes quant à eux, voulaient l'assimiler, en dévaluant officiellement la dénomination valencienne, voire la faire disparaître sous cette nouvelle désignation soi-disant scientifique, de "catalane". Ainsi nous comprenons pourquoi Fullana sentit la nécessité impérieuse de prendre sa plume pour répondre à Martín Mengod, et pourquoi il précisait que l'article du journaliste avait produit en lui deux effets complètement contraires. Un qui l'avait porté à applaudir et un autre qui l'avait amené à faire une énergique censure :

Aplauso por ver a usted de nuevo combatir las tendencias de un valencianismo tan exagerado que toca los límites del sistema nacionalista, que aunque sea un absurdo, tiene sus partidarios en Cataluña, y se trabaja por conseguirlo en Valencia. Sus campañas pues, persiguiendo y combatiendo esas tendencias, es eminentemente valencianista, por eso yo le aplaudo y le aconsejo que no ceje en tan provechosa labor en favor de Valencia (...) No necesitaba usted tratar la lengua valenciana del modo en que lo hizo en su artículo de referencia para combatir las sobre dichas tendencias.<sup>385</sup>

Et lorsque Fullana affirme que cette tendance nationaliste a ses partisans en Catalogne et qu'on travaille pour que ceux-ci trouvent leur appui à Valence, on peut supposer qu'il savait exactement de quoi il en retournait, pour avoir senti sur sa propre personne s'exercer ce travail de persuasion. Revenons à l'article de 1978, qui justement mentionne la dernière lettre de Fullana à Alcover, datée du 5 avril 1916. Nous pouvons y lire que Fullana envoyait à son confrère un exemplaire de sa grammaire élémentaire valencienne, et que visiblement il était conscient du fait que cette grammaire allait lui déplaire fortement. Pourquoi ? Il nous semble que la réponse ne peut pas être autre. D'abord parce qu'il n'avait pas fait la grammaire qu'il croyait devoir faire, mais aussi parce que Fullana ne disait à aucun moment dans cette

---

<sup>385</sup> L. Fullana Mira: "*Per la llengua valenciana*". *Diario de Valencia*, 19/08/1918.

grammaire que le valencien était une langue dérivée du catalan. Définition générique qu'Alcover défendait à outrance. Nous pouvons observer dans l'article, au début de sa lettre, comment derrière les mots "grammaire élémentaire" il met une parenthèse qui dit : "o lo que siga"<sup>386</sup>, autrement dit : je vous envoie ci-joint la grammaire élémentaire valencienne, ou ce que vous voudrez y voir. Probablement cette seule grammaire en soi ne serait pas la raison de la rupture des relations, mais elle témoignait d'un fait important qui était que chacun gardait ses positions dans la controverse à trois. Alcover n'en démordait pas à vouloir faire du catalan une langue pluri-formes ; Fabra ne désistait pas de son choix quand à déclarer que le catalan de Barcelone serait la base du catalan littéraire ; et Fullana n'écrivait nulle part à Valence que la langue valencienne était du catalan, même si dans ses lettres il employait cette désignation. Et Fullana semblait prévoir un certain mécontentement, et il s'en excusait, car nous pouvons le lire dans sa lettre, que nous reproduisons ci-dessous, puisque la revue *Valencia Semanal* nous en donne l'opportunité (1978). Mais nous ne devons pas nous étonner que le journaliste de *Valencia Semanal* ait voulu présenter comme une preuve irréfutable, ce fragment de lettre qui en réalité pour nous, prouve que Fullana se débattait comme il pouvait dans une situation qui devenait par trop compliquée :

Tenez en compte que j'ai dû sacrifier nombre de mes convictions afin de pouvoir être entendu et ne pas déplaire au plus grand nombre, tout en pensant que les réformes orthographiques doivent être introduites peu à peu pour ne pas effrayer les plus réticents. Comme à Valence, nous n'en sommes encore qu'au début, il est nécessaire de se plier aux circonstances, et sans que les Valenciens s'en rendent compte marcher à petits pas vers l'unité orthographique du catalan. Car si les plus réticents voient que nous voulons les diriger vers le catalan, ils se cabrent. Pour cette raison et pour beaucoup d'autres vous verrez dans ma grammaire beaucoup de choses qui vous déplairont, et croyez, qu'à moi aussi elles me déplaisent, mais je n'ai pas eu d'autre alternative que de passer outre.<sup>387</sup>

Le journaliste de *Valencia Semanal* exhibe ce fragment comme un trophée, car il en a fait le titre de son article, "*Cal donar passets cap a la unitat del català*" (il faut marcher à petit pas vers l'unité du catalan), mais il ne dit surtout pas - et c'est là qu'on soupçonne une manipulation - que cette lettre, et justement cette grammaire valencienne, que Fullana envoyait, marquaient la fin des relations entre les deux experts, et surtout il n'informe pas dans son article de la position de Fullana défendue devant la *Real Academia Española* dont nous allons parler plus loin, et dont la date est

---

<sup>386</sup> "*Cal donar passets cap a la unitat del català*". Hebdomadaire *Valencia Semanal*, op. cit., p. 48.

<sup>387</sup> *Ibidem*.

bien postérieure à cet article. Si pour les profanes cette phrase doit se comprendre comme un aveu de Fullana qui aurait travaillé pour l'unification du valencien au catalan, pour les plus prudents, nous devons comprendre que cette phrase, résumait la stratégie que Fullana n'avait cessé d'appliquer depuis le Congrès international de la langue catalane ; qui était celle de la prudence tout en cherchant à gagner du temps. La même stratégie qu'il avait employée avec ses collègues valenciens qui n'avaient pas voulu se plier complètement aux règles de la linguistique évolutive, au moment de composer la grammaire. En effet si la position d'Alcover, particulièrement proche de Prat de la Riba, et président du Premier Congrès international de la langue catalane, - puis directeur de l'Institut d'Études Catalanes -, avait triomphé, la situation aurait été autre, car on aurait reconnu une diversité et donc une égalité entre les différentes langues. Mais ceci ne se produisit pas, en réalité les probabilités d'une telle éventualité avaient été nulles, car l'objectif était de faire du catalan la langue de référence. Donc placé dans la difficile situation qui le poussait à protéger la langue valencienne contre la politisation et surtout contre son assimilation totale, il avait maintenu ses liens avec ses collègues tout en attendant de voir dans quelle direction exactement allait se décanter la situation. Une fois confirmée l'impossibilité du projet pluriel, la rupture fut inévitable. Nous observons toute fois que Fullana envoie cette grammaire valencienne pour informer son collègue majorquin, et que son intention n'est pas encore de rompre, puisqu'il donnait de fausses excuses, insistant sur le fait que la dénomination de langue catalane à Valence serait une chose qui ne pourrait jamais se faire du jour au lendemain, et que cela ne pouvait être qu'un processus fatalement long ("passets a passets"). Sans doute Fullana aurait voulu pouvoir continuer à collaborer avec Alcover au grand dictionnaire : mais cela ne fut plus possible. Rappelons que Fabra avait déjà réalisé sa codification orthographique pour le catalan (1913) - que Fullana n'avait pas suivie -, et que son collègue catalan travaillait sur la codification grammaticale, qu'il achèverait en 1918, soit deux années après que Fullana ait envoyé son exemplaire à Alcover. Donc la grammaire de Fullana, publiée en 1916, était bel et bien une déclaration de non convergence vers l'unification au catalan, tel que le définissait l'IEC. Donc la vraie rupture est venue très probablement depuis Barcelone, lorsque les normes fabriennes témoignent de la distance irréconciliable par rapport aux normes

valenciennes. C'est une fois, ces normes fabriennes définies que le secteur pancatalaniste valencien commencera à manquer de respect académique pour Fullana. Les pancatalanistes valenciens, certainement éperonnés par les catalanistes, depuis Barcelone se lanceront à une rébellion ouverte et effrontée vis-à-vis de Fullana, qu'on commencera à discréditer.

Le journaliste de *Valencia Semanal* qui ne signait pas, affirmait que Fullana souffrait de pressions de la part des cercles valencianistes traditionnels : "En público, naturalmente no decía las cosas tan claras. A cambio de unas concesiones, Fullana se veía apoyado por el Centro de Cultura Valenciana y por Lo Rat-Penat"<sup>388</sup>. Or nous savons par l'article précédent ("*La gramática del Padre Luis Fullana*" , *Las Provincias*, 20/02/1919) rédigé par Fullana en personne, que ces pressions n'allaient pas dans le sens que le journaliste veut faire comprendre; et nous pouvons interpréter cet article comme une preuve qui nous incline à soupçonner fortement qu'en parlant de pressions, Fullana pensait plutôt à celles qu'il avait reçues de la part des linguistes catalans. Surtout par le fait qu'une fois qu'ils comprirent leurs efforts inutiles, ils coupèrent tout lien avec lui. Fullana ne fut plus invité à faire des discours à l'IEC. Mais alors la question qui se posait à notre linguiste valencien qui réfutait catégoriquement la thèse catalaniste, était la suivante : quelle était la vraie nature du valencien? S'il n'était pas une langue dérivée du catalan, qu'elle était son origine? D'où venait-il ?

Revenons à l'article qu'écrivait Fullana en réponse à Martín Mengod. Celui-ci avait affirmé que le valencien était un dialecte du catalan, et que pour cela la littérature valencienne devait être classée comme catalane. C'était justement ces déclarations qui avaient provoqué la prompte riposte de Fullana, et aussi son indignation. L'occasion fut alors la plus indiquée pour exposer sa théorie, qui n'était pas un désaveu, comme ont voulu montrer les pancatalanistes - car Fullana maintenait la thèse de la langue commune - mais une précision très importante, qui au niveau politique bien sûr, avait comme conséquence significative de désarçonner complètement la thèse catalaniste. Pour lui la différence essentielle se trouvait dans le fait que cette racine commune, ou langue commune, remontait à une époque bien

---

<sup>388</sup> *Ibidem.*

antérieure à celle de la Reconquête. Il faut attirer l'attention sur le fait que Fullana en 1918, avait quarante sept ans, il s'approchait de son apogée professionnelle, qui serait officielle dix années plus tard, lorsqu'il serait nommé académicien de la *Real Academia Española*. Il n'était plus le débutant qui avait assisté au Premier Congrès international de la langue catalane, c'est pourquoi nous considérons que malgré toute la littérature créée pour discréditer la théorie de Fullana, il ne faut pas oublier que Fullana était la personne la plus spécialisée en langue valencienne de l'époque. Il avait été nommé cette même année (27/01/1918) professeur à la chaire de langue valencienne, un poste qu'il garderait jusqu'en 1928, moment où la dictature de Primo de Rivera interdirait l'enseignement des autres langues espagnoles. Il assurait donc, contrairement aux pancatalanistes que le valencien n'était pas cette langue que les Catalans prétendaient avoir apporté avec la Reconquête, mais une langue qui était déjà présente avant même l'invasion arabe, et qui se serait conservée grâce à la survie des Valenciens mozarabes. À l'appui de ses affirmations il citait différents auteurs dont Francesc Simonet (*Glosarios de voces ibéricas y latinas usadas entre los mozárabes*) et Roque Chabás (*Los mozárabes valencianos*, 1891), qui avait également assisté au Congrès International de la langue catalane. Nous ne pouvons pas omettre de relever la réflexion qu'il fit avant de citer un de ses confrères catalans : "Nous connaissons tous le caractère "absorbant" des Catalans"<sup>389</sup>, c'est pourquoi il avait eu à cœur de rappeler que le linguiste, Marián Grandía, également catalan appuyait justement sa théorie et qu'on pouvait le constater dans son ouvrage intitulé *Gramática etimológica catalana*. Il donnait même le numéro de la page (p. 34), pour que Martín Mengod, ou quiconque, puisse aller vérifier cette affirmation. Rappelons au passage que ce spécialiste, également religieux, Dr. Mossèn Marián Grandía avait assisté au Congrès international de la langue catalane, dans lequel il avait été vice-président de la section de philologie historique, une position juste après celle d'Alcover (voir document en annexe n° 19) et il avait lui-même fait sa propre conférence ("*Formació de la paraula catalana*", p. 283). Par ailleurs Fullana assurait que les explications de Grandía, au sujet de la langue valencienne, étaient en elles-mêmes, une réponse bien concrète à un autre linguiste, le père Nonell (Jaume Nonell i Mas 1844-1922), qui défendait la théorie

---

<sup>389</sup> L. Fullana Mira: "*Per la llengua valenciana*"..., op. cit.



catalaniste. Sur quoi Fullana donnait davantage d'informations pour expliquer la véritable origine du valencien.

Selon lui jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, la langue parlée par le peuple, que ce soit en Espagne, en Gaule ou en Italie, avait été essentiellement la même : *lingua hispanica* en Espagne, *lingua gaelica* en France et *lingua italica* en Italie. On l'appelait "romancium", ou langue romane vulgaire, et elle cohabitait avec le latin classique, seulement parlé par l'Église et les érudits. Dans l'intervalle du VI<sup>e</sup> siècle au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle se serait produit un clivage linguistique à l'intérieur de l'Espagne, où deux types de langues romanes vulgaires seraient apparues : le castillan et une autre, commune à la fois au catalan, valencien et majorquin. Ce qui revient à dire que pour ces trois dernières, le noyau de la langue serait effectivement identique, bien que des différences auraient commencé à se former de façon parallèle. Le XIII<sup>e</sup> siècle serait l'époque où les différents dialectes romans reçoivent leur nom, et ceci en fonction du territoire : le dialecte valencien, le dialecte catalan et le dialecte majorquin. Et à partir de là, les différences n'auraient fait que s'accroître, sans changer pour autant la réalité de base, à savoir que ces langues seraient des langues sœurs, et non pas des langues dérivées par rapport à une première d'entre elles. Il insiste sur le fait que les processus évolutifs ont été très ressemblants à l'intérieur de chacune de ces langues, ce qui aurait contribué à conserver de grandes similitudes. C'est aussi la ressemblance des processus évolutifs vis-à-vis de la langue occitane qui aurait induit dans l'erreur de croire que le catalan serait une modalité de l'occitan. Là aussi il s'agirait d'une langue sœur, mais avec un substrat plus ancien, remontant celui-ci au VI<sup>e</sup> siècle. Il précisait d'ailleurs qu'en France le clivage linguistique est plus facilement repérable entre la langue d'Oc et la langue d'Oïl, car chacune à partir de là, a souffert des processus évolutifs très différents. Quant à la langue d'Oc par rapport au catalan, il reconnaît que non seulement les processus évolutifs ont été similaires, mais que des facteurs, politiques, culturels et économiques ont joué fortement en faveur de cette perception, spécialement la langue provençale et limousine qui "auraient contribué notablement à l'augmentation et enrichissement du lexique catalan, à cause des progrès et du fleurissement des langues provençale et limousine"<sup>390</sup>. Et là nous devons ajouter aussi

---

<sup>390</sup> *Ibidem*.

que grâce à ces nombreux contingents d'Occitans qui sont venus à Valence tout au long de ces siècles pour différentes raisons : soit pour le repeuplement du royaume de Valence, soit parce qu'ils fuyaient un destin tragique en France soit parce qu'ils venaient pour les vendanges ; nous avons vu le témoignage de Joan Carles Martinis i Mafé (*València, Terra d'Òc. Les migracions occitanes al Regne de València*). Tout ceci démontre que la langue ne fut jamais un obstacle pour eux, ni pour les Valenciens, et contribue à donner du poids à la tradition littéraire d'une langue commune (limousine). Donc même si au niveau purement linguistique Fullana était dans le vrai - comme nous le pensons -, les événements permettent d'admettre la thèse occitaniste comme admissible, puisque le diasystème a gardé ses correspondances principales. Signalons qu'Alcover a soutenu cette même thèse ; d'une manière certes surprenante, et presque contradictoire il la défendit devant le roi en 1926. C'est vrai que c'était alors une époque où il était particulièrement furieux contre l'IEC. Massot y Muntaner nous rapporte ses propres paroles :

Une langue qui ne vient ni de Provence, ni du Limousin, ni d'une autre région de France. C'est une langue qui s'est formée du latin parlé entre le VII et VIII siècle dans les régions orientales de l'Espagne, qui se constitua en même temps en Catalogne, à l'intérieur du Royaume de Valence, et aussi aux Baléares. Elle se parlait déjà dans ces deux régions, plusieurs siècles avant la conquête du grand roi Jacques, comme le prouvent justement les répartitions de Majorque et de Valence.<sup>391</sup>

Ceci prouve que la thèse de Fullana ne fut pas systématiquement discréditée. Mais si les pancatalanistes la rejetaient ils ne pouvaient pas en échange appuyer la théorie occitaniste, et la solution était pour eux d'admettre la théorie hispanique d'une langue catalane et d'une langue valencienne indépendantes, mais au prix de faire disparaître les Valenciens mozarabes : dire qu'il n'y en avait plus à Valence. Une affirmation tout à fait gratuite qui n'est pas démontrable, et qu'on a installé comme un pilier solide et définitif dans les livres et dans les déclarations institutionnelles (celle de la RAE et celle de l'AVL entre autres) au nom de la science. Une circonstance qui a permis aux catalanistes de bâtir toute leur politique expansionniste sous le nom des "Pays catalans". Donc à la limite l'impérialisme catalan est devenu un obstacle objectif et réel pour quiconque recherche la vérité sur l'histoire des Mozarabes valenciens, car n'importe quelle nouveauté en ce sens mettra en danger la théorie pancatalaniste et,

---

<sup>391</sup> Josep Massot i Muntaner: *Antoni M. Alcover i la llengua catalana...*, op. cit., p. 117 ; cite BDLIC XIV, 331-332.

sera donc fortement contestée et discréditée comme tous ceux qui ont osé prouver le contraire. Il n'est qu'à voir comment Sanchis Guarner et Fuster répètent systématiquement dans leurs écrits qu'il ne restait plus de chrétiens à Valence, lorsque les troupes de Jacques Ier arrivèrent et comment ils sont parvenus à ôter tout prestige professionnel et intellectuel à tous ceux, y compris Catalans (nous avons cité les membres de la *Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, ainsi que Miquel Ventura Balanyà), qui ont maintenu une position contraire à leurs idées. Pourtant Fullana ne faisait jamais des affirmations dans le vague, car il avait l'habitude de citer systématiquement ses sources, et dans cet article qui servait à exposer sa théorie, il signalait que d'autres avant lui avaient donné tout son crédit à cette classification des langues. Il mentionnait l'historien, philologue et romaniste français, dont nous avons déjà parlé dans le chapitre antérieur : François Raynouard (1761-1836). Celui-ci avait fait une différence entre le valencien et le catalan à l'occasion de ces explications :

Quoique les critiques aient jugé avec raison que la chronique des Goths, imprimée dans les œuvres de Luitprand n'est pas de cet auteur, il me semble toutefois, que le passage que j'en ai rapporté (intro. vol. I), mérite quelque considération, et qu'il concourt à prouver l'existence ancienne de la langue valencienne et de la langue catalane, quoiqu'on reconnaisse que cette chronique a été rédigée à un siècle postérieur à celui où Luitprand a écrit.<sup>392</sup>

Il est significatif de voir comment opère cette mécanique nationaliste si critiquée par les catalanistes lorsqu'ils en sont la victime (les deux dictatures), mais qu'ils imitent lorsqu'ils récupèrent le contrôle de la situation, avec les centres de publication ou divulgation à leur faveur (nous avons parlé du poids spécifique des Catalans dans l'industrie de l'imprimerie et de l'édition). Au retour de la démocratie, nous verrons comment la théorie de Fullana sera systématiquement discréditée ou ignorée avec le soutien des partis de gauche, qui sans le moindre esprit critique admettront comme définitives des théories qui devraient rester du domaine de la réflexion et des recherches, sans se précipiter pour construire des projets politiques qui peuvent être légitimes comme proposition originale, mais qui perdent cette légitimité si on prétend les installer sur l'autel de la science. Il est juste de reconnaître que le raisonnement de Fullana est loin d'être fantaisiste, car il donne une explication

---

<sup>392</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà*. Oc- València..., op. cit p. 246-247 ; Fornés cite Raynouard, François-Just-Marie (1982) : *Choix des Poésies Originales des Troubadours*. VI Volumes. Editions Facsimil de Slatkine, Genève-Paris. 1er édition imprimerie de Firmin Didot, Paris, 1816-29. VI volumes.

logique au raisonnement exposé par Diez et Meyer Lübke quant aux différences entre l'occitan et le catalan. Rappelons que ces deux experts à travers leur classement du catalan à l'intérieur de la famille gallo-romane méridionale le justifiaient par rapport aux fortes ressemblances, tout en admettant des différences substantielles qui donnaient au catalan des particularités propres. Par ailleurs, Fullana donne aussi pleine cohérence tant aux fortes affinités, qu'aux différences embarrassantes entre le valencien, le catalan et le majorquin. La branche romane hispanique se maintient plus forte entre les trois (du VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle), mais les évolutions différentes à travers le temps ne peuvent pas freiner la diversité des modalités. Ensuite il ne désaccrédite pas complètement la théorie occitane parce qu'il souligne que le noyau commun - la langue romane - persiste jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, moment où il commence à se briser, mais il reconnaît toute une série de conditionnants : relations historiques et culturelles des régions du Languedoc et de la Provence avec la zone du littoral méditerranéen espagnol qui contribuent à préserver ces ressemblances et à minimiser l'éloignement quant aux processus évolutifs. Mais la thèse de Fullana ne finit pas là, car si la langue valencienne était présente avant l'arrivée des Catalans de la reconquête de 1238, - ce qui constitue la théorie mozarabiste -, nous devons comprendre que les influences postérieures apportées par les Catalans n'ont fait que rapprocher les deux langues, sans pour autant gommer des différences accumulées au long des siècles d'ostracisme de la période mozarabe, et sans parvenir à implanter à Valence la modalité orientale des nouveaux venus catalans, puisqu'à Valence on continue de parler une modalité occidentale de cette ancienne langue romane.

Il faut dire que Lluís Fornés<sup>393</sup> est très critique par rapport à cette thèse mozarabiste, car il considère qu'il y a un manque de matériel pour pouvoir la défendre pleinement. Aujourd'hui nous savons qu'il existe des auteurs qui ont orienté leurs recherches dans ce sens, s'efforçant de trouver des preuves de cette unité culturelle préromane. Il s'agit de Domingo Fletcher Valls (1912-1995), qui était archéologue, ou Leopoldo Peñarroja Torrejón<sup>394</sup> (1954), historien et académicien de la *RACV (Real Academia de Cultura Valenciana)*, qui a écrit un livre très controversé : *El mozarabe de*

---

<sup>393</sup> Revue: *Paraula d'Oc*, n°2. Centre Internacional de Recerca i Documentació Científica d'Oc. Ap. 2370. 46080 Valencia. Mai 1998. P. 19-20.

<sup>394</sup> Rappelons que nous avons donné certains titres de cet auteur dans la note n° 245.

*Valencia* (1990). Il faut citer aussi Joaquín Lanuza Ortuño (1957), philologue et professeur, également académicien de la RACV et Arturo Penella i Ramón. Nous reparlerons d'eux dans la partie qui traitera de la "Bataille de Valence". Fornés reconnaît en particulier les efforts de Chimo Lanuza<sup>395</sup> et Leopoldo Peñarroja<sup>396</sup>, mais assure que la documentation écrite de l'époque (du VIe au XIIIe siècle) n'offre pas un volume suffisant pour soutenir d'une manière pleinement scientifique cette thèse. Par ailleurs, il considère qu'en admettant même cette éventualité, l'histoire littéraire de la langue valencienne reproduite dans ces conditions serait beaucoup trop insuffisante pour justifier une influence réelle dans la conscience linguistique des Valenciens<sup>397</sup>. À ce sujet nous voulons manifester notre désaccord très respectueux vis-à-vis de M. Fornés, pour deux raisons. D'abord, parce que si cette conscience linguistique des Valenciens n'avait pas existé, il ne se serait pas produite la "Bataille de Valence" à la fin des années soixante-dix du siècle dernier. Ensuite, parce que nous savons qu'il n'est pas nécessaire qu'une langue ait un passé littéraire éblouissant pour que cette conscience linguistique soit une réalité. En effet pensons à ces sépharades expulsés d'Espagne sous la diaspora. Aujourd'hui la communauté la plus nombreuse vit en Israël, et l'évidence prouve que ces contingents de populations conservent leur langue, soit le judéoespagnol depuis le XVe siècle (1492), date de leur expulsion. Nous découvrons que sans un statut officiel, une langue ne disparaît pas si facilement, et nous irions même jusqu'à soupçonner que ce valencien mozarabe était très certainement à Valence un élément important de différenciation religieuse, voire d'identité, face aux musulmans qui gouvernèrent la région pendant plusieurs siècles. Le fait qu'on n'ait pas découvert de nombreuses églises à Valence au moment de la reconquête ne démontre absolument pas que les chrétiens n'y vivaient plus. Les premiers chrétiens qui enduraient des persécutions terribles n'avaient pas d'église du tout, ils se réunissaient dans des endroits secrets. Le christianisme a été pendant longtemps une religion secrète, et pour cette raison il aurait été totalement faux d'affirmer que les chrétiens n'existaient pas. Donc nous avons du mal à croire que la

---

<sup>395</sup> Voir de Joaquim (o Chimo) Lanuza : *Valencià, ¿Llengua o Dialecte? Una aproximació des de la sociolingüística*. Valencia, Lo Rat-Penat, 1983 et aussi Ajuntament de Valencia, *coleción Al Vent*. Delegació de Cultura, 1994 ; *Socioobstaculs de la Llengua Valenciana. Reflexions per a la sociolingüística*. Acció Bibliogràfica Valenciana, 2001.

<sup>396</sup> Lluís Fornés: *La llengua valenciana i el diasistema occitano-romà...*, op. cit. p. 281.

<sup>397</sup> *Ibidem*, p. 282.

langue ait pu disparaître aussi simplement que le prétendent les partisans de la théorie pancatalaniste, simplement parce que cette langue n'avait pas, ou quasiment pas, le droit d'être et d'exister au niveau institutionnel. Tenons compte d'ailleurs qu'au début le christianisme n'était pas associé à une langue, mais à une idée, et à des symboles (la croix, le poisson), et que ceux-ci furent triomphants le moment venu où on jugea que leur message était politiquement exploitable. Donc la politique fait apparaître et disparaître des concepts selon son gré, mais cela ne signifie pas qu'ils disparaissent dans le néant. Et c'est seulement une opération politique qui peut ôter le prestige à un expert reconnu, comme Fullana bien qu'il ait été un grammairien respecté et qu'il soit devenu en 1928 académicien de la RAE (*Real Academia Española de la lengua*). Il savait non seulement le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais, il dominait également des dialectes arabes du Rif ; une circonstance qui l'amena à être traducteur éventuel pour le Ministère des Affaires étrangères espagnoles. Mais nous avons vu plus haut que même si les experts qui se sont opposés aux théories de Pompeu Fabra étaient de véritables érudits, aujourd'hui leur prestige en reste terni, face à celui de Pompeu Fabra, dont on continue de chanter les louanges dans tous les écrits et forums pancatalanistes.

Mais le débat sur la langue valencienne ne finit pas ici, car Martín Mengod voulut, lui aussi, répondre à Fullana. Citant d'autres sources quant à l'origine catalane de la langue valencienne (Menéndez Pelayo, Giles, Tourtoulón, et aussi Fabra), puis insistant à vouloir démontrer avec preuve à l'appui que le valencien était un dialecte dérivé du catalan, il s'attarda particulièrement sur la dénomination de la *llengua llemosina* en tant que modalité de l'occitan. Là il citait une série d'auteurs, cette fois plus nombreux, qui situaient officiellement le catalan comme une modalité de la langue d'Oc (Raynouard, Bastero, Ballort, Milá y Fontanals, Dr. Agustín Sales, Cejador, Pedro Felipe Monlau). Martín Mengod, était alors la preuve vivante que des Valenciens comme lui, en 1918, n'étaient pas conscients du tout, du rôle que la linguistique devait jouer dans les projets catalanistes, et il ne voyait pas la différence entre le fait que le catalan soit une modalité de la langue d'oc ou pas, il continuait d'accepter la thèse pancatalaniste à savoir que de toute façon le valencien était un dialecte du catalan. Par contre Fullana avait compris ces nuances déjà depuis longtemps, à savoir que la

nature de la langue, et les règles de la linguistique faisaient partie de la machine idéologique mise en marche par les catalanistes, et que ces concepts intégraient d'ailleurs les rouages les plus importants. La remarque faite alors par Fullana est à tout point de vue éloquente, lorsqu'il dit à Martín Mengod: "Yo le aseguro que si los prohombres de la Mancomunidad catalana llegan a leer su artículo le levantarán una estatua en sitio preferente de la plaza de Cataluña, en señal de agradecimiento"<sup>398</sup>. Effectivement la conclusion de Martín Mengod apparaît aujourd'hui bien naïve, lorsqu'il affirme que ces théories "scientifiques" ne changent en rien ses sentiments. Ceci prouvait également que le concept identitaire par rapport à la langue, était comme l'avait manifesté le journaliste un concept d'une grande modernité, qu'il avait même considéré étranger. Raison pour laquelle il ne voyait aucun inconvénient à déclarer que les possibles origines catalanes de la langue valencienne n'allaient rien changer en lui: "Lo cual aunque no me quieran creer algunos que hasta me han llamado *rebordoñit*, no es deprimente ni vergonzoso, ni añade ni quita un átomo al inmenso cariño, al amor entrañable que profeso a mi Valencia amada, a sus glorias y a sus tradiciones"<sup>399</sup>.

Mais la controverse ne finit pas là, Fullana répondit à nouveau à cet article, et rappelons que nous nous situons en 1918, P. Fabra venait de publier sa grammaire, et il existait à Valence des groupes de Valenciens minoritaires (ceux qui s'organisaient autour du journal *Pàtria Nova*), qui appuyaient fermement la théorie catalanisante de la langue valencienne que Martín Mengod venait de soutenir dans son premier article, et continuait de soutenir à travers le suivant. Raison de plus pour Fullana de ne pas renoncer à réfuter cette nouvelle réponse du journaliste, qui paradoxalement se déclarait contraire au nationalisme pratiqué par les catalanistes. Fullana informait que ses sources étaient dignes de foi, qu'il suivait l'école de philologie allemande, sans préciser toutefois de nom à ce sujet, quoique dans son dernier article, il nommait Kauner. Par ailleurs il rappelait que la langue valencienne a toujours été désignée par son propre nom. Il indiquait que ce ne serait que vers la deuxième moitié du XIXe siècle qu'on aurait commencé à la considérer comme un dialecte, de la part de :

---

<sup>398</sup> L. Fullana Mira: "*Per la llengua valenciana*"..., op. cit.

<sup>399</sup> J. L. Martín Mengod: "*Fundamentos de la humilde opinión de un simple periodista, acerca del valenciano*". *Al Rvdo. P. Luis Fullana O.F. M. Diario de Valencia*, 23/08/1918.

Plusieurs Castellans, par un numéro non faible de Catalans, et par quelques Valenciens catalanisés, parmi lesquels je ne dois pas vous inclure, car si vous défendez cette opinion, ce n'est pas parce que vous avez été catalanisé, c'est parce que c'est cela que l'on enseigne dans les classes des universités, comme vous-même reconnaissez.<sup>400</sup>

Nous pouvons observer comment Fullana était conscient de l'avancée de la thèse catalaniste dans les milieux académiques et comment, libéré à présent de ses relations avec ses anciens collègues, il n'hésitait plus à entrer en franc combat contre leur théorie. C'est pourquoi il considérait nécessaire de faire connaître la sienne, quitte à transformer l'article en un véritable cours de linguistique et d'histoire : deux matières, soit dit au passage, qu'il dominait, puisque Fullana était également historien. Reprenant ses explications où il les avait laissées dans son article antérieur il poursuivait, rappelant que le roi Jaume I dans les *furs* (droit local, propre de l'époque du Moyen Âge) avait déclaré que les juges devaient lire leurs sentences en dialecte roman. Ensuite il assurait que Sebastián de Covarrubias dans son ouvrage : *Tesoro de la Lengua Castellana*, précisait que sous le nom de "romance" (dialecte roman) on comprenait les langues française, toscane, castillane, catalane et valencienne, spécifiant que les différences dialectales se seraient consolidées au XIVe siècle, moment où l'on aurait changé le mot "romance" (dialecte roman) par langue ; d'où l'émergence de la langue catalane, mais aussi de la langue valencienne. Justement il citait le cas antérieurement exposé (dans le chapitre n° 1 : La thèse pancatalaniste) du frère Antoni Canals, qui est une véritable épine pour la thèse catalaniste. Ce religieux avait traduit en 1395 le Valerio Maximo du latin en valencien en précisant que d'autres s'étaient chargés de faire la traduction en catalan. Pour Fullana, on ne peut comprendre son témoignage qu'à travers cette logique des différences réelles entre les deux langues. Il soulignait toutefois une affirmation qu'il avait toujours maintenue : que "les langues ne se différencient pas essentiellement"<sup>401</sup>, néanmoins il tenait à mettre bien en évidence qu'aucun auteur de ces premiers siècles de domination chrétienne "n'a osé qualifier notre langue de dialecte du catalan"<sup>402</sup>, ajoutant que les auteurs du XVe siècle, comme Juan Roiç de Corella ou Joanot Martorell mettaient tous bien en valeur qu'ils écrivaient en langue valencienne. Il citait les exemples que nous avons apportés dans le premier chapitre, comme le *Cartoixa* de Juan Roiç (1496) ou la

---

<sup>400</sup> L. Fullana: "Per la llengua valenciana" *Diario de Valencia*, 30/08/1918.

<sup>401</sup> *Ibidem*.

<sup>402</sup> *Ibidem*.



traduction du *Tirant lo Blanch* par Joanot Martorell (1490). Apportant un autre exemple non mentionné par Sanchis Guarner, il citait Lluís Fenollet, qui dans *Historia de Alexandre de Quinto Curcio* aurait précisé qu' "Il l'avait traduite du latin en langue valencienne"<sup>403</sup>, bien qu'elle soit imprimée à Barcelone [Carreras Candi, Loc. cit.].

Citant le XVI<sup>e</sup> siècle, il démontrait la même chose, ajoutant le cas de Miquel Pérez, qui dans son prologue de *La vida de Sant Vicent Ferrer*, dit aussi : "J'ai pris la plume pour traduire du latin en langue valencienne"<sup>404</sup> (Valence 1510). Le témoignage de Martín de Viciano que nous avons vu aussi dans le premier chapitre venait grossir également la liste. Fullana signalait qu'au XVII<sup>e</sup> siècle les écrivains continuaient de désigner leur langue, langue valencienne, ajoutant cette fois des exemples non cités par Sanchis Guarner, comme celui de Marc Antoni d'Orti (1639), Matheu i Sanz (1667) [De regimine Regni Valentiae], et aussi Gaspar Escolano. Il attirait l'attention sur le fait qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle la terminologie de dialecte pour se référer à la langue valencienne continuait d'être totalement absente, et il nommait une des œuvres de Carlos Ros où le mot "valencien" figure précisément dans le titre : *Tractat d'adages i refranys valenciàns i practica per a escriure en perfecció la llengua valenciana* (Valence, 1734).

C'est arrivé au XIX<sup>e</sup> siècle qu'il signale les influences des auteurs catalans sur certains auteurs valenciens, et l'apparition de la dénomination de "langue limousine", sur quoi il prévient Martín Mengod qu'il lui sera impossible de trouver un auteur valencien antérieur à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qui parle de sa langue en terme de dialecte, parce qu'il n'en existe pas. Fullana reproche avec amertume à Martín Mengod qu'il n'ait cité que des auteurs castillans, soit le cas de Cejador, ou catalans, soit le cas de Monlau i Fabra, ou français, soit le cas de Tourtoulon ; sans avoir été capable de trouver un seul auteur valencien. Il reprend les citations de Martín Mengod qui par le fait de traiter le catalan et le valencien de langue limousine, ou provençale (Cejador et Monlau) ont la vertu de situer le catalan et le valencien sur un même pied d'égalité, en tant que dialectes de la langue provençale. Pour finir il signale à Martín Mengod que l'auteur catalan qu'il avait mentionné, Pompeu Fabra reconnaissait dans sa nouvelle grammaire (*Gramática Catalana*, Barcelona), celle éditée en 1918, que le

---

<sup>403</sup> *Ibidem.*

<sup>404</sup> *Ibidem.*

valencien est une langue et non un dialecte, spécifiant même le numéro de la page (74) où trouver la nouvelle définition. Un fait celui-ci, qui doit attirer tout particulièrement notre attention. Est-ce parce que Fullana avait rompu ses relations avec ses collègues catalanistes, que la définition de 1912, publiée dans *l'Avenç*, et rapportée par Martín Mengod dans l'article antérieur, avait été substantiellement modifiée? Rappelons les conseils de Cases Carbó, lors du Premier Congrès international de la langue catalane :

Et bien que nous, nous sentions que celle-ci [la langue], n'est pas autre chose qu'une des modalités de la langue catalane, nous ne devons pas la désigner comme catalane, jusqu'à ce que les Valenciens eux-mêmes veuillent qu'il en soit ainsi. Ce n'est pas seulement une question scientifique; c'est une question de sentiment. Et un sentiment ne s'impose pas de manière autoritaire. Un sentiment apparaît lorsque son heure arrive. Et l'heure n'est pas encore arrivée que le Valencien sente la langue qu'il parle suffisamment identifiée avec celles des Catalans, pour qu'elle porte enfin le même nom.<sup>405</sup>

Nous devons comprendre qu'avec le seul grand linguiste valencien - Fullana - opposé à la thèse pancatalaniste, les catalanistes avaient été obligés de rectifier la définition du valencien présentée dans la version de 1912. Celle-ci avait été particulièrement catégorique, si l'on en croit la retranscription faite par Martín Mengod :

El idioma catalán en sus distintas variedades, no sólo se habla en Cataluña, sino en las Baleares y en la mayor parte del antiguo reino de Valencia; es decir que el valenciano, el mallorquín, el menorquín y el ibicense son dialectos catalanes como lo son el rosellón en Francia y el Alguerés en Italia. Ciertamente que la generalidad de los valencianos y baleares pretenden no hablar catalán, empeñándose en designar exclusivamente con este nombre el catalán hablado en Cataluña; pero es indudable que catalanes, valencianos y baleares hablan dialectos pertenecientes a un mismo dominio lingüístico, dialectos de una misma lengua literaria, la lengua en que un día escribieron el catalán Muntaner, el valenciano Auzías March y el mallorquín Lull; y esa lengua debe llamarse indiscutiblemente catalana, y así la denominan todos los filólogos nacionales y extranjeros, como se denomina castellana la que se extiende por el centro de la península desde el Cantábrico al Estrecho, abarcando además del castellano propiamente dicho el andaluz, el leonés y otros dialectos.<sup>406</sup>

Nous voyons qu'en attendant de trouver des nouveaux linguistes valenciens prestigieux, disposés à épouser pleinement la cause pancatalaniste, il avait été jugé plus prudent d'adopter scrupuleusement la stratégie conseillée par Cases Carbó. Nous avons vu comment ces précautions étaient prises par Fabra, au moment où Sanchis Guarner prétendait franchir les pas que Fullana n'avait pas voulu franchir : "Nous

---

<sup>405</sup> *Primer Congrès Internacional de la Llengua Catalana...*, op cit., p. 600.

<sup>406</sup> J. L. Martín Mengod: "*Fundamentos de la humilde opinión de un simple periodista, acerca del valenciano*". *Al Rvdo. P. Luis Fullana O.F. M. Diario de Valencia...*, op. cit.

autres les Catalans nous ne désirons pas autre chose que vous entrepreniez une œuvre de forte dépuración de votre langue..."<sup>407</sup>. Fabra employait bien le pronom "votre" et le mot "langue" pour se référer à la langue des Valenciens.

Pour information supplémentaire, nous dirons que Martín Mengod publia un autre article en réponse à cette nouvelle réplique de Fullana, et que celui-ci se vit obligé de donner un nouveau cours de linguistique, pour préciser à Martín Mengod des termes comme langue et dialecte. Le duel dialectique mené à travers ces trois articles fut finalement remporté par Fullana qui mit en évidence que Martín Mengod avait employé le terme de dialecte dans son sens propre alors que les auteurs qu'il avait cités à l'appui, l'avaient fait dans son sens "lato"<sup>408</sup>, c'est-à-dire dans le sens de synonyme du mot langue. Ce que nous voulons faire ressortir à partir d'alors est le fait que Fullana, se maintint toujours cohérent avec cette défense du valencien qu'il venait de faire à travers ces trois articles. Certains nous rétorqueront que la signature des Bases de Castellón est la preuve du contraire, et nous nous répondons, pas du tout, car nous y viendrons. Avant nous souhaitons montrer comment Fullana a mené un combat que les pancatalanistes se sont chargés d'étouffer complètement, bien que les sources soient pourtant largement accessibles à ceux qui voudront se donner la peine d'y jeter un coup d'œil.

Il faut savoir qu'en 1919, devant le Conseil général de la ville de Valence, alors qu'un secteur de la bourgeoisie valencienne commençait à imiter la catalane, envisageant l'étude d'une base pour la constitution d'une autonomie valencienne, Fullana fit une intervention où il revendiqua pour cette future autonomie valencienne, la co-officialité du valencien. Son discours particulièrement énergique et revendicatif, que nous reverrons plus loin dans notre thèse, à cause de sa charge idéologique (partie n° 3), nous révèle néanmoins des considérations au sujet de la langue que nous devons rapporter ici. Insistant sur l'importance pour les Valenciens de pouvoir utiliser leur propre langue, il faisait le résumé des quatre positions qui sur ce point existaient à Valence : 1/ Les partisans de garder le castillan comme la seule langue officielle. 2/ Les partisans que le catalan devait être la langue officielle en Catalogne et aussi à Valence.

---

<sup>407</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 61.

<sup>408</sup> L. Fullana: "*Per la llengua valenciana*". *Diario de Valencia*, 14/09/1918.

3/ Ceux qui défendaient que le valencien devait être la seule langue officielle. 4/ Et ceux qui préféraient que les deux langues aient la même importance: d'où la co-officialité du valencien. Cette dernière option fut celle que Fullana défendit fermement, considérant que s'il était injuste de léser les Valenciens de langue valencienne dans leur droit, il était aussi injuste de léser les Valenciens de langue castillane dans le leur. Pour ce qui était de la deuxième option, Fullana avait alors déclaré : "La prétention de nombreux Catalans et aussi de certains Valenciens, qui veulent désigner comme langue catalane, leur propre langue, nous paraît, comme toujours cela nous a paru, une prétention insensée et sans fondement"<sup>409</sup>. Et répondant à nouveau aux arguments habituels qui soutenaient une telle thèse, comme celui qui souligne que les différences ne sont pas essentielles il répondait : "Au contraire, nous pourrions nous aussi, usant du même argument, inverser les termes de la prémisse et déduire en conséquence que l'une et l'autre langue pourraient s'appeler langue valencienne. Quoique les Valenciens n'auront pas cette prétention, et n'en n'ont nul besoin"<sup>410</sup>. À l'autre argument qui martèle le fait que la plus grande partie des colons qui auraient repeuplé Valence auraient été des Catalans, Fullana répondait que de la même manière que ces Catalans s'étaient installés dans une nouvelle terre - le royaume valencien -, ils étaient devenus des habitants de ce royaume et leur langue avec, ce qui les obligeait à accepter la désignation de langue valencienne. D'un autre côté il précisait que "c'est un fait indéniable qu'entre le valencien et le catalan existent des différences dialectales depuis le XIIIe siècle. M. Matheu i Sanz (juriste), parlant d'un document, signé à Alicante, l'année 1270, reconnaissait que déjà à cette époque, il y avait des différences entre le valencien et le catalan. Il expliquait que : 'si la partie contractante était des Barcelonais, on doit tenir en compte l'influence du notaire, qui était valencien"<sup>411</sup>. Fullana rappelait qu'avec le temps les dissemblances étaient appelées à s'aggraver ; ainsi au XIVe siècle elles devenaient déjà plus visibles, et les siècles passant, jusqu'à nos jours, celles-ci n'ont fait que s'accroître, de telle manière qu'il pouvait se produire le fait saugrenu qu'un

---

<sup>409</sup> *Criteris Filològics del pare Fullana en els anys 1819 i 1919* [texto impreso] / localizació, ordenació i comentaris de J. Benjamín Agulló Pascual. Editorial Valencia: Lo Rat-Penat, 2002 (Valencia: imprenta Romeu) 113 pages. "*La cooficialitat de la llengua valenciana*". Conférence lue par le révérend père Fullana dans le Conseil général, p. 45.

<sup>410</sup> *Ibidem*.

<sup>411</sup> *Ibidem*, p. 46.

Valencien, comprenne à peine un Catalan. Il en profitait pour informer que prochainement devait paraître sa nouvelle étude au nom de *Diferències, fonètiques morfològiques i sintàctiques* qui traitait justement les différences entre le valencien et le catalan. Et il alla jusqu'à déclarer que ce sont là des "différences que tout bon Valencien doit conserver, comme un riche trésor, obtenu grâce au développement naturel et spontané de sa langue"<sup>412</sup>.

Mais le combat mené par Fullana fut sans répit à partir de 1918, lorsque les pancatalanistes se rallièrent aux normes fabriennes, et commencèrent à perdre le respect académique pour Fullana. L'exemple le plus notoire est celui de cette grammaire valencienne, rédigée par le pancatalaniste, Bernat Ortín Benedito, *Gramàtica valenciana: Nocions elementals per a escoles de primeres lletres*. Elle fut éditée la même année que celle de Fabra, en 1918, à Valence par la maison d'édition *Edició Valenciana*. Sanchis Guarner dans son livre la qualifie de "bien orientée, mais encore rudimentaire"<sup>413</sup>, et pour cause Ortín fut aussi un des signataires des *Bases de Castellón*. Sanchis Guarner n'a d'ailleurs aucune gêne à préciser que les jeunes valencianistes de *Pàtria Nova* ne suivaient pas les normes de Fullana. La grammaire présentée par Ortín n'était pas encore une copie de celle de Fabra, mais elle amorçait ce rapprochement tactique aux normes grammaticales composées par l'IEC.

Rappelons que Fullana était un linguiste reconnu, professeur de valencien à l'université de Valence, académicien du Centre de Culture valencienne et aussi Académicien de l'*Academia de la Llengua Catalana*, et Bernat Ortín Benedito n'était qu'un jeune maître d'école. Fullana avait publié ces *Normes orthographiques* seulement quatre années plus tôt, en 1914, et sa *Grammaire élémentaire*, récente elle aussi, datait de 1915. Or les pancatalanistes valenciens étaient décidés à en faire le boycott, pour ne s'en tenir qu'aux normes de l'IEC. Ne pouvant pas opter directement pour le catalan, parce que cela aurait fomenté le rejet déclaré de cette langue, la solution passait par la définitions de normes, soi-disant valenciennes, mais rapprochées le plus possible des catalanes. C'était une manière de commencer l'unification orthographique. Ortín Benedito fut donc le premier à avoir l'audace de

---

<sup>412</sup> *Ibidem*, p. 47.

<sup>413</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 188.

remettre en cause formellement la grammaire de Fullana. Et le père de la grammaire valencienne releva immédiatement le défi, en écrivant neuf articles spécialement consacrés à donner ses impressions et surtout ses corrections à cette nouvelle grammaire. Il ne put pas en écrire davantage pour la raison que nous verrons plus loin.

Le premier article<sup>414</sup> fut rédigé le 23 février 1919, et Fullana se félicitait aimablement, mais surtout diplomatiquement du fait qu'un jeune volontaire se présenta pour essayer de rédiger une nouvelle grammaire. Vu l'âge d'Ortín il avait trouvé logique que cet aspirant n'ait pas eu d'autres recours que plagier partiellement sa propre grammaire, tout en imitant les auteurs anciens, et les auteurs catalans modernes, d'où selon lui les nombreux archaïsmes et catalanismes qui caractérisaient cette nouvelle grammaire. Fullana précisait que pour réaliser une tâche de cette envergure non seulement il fallait posséder des connaissances générales de linguistique et de philologie, il fallait en outre, avoir les connaissances spéciales de la langue dans ses diverses manifestations ; ce qui implique avoir visité les différentes contrées du territoire pour connaître la langue dans toutes ses manifestations. Dans le deuxième article<sup>415</sup>, Fullana qui était conscient de l'actualité politique de sa ville, rappelait qu'il y avait beaucoup de jeunes valencianistes qui avaient leur centre de propagande à Valence, mais que ceux-ci ne se consacraient pas pour autant à une véritable étude de la langue autochtone. Il n'en disait pas plus pour ne pas préciser que ces jeunes se limitaient à imiter ce qui se faisait à Barcelone. Il prévenait que ces jeunes ne pourraient jamais devenir de bons écrivains, avec un pareille attitude, ce qui le motivait davantage pour examiner la grammaire d'Ortín. Il déclarait le considérer comme une jeune promesse, mais il lui reprochait son manque de préparation. Fullana blâmait ouvertement que la grammaire d'Ortín ait été publiée dans *Editorial Valenciana*, car ce résumé de grammaire avait pour lui, trop de fautes. Il donnait en outre de nombreux exemples de plagiats faits sur sa propre grammaire publiée en 1915. Dans le troisième article, Fullana rapportait qu'Ortín n'avait eu aucune pudeur à déclarer qu'il allait cesser de suivre la grammaire valencienne publiée par le Centre de Culture ; autrement dit, la grammaire de Fullana. Une chose qu'il avait déjà comprise,

---

<sup>414</sup> Luis Fullana: "*Gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*". *Las Provincias*, 23/02/1919.

<sup>415</sup> Luis Fullana: "*Gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*". *Las Provincias*, 27/02/1919.

cependant un peu moqueur, par rapport aux nombreux archaïsmes qui apparaissaient dans cette nouvelle grammaire - parce qu'il savait d'où ils sortaient - , il ajoutait que cela l'avait induit à croire qu'Ortín aurait eu l'audace de se lancer à préparer une grammaire classique. Or il constatait que la grammaire d'Ortín, non seulement se composait de plagiats de sa propre grammaire, mais aussi d'archaïsmes, de catalanisms et de néologismes ; d'où il en concluait que cette grammaire non seulement n'était pas applicable à la littérature classique, elle n'était même pas applicable du tout à la littérature vulgaire, car "elle sombre dans le dialectisme"<sup>416</sup>. Fullana se lançait alors dans des explications professionnelles, rappelant les règles fondamentales de la linguistique, celles des tendances phonétiques : naturelles, exagérées, où entrent en ligne de compte les lois de contraction et élimination des sons, avec le principe d'économie des efforts, ainsi que les lois de compensation, transition et assimilation... Puis il en arrivait à réfuter une déclaration qu'Ortín faisait dans sa grammaire, qui était la suivante : "Le peuple (*vulgo*) doit suivre le grammairien, et non le grammairien le peuple (*vulgo*)"<sup>417</sup>. Voilà une devise qui à nos yeux résume bien la philosophie avec laquelle les pancatalanistes voulaient travailler à Valence, et Fullana en était particulièrement conscient, raison pour laquelle il avait voulu mettre l'accent sur cette précision :

Si Mr. Ortín comprend par le vulgaire, le peuple qui suit inconsciemment les tendances phonétiques exagérées, dont nous avons parlé, il est vrai que le grammairien ne doit pas suivre ce vulgaire, car ces tendances s'écartent des principes et des lois naturelles de l'évolution de la langue. Mais si Mr. Ortín se rapporte en général au peuple, au langage parlé ou s'effectue l'évolution de la langue sujette aux principes et lois naturelles, son affirmation est gratuite et fautive, car la mission du grammairien n'est autre que de réduire à des règles le langage du peuple, tant que celui-ci ne s'écarte pas des dits principes et lois naturelles de l'évolution. Et à ce moment le grammairien doit suivre le peuple, et non pas soumettre celui-ci aux caprices et besoins du grammairien.<sup>418</sup>

Ces considérations exposées ci-dessus mettent en évidence les différences d'optique avec lesquelles ont travaillé les pancatalanistes face à Fullana. Et le contraste est évident lorsqu'on observe l'abondance des explications apportées par Fullana qui parle constamment de règles linguistiques de toute sorte, nous voyons en échange qu'Ortín et Sanchis Guarner n'ont qu'une priorité : rapprocher la langue

---

<sup>416</sup> Luis Fullana: "*La gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*". *Las Provincias*, 06/03/1919.

<sup>417</sup> *Ibidem*.

<sup>418</sup> *Ibidem*.

valencienne le plus possible de la catalane. Et nous avons dit comment Sanchis Guarner louait ce premier travail d'Ortín qu'il considérait orienté dans la bonne direction. C'est-à-dire que nous devons comprendre que la philosophie de Sanchis Guarner a été la même que celle d'Ortín : le peuple doit suivre le grammairien et non pas l'inverse. Suivre le peuple, comme le faisait Fullana aurait impliqué admettre la diversité des formes, et donc se contenter d'une intercompréhension entre les différentes langues soeurs. Ce que le pancatalanisme voulaient éviter à tout prix, d'où le dilemme exprimé par Sanchis Guarner : "Le dilemme n'était donc pas à Valence fullanisme ou fabrisme. Comme à Barcelone ce n'était pas non plus fabrisme ou antifabrisme. C'était simplement fabrisme ou chaos"<sup>419</sup>. La diversité des formes était le chaos pour les catalanistes qui ambitionnaient de construire une langue unifiée pour la rendre comparable au castillan, et prouver que le catalan était le noyau d'une nationalité, à l'instar du castillan par rapport à l'Espagne. De la même manière qu'en 1918, Ortín faisait fi de l'ortodoxie linguistique, Sanchis Guarner en avait fait de même en 1949, franchissant de nouveaux pas, pour se rapprocher davantage aux normes fabriennes, à travers sa grammaire valencienne éditée par la maison *Torre*. Il l'avait averti, le fabrisme devait être son point d'arrivée :

Moi aussi, j'ai considéré qu'il était nécessaire de prendre comme base le fait vivant valencien, et l'unifier idiomatiquement avec la Catalogne et Majorque, de forme coordonnée, et non pas subordonnée. Le fabrisme était le point d'arrivée au lieu d'être le point de départ. C'était la même route, mais avec une méthode inductive.<sup>420</sup>

Ceci nous aide à comprendre pourquoi Sanchis Guarner considère la grammaire d'Ortín encore rudimentaire, mais bien orientée, malgré tout pas encore assez "fabriste" pour lui. Par contre, nous pouvons observer comment Fullana reprochait à Ortín de "s'écarter fréquemment de l'évolution naturelle, spontanée, graduelle et constante de la langue valencienne"<sup>421</sup>. Fullana signalait aussi son désaccord avec Ortín au sujet de la définition du mot dialecte. Celle d'Ortín aurait été la suivante: "El dialecto es el lenguaje derivado de otro principal, y por eso sigue las leyes del mismo y sólo se diferencia en parte de su vocabulario"<sup>422</sup>. Une définition qui s'adaptait aux demandes pancatalanistes qui voulaient enfermer le valencien dans la catégorie de

---

<sup>419</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians...*, op. cit., p. 60.

<sup>420</sup> *Ibidem*, p. 61.

<sup>421</sup> Luis Fullana: "*La gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*"..., op. cit.

<sup>422</sup> *Ibidem*.



dialecte du catalan. Or Fullana rappelait à Ortín que les lois de la phonétique ne sont pas toujours uniformes, et que justement pour cette raison le dialecte ne peut pas suivre intégralement les lois de la langue principale ; ceci rendrait justement impossible la formation d'un dialecte. Par ailleurs, il reprochait qu'Ortín défende que "Le dialecte ne se différencie de la langue principale que dans une partie de son vocabulaire"<sup>423</sup>. Il rétorquait que les différences dialectales peuvent se manifester dans la prononciation, sans répercussion sur l'orthographe. Finalement il réfutait également la définition que faisait Ortín du mot grammaire. Il blâmait qu'il ait donné la même que celle de l'Académie espagnole (*Real Academia de la lengua*), et il la retranscrivait: "Gramática es el arte de hablar y escribir correctamente un idioma"<sup>424</sup>. Fullana montrait alors l'importance de moderniser la définition, surtout si l'on prétendait apporter une nouvelle grammaire. S'en remettant aux "auteurs modernes"<sup>425</sup>, il proposait la définition qu'il jugeait la plus appropriée, et donnait sa conclusion finale quant aux termes dans lesquels on devait définir une grammaire : "Ce n'est pas seulement un art, mais une véritable science, puisqu'elle ne se base pas seulement sur des règles, mais sur les principes et lois qui régissent la vie évolutive du langage. Par conséquent cette définition est incomplète et indigne de figurer dans une grammaire moderne"<sup>426</sup>. Ce verdict prononcé par Fullana, renforçait sa position d'expert vétérinaire, face à un aspirant qui apparaissait sans grande envergure. Mais la vraie cible de Fullana n'était pas Ortín, c'était davantage un message à tous ces spécialistes qu'on avait désigné sous l'étiquette de "modernes", et qui s'étaient permis de façonner la langue à la mesure de leurs intérêts politiques. Rappelons la définition de Sanchis Guarner quant à la codification du catalan, il avait associé ces qualificatifs "barcelonais", "rénovateurs" et "européistes". Et c'est ce que l'idéologie pancatalaniste a voulu consacrer, ayant à son avantage les moyens officiels et logistiques que nous avons mentionnés :

Mais les hommes de L'Avenç (CASES CARBÓ, MASSÓ I TORRENS et le jeune Pompeu FABRA), très rénovateurs, très européistes et très barcelonais, faisant omission de l'ancienne koinè,

---

<sup>423</sup> *Ibidem.*

<sup>424</sup> *Ibidem.*

<sup>425</sup> *Ibidem.*

<sup>426</sup> *Ibidem.*

s'efforcèrent de proposer une actualisation et une systématisation du catalan littéraire moderne, prenant comme base le parler barcelonais, nettoyé des impuretés populaires.<sup>427</sup>

Dans son article suivant, il insista à nouveau sur le manque de solidité des connaissances linguistiques d'Ortín. Une circonstance qui aurait fait tomber ce jeune Valencien dans la contradiction, l'inconséquence et même la confusion. Des défauts qui selon l'avis de Fullana rendaient peu recommandable sa grammaire. Et Fullana, comme toujours donnait des exemples. Il prévenait qu'il confondait la phonétique et l'orthophonie, sur quoi il apportait les définitions respectives : "Fonética es el estudio general y detallado de cuantos sonidos posee una lengua, y ortofonía (de ortos: recto y fone: sonido) es el estudio de los sonidos que deben emplearse para pronunciar correctamente las palabras de una lengua"<sup>428</sup>. Et il retranscrivait la définition qu'Ortín avait donné de son côté: "Fonética es la parte de la gramática que enseña la verdadera y correcta pronunciación de las palabras"<sup>429</sup>. Fullana fit d'ailleurs d'autres corrections au sujet des sons, centrant sa critique sur les règles linguistiques et la mauvaise application qu'en avait faite Ortín. Même chose dans l'article suivant, et il en profita pour répéter ses conseils :

La lecture de nos anciens auteurs même classiques, n'est pas suffisante pour que quelqu'un soit en condition de fixer l'orthographe actuelle. C'est une erreur manifeste d'essayer d'imiter les Catalans, nos frères, en adoptant, a priori, les graphies utilisées par eux. Et c'est une aberration inqualifiable d'adopter l'orthographe et la phonétique dialectale de cette même langue, malgré que cette phonétique soit généralement celle qui s'emploie dans la capitale de notre royaume.<sup>430</sup>

Nous voulons mettre en valeur, comment Fullana, en même temps qu'il condamnait énergiquement l'imitation aveugle des normes catalanes pour la grammaire valencienne, ("aberration inqualifiable") montrait sa sympathie envers les Catalans en général, puisqu'il disait bien "nos frères". Malgré tout il était catégorique : cette fraternité ne pouvait pas dicter le sens des lois de la linguistique :

Comme ces principes et lois d'évolution phonétiques n'ont pas agi de la même façon à Valence qu'en Catalogne, elles ont donné comme résultat la différence phonétique qui s'observe dans chacune de ces deux régions. D'où l'impossibilité d'unifier les deux orthographe: valencienne

---

<sup>427</sup> Manuel Sanchis Guarner: *La llengua dels valencians*. op. cit., p. 182.

<sup>428</sup> Luis Fullana: "*Gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*". *Las Provincias*, 10/03/1919.

<sup>429</sup> *Ibidem*.

<sup>430</sup> Luis Fullana: "*Gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*". *Las Provincias*, 16/03/1919.

et catalane. Ainsi essayer d'accommoder notre orthographe à la catalane, non seulement est une chose antipatriotique, mais une entreprise irrationnelle et contraire à la logique.<sup>431</sup>

Il insistait sur le fait que la véritable prononciation valencienne ne pouvait se retrouver que dans ces zones qui avaient été à l'abri des influences extérieures, là-bas se trouvait la véritable orthophonie, et que c'était celle-ci qui pouvait fournir les bases pour l'orthographe valencienne : "Si nous voulons qu'elle soit naturelle et logique"<sup>432</sup>. Fullana en profita pour donner une liste de groupes de consonnes considérées archaïques et surtout, qualifiées par lui de "véritables catalanisms"<sup>433</sup> : mt, mp et l.l. Il expliquait que les Catalans ont conservé cette orthographe justement parce que les lois de la phonétique n'ont pas agi de la même manière chez eux. Nous devons mettre en évidence le cas du l.l, car celui-ci avait été l'objet d'une conférence de Fullana à l'Académie de la Langue catalane, à l'occasion de sa nomination, le 2 août 1915 ("*La palatizació valenciana*"). J. B. Agulló Pascual rapporte le passage d'une des lettres de Fullana adressées à P. Fabra, une des premières sans doute, étant donné la date, février 1904, qui témoigne du travail que Fullana avait déployé par rapport à cet ensemble de consonnes :

Une des questions qui se sont débattues le plus dans l'orthographe de notre langue, c'est comme vous le savez mieux que moi, la représentation graphique du son palatal "l"; et bien pour pouvoir dire quelque chose à ce sujet et donner mon opinion basée sur des raisons logiques et de poids, j'ai tâché de recueillir tous les mots (au moins peu d'entre eux ont pu m'échapper) de notre langue qui actuellement s'écrivent en "ll". Et j'ai pu en réunir jusqu'à quatre mille huit cent soixante-dix-sept. Faites cette collecte, j'ai cherché l'origine étymologique de chacun d'eux, et de cette manière j'ai pu faire cette étude que je suis sur le point de compléter. Je dois avouer que c'est un des travaux les plus longs que j'ai réalisés, mais ce sera aussi celui où j'ai pris le plus de plaisir.<sup>434</sup>

Nous constatons comment le travail rigoureux de Fullana, rapporté dans cet article, et qui avait servi de base à sa conférence de 1915, se retrouvait nié et écarté *a priori* par l'attitude d'Ortín. Et nous devons préciser que les pancatalanistes ont réussi à réintroduire ce que Fullana identifiait comme "de véritables catalanisms", puisque l'orthographe l.l fait aujourd'hui partie du valencien actuel. Et nous pouvons trouver de nombreux autres exemples de ce type, totalement déconseillés par Fullana. L'emploi de "jo" à la première personne du singulier en est un autre. Il assurait que

---

<sup>431</sup> *Ibidem.*

<sup>432</sup> *Ibidem.*

<sup>433</sup> *Ibidem.*

<sup>434</sup> J-Benjamín Agulló Pascual: *Biografía de Lluís Fullana Mira O.F.M...*, op. cit., p. 87-88.

remplacer en valencien "yo" par "jo" n'était pas un archaïsme, mais directement un catalanisme. Il précisait qu'il existe quelques exceptions qui expliquent qu'on trouve dans les livres anciens le pronom "jo" au lieu de "yo", mais il assurait qu'il s'agissait de livres imprimés en Catalogne et il ajoutait :

Ce qui ne doit pas nous surprendre puisqu'on voit clairement l'effort pour catalaniser les auteurs valenciens dans toutes les éditions faites en Catalogne. Nous ne devons pas oublier non plus que depuis la renaissance de notre littérature, voilà un demi-siècle, la forme jo au lieu de yo a été utilisée par certains écrivains appartenant à l'école valencienne catalanisée.<sup>435</sup>

Dans l'article suivant Fullana donnait un autre exemple qui était particulièrement significatif, car c'est un autre de ces cas qui se sont imposés, après avoir fait couler beaucoup d'encre. Il s'agit de l'adverbe "amb" (avec) qui est décrété par Fullana comme un des catalanismes les plus manifestes d'Ortín. Il donne alors l'explication du mot latin jusqu'à son évolution au valencien. Partant du mot "apud", qui aurait dû évoluer en "ap", comme caput>capu>cap (tête) autant en Catalogne qu'à Valence, il indique que le mot fut modifié en "ab". Sous cette forme il se serait utilisé dans les deux régions depuis la formation des deux langues. En Catalogne le mot n'aurait plus subi de changement, mais à Valence il fut substitué par "en" pendant la décadence. Il précise alors qu'un archaïsme opportun (Fullana ayant expliqué que les archaïsmes peuvent être, ou ne pas être opportuns) aurait été réintroduire la forme "ab". Il rappelle qu'en Catalogne subsistait également cette forme "ab", et que ce sont les réformes introduites par le groupe de l'*Avenç* (l'avant-garde des réformateurs), reprises P. Fabra, dans les Normes de l'IEC, qui auraient déterminé sa transformation en "amb". Fullana précise que justement sur ce point il avait eu l'avis personnel de Fabra, qui aurait reconnu que cette modification linguistique allait à l'encontre de l'orthodoxie quant à l'évolution linguistique du valencien : "Je comprends que vous ne puissiez pas admettre la forme "amb", car vous avez perdu le "ab" que vous utilisiez, comme nous. Et même dans le cas où vous ré-établiez cette forme, la phonétique valencienne est contraire à l'admission de la nasale (m)"<sup>436</sup>. Néanmoins Fabra insistait, ce qui prouve que Fullana avait bien reçu des pressions de la part de ces collègues catalanistes, puisque même si la linguistique marquait une direction opposée, on demandait à Fullana de passer outre. Il rapportait ainsi les raisons de Fabra : "Mais

---

<sup>435</sup> Luis Fullana: "*Gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*". *Las Provincias*, 20/03/1919.

<sup>436</sup> Luis Fullana: "*Gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*". *Las Provincias*, 24/03/1919.

vous devriez restaurer la forme "ab", même si elle est archaïque, parce qu'elle ne doit pas être substituée par "en"<sup>437</sup> (voir en annexe document n° 22). Qui est néanmoins, soit-dit au passage la prononciation la plus habituelle dans le langage parlé dans la rue, et surtout dans les villages. Fullana signalait que même des auteurs catalans de prestige continuaient à cette époque de rejeter l'emploi de la forme "amb", pour la bonne raison qu'elle n'était pas généralisée sur le territoire catalan. Justement à ce sujet il nous semble bien à propos d'apporter l'opinion de Sanchis Guarner, qui dans les années soixante se félicitant du nouveau rapprochement effectué vers les normes catalanes, faisait ce commentaire : "Les disputes comme celles d'il y a trente ans, divisant les Valenciens pour savoir s'il fallait écrire *amb* ou *ab* semblent à présent un anachronisme grotesque"<sup>438</sup>. Alors nous sommes bien tentée de nous poser la question : qu'est-ce qui a triomphé vraiment : les règles de la linguistique ou les règles de la politique ? En effet Fullana arriva à faire des déclarations très significatives, pour dénoncer l'incidence que la politique commençait à prendre en matière linguistique :

Qu'en Catalogne vivent des Valenciens catalanisés est quelque chose qui peut se comprendre, et que l'on peut tolérer, mais qu'il y ait des Valenciens catalanisés dans la ville même de Valence paraît quelque chose d'étrange et aussi incompréhensible. Et si ils sont catalanisés et catalanisant en même temps, c'est là une chose qui ne peut pas et ne doit pas être tolérée.<sup>439</sup>

Du coup, le titre des trois articles suivants en fut modifié, prenant comme sous-titre : "Catalanisms et archaïsmes que nous devons éviter", et il donnait de nouvelles recommandations, en même temps qu'il attirait l'attention sur d'autres intrusions du catalan par rapport au valencien. Nous signalons en particulier une, celle du groupe de consonnes "tz", et de la terminaison "itzar" à cause de la censure particulièrement sévère qu'il en fit : "On peut et on doit considérer cette terminaison verbal "itzar" et mots qui en dérivent, comme un catalanisme repoussant que nous devons tous refuser"<sup>440</sup>. Ce qui le faisait déclarer qu'Ortín n'avait, en rien, été la personne la plus indiquée pour mener à bien la rédaction de cette grammaire valencienne ; lui reprochant ses plagiats vis de la sienne, publiée par le Centre de Culture valencienne, et qu'Ortín avait finit par dénaturer à force d'introduire des catalanisms et des

---

<sup>437</sup> *Ibidem*.

<sup>438</sup> Manuel Sanchis Guarner : *La llengua dels valencians*,... op. cit., p. 193.

<sup>439</sup> Luis Fullana : "*Gramatología valenciana: La gramática del Sr. Ortín*". *Las Provincias*, 24/03/1919.

<sup>440</sup> Luis Fullana : "*Gramatología valenciana: Catalanismos y arcaísmos que debemos evitar*". *Las Provincias*, 04/04/1919.

archaïsmes. Il blâmait par la même occasion que certains auteurs valencianistes se soient inspirés du modèle catalan : "Croyant que leurs travaux vont être dépréciés s'ils utilisent l'orthographe véritablement valencienne. C'est une erreur lamentable, le déguisement aura beau être élégant, il ne donnera jamais à la personne qui l'utilise le relief de ses propres vêtements"<sup>441</sup>.

Finalement c'est le dernier article qui, à nos yeux se révèle comme le plus important par rapport à tout ce que nous voulons démontrer, qui sont les pressions extérieures. En effet, Fullana commence cette fois sans préambule et donne un seul exemple de catalanisme (ordre au lieu de orde), rendant son article à proprement parlé beaucoup plus court que les antérieurs. Il annonce d'une manière totalement inattendue qu'il interrompt cette série d'articles dont l'objectif, souligne-t-il, a été fondamentalement "un travail de décatalanisation de la langue valencienne"<sup>442</sup>. Il avoue attendre une meilleure occasion pour compléter cette étude, qui s'appuie sur des travaux qu'il a en cours, et dont le titre nous paraît bien significatif : *Diferencias lingüísticas entre el valenciano y el catalán*, (déjà annoncé dans sa conférence pour la co-officialité de la langue valencienne). À l'appui de tout ce qu'il a corrigé, il apporte une copieuse biographie d'auteurs de différentes nationalités, tous spécialistes de linguistique (voir en annexe le document n° 23). Comme homme de sciences, il tient à démontrer exactement sur quelles études il s'est basé, pour témoigner des erreurs d'Ortín, et il cite des auteurs français, allemands, italiens, anglais, espagnols, où figurent ses confrères Fabra et Alcover. Et finalement il fait cette confession surprenante puisqu'il admet avoir subi des pressions. Ces pressions visiblement ont cherché non seulement à interrompre les corrections de Fullana à Ortín, mais aussi à l'empêcher de publier ses travaux (*Diferencias lingüísticas entre el valenciano y el catalán*) qu'il avait en marche, car cet ouvrage cité par lui dans cet article n'a jamais vu le jour, - en tout cas, pas avec ce titre - (voir la liste de ses oeuvres en document en annexe n° 24 ). Mais nous rapportons ici les paroles mêmes de Fullana parce qu'elles ont toute leur importance. C'est lui-même qui a introduit certains mots en italique :

---

<sup>441</sup> *Ibidem*.

<sup>442</sup> Luis Fullana: "*Gramatología valenciana: Catalanismos y arcaísmos que debemos evitar*". *Las Provincias*, 17/04/1919.

Finalmente también hacer constar que, no obstante haber merecido la *previa censura de superiores nuestros*, cuantos artículos hemos publicado hasta hoy, retiramos las palabras, las frases y los conceptos que hayan podido molestar personalmente a nuestro amigo el señor Ortín y a otros que se han considerado aludidos, sosteniendo, empero, cuánto hemos dicho respecto a los *catalanismos y arcaísmos*, puesto que no hemos de hacer traición a nuestras convicciones siquiera sea en el terreno literario.<sup>443</sup>

Ceci prouve que ces pressions ont bel et bien existé, même si Fullana s'est toujours montré particulièrement discret après ce visible rappel à l'ordre. La supériorité du savoir de Fullana par rapport aux fragiles connaissances exhibées par Ortín, commençait à devenir un véritable problème pour les pancatalanistes, qui finalement réussirent à le faire taire, par l'intermédiaire de ses supérieurs hiérarchiques. Ceci démontre que dès le début le *modus operandi* des catalanistes a été la discrétion maximale, suivant les méthodes traditionnalistes, soit celles pratiquées par les élites ecclésiastiques, qui consiste à maintenir la discidence toujours dans le plus strict secret. Car Fullana avait mis sur la place publique le débat, en dénonçant en toute rigueur, et avec exemples à l'appui, l'entrée des normes catalanes dans l'orthographe et la grammaire valencienne, niant celles que lui-même avait établies en tant qu'expert en la matière. Il est donc significatif que cette dispute soit restée souterraine pendant plusieurs années, et qu'elle n'ait réapparu à la lumière publique que d'une manière fugitive, au moment où Fullana faisait sa conférence d'entrée à la *Real Academia Espanola de la Lengua* (RAE), le 11 novembre 1928.

### **3.3 - Le discours à la *Real Academia Española***

Rappelons que Fullana fut choisi par la *Real Academia Española* pour être le représentant de la langue valencienne dans cette institution ; le décret royal du 26 novembre 1926, avait admis les langues régionales à l'intérieur de la *Real Academia Española*, et celle-ci avait distingué trois sections : celle du galicien, celle du basque et celle du catalan, mais avec une répartition douteusement égalitaire puisque le valencien et le majorquin se retrouvaient englobés dans une catégorie générale sous l'étiquette de "section catalane", ce qui mettait le catalan en situation de privilège,

---

<sup>443</sup> *Ibidem.*

face aux deux autres langues qui faisaient office de dialectes. Ceci prouvait que la force du catalanisme avait pénétré dans cette haute institution espagnole, parvenant à marquer une forte influence là où tous les académiciens ne partageaient pas la même opinion quant à la catégorie du valencien par rapport au catalan. L'inégalité entre le valencien et le catalan se renforçait aussi par le fait que le catalan se voyait représenté par deux personnalités illustres, tandis que le majorquin était également limité à un expert. Les deux représentants catalans furent Eugeni d'Ors i Rovira (1881-1954) et Antoni Rubió i Lluch (1856-1937), et le représentant majorquin fut un autre religieux Lorenzo Riber i Campins (1881-1958). Tous ces académiciens furent élus le 10 mars 1927, et malgré le fait qu'ils aient intégré l'institution ils ne jouirent jamais d'un siège numéroté.

Mais le choix des représentants pour la "section catalane" n'est pas exempt de contradictions, car le seul linguiste et grammairien était Fullana. Et si d'un côté la RAE semblait reconnaître les mérites de Fullana, d'un autre côté, elle mettait ouvertement en porte-à-faux ses travaux sur la langue valencienne, puisque Fullana avait affirmé et expliqué dans ses oeuvres que le valencien et le catalan étaient des langues différentes, malgré leur parenté. Il semblerait que la RAE ait voulu réaliser un exercice très compliqué d'équilibre, pour redonner d'un côté au savant valencien, ce qu'elle lui contestait de l'autre. Tenons compte que ni Pompeu Fabra, ni Antoni Maria Alcover, ne furent pris en considération pour occuper un poste de si grand prestige professionnel ; malgré tout, d'une manière indirecte, la RAE leur donnait raison, en situant le valencien comme une langue rattachée, voire dépendante du catalan, par le fait d'avoir accepté de créer "la section catalane", au lieu de faire des sections séparées, et d'éviter d'entrer dans le débat politique sous-jacent. Et si Pompeu Fabra a été particulièrement glorifié en Catalogne, il est notoire que son prestige n'a pas franchement dépassé le territoire catalan, quoique pour les experts occitans il ait été une référence importante. Alcover a été le plus mal loti, dans le sens où il avait cru avoir de sérieuses chances d'être l'élu pour représenter la langue majorquine, or l'honneur retomba sur son confrère Lorenzo Riber i Campins, poète et traducteur de classiques, dont le titre du discours fut : "La múltiple influencia de Mariano Agulló en el



renacimiento catalán" ; cette conférence fut elle aussi une autre manière de mettre la langue catalane en vedette, toujours aux dépens du valencien et du majorquin.

Disons que la reconnaissance du valencien à l'intérieur de la "section catalane" fut une autre victoire pour les pancatalanistes à Valence, même si le titre du discours de Fullana était une nouvelle défense de l'originalité de la langue valencienne. Son titre était assez clair : "Origen del valenciano y demás lenguas románicas". Dans son introduction il avait eu intérêt à souligner que parmi les autres langues méditerranéennes (majorquin et catalan) le valencien est une langue indépendante du catalan. Et cette déclaration était particulièrement importante dans la mesure où Fullana avait été le premier de sa section à prendre possession de sa place, ainsi nous comprenons que, toujours courtois dans ses explications d'expert, il ait montré son désaccord quant à la place donnée au valencien. De son côté Josep Alemany Bolufer (1866-1934), dont nous avons déjà parlé, l'académicien numéraire chargé de donner la réponse à Fullana, montra lui un ton beaucoup plus revendicatif, allant jusqu'à reprocher à son confrère de ne pas être assez énergique dans la défense de ses positions. En effet, il faut rappeler qu'Alemany était également valencien (Cullera), philologue, éminent helléniste, lexicographe et traducteur, et il s'unissait à son concitoyen dans cette plainte placée au plus haut niveau possible de l'élite intellectuelle espagnole. Et il est très significatif de remarquer que ces deux Valenciens, particulièrement qualifiés en la matière se verraient postérieurement contestés par le représentant catalan Antoni Rubió i Lluch, qui quoique très brillant helléniste et médiéviste, se sentirait autorisé à défendre par-dessus tout et contre tout, l'unité de la langue et de la littérature catalane (son discours : prononcé le 23 mars 1930 avait pour titre : "Del nombre y de la unidad literaria de la lengua catalana"). Et tout ceci en reconnaissant, dans sa propre conférence n'être ni philologue ni grammairien ("porque no soy ni filólogo ni gramático"<sup>444</sup>). Nous avons déjà dit que l'autre représentant catalan, Eugeni d'Ors i Rovira n'était pas non plus expert en linguistique, quoique son discours fut beaucoup plus neutre sous cet aspect ("Humanidades y literatura comparada"), chose assez paradoxale puisqu'il avait été le

---

<sup>444</sup> Antonio Rubió y Lluch: "Del nombre y de la unidad literaria de la lengua catalana". [http://www.rae.es/sites/default/files/Discurso\\_de\\_ingreso\\_Antonio\\_Rubio\\_y\\_Lluch.pdf](http://www.rae.es/sites/default/files/Discurso_de_ingreso_Antonio_Rubio_y_Lluch.pdf), p. 8 sur l'écran, p. 2 du livret. Consulté en ligne le : 17/09/2016.

promoteur du "noucentismo" à Barcelone, donc particulièrement significatif pour le monde catalaniste. Or celui-ci, dans son très long discours se limita à défendre une définition très réduite du mot "nation" : "se alude meramente al nacimiento, como hoy en el castellano de los registros civiles puede ponerse 'natural'"<sup>445</sup>. Disons que ce dernier ne prit pas une position aussi engagée que son confrère, Antoni Rubió i Lluch.

Par rapport à toute cette cuirasse scientifique dont les catalanistes ont voulu - et veulent toujours s'envelopper - il est très important de rappeler qu'en 1928, seulement quatre années avant la signature des *Bases de Castellón*, deux experts valenciens reconnus et respectés avaient uni leurs efforts pour défendre l'originalité de la langue valencienne sur la tribune scientifique, nationale la plus autorisée. Et Alemany, ne se limita pas simplement à approuver les explications de son confrère, il apporta ses propres précisions, avec références et citations à l'appui. Applaudissant d'abord la métaphore employée par Fullana, d'un arbre représentant la langue latine vulgaire (romancium) dans la péninsule ibérique, et partageant l'image de cet arbre fragmenté entre le Ve et le VIIIe siècle, il allait jusqu'à affirmer de son côté que toutes les nouvelles pousses de cet arbre, s'étaient transformées en grandes branches qui avaient donné naissance au galicien, au portugais, au castillan, à l'aragonais, au catalan, au majorquin, ainsi qu'au valencien, et toutes avaient eu leur propre développement autonome en harmonie avec la terre dont elles avaient reçu leur sève : "han nacido en el mismo solar aunque en habitación separada"<sup>446</sup>. En spécifiant finalement que "el valenciano de hoy es el latín del siglo XX en la región valenciana : y lo mismo puede decirse del catalán y demás lenguas romances"<sup>447</sup>. Il citait le livre de Julián Ribera (*Disertaciones y opúsculos*) pour signaler un fait essentiel dans l'histoire de la linguistique espagnole, la persistance du dialecte roman dans les différentes régions de la Péninsule ibérique, malgré l'invasion musulmane; et comment le castillan arabisé en partie, s'était débarrassé peu à peu des mots arabes pour réadopter à leur place leurs équivalents latins. Et il enchaînait sur le fait qu'à Valence il s'était produit

---

<sup>445</sup> Eugenio d'Ors y Rovira: "Humanidades y literatura comparada". [http://www.rae.es/sites/default/files/Discurso\\_de\\_ingreso-Eugenio\\_DOrs.pdf](http://www.rae.es/sites/default/files/Discurso_de_ingreso-Eugenio_DOrs.pdf), p. 16, sur l'écran. Consulté en ligne le 17/09/2016.

<sup>446</sup> Luis Fullana y Mira: "Origen del valenciano y demás lenguas románicas". [http://www.rae.es/sites/default/files/Discurso\\_de\\_ingreso\\_Luis\\_Fullana\\_y\\_Mira.pdf](http://www.rae.es/sites/default/files/Discurso_de_ingreso_Luis_Fullana_y_Mira.pdf), p. 52 sur le livret. Consulté en ligne, le 17/08/2016.

<sup>447</sup> *Ibidem*, p. 51.

un phénomène similaire : "Así el valenciano catalanizado por la reconquista ha venido después desentendiéndose del catalán, tendiendo hacia el centro, es decir hacia el castellano..."<sup>448</sup>. Et par rapport au catalan, cette originalité valencienne conservait des traits spécifiques comme l'emploi de certaines diphtongues, exemple la "ei", ou par le maintien de certains groupes de consonnes, tel "mb", qui a disparu en catalan. La lettre "o" finale est aussi conservée en valencien comme en castillan, mais a disparu en catalan. Et pour montrer le décalage des évolutions où le valencien converge vers le castillan et non vers le catalan, il apportait quelques exemples ("tost", conservé en catalan, en français (tôt), en italien (toste), disparaît en castillan et en valencien; en latin "laxare" devient "dexar" en valencien, et "dejar" en castillan, tandis que l'évolution catalane "leixar", est plus ressemblante à la française "laisser"), tenant aussi à préciser que toutes les langues existantes sur la Péninsule, excepté le basque, sont d'origine hispanique. Il répétait une de ses sources principales, qui n'était autre qu'une oeuvre écrite par le directeur même de la *Real Academia*, Ramón Menéndez Pidal (1869-1968), *Orígenes del Español* (1926), informant qu'il existe une diphtongue qui est propre au territoire espagnol depuis les Asturies jusqu'en Catalogne, il s'agit de la combinaison des voyelles "e" et "o" qui ensemble deviennent "yod", ce qui, entre autres, pour lui invalidait la thèse de l'origine limousine autant pour le valencien que pour le catalan ou le majorquin. Comme nous avons indiqué dans le chapitre antérieur. Il rejetait l'origine occitane de ces langues, comme l'avait déjà fait Fullana, et il déclarait : "Nada de esto es exacto; el valenciano nació y se desarrolló en el reino de Valencia, como nos dice muy bien el Padre Fullana en la metáfora con que da principio a su discurso"<sup>449</sup>. Moment où Alemany en profitait pour accuser ouvertement de l'existence d'une campagne orientée à "la tendencia destructora de la unidad [catalana]"<sup>450</sup> ; la même tendance que A. Rubió i Lluch revendiquerait plus tard sur la même tribune (23/03/1930). Alemany précisait d'ailleurs :

Y he de advenir, y lo digo en honor a Valencia, que este movimiento no ha nacido espontáneo en ella; procede en sus orígenes de fuera, de un extremo; no es castizo, no creo yo que haya

---

<sup>448</sup> *Ibidem*, p. 49.

<sup>449</sup> *Ibidem*, p. 51.

<sup>450</sup> *Ibidem*, p. 49.

nacido de las raíces de la raza valenciana; ha nacido de la imitación; y toda imitación que se adopte para oponerse a una tendencia castiza y secular para mí es mala.<sup>451</sup>

Il dénonçait, toujours avec diplomatie, mais fermeté, une véritable campagne destinée à instaurer des préceptes erronés, car pour lui le valencien était indiscutablement une langue originale et indépendante du catalan : "Pero aunque esto es así y esté reconocido por todos lo que se dedican a estos estudios, hay cierta tendencia patrocinada, aunque de buena fe, por algunos que no quieren reconocer la independencia del valenciano, y lo incluyen en la misma denominación de la lengua propia de ellos"<sup>452</sup>. Alemany n'hésitait pas à donner des exemples très concrets. Il citait l'encyclopédie *Espasa*, tome 33, page 593, deuxième colonne, qui informait que : "Martorell, Juan o Johanot : novelista español, nacido probablemente en Valencia en el siglo XV. Es autor de la famosa novela catalana : "Libre del valerós e estrenu cavaller *Tirant lo Blanch*", impresa por primera vez en Valencia en 1490"<sup>453</sup>. Il critiquait amèrement cette définition qui avait pour effet non seulement de nier la paternité valencienne du roman, mais encore de suggérer que Martorell était catalan. Et citant le tome 41, de la même encyclopédie, dans l'article réservé à *Tirant lo Blanch*, il faisait remarquer que bien que l'auteur lui-même - Johanot Martorell - ait revendiqué sa condition de valencien, et la condition de sa langue aussi, comme langue valencienne, dans l'encyclopédie on qualifiait l'oeuvre de "célèbre libro catalán"<sup>454</sup>. À ce qu'Alemany ajoutait : "Quien sin duda debe ser catalan, deduzco yo de la lectura de los dos artículos es el propio autor de ellos"<sup>455</sup>. Effectivement, Alemany n'en disait pas plus car il avait déjà employé le mot "patrocinar", et ses auditeurs avaient déjà bien compris ses allusions. Il se limitait d'une manière élégante à mettre en évidence le pouvoir financier qui était responsable de cette version, car la maison d'édition *Espasa* est effectivement catalane ; et nous employons le présent parce qu'elle est toujours en activité, quoiqu'ayant subi des transformations tout au long de sa longue vie qui a commencé en 1860, moment où la Catalogne amorce son ascension industrielle. Une entreprise Espasa qui par ailleurs peut être considérée comme la branche mère du capitalisme éditorial espagnol, d'où s'est détachée ensuite l'autre maison importante,

---

<sup>451</sup> *Ibidem*.

<sup>452</sup> *Ibidem*, p. 52.

<sup>453</sup> *Ibidem*, p. 54.

<sup>454</sup> *Ibidem*, p. 55.

<sup>455</sup> *Ibidem*.

*editorial Salvat* (Manuel Salvat i Xivixell), qui en équipe avec Gustavo Gili i Roig (1868-1945) ne tarda pas à ouvrir sa première succursale américaine à Buenos Aires. Ceci confirme ce que nous avons déjà dit avant, à savoir que Benedict Anderson a raison lorsqu'il signale la relation importante entre le capitalisme d'imprimerie ou d'édition et la construction de la "communauté imaginaire". Dans le cas du nationalisme catalan la corrélation est flagrante. Pour le reste, d'après les paroles de Josep Alemany Bolufer, le constat objectif est que la dispute sur la catalanité ou non catalanité de la langue valencienne était bien vivante, même si on avait réussi à l'étouffer, au niveau du grand public, et tout particulièrement par rapport au peuple valencien, qui resta totalement ignorant de ce débat en haut lieu, et surtout des enjeux qu'il impliquait. La société valencienne en général ne prit part, réellement à cette controverse que vers la fin des années soixante-dix, moment où cette thèse de la catalanité de la langue valencienne se défend à l'université et dans les journaux pancatalanistes, et où le rejet populaire est majoritaire. Ce qui dégénère en ce qui s'est désigné la "Bataille de Valence" dont nous parlerons dans la quatrième partie de notre étude. Comme nous pouvons constater la position de la *Real Academia Española* en 1928 n'était pas unanime, même si Alemany apportait un extrait bien précis du texte envoyé par le directeur Ramón Menéndez Pidal au Premier Congrès international de la langue catalane. Ce dernier ne s'était pas rendu en personne au congrès, un membre sympathisant avec la thèse anti-limousine, Marcelino Menéndez Pelayo s'y était rendu et avait figuré dans la présidence honoraire (voir en annexe document n° 19). Alemany rappelait donc que la plus haute autorité avait bien signifié les différences entre les divers dialectes romans de la Péninsule : "Las principales características dialectales modernas, o bien datan de tiempos primitivos en que se formaron los romances, o bien derivan de condiciones primitivas locales"<sup>456</sup>. Les termes "primitifs" et "locaux" étant suffisamment précis, d'où l'exclamation d'Alemany qui enchaînait : "Y siendo así, creo que no debemos callar los valencianos, sino protestar, con todos los respetos debidos, de la tendencia y manera de discurrir de algunos escritores que niegan la existencia de nuestra lengua y de sus manifestaciones, atribuyendo a la suya como

---

<sup>456</sup> *Ibidem*, p. 54.

propio de ésta"<sup>457</sup>. Mais la preuve qu'il existait une opposition à ces critères dans le sein même de l'*Academia*, est patente aussi à travers ces autres paroles d'Alemany lorsqu'il dit : "Ruego a quienes no compartan esta manera de sentir mía, que me toleren al menos la manifestación de ella, ya que yo respeto a cuantos me crean desacertado en este particular y sostenga su opinión en contra de la mía"<sup>458</sup>.

Effectivement le représentant Antoni Rubió i Lluch à travers sa conférence (23/03/1930), se plaindrait dès les premières phrases de ceux qui osent mettre en doute l'unité de la langue et de la littérature catalanes : "El nombre genuino y castizo de nuestra lengua, y su unidad histórica, literaria, geográfica y filológica"<sup>459</sup>, arguant qu'il n'était motivé que par un "estímulo de la verdad"<sup>460</sup>. Et mettant d'abord en évidence le fait que le décret royal avait situé la langue valencienne et la langue majorquine à l'intérieur de la section catalane, il se retrouvait malgré tout bien obligé de reconnaître un peu plus loin dans sa tirade qu'il existait un retard historique quant au nom de la langue catalane, y compris quant aux proportions de l'ensemble linguistique qu'elle était supposée englober : "su tardío y legítimo bautizo onomástico, de su unidad e identidad"<sup>461</sup>. Il avouait aussi le retard de la grammaire catalane, sans préciser la date (1918), chose qui aurait été franchement incommode pour lui ; il se contentait de dire : "La aparición de la gramática es, en el dominio catalán, un hecho muy tardío, casi reciente"<sup>462</sup>. Appelant à la suprématie originaire du latin qui aurait provoqué ces "anomalies" : "la incomprensión del nombre trae también aparejada la inconsciencia de la unidad". Ce qui était une manière de contrer les résistances comme celles exprimées par Fullana et Alemany, résistances qui prendront un caractère populaire à travers la "Bataille de Valence" (1978-1982). Tout ceci prouvant le manque de tradition de la dénomination catalane pour la langue autochtone des Valenciens. Donc en 1930, Rubió i Lluch n'avait pas d'autre alternative qu'admettre ouvertement, et sans détours : "que sigue viva y candente la cuestión onomástica"<sup>463</sup>, ce qui était

---

<sup>457</sup> *Ibidem*, p. 54.

<sup>458</sup> *Ibidem*, p. 49.

<sup>459</sup> Antonio Rubió y Lluch: "Del nombre y de la unidad literaria de la lengua catalana"..., op. cit. p. 2 du livret.

<sup>460</sup> *Ibidem*.

<sup>461</sup> *Ibidem*, p. 4.

<sup>462</sup> *Ibidem*, p. 23.

<sup>463</sup> *Ibidem*, p. 8.

une autre manière d'admettre que le concept d'unité linguistique et littéraire catalane qu'il défendait, était une vision tout à fait nouvelle, car la seule assimilation historique qui renvoyait à une idée de globalité était la désignation de langue limousine, comme il le reconnaissait lui-même : "tiene un abolengo más antiguo, más erudito, más literario, y de más permanencia y prestigio"<sup>464</sup>, quoiqu'il s'empressait d'affirmer : "Ninguno sin embargo, más inexacto e inadecuado, más destituido de todo fundamento histórico y filológico"<sup>465</sup>. Le curieux résultat du long discours de Rubió i Lluch débouchait sur une contradiction manifeste puisque dans sa conclusion il décrétait que ce qui était historiquement démontré au long de plusieurs siècles, comme la dénomination de langue limousine était quelque chose de faux, qui devait être corrigé simplement par le changement du nom, en adoptant celui de catalane. Il ne résumait pas aussi simplement ses explications, mais c'était le résultat que produisait son raisonnement passé sous le tamis du catalanisme. Or cette dénomination "catalane" pour la langue des Catalans, des Valenciens et des Majorquins, était - et reste - d'autant plus discutable qu'elle était encore dans un processus de pleine fabrication au moment où Rubió parlait devant les académiciens (23/03/1930) de la RAE. En effet lui-même avait reconnu que la grammaire catalane était récente (1918), tout en passant volontairement sous silence le fait que la codification lexicale du catalan n'était même pas encore achevée (novembre 1932), et surtout il se gardait bien de spécifier que la langue catalane était le résultat d'un processus de réélaboration du dialecte barcelonais, qui était passé littéralement par un laboratoire. Rappelons comment on se chargea d'envoyer des Catalans étudier dans des universités étrangères en Allemagne, en France et aussi en Suisse, et comment on avait requis la participation de spécialistes de toutes parts dans le Premier Congrès international de la langue catalane. Tout ceci justement pour réorganiser une langue qui n'était et qui n'avait jamais été unifiée sur le territoire catalan-même. Mais nous savons que la vraie finalité du Congrès avait été de projeter les dimensions désirées pour la langue catalane, en faisant du valencien et du majorquin tout au plus des "langues soeurs", destinées à être les futurs dialectes sans relief du catalan. Le manque d'unité était donc reconnu, la seule unité réelle était celle du diasystème, et en 1906, nous savons que pour les

---

<sup>464</sup> *Ibidem*, p. 11

<sup>465</sup> *Ibidem*.

Valenciens, le diasystème était occitan (et justifiait le terme de langue limousine), et non langue catalane. Donc la découverte de la langue catalane, ce n'était pas la reconnaissance d'une langue historique, mais sa reconstruction artificielle. Et si le raisonnement d'Alemany Bolufer quant à nier l'origine occitane du valencien et du catalan était admissible, puisqu'il le faisait en tant qu'expert, avec explications à l'appui, l'analyse de Rubió était toute autre. Il ne montrait pas des correspondances dans l'évolution des langues, il les créait. Et ceci sur la base d'une perspective nouvelle qui faisait de l'ancienne langue catalane idéalisée - car elle n'a jamais été une langue littéraire, contrairement au valencien - le coeur d'un développement culturel et littéraire calqué sur les frontières de l'ancienne langue "limousine". Or ce déplacement du terme "limousine" pour y mettre à sa place celui de "catalane" a été refusé, nous l'avons dit par la société valencienne et par les "blaveros" en particulier qui ont été les plus actifs dans ce rejet. Tout ceci prouve que la vertu du terme "limousine", et la persistance du terme tout au long des siècles, ne se trouvait pas dans sa valeur linguistique, mais dans sa valeur égalitaire, par rapport aux trois langues : valencien, majorquin et catalane. Raison sans doute pour laquelle ce terme a eu une si longue vie, car il englobait dans un même ensemble ces langues ressemblantes, dont les versions populaires étaient devenues par trop différentes. Le caractère historique et vague du terme "langue limousine" servait aussi à mettre davantage en vedette le castillan en tant que langue officielle. Une langue, celle-ci qui était adoptée volontairement par tous ceux qui se considéraient placés au-dessus de la masse populaire. Donc la transformation de la langue limousine en langue catalane se faisait dans l'intention d'entrer en concurrence directe avec le castillan. Nous l'avons déjà signalé, la rupture de l'égalité limousine a permis au catalan de se réapproprier de tout un patrimoine linguistique et culturel dont la finalité était de donner à la langue catalane un statut comparable à celui de la langue castillane. Raison pour laquelle nous pourrions constater tout au long de notre étude que derrière les initiatives catalanistes s'abrite toujours inmanquablement une organisation bien définie, voire une infrastructure très méthodique. Des atouts qui feront toujours énormément défaut aux Valenciens, qui n'auront d'autres recours que choisir entre deux options : s'unir au plan catalaniste, et accepter l'idée de la catalanité de la langue valencienne, voire



nationalité catalane des Valenciens avec Fuster, ou bien se défendre, mais toujours d'une manière très mal coordonnée. Les Valenciens ne disposeront jamais des mêmes instruments et des mêmes méthodes que les catalanistes, et surtout ils n'auront pas à leur avantage les mêmes ressources financières, ni la même stratégie d'union au Parlement de Madrid.

Si le fait que les autres langues espagnoles avaient été prises en considération par la RAE était une nouveauté, la manière dont elles avaient été répertoriées, était également nouvelle. La hiérarchie linguistique trahissait déjà une hiérarchie politique, qui était aussi perceptible par le fait que Fullana commençait à perdre ses appuis à l'intérieur de la société valencienne et même à l'intérieur des cercles habituels qui l'avaient toujours appuyé. En effet, les idées pancatalanistes gagnaient peu à peu du terrain à Valence. La création en 1918 du parti *Unión Regional Valencianista*, était en soi un événement très significatif, interprétable comme le baromètre de la nouvelle acceptation des thèses pancatalanistes à l'intérieur de certains cercles significatifs de la société valencienne, dans une conjoncture économique où la guerre avait mis l'agriculture locale en grande difficulté. Ce parti devint la preuve qu'à Valence la politique pouvait conditionner la linguistique et avec elle, la considération de certains Valenciens influents vis-à-vis de leur propre langue. Ce qui prouve que la linguistique est une science, mais qui, comme les autres sciences (en particulier la technologie pour l'armement), peut rester au service de la politique, ce qui revient à dire qu'elle reste au service du plus fort. Nous avons déjà cité la phrase d'Eric Hobsbawm, mais nous la répétons : il n'est pas nécessaire qu'un dialecte soit majoritairement parlé, à condition que la minorité qui le parle soit une minorité avec un poids politique suffisant ("siempre y cuando sea una minoría con suficiente peso político"<sup>466</sup>). C'est donc vers l'étude politique que nous allons à présent diriger notre analyse. Néanmoins nous pouvons déjà anticiper que le point d'inflexion se produisit justement au cours de cette année 1919. Ignasi Villalonga Villalba qui était le chef d'*Unión Regional Valencianista* défendait encore en 1918 dans sa première publication: *Substantivitat del valencianisme*, (discours prononcé le 3 décembre 1918 dans le salon du Conseil général), la thèse de Fullana, à savoir que la langue valencienne a une origine

---

<sup>466</sup> Hobsbawm, Eric : *Naciones y nacionalismo...*, op. cit., p. 69.

antérieure à la Reconquête. Quelques mois plus tard, en 1919, il faisait une rectification très notable. Dans la publication suivante : *El Pensament Valencianiste*, où participaient plusieurs auteurs, il ratifiait l'origine catalane de la langue valencienne. À partir de là, Fullana resterait de plus en plus seul dans son combat pour la préservation de l'originalité de la langue valencienne. C'est pourquoi lorsque la Seconde République s'instaura et que les Catalans obtinrent leur statut d'autonomie, les pressions devinrent de plus en plus fortes ; mais nous verrons pourquoi. Et ce ne furent pas des Catalans, en personne, qui vinrent dire à Fullana de signer les *Bases de Castellón*, et de renier avec cette signature, tout de qu'il avait dit et écrit avant. Comme avait prévu Cases Carbó, dans son exposé lors du Premier Congrès international de la langue catalane, ce furent des Valenciens eux-mêmes qui sont venus pour forcer la main de Fullana, et le faire signer des normes qu'il n'avait jamais approuvées. Néanmoins, en tant que personne intelligente et subtile, il sut le faire d'une manière qui prouvait la situation de compromis dans laquelle il se trouvait, et il essaya de laisser la porte ouverte à la rectification ; une rectification, qui néanmoins ne se produisit jamais dans le sens qu'il espérait. Mais pour comprendre la métamorphose qui s'opéra à l'intérieur des traditionnels cercles valencianistes, il est nécessaire d'expliquer ce que la ville de Valence vécut tout au long de ces années, et comment se produisit le passage d'un certain régionalisme au pancatalanisme.